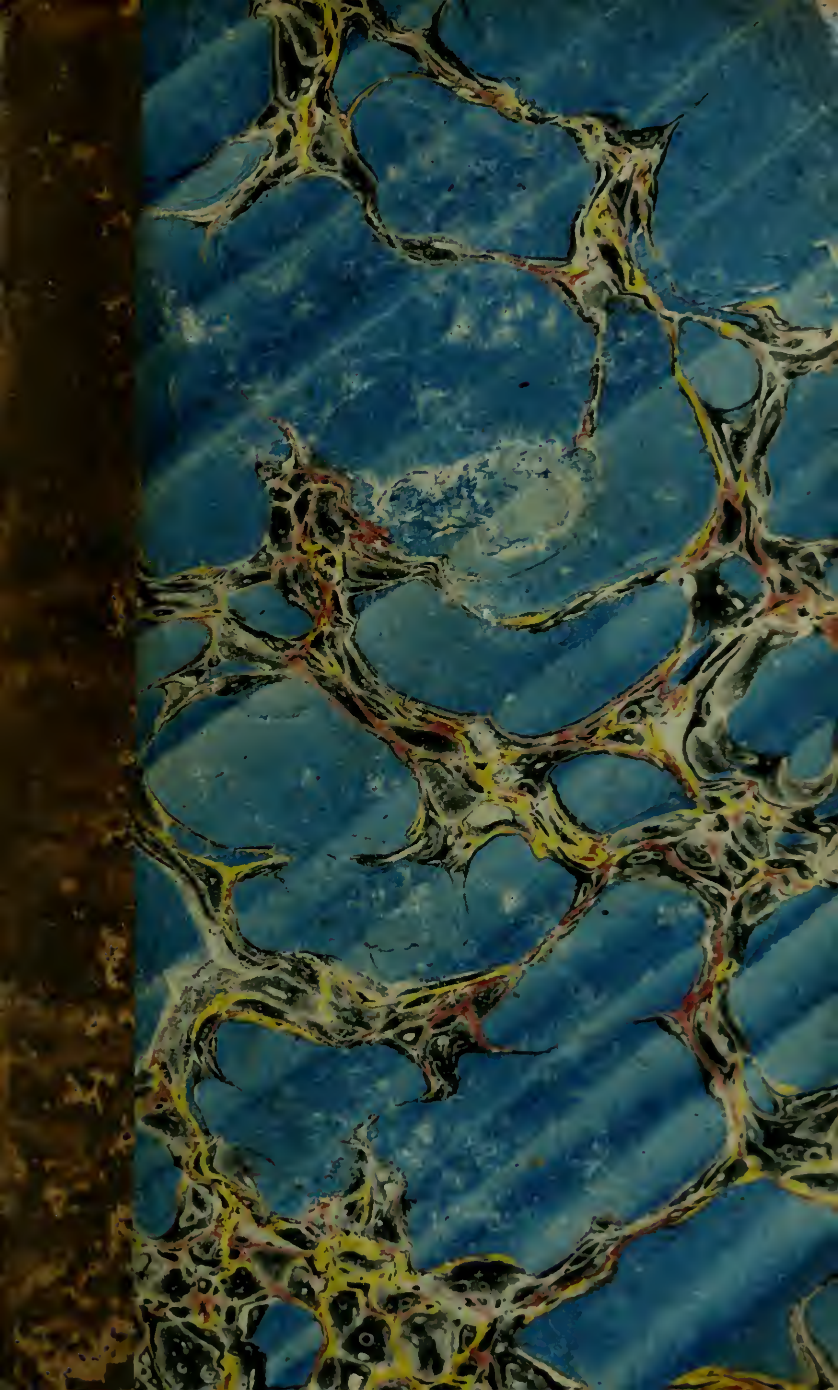
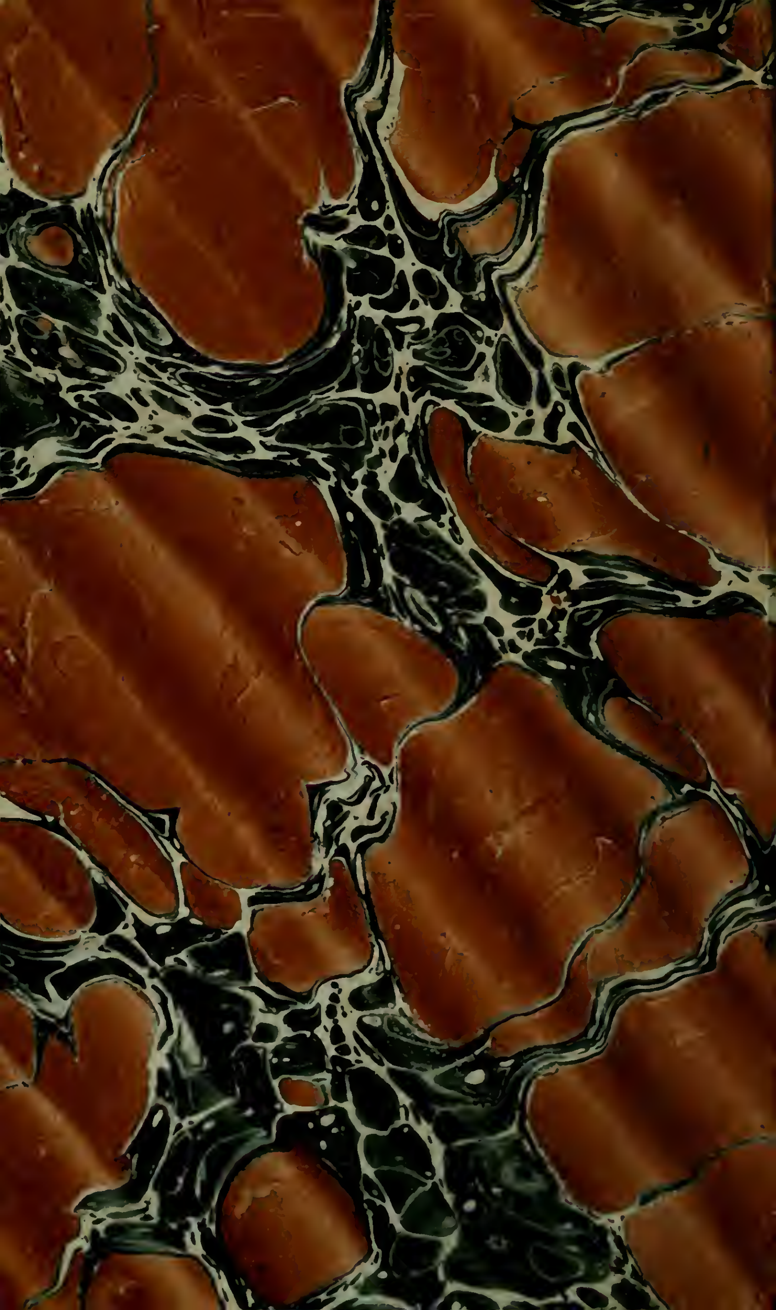
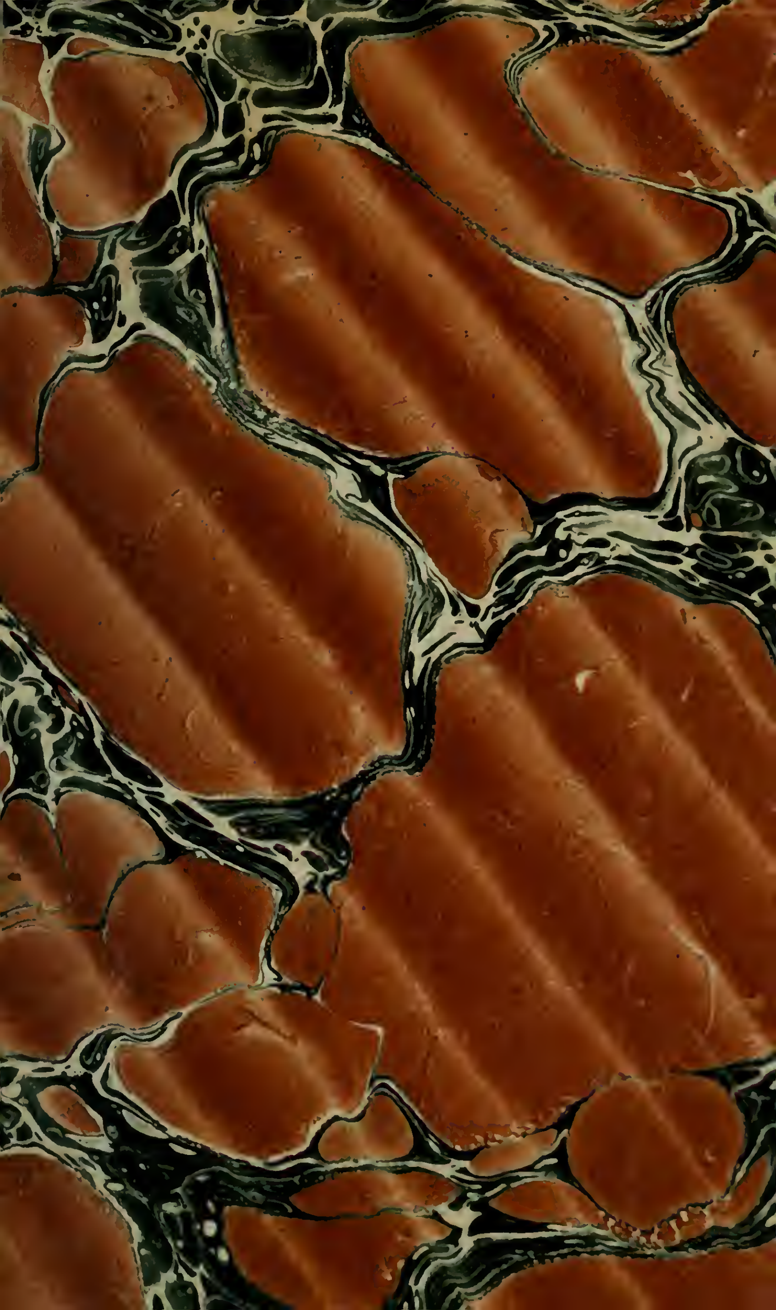






THÉCLA.

Imprimerie de Delevingne et Callewaert.

THÉCLA,

PAR

CHARLES DIDIER.

TOME PREMIER.

BRUXELLES.
A. JAMAR, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE LA RÉGENCE, 8.

1840

A

M. Carron du Villards.

Vous méditez, mon cher docteur, une excursion scientifique sur les côtes du Maroc, et vous me demandez quelques détails sur cette partie de l'Afrique que j'ai visitée assez récemment. Permettez-moi de vous répondre par l'anecdote suivante, qui fit grand bruit dans le pays à l'époque où elle arriva, et qui y a laissé de longs souvenirs. Elle m'a été racontée sur les lieux par un témoin presque oculaire, et je vous l'adresse telle que je l'ai reçue, me bornant au rôle passif d'écrivain rédacteur. Peut-être trouverez-vous dans ce simple récit quelques-uns des renseigne-

ments dont vous avez besoin. Vous y verrez du moins se produire au naturel et passer sous vos yeux, l'une après l'autre, les différentes classes de la population auxquelles vous aurez affaire, et vous pourrez d'avance vous former une idée de la civilisation, je veux dire de l'incivilisation des modernes Moritaniens. Tenez-vous donc pour averti, et gardez-vous soigneusement de l'hospitalité des pachas, de l'escompte hébraïque, des coups de fusil et des coups de soleil. Sur quoi, mon cher docteur, il me reste à vous souhaiter un heureux voyage, et je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

C. D.

THÉCLA.

I. — L'IMAN.

— Entrez, vénérable iman, ne restez point ainsi à la porte; pour n'être pas dans votre mosquée, craignez-vous que le parquet d'un chrétien ne vous brûle les pieds? — Allah est grand, répondit l'iman en croisant les bras sur sa poitrine, et Mahomet est son prophète! — Je ne vous dis pas le contraire; mais entrez donc! ces murs ne s'écrouleront pas sur vous.

L'iman fit quelques pas dans l'appartement, non sans avoir préalablement retiré ses babouches, en signe de politesse et de déférence, de même qu'en

Europe on tire son chapeau. Il était vêtu d'un simple *haïk* de laine blanche, qui ne laissait voir dessous ni cafetan ni caleçon, et coiffé du turban de mousseline blanche, que les croyants revenus du pèlerinage de la Mecque ont seuls droit de porter, comme il n'appartient qu'à eux d'ajouter à leur nom le titre honorifique de hadji.

— Maintenant parlez; qu'y a-t-il de bon pour votre service? — Seigneur consul, ma mission est une mission de miséricorde. Ouvrez donc l'oreille à mes paroles, car si Allah est juste, Allah est miséricordieux, et le devoir des hommes, leur but sur cette terre de passage est d'imiter Allah. Tu as été juste, chrétien, maintenant sois clément; la clémence commence où la justice finit. — Vous êtes un saint homme, et je vois, à la piété de vos paroles encore plus qu'à votre turban, que vous avez fait le grand pèlerinage; mais où en voulez-vous venir? — Ben-Abbas, notre respectable pacha, m'a appelé auprès de lui, et le cœur pénétré de tristesse à cause du crime d'Hassan : Iman, m'a-t-il dit, va désarmer l'illustre consul de la nation anglaise, et pour qu'il sache bien que tu viens de ma part, remets-lui cette lettre que j'ai écrite de ma main et scellée de mon sceau. Prends, consul, la voilà.

En prononçant ces mots, l'iman tira de son haïk et remit au consul une lettre longue d'un pied et large seulement de quelques pouces, suivant le pli sacramentel des Mores. Le consul rompit les trois cachets qui la fermaient, et versé dans la langue arabe, il lut couramment ce qui suit :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux!

Il n'y a ni puissance ni force, sinon avec Dieu très-haut et très-grand. Amen!

Salut à qui marche dans le droit sentier!

Consul du roi et de la nation britannique, sir Herwart! tu es l'hôte de notre magnanime empereur, tu es sous sa protection, tu représentes dans ses États une grande nation : tu es digne par conséquent de la considération la plus haute, et les plus sublimes honneurs te sont dus. C'est pourquoi le crime d'Hassan lui a paru énorme, car Hassan a outragé à la fois ta nation, ton souverain, toi-même : aussi notre très-glorieux et très-patient empereur n'a-t-il pu laisser impuni un si grand forfait, et il n'a pas hésité, tu le sais, à en faire sévère justice. Il t'a livré le coupable, et t'a donné sur sa personne droit de vie et de mort. Tu as prononcé la mort, Hassan l'a méritée, et ta sentence est juste; tout juge, à ta place, eût prononcé comme toi. Frappe donc si tu veux frapper, tu le peux; ton arrêt sera respecté. Mais n'oublie pas que tu es disciple de celui qui ne frappa point, mais qui pardonna. Votre prophète, ô chrétien! Jésus, fils de Marie, vous a dit dans son livre divin : Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente l'autre; et lui-même ne se défendit pas quand les Juifs vinrent pour le tuer; c'est pourquoi Dieu le retira à lui, et l'a mis au rang de ses élus. Chrétien, ne démens pas au milieu des vrais croyants le beau renom de ton prophète, le plus grand des prophètes après Mahomet; prouve qu'à son exemple ses disciples sont patients aux injures, et qu'ils ont le cœur ouvert à

la pitié. Pardonne à Hassan comme Jésus a pardonné à ses bourreaux. Considère que le coupable a un vif regret de son crime, que son repentir est sincère, qu'il en demande pardon tout le jour à toi et à Dieu. Or il est dit encore dans votre Alcoran qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour dix justes qui n'ont pas besoin de repentance. Si donc tu fais grâce à cet homme, tu feras l'œuvre d'un cœur magnanime, d'un vrai chrétien, et tu seras récompensé par le Très-Clément et Très-Miséricordieux. »

Tandis que sir Herwart lisait ce long sermon, un sourire ironique flottait sur ses lèvres ; car il connaissait le pacha, et n'était pas dupe de son pieux artifice.

Hassan était un pirate de la tribu berbère d'Angiara ; il avait longtemps exercé son industrie sanglante dans les parages de Tétuan et jusque dans le détroit de Gibraltar. La tolérance du pacha était manifeste et diversement interprétée ; on allait jusqu'à dire qu'il avait sa part dans les bénéfices du forban. Enhardi par une si criante impunité et par la protection tacite à l'ombre de laquelle il opérait, Hassan n'avait bientôt plus mis de bornes à ses déprédations, et il avait tout récemment poussé l'audace jusqu'à capturer, en vue même de Gibraltar, un bâtiment de commerce anglais ; une partie de l'équipage avait été massacré. Sir Herwart, le consul britannique près de la cour de Maroc, avait réclamé avec tant d'énergie contre cet épouvantable attentat, il avait appuyé ses réclamations de menaces si foudroyantes, c'était

d'ailleurs un homme si redouté, et la proximité des huit cents canons de Gibraltar donnait à ses paroles une si formidable autorité, que le gouvernement marocain s'était vu, quoique à regret, dans la nécessité de sévir. L'empereur, intimidé, avait mis le coupable à la disposition du consul, comme c'est l'usage dans les Etats barbaresques, et l'on vient de voir quelle juste sentence sir Herwart avait prononcée contre le pirate assassin.

—Eh bien ! seigneur consul, demanda l'iman lorsque Herwart eut achevé de lire la missive de Ben-Abbas, sont-ce des paroles de clémence qu'il me faudra porter au pacha? — Ce sont des paroles de justice. Vénérable iman, vous avez rempli votre devoir de prêtre en sollicitant la grâce d'Hassan; moi, je remplis mon devoir de consul en vous la refusant. — Tu es donc implacable dans ta vengeance? — Ce n'est pas mon injure personnelle que je venge ici, j'accomplis un devoir public; c'est mon souverain, c'est mon pays qui est en cause, ce n'est pas moi: je n'ai par conséquent pas le droit de faire grâce, et le pardon ne serait, dans cette occasion, qu'une coupable faiblesse et une impunité dangereuse. Il faut qu'un grand exemple soit donné, et que la réparation soit aussi éclatante que l'a été le crime; ces féroces bandits ne connaissent d'autre frein que la terreur; si je laissais un pareil crime sans châtiment, il n'y aurait plus de sécurité sur ces mers, et le brigandage y régnerait en tyran. S'attaquer au pavillon britannique! mais c'est ce qu'on n'avait jamais vu: jusqu'à présent, ces misérables l'avaient au moins

respecté. Où leur insolence s'arrêtera-t-elle après un attentat si audacieux? Il faut en finir avec ces hommes de rapine; et si votre pacha n'avait pas trop longtemps fermé les yeux sur leurs infâmes pirateries, je ne serais pas obligé de faire moi-même la police dans son gouvernement. Mais je veillerai, puisqu'il dort, et c'est moi qui purgerai vos mers des brigands qui les infestent. — Ils ont éteint à tes yeux le flambeau de la vérité et t'ont plongé dans les ténèbres de l'erreur, ceux qui t'ont dit que Ben-Abbas dormait; non, Ben-Abbas ne dort pas, il veille, et il sera toujours le premier à protéger le pavillon britannique. — Le pavillon britannique n'a pas besoin de protection, il se protége lui-même, et je suis à Tétuan pour le faire respecter. Si votre pacha aimait la justice, il s'unirait à moi pour la faire exécuter, au lieu de l'entraver par ses sollicitations. Comment ne rougit-il pas de se faire le patron d'un misérable que votre empereur lui-même a livré à ma merci? Non, Ben-Abbas n'aime pas la justice. — La justice peut devenir de l'injustice. — Comme la pitié, s'écria le consul avec impatience, peut n'être que du dépit et de la jalousie. Iman, restons-en là; vous êtes dans votre rôle, et j'aime à croire que vous remplissez votre message en conscience : vous pouvez être un homme sincère, vous; mais celui qui vous envoie ne l'est pas; non, il ne l'est pas; sa subite commisération et son étrange sollicitude pour un bandit indigne de toute compassion auraient lieu de me surprendre; car la vie d'un homme n'est pas quelque chose de si précieux pour Ben-Abbas, et

l'exécution d'un criminel ne lui cause pas d'ordinaire tant d'émotion : mais je ne suis pas la dupe de sa sensibilité hypocrite; ce n'est pas son cœur qui souffre, c'est son amour-propre : il lui en coûte de voir un chretien se faire justice à lui-même dans une ville où il commande. Ce n'est pas l'humanité qui l'inspire, croyez-moi. Que lui importe qu'Hassan meure ou qu'il vive? Ce qu'il veut, je vais vous le dire, moi : jaloux de ma juridiction, il veut casser un arrêt émané de mon tribunal; n'osant le faire ouvertement, il vous a appelé à son aide, vous, ministre de la religion, et il joue, sous votre sainte robe, une mansuétude qui n'est point dans son cœur et une clémence qu'il n'a jamais pratiquée pour son compte. Voilà tout le secret de sa pitié menteuse. Allez, allez, je reconnais le loup dévorant sous la peau de l'agneau pacifique, et je ne suis pas homme à tomber dans un piége aussi grossier. — Chrétien, tu es sévère dans tes jugements. Ne crains-tu pas qu'Allah ne te juge dans l'éternité comme tu auras jugé dans le temps? — Il me jugera comme il voudra ; mais, à coup sûr, il ne me condamnera pas pour avoir délivré le monde d'un bandit chargé de tous les crimes. — L'homme le plus parfait pèche dix fois le jour, et l'on doit pardonner à son frère septante fois sept fois; nous aurons besoin de tant d'indulgence au jour du grand jugement, qu'il ne faut pas nous montrer trop sévères ici-bas; comme nous aurons pardonné sur la terre, il nous sera pardonné dans le ciel : quiconque a pitié de son prochain devient créancier d'Allah même; or Allah est un bon débi-

teur. — Et vous, mon respectable iman, vous êtes un excellent avocat, mais votre cause est mauvaise, résignez-vous à la perdre. C'est la faute de votre client, ce n'est pas la vôtre. — Ainsi le pauvre Hassan, malgré son repentir, n'a plus rien à espérer? tu demeures inflexible? — Inflexible comme la loi. — Que la volonté d'Allah s'accomplisse!

L'iman s'enveloppa dans les vastes plis de son haïk, et baissa tristement la tête; pourtant il ne paraissait pas avoir perdu tout espoir, car il demeura longtemps immobile et muet dans son humble attitude, comme s'il eût voulu laisser à ses paroles le temps de faire leur effet. Tandis qu'il était là, tête basse et nu-pieds, attendant en silence que l'esprit de pardon descendît du ciel dans l'âme de l'inexorable Anglais, on entendit dans la pièce voisine des gémissements, des sanglots, et forçant la porte avec impétuosité, malgré les efforts qu'on lui opposait, une femme more, entourée d'une troupe d'enfants, se précipita aux genoux d'Herwart.

— Grâce! grâce! seigneur chrétien; grâce pour mon époux, pour mon pauvre Hassan! Ne prive pas ces petits enfants d'un père, n'en fais pas des orphelins, et Allah ouvrira sur toi un œil d'amour, il t'inondera, toi et ta nation, d'une pluie de prospérités: qu'il soit béni pour m'avoir fait arriver à temps! Je tremblais de venir trop tard : j'ai marché le jour aux ardeurs de la canicule, j'ai marché la nuit au milieu des plus épaisses ténèbres, bravant la fatigue qui voulait enchaîner mes jambes, et le sommeil qui fermait malgré moi mes paupières brûlantes. Je dévo-

rais la poussière sèche, le soleil avait bu toutes les sources : mais est-ce que je sentais la soif? Et la faim, je la renfermais comme une couleuvre endormie dans les replis de mes entrailles. Quand je passais, le soir, à la lisière des pâturages, les chiens hurlaient après moi : Est-ce une louve altérée ou une hyène qui rôde dans l'ombre? se demandaient les pâtres épouvantés. — C'est Omaya, leur criais-je; et parlant bas, ils se disaient entre eux : Où va la veuve d'Hassan? Croit-elle ressusciter les morts? Les bûcherons, posant leurs cognées pour me voir passer, me disaient aussi, en secouant la tête : Salut, veuve d'Hassan, tu as beau marcher vite, la mort est plus agile que toi. Et les échos des montagnes répétaient autour de moi, d'une voix lugubre et sépulcrale : Malheur! malheur! malheur! Omaya est veuve, les fils d'Hassan sont orphelins! Oui, Seigneur, voilà ce qu'ils me disaient tous : ils disaient ton cœur plus dur que les rochers qui me déchiraient les pieds, et ton bras plus terrible que la hache qui abat les chênes d'un seul coup. Mais je ne voulais pas le croire, car je sais que tu es un homme magnanime, et que les paroles de miséricorde coulent de tes lèvres comme les étoiles repandent la rosée sur la fleur flétrie des montagnes; c'est pourquoi j'allais toujours devant moi, portée sur les ailes de l'espérance, et me voici en suppliante à tes pieds. — Femme, relevez-vous; et vous, vénérable iman, répondez-lui vous-même; dites-lui que je suis l'esclave d'un devoir rigoureux, et que je ne puis que plaindre son infortune. Votre pouvoir commence où le mien finit; donnez-lui les

consolations dont elle a besoin, enseignez-lui la résignation. — Crois-tu donc, s'écria Omaya, que je sois venue ici pour prendre des leçons de résignation? je suis venue pour délivrer Hassan et pour plaider sa cause. Il n'est coupable que d'une méprise; et dès que la vérité lui a dessillé les yeux, son premier soin, ne le sais-tu pas? a été de réparer son erreur. — Non, je ne sais point cela : ce que je sais, c'est qu'un navire anglais a été pillé par lui, des sujets anglais massacrés par lui, et que, sans moi, le reste de l'équipage serait, à cette heure, mort ou esclave dans vos montagnes sanglantes. — O langues de vipère! jusqu'à quand distillerez-vous le fiel et la calomnie? Et toi, illustre consul de la plus grande nation du monde, comment as-tu pu ouvrir les oreilles à de si noirs mensonges? On a calomnié Hassan : il a des ennemis qui veulent le perdre; mais tant que le soleil brillera au ciel, et la justice dans ton cœur, ils n'y réussiront pas. Je connais Hassan, et ta seigneurie peut m'en croire, il honore, il révère tes compatriotes, il n'en parle jamais qu'avec un profond sentiment de respect et de vénération. Que de fois, en voyant vos invincibles navires cingler majestueusement à travers le détroit, que de fois ne m'a-t-il pas dit, en me les montrant du doigt avec admiration : Omaya, si je n'eusse été croyant, j'aurais voulu naître Anglais! Tu vois donc bien, seigneur consul, que mon époux n'est pas coupable, et que son prétendu crime n'est qu'une erreur. Il ignorait qu'il eût affaire à des compatriotes de ta seigneurie. — Pourtant il ravage depuis assez longtemps les mers pour

distinguer les pavillons. — C'était la nuit : comment aurait-il pu connaître les couleurs de ta patrie? et l'équipage avait beau lui crier : Nous sommes Anglais; il ne les comprenait pas. Plût à Dieu que mon pauvre Hassan fût aussi savant que ta seigneurie! tu entends notre langue, toi : mais lui, il n'entend pas la tienne, et ç'a été pour son malheur. — Vos excuses seraient bonnes, et j'y ferais droit, si elles étaient fondées; mais elles sont démenties par le fait et par les aveux d'Hassan lui-même. L'attaque a eu lieu en plein jour, et il n'a pas douté un instant que le navire fût anglais; d'ailleurs eût-il appartenu à toute autre nation, le crime n'en serait pas moins un crime, et il réclamerait le même châtiment. — En admettant qu'Hassan ne soit pas sans reproche, ne doit-on pas pardonner quelque chose à la fragilité humaine, et pour la première offense qu'on reçoit d'un homme, faut-il lui ôter la vie et réduire sa famille au désespoir et à la mendicité? oui, à la mendicité, car si tu nous arrachais notre Hassan, notre unique soutien, il ne nous resterait plus qu'à tendre la main et à tremper le pain de l'aumône dans nos larmes. — Le pain trempé dans les larmes est meilleur que le pain trempé dans le sang, et le fruit de l'aumône est plus doux que celui du vol et du meurtre.

— Voilà qui est parler selon la sagesse; mais considère que ces petits enfants sont innocents, et que ce sont eux que tu punis en punissant leur père. Ce n'est pas que je l'excuse : son crime fut affreux, abominable; mais il est écrit : J'ai pu faillir; toi, tu

dois pardonner ; il n'y a pas de si grande injure qui ne mérite de l'indulgence. Plus le pardon est difficile, plus il est digne de toi : car tu as un grand cœur, et tu ne voudras pas donner raison aux lâches calomniateurs qui répandent sur ton nom le venin du mensonge; tu les confondras, tu feras rentrer dans les ombres du silence ces noirs oiseaux d'imposture, en rendant à Omaya l'époux qu'Allah lui a donné. Je ne te parle pas de rançon, car tu n'es pas un pacha, toi, tu ne vends pas le sang à prix d'argent, et tu fais le bien pour le bien, mais s'il en fallait une, on la trouverait : Hassan ne possède rien, mais Hassan a des amis dans sa tribu, et son nom est une mine d'or. Pardon, seigneur consul, je t'offense en te parlant de rançon : compte donc sur la reconnaissance, sur l'éternelle amitié d'Omaya, et ne les dédaigne pas, car la vie humaine est pleine de vicissitudes, et la veille ne sait pas les événements du lendemain.

Fidèle à la loi de l'Alcoran, qui défend aux musulmanes de se découvrir le visage devant un homme, surtout en présence d'un iman, Omaya qui était belle et encore jeune, était restée voilée pendant les premiers moments; mais l'ardeur de ses supplications avait fait tomber son voile, et, oubliant toute réserve, dans l'excès de sa douleur, elle se découvrit la poitrine, elle se frappait le sein à coups redoublés. Son haïk en désordre traînait sur le sol; ses cheveux noirs flottaient, dénoués, sur ses épaules, et, à défaut d'autre voile, lui couvraient la moitié du visage : ses joues brunies par le soleil et ses grands

yeux noirs cernés par la fatigue étaient baignés de larmes.

Les enfants criaient et pleuraient sur le diapason de leur mère : ils ne comprenaient pas, mais ils faisaient ce qu'ils lui voyaient faire, gémissant quand elle gémissait, sanglotant quand elle sanglotait ; ils se pendaient aux habits de sir Herwart, lui tiraient les bras, lui serraient les jambes, si bien qu'enlacé et pressé de toutes parts, comme le voyageur fantastique garroté par le peuple de Lilliput, il lui était impossible de faire un mouvement. Rien, certes, n'est plus touchant, rien n'est plus digne de compassion qu'une famille en pleurs qui vient implorer la grâce d'un père, d'un époux ; mais sir Herwart était résolu à ne la point accorder : il ne le pouvait ni ne le devait ; ces démonstrations bruyantes le contrarient donc plus qu'elles ne le touchaient, et le cœur humain est ainsi fait, qu'elles chassaient l'attendrissement, bien loin de l'appeler. La supplique se prolongeant, l'impatience le prit ; il fit un effort violent pour se dégager des liens qui l'enlaçaient, et s'élança vers une croisée, laissant le groupe suppliant entassé pêle-mêle au milieu de l'appartement. Puis, se ravisant tout d'un coup, comme s'il se fût reproché sa dureté, il revint sur ses pas, et prit dans ses bras un des enfants, cherchant à tempérer par ses caresses l'inflexible rigueur de son devoir. Mais le petit sauvage, effarouché, poussa des cris si épouvantables, il fit des efforts si désespérés, des gestes si furieux pour se délivrer des bras du consul, que force fut bien de le laisser aller ; le premier usage

qu'il fit de sa liberté fut de s'aller cacher dans le haïk d'Omaya, comme un marcassin poursuivi par les chiens se réfugie dans le giron maternel.

II. — UNE ALERTE.

L'enfant sauvage criait encore, lorsque entra Dick, le domestique ou plutôt l'homme de confiance du consul. Dick était un Anglais fort et trapu, dans la vigueur de l'âge, qui avait la tête plate, le front bas mais large, les yeux verts, les cheveux rouges, et dont le teint basané attestait un long séjour dans les pays méridionaux. Le bruit courait qu'il avait servi dans la marine britannique en qualité de matelot, qu'il avait déserté son vaisseau, et qu'arrêté longtemps après à bord d'un corsaire grec, il n'avait échappé à la corde que par la protection de sir Herwart, alors consul dans une des Echelles du Levant. Quoi qu'il en soit, Dick s'était attaché à la personne de son libérateur, et ne l'avait plus quitté; soit reconnaissance pour le service rendu, soit instinct, comme chez le chien qui s'affectionne au maître qui le nourrit, il était d'une fidélité éprouvée, d'un dévouement sans bornes, et pour la discrétion, c'était un mur. Ces qualités précieuses partout, et surtout dans les pays barbaresques, l'avaient élevé au-dessus de la domesticité; il était immiscé dans les affaires

les plus secrètes de son maître, et dépositaire de toute sa confiance; le consul avait même eu l'idée d'en faire son chancelier, et il aurait mis son projet à exécution s'il ne se fût présenté une légère difficulté : Dick ne savait pas écrire; en revanche, il parlait couramment l'arabe, et il était toujours prêt au coup de main; Anglais jusqu'à la moelle des os, il professait pour tous les peuples un mépris souverain. Quant aux Mores, il les regardait comme une race intermédiaire entre l'homme et l'animal, et les traitait en conséquence.

— Dick, lui dit le consul, reconduis cette femme.

—Reconduire veut dire ici éconduire, pensa Dick en voyant l'impatience et la mauvaise humeur peintes sur le visage de sir Herwart : il va falloir donner la chasse à cette louve et à ses louveteaux.

S'approchant d'Omaya et la prenant par le bras sans cérémonie : Allez, allez, ma bonne femme, lui dit-il dans son arabe de matelot, levez l'ancre et déferlez, sa seigneurie ne peut rien pour vous, ce n'est pas sa faute si votre mari a fait des siennes. Il faut accepter le vent comme il vient et tourner sa voile en conséquence. Un mari mort, on en prend un autre, et vous êtes assez jolie pour ne pas rester longtemps veuve.

En parlant ainsi, il la poussait vers la porte, et la serrait de près, de peur qu'elle ne lui échappât. Mais la fière Berbère le repoussant avec un geste superbe : Ne me touche pas! s'écria-t-elle en se dressant tout à coup sur ses pieds; ne me touche pas, te dis-je : tu n'es qu'un valet; moi, je suis l'épouse d'Hassan. —

Par la sainte-barbe du diable! voilà un beau titre! et il y a de quoi rendre fière celle qui le porte. Allez donc au plus vite rejoindre ce digne époux, et virez-moi de bord lestement. Si l'on m'en croyait, on ne vous séparerait pas, et l'on vous enverrait naviguer de conserve sur la grande mer de l'éternité, le même câble resserrerait pour longtemps les nœuds d'un si glorieux hyménée.

Herwart imposa silence à Dick; l'altière Moresque dédaigna de lui répondre. Détournant les yeux de lui, avec un mépris magnifique, elle les reporta sur le consul, et, comme si elle eût voulu pénétrer jusque dans les derniers replis de sa pensée, elle le regarda sans parler; quand elle vit qu'il était inébranlable : Tu as donc dit ton dernier mot? lui demanda-t-elle fièrement.

Herwart fit signe de la tête que sa décision était sans appel.

— Ce chrétien est impitoyable, murmura l'iman, en prenant ses babouches pour sortir. — C'est ta faute, à toi qui ne sais que parler et fuir, s'écria l'impétueuse Omaya en arrêtant l'iman par sa robe; c'est votre coupable tolérance pour l'infidèle qui l'a gonflé d'orgueil et d'insolence; c'est vous qui avez souffert qu'il passât devant vos mosquées sans déchausser ses pieds immondes, qu'il corrompît de son souffle impur l'air que respirent les croyants, qu'il dressât ses tentes sacrilèges sur la poussière de nos aïeux; votre criminelle indifférence porte aujourd'hui ses fruits : l'audace de ces mécréants n'a plus de digue; ils se font justice de leurs propres mains, ils s'abreuvent

du plus pur sang des enfants du prophète; notre empereur n'est plus maître dans son empire. Voilà ce que vous avez fait, ministres infidèles de la vraie religion! Mahomet vous a-t-il donné la garde de sa loi pour la laisser violer comme vous faites, et fouler aux pieds? Allez, vous êtes de grands coupables; vous avez outragé Allah et attiré sur nos têtes le marteau vengeur de sa colère. Maudit soit le jour où le premier chretien mit le pied dans le pays de nos pères! ce jour-là fut un jour funeste. Et le prophète t'a envoyé parmi nous, continua l'impétueuse Berbère, en se retournant vers le consul, toi qui sèmes sur la terre des croyants le ravage et le meurtre, pour nous punir de notre lâche et impie tiédeur. Va, tu es bien l'homme que disaient les pâtres et les bûcherons quand ils criaient autour de moi : Malheur! malheur! malheur! J'étais insensée de croire que tu avais sucé le lait d'une femme : tu auras été nourri par quelque louve chrétienne dans les barbares forêts du Nord. Et moi qui le priais! Hassan, pardonne-moi d'avoir humilié ton épouse aux genoux de ton bourreau. Chrétien de malheur, sois maudit! à jamais maudit! que le sang généreux de l'époux d'Omaya retombe sur ta tête homicide! puisse-t-il former autour de toi une mer vengeresse, où tu te noies, toi, ta famille, ta postérité et ta nation de réprouvés! Je vais prier Allah du lever au coucher du soleil, je vais le prier à l'heure où tout repose, et où le muedsin lui-même dort au sommet des minarets, pour qu'il vous submerge tous dans un déluge de calamités : et si, pour rendre mes prières plus efficaces, il fallait faire le pè-

lerinage de la Mecque, je le ferais, dussé-je traverser le désert seule, à pied, et m'user les jambes jusqu'aux genoux. Mais je n'ai pas besoin d'aller si loin ; je n'ai qu'à frapper du pied mes montagnes pour en faire jaillir des vengeurs. Ne te figure pas qu'épouse indigne d'Hassan, j'aille ensevelir lâchement mon veuvage dans le silence et dans les larmes : les regrets efféminés peuvent convenir à vos chrétiennes, ils déshonoreraient une Berbère. On ne pleure pas un époux comme Hassan, on le venge. La mort appelle la mort. Ecoute, chrétien : Allah veut te perdre, car il a frappé ton esprit de vertige et tes yeux d'aveuglement ; Omaya t'a offert son amitié, sa reconnaissance : tu as préféré sa haine ; tu ne sais pas ce que tu affrontes ni ce que tu as dédaigné ; tu n'as pas voulu de moi pour amie, eh bien donc ! soyons ennemis. Tu souris, tu prends mes menaces pour une vaine fumée échappée au feu de la colère et qui doit se dissiper avec elle ; tu fais bien voir que tu ne connais ni Omaya ni sa tribu ; mais tu apprendras à les connaître. La tribu d'Hassan est fidèle, et la voix d'Omaya est puissante sur la tribu d'Hassan. Si tu pouvais prévoir le sort qui t'attend, et quelle tempête est près de fondre sur toi du haut de nos montagnes, tes chairs frémiraient dans les angoisses de la fièvre, la moelle de tes os se gèlerait comme une eau surprise par le vent du nord, et couché, la nuit, sur le dur oreiller de l'insomnie, tu sentirais tes cheveux se dresser et blanchir sur ta tête ; la peur remplirait ton lit de serpents. Mais j'ai perdu assez de temps en paroles ; adieu ! ma vengeance a soif, je vais l'abreuver aux sources de la mort.

A mesure qu'Omaya parlait, sa voix prenait plus de force et d'éclat : enivrée de ses propres paroles, la terrible Africaine avait atteint le plus haut degré de l'exaltation ; ses joues pâles de fatigue s'étaient couvertes d'un ardent incarnat, son front avait la moiteur de la fièvre, ses grands yeux étincelants dardaient des éclairs sinistres : elle était sublime dans sa colère.

Plusieurs fois Dick, indigné de tant d'audace, avait voulu lui couper la parole, et faire rentrer dans son lit ce torrent débordé : sir Herwart ne l'avait pas souffert ; appuyé contre un meuble et les bras croisés sur la poitrine, il ne pouvait arracher ses regards d'Omaya, et semblait prendre je ne sais quel plaisir égoïste et farouche au spectacle de ses fureurs sauvages. Le déchaînement des passions lui plaisait, comme on se plaît aux désordres des éléments bouleversés par l'orage : violent lui-même et passionné, il trouvait sans doute des analogies et de secrètes affinités entre lui et cette femme indomptable : et c'est là ce qui l'attachait ; il s'admirait en elle. Mais son calme même et sa longanimité étaient un aiguillon pour Omaya, qui pouvait les prendre pour du dédain ; les grossières interruptions du valet l'eussent moins exaspérée que le silence du maître. Pourtant elle se tut, vaincue par sa propre violence, et ses imprécations épuisées, elle alla vers la porte ; puis elle se ravisa tout d'un coup, revint sur ses pas, et soulevant à deux mains l'aîné de ses enfants à la hauteur du visage d'Herwart : Fils d'Hassan, lui dit-elle, regarde cet homme, et regarde-le bien, afin de

le reconnaître partout où Allah te le fera rencontrer ; cet homme est l'assassin de ton père !

L'enfant, stimulé par les leçons de sa mère et encore irrité des caresses du consul, jeta sur lui un regard fauve, plein déjà de vengeance et de férocité ; il lui fit le poing, et lui montra, en signe de menace, deux rangs de petites dents pointues comme celles d'une vipère. Enfin, rassemblant autour d'elle sa progéniture dispersée, Omaya se retira d'un pas fier et lent, semblable à une lionne qui emporte au désert ses lionceaux.

L'iman l'avait précédée dans sa retraite, sans proférer une parole, mais en sanctionnant tacitement au fond de son âme l'anathème que l'audacieuse et vindicative Berbère avait lancé sur les chrétiens. Gagnant la porte à pas de loup, il était allé rendre compte au pacha du résultat de son message et de la scène qui l'avait suivi.

— Voilà la première exécution faite, dit Dick en fermant la porte sur les talons d'Omaya ; à la seconde, maintenant. J'admire la patience de votre seigneurie ; comment avez-vous pu écouter jusqu'au bout le grimoire de cette enragée sorcière ? — Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir rien faire pour elle ; j'aurais accordé de grand cœur à ses imprécations ce que toutes les prières de l'iman et du pacha conjurés ensemble n'auraient pu m'arracher. Jamais je n'ai vu une plus belle colère. — Ainsi, votre seigneurie est bien résolue à faire hisser le mari ? — Encore !... Ce misérable mérite deux fois la corde, et pour ses crimes, et pour l'ennui qu'il me cause. Je n'ai plus que

son nom dans les oreilles; c'est une véritable persécution, et son supplice est moins cruel que le mien. — Pourtant j'aimerais mieux être à votre place qu'à la sienne; mais aussi il l'a bien voulu, et il n'a que ce qu'il mérite. Le maladroit! plus de vingt pavillons cinglent tous les jours à travers le détroit, et il va s'attaquer au nôtre, le seul qu'il eût dû respecter! c'est avoir la main malheureuse. Ce n'est pas l'embarras, le pauvre diable va passer un mauvais quart d'heure. — Quel est cet accès de pitié qui te prend tout à coup? Aurais-tu des réminiscences de ton ancien métier? Est-ce l'esprit de corps qui t'anime? — Ce n'est ni l'esprit de corps ni la pitié, c'est la sûreté de votre seigneurie.—Que veux-tu dire? — Admirez les coups du sort : cet Hassan que vous faites pendre à si juste titre... — Eh bien? — Eh bien! Monsieur, je viens de le voir dans sa prison, et je veux être damné si le drôle ne faisait pas partie de l'expédition du Cap Noir? — Lui? — En personne; il était au nombre des honnêtes coquins qui hélèrent *l'Alcyon* et qui débarquèrent la... — Parle bas. — Enfin vous savez qui... Je l'ai parfaitement reconnu. — Mais puisque tu l'as reconnu, il t'a reconnu aussi, lui? — Ce n'est pas une raison; cette nuit-là il avait sa figure naturelle, tandis que moi j'étais déguisé en Algérien, comme votre seigneurie ne l'a pas oublié; avec mon turban sur les yeux et ma barbe postiche au menton, j'étais bien en effet le grand pourvoyeur du dey d'Alger.

Herwart se promenait à grands pas dans l'appartement.

— Ainsi, dit-il, tu es sûr qu'il ne t'a point reconnu? — Il n'en a pas eu l'air. — Et mon nom n'a pas été prononcé? — Pas une seule fois, ni le mien non plus, car ma complicité entraînerait celle de votre seigneurie, et au moindre soupçon, on ne verrait plus dans Hassan un fieffé coquin que vous châtiez justement, mais un complice qui vous gêne, et dont vous voulez fermer la bouche. — Que m'importe qu'on le dise, puisque cela n'est pas? — Sans doute; mais une fois qu'on tient le bout de la mèche, on est bientôt aux poudres, et le jardin du sultan, quoi que nous fassions, n'est pas une forteresse impénétrable.

Herwart continuait à se promener à grands pas.

— Je vois le danger comme toi, s'écria-t-il en s'arrêtant devant Dick; mais la question n'est pas là : t'a-t-il reconnu, oui ou non? — Tout ce que je puis répondre à votre seigneurie, c'est que je ne le crois pas. — Tu n'es pas sûr de ton fait? — A vous parler franchement, je ne suis point sans inquiétude : ces chiens de Mores ont le nez fin; et quoique Hassan n'ait rien laissé paraître en me voyant, qui sait s'il n'avait pas flairé le chrétien sous le cafetan de l'Algérien? Il n'a rien dit encore; mais il ne se tait peut-être que pour nous laisser le temps de la réflexion.

L'agitation d'Herwart allait en croissant; il marchait toujours plus vite dans l'appartement : ses gestes, ses regards, tout en lui décelait une violente angoisse. L'effet que Dick avait voulu produire était produit : quand il vit son maître en proie à l'inquiétude que son zèle avait fait naître, il reprit : Le passage est périlleux, mais il y aurait peut-être moyen

d'en sortir; il vaut mieux pécher par trop de méfiance que par trop de confiance, et quand on navigue sur des bas-fonds, l'on ne saurait jamais prendre assez de précautions. — Fais-moi grâce de tes métaphores, s'écria le consul impatienté, et parle sans préambules. — En deux mots, voici : dans le doute, il me paraîtrait sage de prévenir les indiscrétions d'Hassan : lui faire grâce à présent, c'est difficile, il ne faut même pas que vous vous en mêliez; autorisez-moi seulement à le laisser évader, et je prends tout sur moi; nous atteindrons ainsi notre double but; votre responsabilité sera à couvert, et nous pourrons dormir en paix.

Sir Herwart ne répondit point; il semblait réfléchir profondément; une lutte intérieure tenait ses résolutions suspendues. Tout à coup il se jeta dans un fauteuil, et s'écria d'une voix ferme : Dick, cela est impossible; si je recourais à l'expédient que tu me proposes, je me mépriserais moi-même. Je n'en ferai rien, la justice aura son cours, quoi qu'il en puisse arriver; je serai aussi inflexible avec moi-même que je l'ai été avec les autres, et je n'accorderai pas à mes terreurs personnelles ce que j'ai refusé aux prières de tout le monde. L'honneur britannique marche en première ligne, ma sûreté ne vient qu'après; non, je n'immolerai jamais les devoirs de l'homme public à l'intérêt et aux passions de l'homme privé.

Sir Herwart se parlait à lui-même plutôt qu'il ne répondait à Dick : continuant son monologue tantôt à haute voix, tantôt mentalement, il reprit son ora-

geuse promenade à travers l'appartement. Dick l'écoutait en silence, et profitant d'une pause : Votre seigneurie, dit-il, veut-elle me permettre une observation ? Vous avez des scrupules par trop chevaleresques ; vous oubliez que nous vivons en état de guerre avec ces Mores, et que toutes armes sont bonnes avec de pareils ennemis. — Mais toutes armes ne sont pas bonnes pour moi. Il s'agit bien des Mores, vraiment! c'est de moi qu'il s'agit, c'est du respect que tout homme doit à la sainteté de la justice et à lui-même. Certes, c'est bien assez d'avoir eu une fois en ma vie ce bandit pour auxiliaire. Je ne lui dois rien : le service qu'il m'a rendu est de ceux qu'on paie avec de l'argent, et il a reçu sa récompense. Eh ! que m'importent après tout les révélations que peut faire un misérable pirate? S'il veut parler, qu'il parle, je suis là pour faire tête à l'orage : ce serait une lâcheté insigne que d'en agir autrement : il semblerait que j'ai peur. — Ce que j'en disais était dans l'intérêt de votre seigneurie, il en sera ce qu'elle voudra. —Tout ce que je puis faire, Dick, c'est de hâter l'exécution d'Hassan; la nuit, au moins, ne lui donnera pas de mauvais conseils, et son agonie sera moins longue : de cette manière ma sûreté se concilie avec l'humanité, et la justice est sauvée. La sentence était pour demain : qu'elle s'exécute aujourd'hui, à l'instant même; va dire au pacha que telle est ma volonté, et tiens la main à ce que tout se passe dans les règles ; mais surtout veille à ce que ni le consul de Suède ni personne de sa maison ne communique avec le prisonnier ; ils ne l'ont déjà que trop mis sur la sellette.

Dick parut embarrassé.

—Votre seigneurie, dit-il, oublie que c'est aujourd'hui dimanche : vous avez vos scrupules, poursuivit-il d'un ton sérieux; moi, j'ai les miens : le dimanche est un jour sacré pour tout bon Anglais, et je puis me rendre cette justice que je ne l'ai jamais violé. Toutes les fois que j'ai pu assister au service divin, je l'ai fait ponctuellement, et quand cela m'est impossible, comme dans ce pays de mécréants, j'y supplée par ceci.

A ces mots, il tira de sa poche une petite Bible anglaise.

— Cette Bible est tout ce que j'ai reçu en patrimoine; après m'avoir appris à lire dedans, ma mère me l'a laissée à sa mort, en me disant : Mon fils, lis-la tous les dimanches; et ce jour-là, ne fais pas autre chose. Ce furent ses dernières paroles. Depuis ce temps, je ne me suis jamais séparé de ma Bible, et je la porte toujours sur moi comme un talisman : il me semble que ma vie y est attachée, de même que le salut du navire est dans son gouvernail; si j'avais le malheur de la perdre, je me regarderais moi-même, voyez-vous, comme un homme perdu. Je vois la surprise de votre seigneurie, vous avez peine à comprendre que l'on pratique si bien le troisième commandement, en observant si mal les neuf autres : mais de ce qu'on pèche sur un point, ce n'est pas une raison pour pécher sur tous. Je puis vous affirmer que dans les plus mauvais jours de ma vie, quand j'étais... ce que vous savez, on ne m'aurait pas fait... travailler un dimanche pour tous les galions de l'Espagne, et les railleries des... camarades ne m'empêchaient pas

de lire ma Bible à bord comme j'aurais pu le faire à Saint-Paul : c'est ma seule vertu, et j'y tiens comme le mendiant tient à son unique schelling. Tenez, vous-même, si vous m'en croyez, vous changerez de résolution, et vous louvoierez jusqu'à demain ; il n'y a pas un tribunal en Angleterre, pas un shérif qui osât profaner le jour du repos par une exécution. Ne faites pas à Tétuan ce qu'on ne ferait pas à Londres, cela vous porterait malheur.

En qualité d'Anglais, Herwart ne s'étonnait pas trop, au fond, d'une superstition qui, en Angleterre, est commune à toutes les classes. Il répondit à Dick qu'il ne voulait point violenter sa conscience, mais que, sa résolution étant inébranlable, il chargerait le taleb ou tout autre de porter ses ordres au pacha, et d'en surveiller l'exécution.

— Le taleb ! s'écria Dick, un juif ! votre seigneurie n'y pense pas ; c'est vouloir être trahi ; c'est se jeter à toutes voiles sur le banc qu'il s'agit d'éviter. Si Hassan parle, qui sera là pour lui fermer la bouche ? s'il ne parle pas, comment le saurons-nous ? Et puis, s'il a quelques soupçons, mon absence ne fera que les confirmer. Cela ne se peut pas, il faut que ce soit moi qui y aille, nul autre que moi ; puisque votre seigneurie le veut absolument, je me charge de la commission, et je mettrai l'affaire au sac, dût la sainte-barbe du diable me sauter après entre les jambes. Je savais bien vous être dévoué ; mais je ne croyais pas l'être autant. Arracher un iman du milieu de sa mosquée, ou jeter un muedsin du haut de son minaret, ne me coûterait rien, et ce ne serait qu'une bagatelle

auprès de la violence que je fais aujourd'hui pour vous à ma conscience; mais il ne sera pas dit que votre seigneurie a couru un danger, et que Dick n'était pas là.

Après cette profession de foi, Dick prit les dernières instructions du consul, et sortit immédiatement pour les faire exécuter.

Resté seul après avoir expédié ses terribles ordres, Herwart retomba dans son fauteuil, abîmé dans une rêverie sombre et le front appuyé sur ses deux mains. Partagé entre une impatience qu'il détestait et une crainte qu'il refusait de s'avouer à lui-même, il ne trouvait, dans le sentiment de la justice satisfaite et du devoir accompli, ni le calme qu'il cherchait, ni la force dont il avait besoin. Les images les plus lugubres, les fantômes les plus tragiques passaient et repassaient devant ses yeux fermés. Le spectre acharné d'Hassan se dressait devant lui et ne le quittait pas : tantôt il le voyait en conférence avec le pacha, s'entretenant avec lui d'une voix basse, mystérieuse, et les mots *Cap Noir*, *Alcyon*, d'autres encore, frappaient son oreille, et le faisaient tressaillir. Il se sentait froid jusqu'à la moelle des os, ses dents se serraient convulsivement, il tendait les bras comme pour retenir ou ressaisir une chose précieuse qu'on lui aurait arrachée; dans d'autres moments, le pirate lui apparaissait livide et muet, suspendu au mât de son navire, et la vue de cette affreuse dépouille, au lieu de le glacer d'horreur, lui inspirait je ne sais quelle joie farouche; sa poitrine semblait se dilater, il respirait plus à l'aise, un effroyable sourire montait à ses lèvres.

Quant aux menaces que la terrible Omaya lui avait lancées pour adieu, elles avaient été emportées par la tempête plus terrible que les paroles de Dick avaient soulevée. Absorbé dans la pensée du mari, Herwart ne songeait plus à la femme, atténuant ainsi, peut-être à son insu et par un artifice de ses esprits frappés, les dangers réels pour s'en créer d'imaginaires.

Las enfin des visions qui l'obsédaient, il quitta l'attitude rêveuse dans laquelle il était plongé, et secoua les méditations funestes qui ridaient son front taciturne, comme on secoue un manteau chargé de frimas; sa tête penchée sur sa poitrine se releva brusquement, comme par l'effet d'un ressort, et, repoussant derrière lui son fauteuil avec un mouvement de rage, il sonna à tout rompre pour avoir son cheval. A peine laissa-t-il le temps de le seller, et, comme s'il eût cherché dans les émotions de la vitesse et du danger une diversion aux sourdes inquiétudes qui l'agitaient, il se lança au grand galop à travers les rues étroites et populeuses de la cité more, sans égard pour les passants, qu'il dispersait et renversait devant lui comme un troupeau de moutons.

III. — ANTÉCÉDENTS.

Sir Herwart était fils d'un évêque anglais fort riche, d'une famille illustre et dont l'exactitude à la chambre des lords était devenue proverbiale; mais Herwart était cadet, et n'avait hérité, par conséquent,

ni des dignités ni des biens de son père; son heureux aîné était seul entré en possession de toutes les béatitudes du paradis social. Ainsi le veut la législation britannique. Herwart avait eu une enfance triste et ingrate; l'âge de l'insouciance et du laisser-aller s'était passé pour lui dans la contrainte et dans la lutte. Son père, toujours drapé dans sa double dignité épiscopale et parlementaire, était évêque et pair jusque dans sa famille, et si complétement esclave du préjugé de primogéniture, qu'il réservait toute sa sollicitude paternelle, je veux dire politique, pour son aîné. Il lui fallait un effort d'imagination pour ne pas voir un intrus dans son cadet, comme l'honnête Savoyard qui vous dit naïvement : Hélas! je n'ai point d'enfants, je n'ai que des filles.

A la plus légère peccadille du fils paria, le sévère évêque faisait comparaître gravement le coupable dans sa bibliothèque, et là lui administrait un sermon en trois points. Au mot : J'ai dit! le pauvre délinquant s'élançait vers la porte sans regarder derrière lui, et bondissait dans l'escalier comme un écureuil échappé de sa cage; mais, sorti des mains paternelles, il tombait dans celles de sa mère, c'était tomber de Charybde en Scylla.

Cette mère était une grande femme sèche, maigre, toujours en noir, et qu'on n'avait jamais vue rire. Emprisonnée dans le cercle étroit de l'anglicanisme, elle avait toujours à la bouche le nom de Dieu, le mêlait à tous les actes du ménage, ne faisait rien que pour lui et par lui, et poussait jusqu'au fanatisme la superstition de la règle. Sa roideur puritaine avait

passé de son esprit dans sa personne, son corps était toujours droit comme un I, son attitude toujours guindée ; au demeurant, c'était une digne matrone. Renfermée dans son intérieur, comme l'épouse modèle de l'Ecriture, elle n'en sortait que pour présider des comités de bienfaisance, visiter les hospices, inspecter les salles d'asile et les écoles gratuites. De retour dans ses foyers, elle poursuivait le cours de ses œuvres pies en lisant des sermons et en faisant chanter des psaumes à ses gens rassemblés, sans préjudice de la double prière du soir et du matin.

Condamné à subir toutes ces saintes lectures, à lire lui-même dans la vieille Bible héréditaire, et à solfier en *ut*, comme un enfant de chœur, pour faire sa partie dans le plaint-chant domestique, le jeune Herwart frémissait d'impatience ou bâillait d'ennui, quand il ne portait pas le désordre au sein du pieux troupeau, en poudrant au charbon les cadenettes du cocher, ou en soufflant avec une paille dans les mollets bien blancs du maître d'hôtel. Ces espiègleries étaient autant de sacriléges aux yeux du couple épiscopal. L'évêque et sa chaste moitié gémissaient à l'envi sur la brebis lépreuse : Herwart n'avait plus d'autre nom. Ils se demandaient avec componction comment un tel enfant avait pu naître d'eux, et quel si grand péché ils avaient donc commis devant Dieu pour être affligés ainsi dans leur dernier né.

Pourtant, que lui reprochait-on ? D'abord, et avant tout, de fermer volontairement et méchamment son cœur à la grâce, et l'on voulait le lui ouvrir de force pour son plus grand bien. On déplorait la violence et

l'indiscipline de son caractère, son amour de l'indépendance, sa soif de mouvement, son orgueil de Satan : or comme il est dit dans l'Ecriture : L'orgueil marche à l'écrasement, on regardait comme un devoir d'accomplir dès ici-bas les décrets de Dieu, et l'on travaillait en toute sûreté de conscience à écraser l'esprit de Python dont l'enfant rebelle était possédé. Prévenus contre lui et aveuglés par leurs idées puritaines, les pieux parents s'y prenaient de manière à jeter dans cette jeune âme le germe de tous les vices qu'ils prétendaient combattre : ils dépravaient son intelligence en l'obligeant à des lectures et à des pratiques qu'il ne pouvait comprendre; à force d'en vouloir faire un dévot, ils auraient fini par en faire un hypocrite; et la contrainte perpétuelle où le tenait une sévérité mal entendue lui aurait appris la dissimulation des esclaves, s'il n'avait eu en lui-même l'instinct inné de la droiture.

On le mit au collége d'Eton, en le recommandant à la surveillance spéciale des supérieurs; ce n'était pas terminer la lutte, c'était la déplacer, l'enfant martyr ne faisait que changer de supplice. Sa famille parut même l'abandonner tout-à-fait à la merci de ses nouveaux persécuteurs. Une fois par trimestre, à jour et heure fixes, sa mère venait le visiter au parloir, et à chaque visite lui prêchait le même sermon; elle ne lui parlait que de l'état de son âme, de son salut éternel, et cela d'un ton à dégoûter pour jamais des béatitudes célestes. Son père, qu'il voyait moins souvent encore et seulement aux vacances, n'était ni plus expansif ni plus affectueux. Tant qu'Herwart

avait été sous le toit paternel, il avait mis quelques bornes à son insubordination; quand il se vit à la discrétion de mercenaires, il lâcha la bride à ses penchants impétueux, et entra en révolte ouverte contre ses pédagogues devenus ses tyrans; sa rébellion était préméditée, systématique, il n'essayait même plus de lutter contre lui-même; l'interdit dont on l'avait frappé l'avait placé dans le cas de légitime défense. Il n'avait d'ailleurs aucun goût pour les formes scolastiques de l'éducation anglaise, et indépendamment de son aptitude naturelle, de son horreur des bancs, la vue d'un livre lui rappelait si fortement la bibliothèque de son père, c'est-à-dire les réprimandes quotidiennes qu'il y avait reçues, et les fastidieuses lectures auxquelles on l'y avait si longtemps condamné, qu'il ne pouvait ouvrir une grammaire sans colère et sans dégoût. On pouvait déjà préssentir dans l'écolier mutin un de ces hommes dédaigneux du cabinet que leur organisation pousse invinciblement à l'action. Il était aussi ardent, aussi fougueux à l'heure des récréations, qu'il était distrait, morne et endormi à celle des leçons; il jouissait avec ivresse, avec fureur de la liberté; le coup de cloche qui resserrait sa chaîne éteignait ses yeux et le replongeait dans la torpeur. Bien des fois, pour échapper au rudiment, il forçait la consigne, franchissait les clôtures, et s'en allait braconner des jours entiers dans le parc voisin de Windsor. Les gardes-chasse le ramenaient dans la geôle comme un forçat fugitif, et il était connu à six milles à la ronde pour un franc vagabond. Quelle croix pour un évêque!

On devine que les corrections ne lui étaient pas épargnées, mais on châtiait sans discernement, et là, comme dans la maison paternelle, la peine n'était jamais proportionnée au délit. L'obéissance, la déférence et le silence sont les trois vertus cardinales des colléges et des cloîtres; ayez toutes les autres, si vous manquez à une seule de ces trois-là, vous n'êtes qu'un réprouvé; c'était le cas de l'écolier rétif et têtu : l'audace de ses reparties frisait l'insolence, et l'amour de la domination perçait jusque dans ses yeux; rebelle avec ses maîtres, il tyrannisait volontiers ses camarades; mais ce qu'on ne voulait pas voir, ce dont on ne lui savait aucun gré, c'est qu'il était incapable d'un mensonge, et loyal comme la loyauté même : il était toujours le premier à dénoncer ses méfaits, de peur que le soupçon n'allât frapper l'innocent. Généreux, magnifique même, malgré les faibles subsides qu'il recevait de sa famille, il partageait tout : un plaisir solitaire n'en était pas un pour lui; quand il n'avait pas, il empruntait pour donner; mais on le jugeait avec tant de partialité, tant de malveillance, que même ses dispositions libérales tournaient contre lui, et lui avaient acquis la réputation d'un dépensier et d'un faiseur de dettes.

Enfin on le retira du collége; il s'agissait maintenant de lui choisir une carrière; ce choix décisif, qui nous a coûté presque à tous tant de larmes, fut pour Herwart le signal de nouveaux combats, d'une nouvelle persécution. Que faire d'un si terrible enfant? Dans la ferveur de leur zèle anglican, ses dévots parents l'avaient destiné à l'Église, même avant sa

naissance; mais il leur avait bien fallu reconnaître que sa vocation n'était rien moins qu'évangélique, et qu'en lui faisant violence, ils commettraient un sacrilége devant Dieu et ne donneraient à l'Eglise qu'un mauvais serviteur. En désespoir de cause, et après mainte et mainte délibération, ils s'étaient fixés à l'état de marin, non certes que cette carrière leur plût; nulle, au contraire, ne leur répugnait davantage, car elle leur paraissait de toutes la plus périlleuse, la plus profane, celle, en un mot, où il était le plus difficile à un pauvre chrétien de sauver son âme. Mais, encore un coup, que faire d'un pareil enfant? S'il s'était agi de prendre immédiatement le commandement d'un navire, de s'élancer sur les mers à la poursuite d'une escadre ou à la conquête d'un monde, nul doute que le jeune Herwart n'eût accueilli avec reconnaissance, avec enthousiasme une proposition si conforme à ses inclinations impérieuses et téméraires; mais faire un noviciat, et quel noviciat! courber la tête sous le joug de la plus implacable des disciplines, monter un à un et à grand'peine tous les échelons de la hiérarchie maritime, et, martyr muet de l'obéissance passive, recevoir dix ans, vingt ans la loi avant de la faire à son tour; voilà sous quelle forme l'état de marin lui apparaissait, et la perspective qu'on ouvrait à ses yeux : il répondit par un refus sec. Grand scandale au bercail! Les pieux auteurs de ses jours s'obstinèrent, lui s'entêta, et la guerre recommença. Trempé et retrempé dans la lutte, Herwart était tout d'une pièce et désormais invulnérable; les armes avec lesquelles on croyait le bri-

ser se brisaient elles-mêmes sur son cœur de diamant. La réflexion était venue à son aide, et le sentiment de la justice parlant aussi haut en lui que l'instinct de la personnalité, il commençait à se demander de quel droit on prétendait le condamner au plus dur, au plus asservissant des métiers, tandis que son frère aîné vivait paisiblement sous le toit paternel dans les douceurs de l'opulence et d'une éternelle oisiveté. Qu'ai-je fait, s'écriait-il, pour être ainsi déshérité? L'équité paternelle ne devait-elle pas tempérer l'iniquité légale de l'institution? A cela on lui répondait par le code appuyé sur la Bible, et l'on se récriait contre son impiété et ses idées subversives. Sa mère mourut au milieu des hostilités, il la regretta peu, il perdait en elle un censeur rigide et borné plutôt qu'une amie tendre et éclairée. Ils ne s'étaient jamais compris; la mort ne les sépara pas plus qu'ils ne l'avaient été pendant leur vie. Cette catastrophe domestique ne changea rien dans la position d'Herwart; à peine un court armistice laissa-t-il refroidir en paix les cendres maternelles. La guerre continua aussi acharnée qu'auparavant.

Cependant de nouvelles puissances, de nouveaux besoins s'étaient révélés à ce cœur aigri par la persécution : l'heure des passions avait sonné pour lui. La première explosion fut terrible. Accoutumé à vouloir impérieusement, Herwart avait porté dans ces émotions jusqu'alors inconnues toute la fougue, toute la violence de son caractère. L'enfant rétif était devenu un homme indomptable. Cette âme altière qu'on avait cru plier et réduire, s'était roidie comme

un arc qui se tend par l'effort qu'on fait pour le courber. Son mauvais renom du collége l'avait suivi dans le monde, ou, pour mieux dire, l'y avait précédé : repoussé ou recueilli froidement par la bonne compagnie, il se jeta dans l'autre. Une inextinguible soif d'activité le dévorait : la chasse, les chevaux, les courses, tous les exercices les plus effrénés devinrent son occupation de tous les jours; ces distractions ne lui suffirent bientôt plus ; il lui fallait des émotions, le jeu lui en donna. Lancé dans les maisons suspectes où l'on joue avec ou sans patente, il en devint le coryphée. Quelle recrue que le fils d'un évêque! Les voluptueuses sirènes qui hantent ces lieux de perdition lui dressèrent des embûches : il était jeune, ardent, magnifique; elles étaient belles, cupides, artificieuses, il tomba dans leurs piéges, se battit, se ruina pour elles, et comme sa modique pension était loin de suffire à ces prodigalités désordonnées, il vécut d'expédients : le jeu, puis le crédit, le soutinrent quelque temps; ces ressources épuisées, les usuriers vinrent à son aide, bien sûrs que le fils d'un pair, d'un évêque ne pouvait faire faillite, et que la famille finirait toujours par payer ses dettes. Ainsi, tandis qu'il profanait en de honteuses passions la fleur immaculée des premières amours, il élargissait sous ses pieds le gouffre insatiable du déficit. La dette le rongeait comme un ulcère. Voilà ce qu'avait produit, en dernier résultat, cette belle éducation puritaine.

Pourtant le fougueux Herwart ne roulait pas sans se débattre au fond de ces impurs abîmes : il sentait

en lui des facultés dignes d'un emploi meilleur, et rougissait souvent, par respect pour lui-même, de sa vie déshonorante; à défaut de vertu, l'honneur veillait en lui; il avait le sentiment de la grandeur, de la beauté morale, et sentait bien que ce n'était pas là une destinée d'honneur. Ces retours sincères le jetaient dans d'effroyables tristesses : il voulait d'un seul coup rompre les mille fils qui l'enchaînaient à l'enfer des luxurieux, il voulait se réhabiliter aux yeux des siens, à ses propres yeux par quelque grand acte de contrition; mais ces nobles résolutions se glaçaient à la pensée qu'il trouverait un évêque où il irait chercher un père, et que son retour ne serait pas compris : il se rejetait alors en arrière, et récapitulant son ingrat passé, il se disait avec douleur qu'il n'avait jamais été aimé, que lui-même n'aimait pas, que ses beaux jours fuyaient dans l'isolement, dans le vide; et au milieu de ce grand abandon, il n'avait pas même la consolation d'aller pleurer sur le tombeau d'une mère. L'ombre de la sienne ne lui apparaissait jamais que sous les traits de la grande femme sèche et vêtue de noir qui venait le sermonner au parloir d'Eton ; cette impression était si forte, qu'il n'avait jamais pu voir, dans la suite, une femme en robe noire sans froncer le sourcil et se reporter aussitôt aux jours de sa captivité. Pour échapper à ses souvenirs, à ses regrets, à ses remords, pour s'échapper à lui-même, il se replongeait avec rage dans le tourbillon; il ressaisissait d'une main frénétique cette coupe de déception qu'il avait déjà vidée tant de fois, et dont il savait le fond si plein d'amertume.

Un instinct poétique dont lui-même n'avait pas conscience, et plus encore peut-être la licence et l'arbitraire des mœurs orientales, avaient fixé de bonne heure ses yeux vers le Levant ; dans ses jours de lassitude, de dégoût, il songeait à fuir l'Angleterre et à s'en aller chercher de nouvelles destinées sous des cieux nouveaux. Bien loin de combattre ces velléités d'expatriation, sa famille les encourageait de toutes ses forces, dans l'espoir d'être enfin délivrée d'un membre qui faisait sa honte. Un consulat de Syrie étant venu à vaquer, on le lui proposa ; Herwart ne recula pas devant cette déportation déguisée ; il était dans un bon accès, et partit bravement pour son exil. Toutefois son sacrifice n'avait pas eu, à ce qu'il parait, les heureux résultats qu'il s'en était promis : changer de ciel n'est pas changer de cœur ; il avait bien rompu avec ses anciens compagnons de désordre, il n'avait pu rompre également avec des habitudes déjà invétérées. Devenus tyranniques à force de commander, ses penchants impérieux lui faisaient la loi dans l'Orient comme à Londres : il demandait à ces terres lointaines les mêmes émotions, les mêmes plaisirs qu'il poursuivait naguère avec une insatiable ardeur dans les salons souillés de Piccadilly, et trouvait partout les mêmes mécomptes et le même vide. Aussi ne pouvait-il demeurer longtemps dans la même résidence ; toujours tourmenté, toujours inquiet, il changeait sans cesse, allant d'un lieu à l'autre comme une âme en peine : de Syrie il avait passé en Egypte, puis dans les Etats barbaresques ; à peine à Tripoli, il aurait déjà voulu être à Tunis, et le jour

de son installation à Tunis, il demandait des renseignements sur Alger. Jamais l'ordre consulaire n'avait eu dans son sein un membre plus remuant, plus mobile, et le *Foreign Office* se serait lassé de ses perpétuelles mutations, si une autorité puissante n'eût fait fermer les yeux sur ses humeurs nomades. Son frère avait été créé duc et était entré à la chambre des lords après la mort de son père, et il veillait sur son cadet, non par amitié ou par intérêt pour son avancement, mais dans le but unique de le tenir à jamais éloigné de l'Angleterre. Cet aîné était tout le portrait de sa mère : même petitesse de cœur, même étroitesse d'idées, même roideur physique et morale, c'était l'anglicanisme incarné. Tout ce qu'il entendait dire de la conduite d'Herwart en Orient alarmait son *cant* britannique et attisait sa sollicitude intéressée en redoublant ses terreurs; car ce qu'il redoutait le plus au monde, c'était le retour de l'enfant prodigue : il tremblait de lui voir reprendre à Londres, dans l'oisiveté mécontente d'une disgrâce, ses habitudes et ses amitiés d'autrefois; la présence de ce frère incorrigible aurait terni l'éclat de son blason.

De mutations en mutations, Herwart était arrivé jusqu'au Maroc, et il avait apporté à Tétuan, qui était alors la résidence des consuls européens, la même inquiétude de cœur, le même rongement d'esprit. L'*atra cura* du poëte traversait les mers avec lui. Il lui était arrivé à Tétuan ce qu'il avait éprouvé jadis à sa sortie du collége : sa mauvaise renommée, messagère perfide, avait pris les devants et semé sur ses pas la défaveur et la défiance. Dès le début il avait

été mal jugé et mal pris par ses nouveaux collègues. Qu'on se modifie ou non, on est toujours, pour les autres, l'homme de sa réputation, quoique la réputation soit en général un criterium peu sûr et peu équitable; car elle ne constate guère que la superficie des choses, le dehors des actions, et ne tient compte ni des causes ni des mobiles.

Il est vrai qu'Herwart donnait prise sur lui par biens des côtés : il ne tenait point à plaire, et peu lui importait que sa manière d'être et son train de vie blessassent les prétentions vaniteuses du petit monde où il était exilé. En toutes choses il aspirait au grand, il aimait le faste, non par gloriole, comme le prétendaient ses malveillants confrères, mais par amour du beau, par un instinct inné de magnificence et de perfection. Au mépris du proverbe espagnol, le bien ne lui suffisait pas, il aspirait au mieux. Achetait-il un meuble, c'était toujours le plus somptueux; et s'il donnait une fête, il fallait qu'elle fût parfaite pour en être une à ses yeux. Il avait pris pour devise ce ruineux adage : Tout ou rien; et il y conformait en tout sa conduite. Il aurait mieux aimé se priver d'un plaisir que de l'avoir incomplet : or s'abstenir quand il désirait, était impossible à ce cœur impatient et immodéré; ce qu'il voulait, il le lui fallait sur l'heure, n'importe à quel prix et par quelles voies; attendre lui paraissait une ignominie, presque une défaite, tout retard un affront. La promptitude était pour lui la première condition de la jouissance; une possession différée n'était plus une possession.

Une fortune de prince aurait à peine suffi aux

immenses besoins qu'il s'était créés : aussi son traitement, bien que considérable, s'engloutissait-il comme une goutte d'eau dans cet insatiable océan : à Tétuan comme en Syrie, comme partout, les réminiscences de sa vie de jeune homme lui avaient été funestes : pour liquider le passé et défrayer le présent, il avait engagé l'avenir, et les usuriers du Millah n'avaient que trop appris avec lui le chemin du consulat d'Angleterre ; l'embarras de ses affaires, en compliquant sa vie, ne contribuait pas à adoucir son humeur.

Il portait dans ses transactions la même fougue, le même emportement que dans ses plaisirs. La contradiction l'irritait comme une difficulté, et il avait la repartie acerbe et cassante. Absolu dans ses volontés, il allait droit au but, attaquant de front ce que d'autres auraient tourné, et brisant les barrières qui ne se levaient pas d'elles-mêmes devant lui. Les moyens détournés lui semblaient honteux et déshonorants ; les moyens extrêmes étaient dans son tempérament, et par conséquent dans ses goûts ; que les obstacles fussent des hommes ou des choses, il les affrontait tête levée, et tenait à honneur de lutter contre eux, corps à corps, à la clarté du soleil. Son premier mouvement était de tout rompre et de rendre des coups de poignard pour des coups d'épingle. En voilà plus qu'il n'en fallait, indépendamment de toutes préventions antérieures, pour justifier l'éloignement qu'Herwart inspirait à ses collègues. Il y a des défauts aimables, les siens ne l'étaient pas ; ses qualités mêmes n'étaient pas de celles qui éveillent les

sympathies et qui gagnent les cœurs, mais de celles qui repoussent, au contraire, et qui créent le vide autour de celui qui les possède : on peut les estimer, elles ne sauraient plaire. On allait aux fêtes d'Herwart, mais on ne lui en savait aucun gré, et l'on en était plus blessé que reconnaissant. Tout de lui était mal; c'était un parti pris d'en médire, et l'on ne se faisait pas faute de pousser la médisance jusqu'à la calomnie.

Une fois que l'opinion s'est butée à un homme, elle donne une interprétation mauvaise à ses actions les plus innocentes, les plus louables. Jamais le nom du consul d'Angleterre ne venait dans la conversation sans un accompagnement d'épithètes envenimées : c'était à celui de ses collègues qui renchérirait le plus sur l'autre. Ils suaient l'envie et la haine par tous les pores : le plus mince éloge, s'il s'adressait à lui, leur traversait le cœur comme un fer aigu. Quand ils n'osaient lâcher la bride à leurs langues acrimonieuses, de malignes réticences les consolaient des ménagements forcés que leur commandait la convenance ou la nécessité.

Sir Herwart ne se faisait aucune illusion sur la nature des sentiments dont il était l'objet, et l'état d'hostilité dans lequel il vivait avec tout le monde ne faisait qu'exalter son âpre et altière personnalité; il se disait qu'il était dans sa destinée de lutter toujours; enfant, ç'avait été contre sa famille; homme fait, c'était contre le monde ; la lutte n'avait fait que changer de formes et de terrain, elle était la même au fond ; et puis cette guerre universelle ne lui déplai-

sait pas : il sentait sa force, et il eût répété volontiers ce mot sauvage des siècles de proscription : Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent ! Si tel était son vœu, il pouvait se tenir pour pleinement satisfait. Il était craint plus encore qu'il n'était haï ; or, on sait qu'il n'y a pas de haine plus implacable, plus furieuse que celle qui est fondée sur la peur. Ses ennemis le combattaient comme les Parthes, en fuyant. On pouvait médire de lui par derrière ; se retournait-il, le plus hostile devenait instantanément le plus obséquieux ; il avait une dignité froide et souvent hautaine qui commandait le respect et tenait à distance. On n'eût osé se permettre en sa présence un mot équivoque, un geste, un regard improbateur. Sa personne seule imposait, non qu'il fût précisément beau, mais il avait du caractère : grand, svelte, vigoureux, il représentait le type anglais dans ce qu'il a de noble et de robuste. Ses cheveux d'un blond cendré annonçaient la force ; ses yeux bleus couverts et profonds étaient si calmes, si fiers, si pleins d'audace, qu'ils faisaient baisser les plus hardis. Il avait l'habitude de regarder en face, et la fixité de ce regard inquisiteur, magnétique perçait les gens d'outre en outre, et allait saisir la vérité jusque dans les replis les plus ténébreux du cœur. Sa lèvre fortement arquée exprimait tour à tour la réflexion, l'ironie, le dédain ; son front large n'avait pas une ride à l'etat de repos ; mais le moindre orage troublait la sérénité de cette surface unie où le monde interne se réfléchissait comme dans un miroir sans tache. Quand le vent des passions soufflait dans cette âme

tourmentée, un profond sillon, un abîme se creusait entre les deux sourcils; on appelait cela, dans sa dévote famille, le coup de griffe de Satan; et dans ces moments-là, Herwart était terrible à voir.

Le reste de sa personne répondait à son visage. Sa tournure était distinguée comme celle de presque tous les insulaires de sa caste, quoique ses manières fussent peut-être un peu sèches, et il se piquait, dans sa mise, d'une simplicité mâle et élégante, qui ne manquait pas de recherche. La blancheur veinée de ses mains effilées et la hauteur prodigieuse de son cou-de-pied attestaient son origine. Il était issu visiblement et en droite ligne de la race oisive et conquérante. L'honneur posthume de sa mère était à l'abri de tout soupçon.

D'ordinaire, et la remarque n'est pas neuve, ce qui deplait aux hommes dans un homme est précisément ce qui plaît aux femmes. Cette compensation n'avait pas été refusée à Herwart. Les sympathies de l'autre sexe le dédommageaient des antipathies du sien; pourtant il ne paraissait pas attacher beaucoup de prix à ses conquêtes; il n'avait pour les femmes ni respect ni égards, en parlait plus que légèrement, et ne passait pas pour maîtriser toujours avec elles la violence de son caractère. Il les étudiait à une trop basse école pour les estimer, et avait été trop souvent leur dupe pour se fier à elles. Jaloux à l'excès, moins par amour que par orgueil, il les chargeait d'entraves, et leur refusant l'honneur, il n'était sûr de leur fidélité que lorsqu'il les avait mises dans l'impossibilité matérielle de le trahir.

Les femmes de Tétuan sont renommées pour leur beauté : aussi la vie d'Herwart, depuis qu'il avait mis le pied dans la résidence, n'avait-elle été qu'un long scandale : il s'était, assurait-on, formé à grands frais, et souvent au péril de sa vie, une espèce de galerie vivante où les Juives et les Moresques se disputaient tour à tour la pomme; une de ces beautés éphémères l'avait-elle su charmer par son éclat, sa fraicheur, il n'etait pas de sacrifices qu'il ne fît pour s'en emparer; mais son espoir était toujours déçu : si belles que fussent ces statues de chair, le feu de l'âme ne les animait pas, et leur possession était suivie de prompts dégoûts et d'une satiété désespérante. Il n'était pas de jour où quelqu'une de ces fleurs effeuillées ne s'échappât de ses doigts découragés, trop heureux quand il ne foulait pas aux pieds, avec la colère du mécompte, ces décevants simulacres. Retombant alors sur lui-même, il demandait, lui aussi, au plaisir : Pourquoi m'as-tu trompé?

Il avait fait bien des années cette vie misérable, cherchant sans trouver, sans même savoir ce qu'il cherchait, mais cherchant pourtant quelque chose, et gémissant en secret sur le vide de ses jours. Même depuis quelque temps on avait remarqué un changement dans ses habitudes : Juives et Moresques avaient été congédiées, il semblait n'avoir plus d'yeux pour elles; les plus belles n'obtenaient pas un regard; et cependant on ne lui connaissait pas d'intrigue dans le monde consulaire; il voyait avec la même indifférence toutes les femmes, toutes les filles de ses collègues; la coquetterie des unes, la réserve des autres,

n'avaient plus d'aiguillons pour cette imagination si prompte naguère à s'embraser, et qui maintenant paraissait éteinte. Quelle péripétie! quelle nouveauté! quelle carrière immense ouverte aux conjectures et aux commentaires! Etait-ce une réforme tardive, ou si la lassitude avait endormi cette âme, ces sens blasés? On se perdait en hypothèses, et nul n'avait le secret de cette métamorphose inattendue. Ce qui augmentait encore la surprise, c'est qu'en se détachant des voluptés vulgaires, il s'était épris de la retraite, qu'il avait peu goûtée jusqu'alors, et des champs, qu'il ne goûtait pas du tout. Chaque consul avait son jardin aux environs de la ville; celui d'Herwart appartenait au sultan, qui le lui avait loué à son arrivée dans la résidence. Malgré la beauté de la villa impériale, le nouveau locataire était resté plusieurs années sans presque y mettre le pied; il semblait même l'avoir tout-à-fait oubliée, et ne se la rappelait que lorsqu'on lui en venait réclamer le loyer régulièrement arriéré; tout à coup il s'était pris d'une belle passion pour elle; il l'avait meublée avec une recherche, une magnificence de prince, il y allait à toutes les heures du jour et de la nuit; mais exclusif dans cette nouvelle passion comme dans toutes les autres, il en jouissait seul; son jardin était un sanctuaire dont personne jamais n'avait franchi le seuil.

Qu'y faisait-il? au moyen âge on aurait dit qu'il s'y celait pour opérer le grand œuvre; le temps de l'alchimie étant passé, force était de chercher une explication plus satisfaisante; mais on n'en trouvait

point. Les malins de la résidence avaient beau affirmer qu'Herwart, dans sa villa, faisait bien autre chose que de l'or, les plus fins ne pouvaient dire ce qu'il y faisait.

IV. — LE TALEB.

Avant que sir Herwart eût pris possession de son consulat de Tétuan, le roi de la résidence était le consul de Suède. M. d'Upsal, c'était son nom, se trouvait cependant vis-à-vis de ses collègues dans une situation fausse. La Suède est l'une des deux puissances européennes (le Danemark est l'autre) qui paient encore tribut à la cour de Maroc, et de plus, ce n'est qu'une nation de troisième ordre. M. d'Upsal n'était pas là sans avoir lui-même conscience de son infériorité politique; mais il pensait que sa valeur personnelle rachetait ce désavantage, et que, jetés dans la balance, les mérites de l'homme privé rétablissaient l'équilibre en faveur de l'homme public. En des temps plus heureux, il avait joué une espèce de rôle dans sa patrie; il y avait même, à ce qu'il prétendait, porté la clef de chambellan, et quoiqu'il fût depuis maintes années tombé dans l'oubli de ses ingrats concitoyens, il ne s'oubliait pas lui-même, et s'exagérait au contraire son ancienne importance: il s'imaginait que c'était quelque chose que d'être

M. d'Upsal. Plus la position était délicate, plus il était chatouilleux sur le point d'honneur et susceptible en fait de procédés; il supposait volontiers le persiflage, et se formalisait aisément. Quelqu'un dans la résidence faisait-il parler de soi par quelque solennité gastronomique, il regardait cela comme une personnalité, comme un défi, et relevant le gant avec l'ardeur de la vanité piquée, il tenait à honneur de renchérir sur la magnificence des imprudents qui se risquaient sur ses brisées. Il ne croyait pouvoir mieux enchaîner ses collègues à sa fortune qu'en leur donnant à manger, et fondait sa suprématie sur des dîners où il mettait à contribution les trois règnes de la nature et les quatre parties du monde. Tandis que les puissances belligérantes étaient aux prises sur le terrain brûlant de la vanité et de la gastronomie, les puissances neutres battaient des mains, et bien loin de séparer les combattants, elles ne travaillaient au contraire qu'à éterniser une guerre qui ne faisait couler que le champagne et le xérès.

Le revenu de M. d'Upsal s'absorbait entièrement dans ces hostilités toujours renaissantes : absorbé lui-même dans l'importance de ses fonctions politico-culinaires, il laissait tout le reste aller à la débandade : sa maison était l'empire du désordre, une espèce de Babel ouverte à tout le monde, et où tout le monde vivait à discrétion; chacun tirait à soi et dévorait sa part du banquet commun; les gens volaient à qui mieux mieux, buvaient davantage, et jouaient leurs gages et leur livrée dans l'antichambre, convertie en tripot; mais le maître n'en avait cure, et

comme le bonhomme Chrysale, il pardonnait tout, pourvu qu'on ne lui brûlât pas son rot.

C'était un vieillard vigoureux, qui portait de la façon la plus cavalière les douze ou treize lustres qui pesaient sur sa tête blanche, et dont les rides accusaient le passage des plaisirs bien plus que celui des années; il se faisait gloire d'avoir conservé et de pouvoir défrayer tous ses goûts de vingt ans, et se vantait de n'avoir de vénérable que la couleur de ses cheveux, qui flottaient sur ses épaules comme la crinière d'un vieux lion. Ce n'était pas là l'unique rapport qu'il eût avec le genre carnassier : tout son visage était en mâchoire, et ce développement prodigieux des organes destructifs prouvait assez que la table n'était pas seulement pour lui un système, mais un instinct. Il parlait d'une sauce avec enthousiasme, et à la vue d'un mets succulent, ses narines s'ouvraient, ses yeux s'enflammaient : il était digne, à tous égards, de la dictature qu'il s'était arrogée sur les dîners consulaires.

L'arrivée d'Herwart avait ébranlé le sceptre en sa main et fait pâlir son étoile : de là une haine inextinguible. Dès les premiers jours, la lutte avait commencé sourde, acharnée, implacable. Ce n'est pas que sir Herwart acceptât la lutte et qu'il consentit, lui Herwart, lui représentant de l'empire britannique, à reconnaître un rival dans un petit consul de Suède, qui payait tribut aux barbares, et qui devait s'estimer trop heureux qu'on voulût bien l'admettre dans les derniers rangs, bien loin de prétendre ridiculement au premier. Paisible et indifférent posses-

seur d'une position qu'il ne prenait pas même la peine de défendre, tant il la jugeait inexpugnable, et aussi peut-être parce qu'il y tenait peu, il ne faisait que rire des impuissants efforts du vaniteux vieillard, et ne l'appelait que le sexagénaire éventé. Il dissimulait si peu son dédain, qu'un jour, en plein salon, il l'avait comparé à la grenouille jalouse du bœuf, et lui avait appliqué le *rupto jacuit corpore* du fabuliste. Ce mot méprisant était revenu aux oreilles de M. d'Upsal, et avait exaspéré sa vanité jusqu'à la fureur. Le nom de l'insolent railleur ne sortait jamais de sa bouche sans un nombreux cortége d'epithètes vindicatives. La conduite irrégulière d'Herwart, son caractère intraitable, ses expédients financiers, toutes ces choses, et bien d'autres encore, donnaient beau jeu au Suédois, qui ne se piquait pas d'être un ennemi généreux, et qui ne manquait pas d'auxiliaires, grâce à l'inimitié et à l'envie universelles dont sa partie adverse était l'objet. On conçoit que les rencontres des deux rivaux ne dussent pas être fort tendres; aussi avaient-ils soin de les rendre rares : ils ne se voyaient guère que dans les grandes circonstances, et jamais l'un chez l'autre.

Lorsque Herwart était arrivé dans la résidence, le consul de Suède avait le bonheur de posséder encore sa consulesse. Feu madame d'Upsal, de son vivant grande coquette surannée, avait apporté en Afrique, malgré ses cheveux grisonnants, son teint couperosé, ses longues dents déchaussées, l'habitude, les goûts et toutes les prétentions de la jeunesse; mais elle avait eu soin de laisser en Suède sa fille, de peur

de présenter en elle un acte de naissance accusateur : car, indépendamment de la concurrence directe que pouvait lui faire sa beauté, cette fille avait dix-huit ans; la mère, à son mariage, en avait trente; le compte était aussi trop facile et trop accablant. Les prétextes n'avaient pas manqué pour ensevelir au fond d'une pension de Stockholm ce redoutable objet de comparaison, et la sollicitude maternelle avait prêté son masque à la galanterie. Cette tendre mère étant morte, M. d'Upsal avait rappelé sa fille auprès de lui. La nouvelle avait fait sensation dans la colonie : c'était une blonde svelte, élégante, dont la beauté, sans être régulière, était pleine de distinction ; mais on la disait dédaigneuse, romanesque; on lui reprochait surtout une réserve excessive et un silence décourageant; soit qu'elle fût naturellement peu communicative, soit que ses premières années, passées avec une mère coquette et jalouse, qui la maltraitait et qu'elle ne pouvait estimer, l'eussent de bonne heure refoulée sur elle-même, la source des épanchements semblait tarie en elle, elle parlait peu, elle ne parlait pas; son véritable caractère était un problème pour tout le monde, et quelqu'un avait dit, en parlant d'elle : C'est une eau calme et limpide dont on ne voit pas le fond. Cette charmante énigme avait nom Thécla.

Quelques pages détachées du journal qu'elle adressait de mois en mois à l'une de ses amies de Stockholm, la feront mieux connaître que toutes les conjectures du monde consulaire. . . . .

. . . .

« Pardonnez-moi la joie égoïste que j'ai laissée paraître à la réception de la lettre qui m'appelait en Afrique. Les regrets, disiez-vous en m'embrassant, sont pour ceux qui restent, non pour ceux qui partent. Alors vous aviez raison. En vain cherchiez-vous à m'alarmer sur les dangers de ce long voyage et sur les ennuis de ce lointain exil : je ne pouvais partager vos appréhensions; je ne vous croyais pas; je ne voyais dans ce voyage que le voyage même, c'est-à-dire le mouvement, la nouveauté, l'imprévu. Quelle jeune fille à ma place n'eût senti son cœur battre d'espérance? Enfin je partis : c'était l'hiver; le traîneau à quatre chevaux qui m'emportait loin de ma ville natale avait la forme du cygne, emblème de poésie et d'amour : Comme le cygne, m'écriai-je dans mon ravissement d'enfant, je vais chercher le pays du soleil et des eaux bleues; et les quatre chevaux noirs volaient sur la neige immaculée comme s'ils avaient eu des ailes et qu'ils eussent compris ma pensée; mais elle allait plus vite qu'eux; leur rapidité semblait lente à mon impatience, et donnant aux vents toutes les ailes de mon imagination, je me précipitais en aveugle dans les régions fantastiques de l'invisible et de l'inconnu. Je rêvais toutes les nuits du pays des Mores, et la veille même ne faisait point évanouir les songes du sommeil. Je voyais des minarets, des mosquées dans les nuages capricieux qui se jouaient à l'horizon; le bonnet fourré et la lourde pelisse des paysans du Cronoborg se métamorphosaient à mes yeux en bournous, en turbans, et je respirais au milieu des frimas le parfum des oran-

gers. J'atteignis ainsi les plaines de Calmar et de Linarid; la terre était enveloppée dans son drap mortuaire; les sapins et les hauts mélèses dressaient çà et là leurs pyramides vertes festonnées de blanc: tout le reste, et des villages même, étaient ensevelis sous la neige; la modeste fumée qui flottait sur les toits abaissés au niveau du sol disait seule au voyageur que toute vie n'était pas éteinte dans ces catacombes de glace. Parfois aussi j'en voyais sortir quelque figure muette et blême, qui se perdait bientôt dans la blanche immensité, comme une larve échappée du royaume de la mort. Il y avait loin de ces froides et mornes réalités aux images enchantées que la fantaisie faisait éclore devant moi sous sa baguette d'or.

Et aujourd'hui que l'habitude m'a familiarisée avec ce soleil ardent, ces mers bleues, avec les turbans et les minarets, je regrette cette patrie que je quittais avec joie; tous les prestiges réunis des sites nouveaux et des mœurs nouvelles ne me consolent pas de l'avoir perdue : l'absence, l'éloignement, me la rendent plus chère et me la font paraître plus belle. Je rêve des noirs sapins et des bouleaux blancs de ma Scandinavie à l'ombre des orangers mores, comme je rêvais jadis des orangers à l'ombre des bouleaux, des sapins, et je demande aux vents de m'apporter, à travers les mers, l'agreste parfum de nos forêts natales. Ce soleil toujours radieux, ce ciel toujours pur, me lassent, et souvent m'attristent; une beauté monotone cesse d'en être une : où il n'y a pas d'hiver, il n'y a pas de printemps, et la nature africaine me

plairait davantage si elle était plus variée, si, comme notre patrie, elle échangeait parfois sa verte ceinture contre le blanc manteau des frimas.

Imagination ! fée ironique, sirène infidèle ! prends-tu donc plaisir à nous tromper ? N'évoques-tu du néant de si gracieux fantômes, de si poétiques images que pour les faire disparaître alors que nous croyons les saisir ? O reine de l'inconnu ! pourquoi nous ouvrir les portes de ton empire, puisque de près il est si triste et si froid ?... Il était de loin si ravissant ! Que ne nous laisses-tu contempler à distance, comme les toiles menteuses du théâtre, ces perspectives décevantes derrière lesquelles il n'y a rien ! Oh ! mes rêves, mes rêves ! la réalité les a tous trahis, ou plutôt, je m'étais méprise, et je ne dois accuser que moi de mon désenchantement et de mes mécomptes. Ces régions lointaines ne m'avaient paru si séduisantes que parce que je m'y créais par la pensée une vie de poésie, une vie d'amour, et j'y ai trouvé le vide, la solitude, l'ennui. Rendez-moi mes glaces et mes noires forêts, et mes montagnes de granit, et mon soleil pâle, et mon ciel brumeux ; ce deuil universel, cette grande tristesse de la nature, sont en harmonie avec mon âme triste et seule. L'éternel sourire de ce ciel en fête me navre et m'irrite comme une éternelle dérision. . . . .

. . . .

Je reviens d'une fête champêtre que tout le monde a déclarée délicieuse, ravissante, et qui ne m'a paru qu'insipide. Chacun disait que le temps fuyait bien vite, je trouvais, moi, qu'il se traînait bien lente-

ment. Il n'y avait pas là un seul visage sympathique, personne pour qui je fusse tout, et qui fût pour moi quelque chose. Ce n'est pas que les jeunes hommes et même les vieux ne m'aient honorée de leurs soins, ils m'en ont obsédée, écrasée, et la vanité féminine a triomphé dans mon humble personne; mais je ne vis pas par la vanité, les plaisirs qu'elle donne n'en sont pas pour moi. Dieu! que tous ces hommes sont fades! et les fils, s'il est possible, plus encore que les pères! que leurs sentiments sont vulgaires! leurs idées frivoles! comme leurs esprits rampent terre à terre! Et puis, ils se ressemblent tous, et parlent la même langue, comme s'ils avaient appris à épeler de la même nourrice. Rien de neuf, rien d'imprévu; on finit avant eux chacune de leurs phrases; ils n'ont pas ouvert la bouche qu'on sait déjà ce qu'ils vont dire. Il y a un cercle de lieux communs bien incontestés, bien incontestables, dont ils ne sortent jamais et dans lequel ils tournent et retournent sans cesse comme l'âne à sa meule. Ils faisaient des phrases sur le Midi, ils en faisaient sur le Nord; ils me parlaient de ma patrie, de vous, de toutes les choses qui me sont chères, mais en termes à m'en détacher pour jamais. Leur banale admiration me semblait une parodie de la mienne, et leurs critiques m'eussent moins déplu que leurs louanges. Qu'un insecte immonde se vienne poser sur la fleur que vous aimez, vous n'en voulez plus, vous la jetez loin de vous avec un dépit mêlé de regret et de dégoût. J'avais pris le parti de ne plus les écouter, et tandis qu'ils me poursuivaient de leurs persécutions sentimentales, mes

yeux distraits erraient sur les montagnes qui m'apparaissaient, par échappées, à travers les orangers. Eh quoi! me disais-je avec amertume, en me reportant aux rêves du départ, est-ce donc pour entendre les fadeurs et les banalités des salons d'Europe que j'ai été transplantée au pied de l'Atlas? Quelle déception! quelle ironie du destin? O ciel d'Afrique! ô vents des déserts! ô mers limpides! soleil embrasant! nuits tièdes! étoiles d'or! firmament sans tache! sont-ce là les passions que vous inspirez? Mais, hélas! pour qu'un cœur s'enflamme, il faut que le feu sacré sommeille en lui; l'étincelle a beau briller, où il n'y a rien à allumer, elle n'allume rien, la foudre même s'éteint en tombant sur le marbre ou sur les sables arides . . . .

. . . .

Pourtant, puisqu'il faut tout vous dire, cette journée n'a pas été pour moi tout-à-fait sans émotion. D'abord, il faut que vous sachiez que l'anarchie règne, qu'elle a toujours régné, et qu'elle règnera toujours dans le monde consulaire, vrai monde des infiniment petits. Ils ne sont pas cent chrétiens à Tétuan; et au lieu de se soutenir et de s'entendre, ne fût-ce que pour l'honneur du nom européen, ils se déchirent à l'envi, et font assaut d'intrigues, de ridicules et de prétentions titanesques. Le plus haï de tous, peut-être parce qu'il est le plus envié, est sir Herwart, le consul d'Angleterre. Je ne l'avais pas encore rencontré depuis mon arrivée à Tétuan, parce qu'il est brouillé à mort avec mon père, et qu'il est d'ailleurs, à ce qu'on dit, d'une humeur sauvage et solitaire.

Mais son nom revenait souvent dans la conversation, et jamais sans être accompagné de quelque épithète dont le sens ne m'était pas toujours clair. Je voyais bien qu'on se gênait pour moi, et qu'on ne se servait à mon intention que d'expressions voilées et ambiguës. Ce jour-là tous les voiles tombèrent : le hasard conduisit près de moi un groupe d'hommes qui, ne pouvant m'apercevoir et se croyant seuls, s'exprimaient sur le compte de sir Herwart en termes plus que crus. J'entendis là, malgré moi, des mots étranges et des choses plus étranges encore.

— Je conviens, disait l'un, qu'il fait les choses grandement; mais quel dommage que les plus belles médailles aient leur revers! On ne vit jamais d'homme plus insociable, plus despote : il semble, en vérité, qu'il soit sorti tout consul de la cuisse de Jupiter.— Son luxe, disait un autre, n'est que de la vanité. Il se pique de grandeur, il n'est que glorieux : quand il nous invite, c'est pour nous écraser; chacune de ses fêtes est une insulte; j'ai toujours envie de lui en demander raison. Et vous? — Moi, disait un troisième, j'aime que chacun reste à sa place : qu'un prince reçoive en prince, rien de mieux; mais qu'un cadet tranche du potentat, avouez que c'est pour le moins bouffon. — Et même, entre nous, quelque peu suspect, ajouta charitablement un quatrième; car enfin on ne lui connaît pas de fortune. — En revanche, on lui connaît des créanciers, et plus d'un juif du Millah pourrait en donner des nouvelles. — Conçoit-on que les femmes raffolent d'un pareil homme, d'autant plus qu'il les traite... on sait comment? —

Moyen infaillible d'être adoré! C'est ignominieux pour le beau sexe ; mais c'est comme cela. — Vous parlez comme un homme maltraité. — Moi ! me suis-je jamais donné pour un homme à bonnes fortunes? Pour en revenir à Herwart, il paraît qu'il a pris goût aux mœurs orientales. Il moissonne largement dans le champ des infidèles, voire du peuple d'Israël ; ce qui ne l'empêche pas de glaner dans le nôtre. . .

. . . .

Ici je m'arrête : jamais rien de semblable n'avait frappé mes oreilles, et je fais grâce du reste aux vôtres; j'ai bien assez rougi pour deux. Bélial en personne eût paru dans cet instant avec son pied fourchu, et l'on m'eût dit : Voilà sir Herwart ! que je n'en aurais point été surprise. Il parut en effet, je veux dire Herwart, mais bien différent du portrait qui venait de se dessiner dans mon imagination ; il me parut, au contraire, bien noble et bien imposant. Son arrivée fit rentrer sous terre les médisants, je voudrais pouvoir dire les calomniateurs; les bouches les plus ardentes à le déchirer furent les plus promptes à lui sourire. On ne vit jamais de péripétie plus brusque et plus complète; j'en conçus pour les Protées un mépris profond et une secrète estime pour celui qui venait de les réduire au silence, et dont la présence seule commandait le respect. Cette réaction involontaire était naturelle, toute autre à ma place l'eût éprouvée. Quant à l'homme, ne me demandez pas s'il me plut : tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il me frappa. Je ne le vis qu'un instant, c'était la première fois, il y a de cela huit grands jours au moins, et

quoique depuis je ne l'aie pas revu, sa figure est restée gravée dans ma mémoire comme un de ces types qu'on n'oublie point. Vous avouerai-je une faiblesse? Il eut l'air de me remarquer, et se pencha à l'oreille d'un de ses voisins pour lui demander qui j'étais. En ce moment, je me sentis rougir, et tous mes efforts pour triompher de ce petit accès de vanité ne firent qu'augmenter mon embarras. J'aurais été flattée qu'il m'adressât la parole, et je regrettai qu'il n'eût paru qu'à la fin de la fête; je m'y fusse moins ennuyée.

Mais pourquoi vous entretenir de pareils enfantillages? Quel intérêt peuvent-ils avoir pour vous? Ne suis-je pas bien folle de vous en occuper à mille lieues, et plus folle encore de m'en occuper moi-même? » . . . .

. . . .

Depuis cette fête, on avait remarqué un changement dans les habitudes de sir Herwart. Il semblait s'être apprivoisé, et paraissait beaucoup plus souvent dans les réunions consulaires. Vers le même temps, des tiers officieux, cédant à un mouvement spontané, ou ne faisant qu'obéir à des insinuations occultes, avaient tenté un rapprochement entre lui et M. d'Upsal. Aucun des deux n'était censé avoir fait les avances; mais, à la manière dont ils reçurent l'un et l'autre les ouvertures des intermédiaires, on put conjecturer que le plus éloigné de la réconciliation n'était pas Herwart. Il fit même, chose étrange vu son caractère! un pas vers le vieux Scandinave, qui en fit dix en arrière. Ce n'est pas lui, disait-il, qui avait commencé la guerre; mais puisqu'elle était en-

gagée, il fallait qu'elle eût son cours, et il préférait une hostilité ouverte à une paix menteuse et hypocrite. Il refusa obstinément de poser les armes, et la négociation échoua contre son entêtement. Il faut avoir mis le pied dans les Etats barbaresques pour savoir à quel point les inimitiés de consul à consul sont vivaces et implacables, surtout quand elles ont pour origine un froissement d'amour-propre, ou une question de préséance. Sur un grand théâtre la colère s'use vite, et la haine même tombe en désuétude; sur un petit, il n'en est pas ainsi : on n'oublie pas l'ennemi qu'on coudoie tous les jours; et plus le terrain est borné, plus le combat est acharné.

Cependant M. d'Upsal, qui n'avait rappelé Thécla que pour la marier, commençait à trouver le temps long. Vrai père noble de comédie, et nourri dans toutes les vieilles idées, il considérait la garde d'une fille comme la chose du monde la plus delicate, la plus gênante, et il n'aspirait qu'à remettre entre les mains d'un gendre ce périlleux dépôt. Thécla ne partageait point son impatience, et ne paraissait nullement pressée de fixer son choix. Les soupirants ne manquaient pas; mais aucun n'avait fait impression sur elle; elle recevait avec une égale indifference tout ce banal encens, quelle que fût la main qui le brûlât devant elle. Les yeux les plus pénétrants et les plus intéressés n'avaient pu lui découvrir là aucune préférence, et, d'un commun accord, on en avait fait une Galathée.

Au nombre des prétendants se trouvait le fils du gouverneur de Gibraltar, le major Douglas, jeune

officier de belle mine et de belle espérance, qui, en venant chasser le sanglier à Tétuan, avait levé, comme il disait dans son style de caserne, un plus fin gibier. L'alliance convenait à M. d'Upsal : la demande du major fut accueillie, et le mariage décidé. L'affaire avait été conduite avec une promptitude toute militaire : à peine avait-on consulté Thécla, et ses refus avaient été comptés pour rien; son père ne voulait voir dans sa résistance que la comédie obligée de toutes les jeunes filles à l'approche du moment terrible et désiré. Il passa outre sans scrupule, et partit même pour Gibraltar, afin de fixer avec le gouverneur les conditions du contrat. Les deux beaux-pères étaient tombés d'accord : tout était prêt pour la noce; il ne manquait plus que la fiancée, et, plus qu'elle, sa volonté. Pour couper court aux explications, M. d'Upsal ne l'alla pas chercher lui-même; il y envoya *l'Alcyon,* brick de confiance, dont le capitaine lui était dévoué. Thécla, qui ne savait pas les choses aussi avancées, ne devait voir dans ce voyage qu'une partie de plaisir. Son père ne doutait pas qu'un court séjour à Gibraltar, dans la famille du gouverneur, et les assiduités du futur, ne vainquissent ses résistances; et il regardait la chose comme déjà faite.

L'Alcyon partit, *l'Alcyon* revint. Mais, ô surprise! Thécla n'y était pas. L'équipage était plongé dans la consternation. Voici ce que le capitaine raconta. Après avoir pris à son bord, suivant ses instructions, la fille du consul de Suède, il était reparti de Tétuan à la nuit tombante; le temps était

si propice, qu'il se promettait d'être rendu à Gibraltar à la pointe du jour. Mais à peine avait-il doublé le Cap Noir, qu'un pirate barbaresque l'avait assailli. L'attaque avait été si brusque, et la nuit était si sombre, que l'ennemi était à l'abordage avant même qu'on l'eût aperçu. Un court engagement avait eu lieu, dans lequel *l'Alcyon* avait succombé, vaincu par la surprise et par le nombre. Les prisonniers s'attendaient à une mort sanglante : quel fut leur étonnement lorsqu'ils se virent rendus à la liberté aussi inopinément qu'ils l'avaient perdue ! Les pirates avaient regagné précipitamment leur embarcation, et pris le large à toutes voiles, n'emmenant avec eux que Thécla.

Les réclamations les plus fortes, les perquisitions les plus minutieuses avaient été faites, mais sans fruit; le sort de Thécla était resté couvert d'un impénétrable voile; on en avait conclu que sa beauté lui avait été funeste, et qu'elle avait été emmenée dans l'intérieur de l'empire comme une captive de haut prix, réservée peut-être au harem impérial. Toutefois le major ne se tenait pas pour battu, et à cette époque, il était encore, au péril de sa vie, dans les sauvages montagnes du Riff, cherchant d'adouar en adouar des nouvelles de celle qu'il regardait déjà comme sa femme. Il aurait mieux aimé la savoir morte qu'esclave, et peut-être..... il n'osait supposer le reste. Quant à M. d'Upsal, l'arrestation d'Hassan avait réveillé ses espérances : il s'était flatté d'en obtenir des lumières, soit qu'il eût trempé lui-même dans le rapt de Thécla, soit qu'il n'eût fait qu'en

entendre parler; mais le Berbère ne savait rien, ou ne voulait rien savoir. M. d'Upsal était au bout de ses ressources.

— Monsieur, lui disait son taleb, vous vous y êtes mal pris; vous ne connaissez pas les Berbères : c'est une race hautaine; vous n'en obtiendrez rien par la menace. D'ailleurs l'heure des révélations n'a pas sonné, Hassan espère encore sa grâce, et dans le cas où il serait pour quelque chose dans l'affreux mystère du Cap Noir, vous entendez bien qu'il n'ira pas gâter sa cause, déjà assez désespérée, en s'accusant lui-même d'un nouveau crime; s'il a quelque chose à dire, il ne parlera que sous l'échafaud. — Qu'attend-il donc? il n'a plus rien à espérer : les larmes de sa femme, les prières du pacha lui-même n'ont pu toucher l'insulaire : c'est un si mauvais cœur! L'iman, qui était là, m'a tout raconté : Hassan sera exécuté demain. — Alors, c'est le moment de le voir et de l'interroger. Si vous m'y autorisez, j'irai ce soir même dans sa prison, et comptez que s'il ne parle pas, c'est qu'il ne sait rien. — Allez, allez, mon bon Samuël, vous êtes tout autorisé. Puissiez-vous être plus adroit ou plus heureux que moi! Pauvre Thécla! où est-elle, et que fait-elle à cette heure? — Du courage, Monsieur! nous la retrouverons; j'ai quelque chose là qui me le dit.

Le taleb se rendit à la prison d'Hassan; mais l'exécution, ainsi que nous l'avons vu, avait été anticipée d'un jour : il arriva trop tard. Quand il demanda à voir le condamné, le geôlier lui montra le cachot vide, puis le ciel, et il lui répondit : Je n'ai pas la clef de celui-là.

A cette nouvelle, M. d'Upsal entra en fureur contre l'insulaire : il n'appelait jamais autrement sir Herwart.

— C'est un tour qu'il me joue! s'écria-t-il en faisant craquer ses mâchoires; je le reconnais bien là. L'exécution était pour demain, je le sais; le pacha me l'avait dit; mais l'insulaire n'ignorait pas quel puissant intérêt j'avais à interroger sa victime, et c'est pour me faire pièce qu'il a précipité le dénoûment. Au lieu de m'aider à chercher ma fille, il fait des vœux, j'en suis sûr, pour que je ne la retrouve jamais. Le drôle! il me le payera. Qu'il prenne garde à lui : ma patience est à bout; si je me fâche, à la fin... je pourrais bien le faire repentir de toutes ses impertinences. Et c'est avec un pareil être qu'on voulait me réconcilier! Plutôt me couper la main que de la lui tendre!

Le taleb écoutait en silence et d'un air pensif les impuissantes menaces du vieux consul, ou, pour mieux dire, il ne les écoutait pas. Probablement qu'il faisait, lui aussi, ses conjectures; mais il les gardait pour lui; et ses idées à cet égard ne paraissaient pas être celles de M. d'Upsal.

Le taleb marocain est, à proprement parler, l'homme qui a fait ses études et pris ses grades à l'université de Fez, une espèce de licencié; mais, dans les consulats, on donne ce nom par extension à l'officier chargé des fonctions d'interprète. Cette place, qui est toujours remplie par un juif, est assez recherchée, parce qu'elle met celui qui en est investi sous la protection spéciale du consulat qui l'emploie,

et le préserve des outrages, des vexations de toutes sortes qui affligent au Maroc le malheureux peuple d'Israël. Samuël Bendelaq, le taleb du consulat de Suède, était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, d'une beauté parfaite et d'autant plus remarquable, qu'elle contrastait fortement avec la laideur héréditaire et traditionnelle de ses compatriotes. Il ne se distinguait pas moins d'eux par la culture de son esprit et par l'élévation de son cœur. Il avait voyagé en Europe, et y serait resté, disait-on, si son père, le plus fieffé juif du Millah, ne lui eût coupé les vivres et supprimé son budget. De retour au bercail, Samuël avait langui quelque temps dans l'oisiveté et l'ennui; puis, un beau jour, le taleb de M. d'Upsal étant mort, il était venu s'offrir, et avait été agréé à sa place.

Grande fut la rumeur parmi les siens. La fortune de l'héritier Bendelaq, ses habitudes, ses connaissances, le mettaient bien au-dessus de la condition des talebs salariés. Il s'excusa en disant qu'il avait pris dans ses voyages l'habitude du cheval, du costume européen, et qu'il lui faudrait y renoncer et subir la loi commune, en allant s'enterrer dans le Millah. Il faut savoir qu'au Maroc les juifs sont condamnés à un uniforme noir, couleur fort méprisée des Mores, et que le cheval leur est interdit comme un animal trop noble pour eux. Ils ne peuvent user que d'ânes ou de mulets; encore faut-il pour cela qu'ils payent, de même que pour porter des souliers. Or, en s'attachant à un consulat quelconque, n'importe à quel titre, les juifs éludent ces lois minu-

tieusement tyranniques, et peuvent impunément, si telle est la volonté du consul auquel ils appartiennent, aller en frac et monter à cheval. Samuël n'avait pas fait d'autres conditions, et il avait refusé tout salaire, au grand scandale de son père, qui voulait que son chagrin lui rapportât au moins quelque chose.

Samuël n'était en fonctions que depuis peu de semaines, et il se trouvait à Gibraltar avec le consul lorsqu'arriva la catastrophe du Cap Noir. On avait remarqué que la disparition de Thécla avait fait sur lui une vive impression. Il était tombé dans une mélancolie profonde : quoiqu'il prêchât le courage à M. d'Upsal, il était loin d'en donner l'exemple, et semblait avoir plus besoin lui-même de consolations qu'il n'était en état d'en porter aux autres. Il parlait d'espérance avec des larmes dans la voix, et ses grands yeux bruns, les plus doux de Tétuan, avaient toujours l'air de chercher quelque chose.

V.—LE SANTON.

La ville de Tétuan est située dans la province d'Hasbat, à l'extrémité septentrionale de l'empire. Elle est assise à quelques milles de la Méditerranée, sur le bord d'un plateau nu qui tombe à pic sous ses murailles. Au nord s'élève une montagne verte

et piramidale, dont les dernières pentes viennent mourir à ses portes; au midi court une autre chaîne dont les larges croupes l'abritent contre l'haleine embrasée du désert. Entre ces deux parois gigantesques se déroule une longue zone de terre labourable, mais inculte et couverte, à perte de vue, non de ces hauts et gracieux palmiers dont l'image s'associe, dans nos rêveries européennes, au nom du pays des Mores, mais de petites palmes basses, qui s'épanouissent en éventail à un pied du sol, et qu'on appelle *doum* dans l'idiome du pays. Un ruisseau qui a nom Bonsfika coule à l'extrémité de cette étroite vallée, et la ferme à l'occident. Tout ce plateau est désert. On n'y découvre ni hameaux, ni habitations d'aucune sorte, et de grandes troupes de chameaux bruns y pâturent en liberté. Leur air docile et doux contraste avec la face rude et inhospitalière du chamelier qui les garde à distance, et qui se plaît à faire répéter tout le long du jour aux échos profonds de la solitude son cri rauque et plus sauvage que le mugissement du troupeau.

L'aspect des montagnes est plus varié : les unes sont arides, et laissent voir à nu leurs flancs rocailleux et déchirés par les eaux; d'autres sont boisées jusqu'au sommet; celles-ci sont désertes, celles-là semées de huttes grisâtres, qui se distinguent à peine des rochers, et servent de repaire à quelques tribus berbères. Par delà ce premier plan et plus hautes que les plus hautes crêtes, s'en élèvent d'autres d'un bleu pâle et vaporeux : ce sont les premières lignes du petit Atlas, qui, lui-même, n'est qu'une ramifica-

tion du grand. La chaîne principale entre dans la régence d'Alger à travers le désert d'Angad; l'autre descend en ligne droite à la Méditerranée, et vient expirer au détroit de Gibraltar.

L'imagination pleine dès l'enfance de ce grand nom de l'Atlas, on ne saurait voir sans émotion poindre à l'hòrizon ces crêtes mythologiques que la fable et la science ont à l'envi consacrées. Trône et berceau des premières traditions astronomiques, leur front fantastique plonge dans les nues, et ce mariage éternel avec le ciel avait frappé si fortement la poétique imagination des premiers peuples, qu'ils avaient fait de ce mont sublime un dieu qui portait le ciel sur ses épaules, c'est-à-dire un homme qui portait en lui la science des astres. C'est ainsi que ces personnifications symboliques de l'humanité primitive ont leur raison d'être; énigmes mystérieuses et pourtant diaphanes; tous ces mythes cachent, sous leur gaze brillante, un sens réel, des vérités positives. La science est comme l'homme : elle bégaye avant de parler; de même que les nations, elle a ses âges fabuleux : c'est le beau temps et le triomphe des poëtes. Peu à peu les voiles se déchirent, les mystères se pénètrent, les faits s'expliquent, la fable devient la réalité, et la poésie des pères est la prose des enfants.

Indépendamment du prestige des traditions, la nature matérielle est imposante : tout ce paysage est grandiose et sévère; les vallées sont spacieuses, les montagnes taillées dans le plus haut style, les lignes de l'horizon pleines de majesté. Toutefois une indicible mélancolie est répandue sur ces sites agres-

tes, l'âme n'y respire point en liberté, et s'y sent mal à l'aise, comme si la barbarie pesait sur elle de tout son poids.

A l'orient, le paysage est tout autre : au-dessous du plateau dont la ville occupe l'extrême bord, s'ouvre une campagne immense, qui va se perdre à la Méditerranée. Descendu des hautes cimes qui encaissent le plateau supérieur, le fleuve Martil débouche dans cette plaine par un étroit ravin; il la traverse dans toute sa largeur, et forme, près de son embouchure, une espèce d'abordage qui sert de port à Tétuan. Les terres qui avoisinent la mer sont désertes, incultes, abandonnées aux ronces, aux bruyères, aux mille plantes stériles de la solitude; mais la campagne se cultive et se peuple aux approches de la ville, et au pied de la colline elle prend la physionomie la plus riante et la plus fraîche. Le Martil serpente ici entre des haies de lentisques toujours verts et d'oléandres en fleur, là à travers d'épais et odorants massifs de chèvrefeuilles et de genêts; des vignes dont le raisin est célèbre se balancent avec grâce aux rameaux des chênes; des forêts de citronniers et d'orangers parfument l'air de leurs senteurs voluptueuses. D'un côté, l'horizon est fermé par le magnifique amphithéâtre des monts atlantesques; de l'autre, l'œil se repose avec calme et sérénité sur le sein paisible et azuré de la Méditerranée. Debout sur son plateau et toute hérissée de minarets silencieux, la cité more, dont on aperçoit par échappées les murailles blanches à travers la verdure, domine au loin la plaine et la mer. C'est dans ces fraîches et tranquilles re-

traites que les habitants riches de Tétuan ont leurs maisons de plaisance : la plus belle, la plus vaste de toutes s'appelle le *Jardin du Sultan*, parce qu'elle appartient en effet à Sa Majesté marocaine, qui, à cette époque, ainsi que nous l'avons dit, la louait au consul britannique.

Il était midi; le soleil du Lion régnait dans un ciel bleu, pas un nuage ne voilait sa face. Calcinée et gercée par les rayons caniculaires, la terre éclatait, pour ainsi dire, et se sillonnait de crevasses profondes; d'énormes lézards verts et des serpents noirs sortaient de ces gouffres béants, véritables soupiraux d'enfer. Les herbes desséchées et jaunies semblaient prêtes à s'enflammer; les feuilles crispées des arbres se repliaient sur elles-mêmes avec un sentiment de souffrance, et absorbaient le peu d'air respirable qui circulait dans l'espace. Le pyrètre, le câprier, le genévrier de Phénicie, toutes les plantes odoriférantes qui croissent librement dans ces champs de feu, fermentaient au soleil et distillaient en abondance leur arome enivrant. A l'exception des cigales, dont le cri aigu et métallique sortait des ronces, la nature était muette, les oiseaux dormaient sous la feuillée. Quelques chameliers, venus du sein embrasé de la plaine, cherchaient la fraicheur du fleuve et se reposaient sous l'ombrage épais des caroubiers, tandis que leurs chameaux étanchaient leur ardente soif, et se plongeaient avec délices dans l'eau courante. Quelque chose de blanc brillait à travers les troncs noirs : c'étaient les murailles nues du Jardin du Sultan.

—Depuis que l'Anglais l'habite, disait un des cha-

meliers non moins intrigués, non moins curieux que les consuls, les choses sont bien changées : on n'ose plus en approcher; et il a haussé de deux pieds le mur d'enceinte, comme s'il avait peur qu'on allât voir ce qui se passe chez lui. — Mais que s'y passe-t-il donc?—C'est ce que personne au monde ne pourrait dire, si ce n'est pourtant la vieille négresse, et il n'y a pas de danger qu'elle parle, puisqu'elle est muette.—Mais elle n'est pas sourde : le lièvre n'a pas l'oreille plus fine. Un jour que je passais devant la porte, elle l'ouvrit brusquement. Je crus voir Éblis en personne : elle avait une flamme rouge sur la tête et une épée étincelante à la main. Mon unique pensée fut de recommander mon âme à Mahomet, ma dernière heure avait sonné. Mon chien avait pris la fuite en poussant des hurlements lamentables; je fis comme lui, et nous nous sommes bien promis l'un et l'autre de ne jamais repasser devant cette porte de malédiction. — Mais enfin, que peut-il faire là dedans tout seul? — Allez le lui demander si vous voulez, moi je ne m'en charge pas; j'aurais trop peur de le rencontrer face à face. C'est un homme terrible; si je le vois venir d'un côté du pâturage, je gagne l'autre au plus vite. — Il m'est venu une idée, dit un des chameliers en secouant la tête d'un air mystérieux; entre nous, je crois qu'il cherche un trésor enfoui là par Mulai-Saïd, lors des derniers troubles; il en aura entendu parler, et c'est pour cela qu'il a loué le Jardin du Sultan. — Je crois plutôt, dit un autre, qu'il a un harem dans son jardin.—Ce ne peut être cela; les chrétiens n'ont qu'une femme, c'est

contre leur loi d'en avoir plusieurs.—Et voilà justement pourquoi il les cache.—Si quelqu'un trahit son secret, ce ne sera pas toujours son infernale muette.

— La langue d'un muet vaut mieux que celle d'un bavard, dit tout à coup une voix qui fit tressaillir les chameliers. Jeunes gens, jeunes gens, il est plus sage d'avoir les yeux ouverts sur soi-même que sur les autres, et si vous regardiez plus dans votre vie, vous verriez moins dans celle du prochain. Quand vous êtes seuls, songez à vos défauts; quand vous êtes en société, oubliez ceux des autres, et que votre bouche soit la prison de votre langue. L'Anglais est bien libre, si cela lui plait, d'elever ses clôtures et de murer sa porte. S'occupe-t-il de vos affaires, lui, pour que vous vous occupiez des siennes? Veillez sur vos chameaux, et laissez le prophète paitre le grand troupeau des hommes.

Le nouvel interlocuteur était un vieillard sec et vigoureux, qui n'avait pris jusqu'alors aucune part à la conversation. Quoiqu'il semblât exercer sur les campagnards une autorité patriarcale, il n'était pas vêtu autrement qu'eux, et portait pour tout costume le grossier sarreau de laine grisâtre que les Mores appellent *dgilabab,* et qui laisse à nu les jambes et la moitié des bras. Un turban de mousseline sale lui enveloppait la tête, une barbe rude et négligée lui ombrageait le menton, et sa main nerveuse était armée d'un gros bâton de caroubier. La peau de son corps décharné et noirci par le soleil était si ridée, si desséchée, qu'on eût dit un vieux parchemin collé sur un squelette. Lorsqu'il marchait, on entendait

craquer ses jointures, et il pouvait dire comme le vieux Schanfara : Quand j'étends mon dos sur la terre nue, mes vertèbres saillantes sonnent comme des dés. Le poil gris de ses épais sourcils était si démesurément long, qu'il se confondait avec ses cils, et l'on voyait briller au travers, comme chez les bêtes fauves, deux petits yeux farouches et sanglants. Son regard, son geste, toute sa personne avait quelque chose de fanatique : c'était un santon.

Les santons sont des espèces d'anachorètes mahométans fort vénérés des Mores, qui les regardent comme des inspirés et des saints. Quelques-uns habitent les villes; d'autres, et ceux-là sont les plus saints, se retirent au désert, où l'on va les consulter de toutes parts. Il y en a aussi de nomades, comme nos frères quêteurs. Le rôle des santons les rapproche beaucoup de nos *meiges,* ou sorciers de village : ils ont des paroles magiques pour conjurer les esprits malfaisants, et d'infaillibles recettes pour guérir les bestiaux; tour à tour sur le trépied ou dans l'étable, aujourd'hui ils purgent un chameau, hier ils prophétisaient les destinées du monde.

A l'apparition du prophète rustique, les chameliers firent cercle autour de lui avec tous les signes d'un pieux respect : les uns s'agenouillaient pour recevoir sa bénédiction, d'autres baisaient le bas de sa dgilabab, tous étaient suspendus à ses lèvres, prêts à recueillir ses paroles comme celles d'un oracle.

— Les esprits téméraires, reprit-il d'une voix sentencieuse, vivent de conjectures et se repaissent d'hypothèses; les hommes prudents ouvrent les yeux

pour voir, les oreilles pour entendre; mais ils ferment la bouche, et attendent, pour parler, que la vérité se manifeste. Ce qui était dans les ténèbres parait tôt ou tard au grand jour. — Parlez donc, vénérable Saffah, parlez-nous; toutes vos paroles sont inspirées par la sagesse. Vous connaissez l'Anglais mieux que nous, car rien ne vous est caché, vous voyez à travers les murailles.—Encore des questions vaines! Enfants, enfants, vous nourrirez-vous donc toujours de fumée? — Mais enfin, vous avez une opinion sur ce chrétien, pourquoi ne voulez-vous pas nous en faire part? — Parce qu'Allah n'exauce pas les vœux puérils; quand c'est la curiosité qui interroge, c'est le silence qui répond. — Si nos jugements sont erronés, ne devez-vous pas les rectifier? Vous êtes notre lumière et notre oracle. Si vous refusez de nous redresser quand nous faillissons, qui donc nous redressera? — Celui de vous qui a dit que ces murs mystérieux renfermaient un harem, celui-là a dit la vérité; mais celui qui a dit qu'un trésor y était enfoui, celui-là ne s'est pas trompé.

Les campagnards se regardèrent comme pour se demander les uns aux autres le sens caché de ces paroles obscures et contradictoires. Ne devinant pas le mot de l'énigme, ils en conclurent que le santon voulait rire, et qu'il les raillait pour les punir. Saffah pénétra leur pensée.

— A mon âge, dit-il, on ne raille plus, et je ne ris jamais.

En ce moment on entendit un grand bruit du côté de la rivière : c'était une cavalcade qui la passait à la

nage, et l'éclat bruyant de l'eau jaillissante avait mis les chameaux en fuite. Attirés par la curiosité, les chameliers s'élancèrent sur les pas des cavaliers.

Un More, garrotté sur un âne, s'avançait lentement au milieu d'une troupe d'hommes de mauvaise mine montés sur des mules et armés de couteaux et de cordes; le *muhtesib* (officier de police) ouvrait la marche, deux cavaliers mores la fermaient. Dick suivait le cortége à quelque distance, lisant sa Bible d'un œil (on se rappelle que c'était dimanche), et de l'autre surveillant le prisonnier de manière à ne pas perdre un seul de ses mouvements. Ce prisonnier n'était autre que le pirate Hassan, qui allait subir sa condamnation; l'arrêt portait qu'il serait pendu aux vergues de son propre navire, et que son corps y resterait exposé pour servir d'épouvantail aux forbans ses complices. Sa femme Omaya était repartie aussitôt pour ses montagnes, en menaçant d'une prompte et implacable vengeance non-seulement le juge impitoyable qui avait prononcé la sentence sacrilége, mais le pacha, l'iman, la ville en masse, qui avaient souffert qu'elle s'exécutât. Les exécuteurs n'en serraient pas moins leur proie de fort près, très-peu disposés à la laisser échapper.

Hassan était de petite taille; mais il avait les formes athlétiques et bien prises des Berbères ses compatriotes. Son visage, naturellement blanc, était bronzé par le soleil et coupé en deux par une moustache noire; sa tête, rasée par devant, était couverte par derrière de quelques mèches de cheveux plats; tout son vêtement consistait en une chemise sans

manches et dans un caleçon qui ne lui descendait qu'aux genoux. L'approche du supplice ne lui avait rien ôté de sa fierté : il portait la tête haute ; son œil bleu n'annonçait ni peur, ni faiblesse, ni remords. Il chantait d'une voix basse mais ferme un de ces airs funèbres que les Mores ont coutume d'entonner dans les funérailles. Les paroles en étaient singulièrement appropriées à la circonstance.

« Malheur à toi, mon âme, si tu tressailles de crainte! tu demanderais en vain au prophète de prolonger ta vie d'un seul jour au delà du terme fixé, le vent du ciel emporterait ta prière, tu ne serais point exaucée.

Sois donc courageuse et inébranlable : on ne vit pas éternellement. Tous les vivants marchent à grands pas sur le chemin de la mort. La mort appelle sans cesse à voix haute les générations de la terre.

Le mânteau de la vie n'est pas toujours un vêtement d'honneur : c'est un manteau de honte pour l'homme lâche et pusillanime. Mieux vaut périr d'une mort prompte que de s'user lentement comme un vieux bournouss.

Ne me donnez point de sépulture, car il vous est défendu de me rendre ce devoir. C'est à vous à vous réjouir dans la nue, sombres oiseaux de proie, et d'ouvrir vos serres fumantes ; mon corps est à vous. »

La voix se perdit peu à peu dans l'éloignement, et poursuivant sa marche funèbre, le sinistre convoi se perdit tour à tour et disparut dans un nuage de poussière.

— C'est la justice des hommes qui passe, s'écria le santon d'une voix lugubre, la justice d'Allah ne se fera pas attendre.

A ces mots, il se croisa les bras sur la poitrine, et, regardant fixement la terre, il tomba dans un morne silence.

Les chameliers étaient frappés de stupeur : ils n'ignoraient pas l'histoire d'Hassan, et se rappelant les propos inconsidérés qu'ils venaient de tenir sur le consul d'Angleterre, ils regardaient autour d'eux avec inquiétude, comme si lui, ou quelqu'un des siens, avait pu les entendre; le sort du pirate les faisait trembler pour eux-mêmes. Ils se pressaient autour de Saffah comme des poussins sous l'aile de leur mère, à la vue du faucon. Ils n'osaient l'interroger, mais, les yeux attachés sur lui avec anxiété, ils attendaient qu'il parlât pour parler à leur tour et pour se risquer à avoir une opinion. Mais Saffah restait plongé dans le silence et l'immobilité. Tout d'un coup il releva la tête, la haine et la vengeance serraient convulsivement ses dents et ses lèvres, ses petits yeux fanatiques dardaient des éclairs dévorants. Il se retourna vers le Jardin du Sultan avec un geste frénétique, lança son bâton de caroubier contre les murailles, en signe de menace et de défi, comme on jette le gant à l'ennemi qu'on veut braver. Témoins de cette agression furieuse, les chameliers furent pris d'une terreur superstitieuse toute semblable à celle qui saisit le peuple d'Ilion lorsque le javelot de Laocoon alla frapper les flancs mystérieux du cheval de bois : déjà ils voyaient la figure irritée du consul, ou tout au moins celle de la formidable muette, se dresser par-dessus les murailles pour venger l'outrage impuissant du santon : les plus timorés s'é-

branlèrent, le gros de l'armée suivit leur exemple, et ce fut bientôt un sauve-qui-peut général. Ils rappelèrent en toute hâte leurs chameaux épars, les rassemblèrent pêle-mêle, et regagnèrent au pas de course les points les plus éloignés du pâturage,

Saffah, resté seul, alla ramasser son bâton et s'assit au pied d'un arbre, la tête tournée vers la demeure du consul et la tenant sous son regard comme un chien en arrêt. Il y avait bien des jours, bien des nuits que, tout en évitant avec soin les regards du maître, il errait autour de cette impénétrable demeure, devenue, pour ainsi dire, la sienne. Dans quel but? Que lui importaient les mystères cachés dans cette muette enceinte? Que pouvait-il y avoir de commun entre un More, un santon et un consul d'Angleterre? Etait-ce la curiosité qui animait Saffah? Mais a-t-elle des aiguillons si vifs au cœur d'un vieillard? Etait-ce la vengeance? Quelle injure avait-il donc reçue d'Herwart? Et si le fanatisme seul l'inspirait, certes on n'en vit jamais de plus tenace, de plus patient. Quelles que fussent ses pensées, elles le tenaient absorbé depuis bien des heures, lorsqu'une forme, d'abord confuse, puis moins vague, parut s'avancer le long du fleuve. Cette forme, en se rapprochant, devint tout-à-fait distincte, et une jeune fille, qu'à son costume Saffah reconnut pour chrétienne, passa près de lui sans le voir, à travers les caroubiers. On l'eût prise pour une apparence plutôt que pour un corps. Son pas léger effleurait les herbes sans les courber; sa taille frêle et svelte frémissait et ployait au moindre mouvement; les touffes vapo-

reuses de ses cheveux blonds entouraient son front d'une auréole d'or; ses yeux d'un bleu foncé étaient profonds mais vagues, rien sur la terre ne semblait digne de les fixer, et son regard cherchait instinctivement le ciel, comme si le ciel eût été sa véritable patrie; à chaque pas on s'attendait à la voir prendre son vol vers les régions éthérées. Telle dut apparaître aux bardes du Nord la vierge immaculée des Eddas : on eût dit une walkyrie du palais d'Odin égarée dans l'empire de Mahomet.

Le premier mouvement du vieux santon fut de se prosterner, ne doutant pas qu'il n'eût devant lui quelqu'une des houris promises par le prophète à l'éternel amour des élus; mais cette hallucination superstitieuse fut de courte durée, et il retomba bientôt de toute la hauteur du paradis des chimères sur la terre des iniquités. Il examina la jeune inconnue avec une attention singulière et tous les symptômes de la curiosité satisfaite.

— C'est bien elle, murmura-t-il entre ses dents : je ne m'étais donc pas trompé... Je sais ce que je voulais savoir... tout s'explique à la gloire d'Hallah!

Un bruit de cheval coupa court à ses réflexions, et sir Herwart parut à l'entrée du bois. Le santon s'échappa comme un vieux loup à travers les fourrés, sans avoir été aperçu de la jeune fille ni du consul. Celui-ci poussa droit à elle, la saisit, l'enleva par le bras, au risque de le lui briser, la posa devant lui sur la selle, et prit au galop le chemin du jardin. Il était pâle de colère, ses lèvres tremblaient, ses yeux ne distinguaient plus rien, et le coup de griffe de Satan

était si marqué, si profond, que ses deux sourcils n'en faisaient qu'un. Il fut longtemps sans pouvoir articuler un son. Faisant un effort puissant sur lui-même : Thécla, dit-il enfin d'une voix sourde en la serrant contre lui avec une violence convulsive, vous voulez donc me perdre?..... Elle veut me perdre..... répétait-il entre ses dents. Elle me perdra...

Thécla était trop saisie pour répondre, et ils arrivèrent à la porte du jardin sans qu'elle eût prononcé une parole. Cette porte était ouverte; Herwart la referma avec un mouvement de rage; et l'on n'aperçut, l'on n'entendit plus rien.

Quelques instants après, un jeune homme parut à la lisière du bois et s'approcha avec précaution des murs du jardin : c'était Samuël Bendelaq. Il n'avait rien vu de la scène précédente; il arrivait trop tard de quelques minutes; la porte était déjà close. Son œil ni son oreille ne purent rien surprendre. En vain fit-il et refit-il le tour des murailles, il revenait toujours au point de départ sans avoir découvert ce qu'il semblait chercher. La muette enceinte garda son secret avec une fidélité désespérante. Pourtant Samuël ne se découragea pas, et, embusqué près de la porte, il attendit l'événement.

Que cherchait-il là et que voulait-il donc savoir? C'est ce qu'il n'avait jamais dit à personne, pas même au père de Thécla; et ce n'était pas la première fois qu'on avait pu le voir en faction devant cette porte inflexible. Un intérêt plus puissant que la simple curiosité animait ses grands yeux bruns, et l'ardeur de son attente prouvait assez qu'il ne remplissait

point une mission mercenaire, mais qu'il était là pour son propre compte. Sa belle tête respirait un sentiment profond; l'espérance, le doute et l'angoisse se peignaient tour à tour sur ses traits, suivant qu'il se croyait plus près ou plus loin du but mystérieux qu'il poursuivait en silence. Il passa de longues heures à son poste.

— Encore un jour perdu! se dit-il avec découragement; c'est égal, je reviendrai demain, je reviendrai tous les jours; quelque chose me dit qu'elle est là.

VI.—SOUS LES ORANGERS.

La colère de sir Herwart s'était changée en fureur en trouvant la porte du jardin ouverte. Il murmura un terrible blasphème, et apercevant la négresse endormie dans un coin et roulée sur elle-même comme un bouledogue : Portière de l'enfer, s'écria-t-il en la frappant de sa cravache, tu dormiras donc toujours?

La physionomie de cette femme, s'il est permis de donner ce nom à une créature si informe et si près de la brute, justifiait bien l'effroi qu'elle inspirait. Elle était haute de six pieds, mais sans proportions et sans aucun des caractères de son sexe. Sa poitrine était plate et osseuse, ses hanches rentrées, ses pieds et ses mains rivalisaient avec ceux de l'orang-ou-

tang; elle n'était pas même noire, sa peau huileuse avait la couleur de la suie; le blanc de ses yeux tirait sur le jaune; son nez écrasé s'épanouissait au milieu de sa face, pareil à un gros champignon, et ses lèvres épaisses et pendantes laissaient voir deux rangs de dents blanches, écartées et pointues comme celles du loup-cervier.

Avec cette figure repoussante, la muette aimait la parure, le clinquant, et s'attifait de la manière la plus grotesque; elle était coiffée d'un turban écarlate; une espèce de tunique de laine blanche lui couvrait la moitié du corps; le reste était nu, mais tout chargé de bijoux massifs; d'énormes boucles d'oreilles lui tombaient sur l'épaule; un collier de perles fausses à je ne sais combien de rangs lui pendait au cou; elle portait des bagues à tous les doigts des mains et des pieds, et ses poignets, ses bras, ses chevilles, et jusqu'à ses rotules, étaient serrés dans de gros bracelets d'argent. Elle tenait à la main, pour défense ou pour maintien, un long bâton blanc. Ainsi enharnachée, elle était mille fois plus horrible qu'elle ne l'eût été dans sa laideur primitive. Etait-elle jeune? était-elle vieille? C'est ce qu'il était impossible de dire : de pareils êtres n'ont pas d'âge. On ne savait ni d'où elle venait ni où elle était née; elle-même l'ignorait. Un matin on la trouva accroupie à la porte de la grande mosquée de Tétuan; elle demeura là plusieurs années, recevant l'aumône et ajustant ses guenilles. Un jour elle disparut comme elle était venue, et passa de l'état de mendiante à celui de concierge de la villa impériale, véritable dragon du jardin des Hespérides.

Réveillée en sursaut par la cravache du consul, la muette sauta sur ses pieds en grinçant des dents et en poussant un cri de bête fauve ; elle leva instinctivement son bâton ; mais elle le laissa retomber en reconnaissant son maître. Devinant sa faute, elle courba la tête avec une résignation stupide, et alla verrouiller la porte en grognant comme une laie.

Thécla la suivit de l'œil avec un sentiment de pitié, et se retournant vers Herwart, elle lui dit avec une douceur pleine de reproche : Vous êtes dur, Herwart ; de pareilles violences sont indignes de vous. — Oh ! point de sermons, je vous en prie, je ne suis pas d'humeur à m'entendre chapitrer ; je sais ce que je suis, et il vous sied mal, à vous, de justifier les autres. Vous êtes la première coupable. Je n'aurais pas eu besoin de châtier cette créature, si vous n'aviez pas profité de son sommeil pour prendre la fuite. — Voilà des paroles bien blessantes ; cherchez-en de plus blessantes encore, vous ne réussirez pas à m'offenser. Je vous pardonne, car vous ne vous connaissez pas ; en revenant à vous, vous serez le premier à rougir de vos emportements. — Mais vous qui faites la magnanime à mes dépens, ne rougissez-vous pas d'abuser ainsi de ma confiance ? — Votre confiance, Herwart ! vous appelez cela de la confiance ! Mais, à moins de me mettre les fers aux pieds et aux mains, quelles précautions pourriez-vous ajouter à celles que vous prenez contre moi ? — Vous voyez bien que je n'en prends pas encore assez, puisque vous trouvez le moyen de vous évader. Allez, vous êtes femme, et vous avez l'instinct de la ruse comme

toutes les femmes! — Encore des mots injurieux! Et cependant, si quelqu'un ici a le droit de se plaindre, est-ce vous? Vous avez fait de moi une captive, et vous vous étonnez que j'aspire à la liberté! Pourtant, rassurez-vous, je ne fuyais point; je ne cherchais point à rompre ma chaine, non, je ne veux pas d'une liberté furtive; il faut que ma délivrance vienne de vous et soit préparée pour vous : la même main qui a fait le mal doit le réparer; votre honneur le commande, le mien l'exige.

Tandis que Thécla parlait, Herwart pâlissait d'une manière effrayante. Ses genoux fléchissaient sous lui, et la force lui manquant, il fut obligé de s'asseoir sur un banc de gazon. La violence des émotions de toute espèce dont cette journée d'alarmes et d'orages avait été remplie l'avait épuisé; contractés, forcés, pour ainsi dire, par tant d'assauts, par tant de luttes, tous les ressorts de son corps venaient de se détendre à la fois; il fut au moment de perdre connaissance. Cette crise fut courte : la vie, prête à fuir, revint à grands flots dans cette organisation puissante, comme le fleuve un instant arrêté rentre avec plus d'impétuosité dans son lit.

Sa première pensée, en se sentant renaître, fut le regret de son emportement. Se rappelant avec quelle brutalité il avait abordé Thécla, il l'attira vers lui, releva, malgré sa résistance, la manche légère qui couvrait son bras, ce bras délicat qu'il avait serré avec si peu d'égards, et vit avec honte cinq doigts marqués en bleu sur la peau blanche et veloutée.

— Pardon! pardon! dit-*il* en posant respectueuse-

ment les lèvres sur ces terribles empreintes, je ne suis qu'un forcené, une brute aveugle et féroce. On lie des fous moins furieux que moi. Oui, je rougis de moi-même, et lorsque l'accès est passé, j'ai honte de mes fureurs; mais tant que le mauvais génie me tient, il me possède entièrement et emporte comme une paille toutes mes bonnes résolutions. Ces crises sont affreuses; dans ces moments-là je souffre horriblement, et de mon propre mal et de celui que je fais. Oh! je sens qu'il faut m'aimer beaucoup pour ne pas me haïr. Hélas! j'ai rencontré trop tard la grâce et la beauté parfaites. Le diamant ne s'amollit pas tout d'un coup. Le vieil homme me fait la guerre et me livre de rudes combats; la colère, le doute, la défiance, toutes les mauvaises passions avaient jeté dans mon cœur de trop profondes racines pour être extirpées en un jour; elles poussent malgré moi des rejetons vivaces. Il faut un peu de patience, Thécla, un peu de support : la métamorphose est lente, mais le miracle s'opérera. Autrefois, c'était bien pis; j'aurais cru me dégrader, m'avilir en avouant mes torts : la sincérité me semblait une faiblesse, une ignominie; aujourd'hui, je me confesse à vos pieds, je m'humilie devant vous comme devant Dieu, et je trouve je ne sais quelle grandeur consolante, quelle ineffable douceur à immoler à l'amour cet orgueil de Titan que rien jusqu'à vous n'avait pu faire fléchir. Thécla! Thécla! vous êtes mon bon génie, vous me disputez au mauvais, vous me rendez meilleur. Toute ma vertu réside en vous, et si jamais je vous perdais.....

Il n'acheva pas; effrayé du mot qu'il venait de

prononcer, il se leva brusquement, prit Thécla dans ses bras et la serra fortement contre sa poitrine, comme s'il eût été menacé du danger dont l'idée seule le faisait frémir. Extrême en tout, et s'élançant d'une passion à l'autre, il était aussi ardent, aussi fougueux dans son repentir qu'il l'avait été dans sa colère; son étreinte était celle du lion. Froide et calme en présence des transports qu'elle inspirait, Thécla n'éprouvait que de l'effroi, et ne songeait qu'à se dégager des bras qui l'enlaçaient comme un cercle de fer; elle y réussit, et repoussant Herwart avec plus de résolution que sa faiblesse n'en eût fait supposer : Laissez, laissez, dit-elle d'une voix impatiente et en faisant quelques pas en arrière, vous êtes tout pardonné.

Mais elle ne lui tendit pas la main en signe de réconciliation. Herwart ne put retenir un soupir profond.

Thécla, en se retournant, se trouva face à face avec la négresse debout derrière elle; témoin de la défaillance du consul, la muette était demeurée là immobile comme une statue de bronze, n'osant faire un pas pour lui porter secours, et ne pouvant se décider à le quitter dans cet état. Cette créature ébauchée, et placée dans l'échelle des êtres si près de l'animal et si loin encore de l'homme, avait à un haut degré tous les sentiments mixtes qui sont l'apanage des deux natures. Elle était capable de fidélité, de reconnaissance, et s'était attachée, avec l'instinct du chien, au maître qui lui jetait la pâture, et de temps en temps quelques oripeaux pour satisfaire aux ca-

prices de son effroyable coquetterie; elle se fût élancée à coups de dents et d'ongles sur quiconque l'aurait attaqué en sa présence. En le voyant souffrir elle s'était attendrie, et de grosses larmes descendaient lentement sur ses joues noires et anguleuses.

En apercevant tout d'un coup l'horrible géante, Thécla ne put retenir un cri; la négresse se crut encore en faute, elle fit un bond en arrière et s'alla cacher dans sa bauge.

— Décidément, dit Thécla, je ne me ferai jamais à cette malheureuse. Je ne peux pas la regarder en face.

Puis essayant de sourire, afin de prouver à Herwart la sincérité de son pardon : Puisque vous vouliez absolument, continua-t-elle, me donner une duègne, comme aux héritières du théâtre espagnol, vous auriez pu me la choisir moins rébarbative.

Mais cette plaisanterie expira sur ses lèvres. C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle; son cœur était triste, une profonde mélancolie se peignit dans ses yeux.

Herwart, de son côté, avait des absences; plusieurs fois, dans le cours de la conversation, au milieu même d'une phrase, le souvenir d'Hassan lui avait traversé le cœur comme une flèche brûlante, et l'avait rendu soucieux; alors il n'était plus à ce qu'il disait. Faisait-il une question, il n'attendait pas qu'on lui répondît, et en adressait tout aussitôt une autre qui n'avait aucun lien avec la première. Il se levait, se rasseyait, se levait encore, changeait de place à chaque instant, se promenait à

grands pas, allait à la porte et en revenait en frappant du pied. Sa préoccupation était trop visible pour avoir échappé à Thécla; mais elle ne lui en avait point demandé la cause, soit qu'elle n'osât pas, soit plutôt que la confiance d'Herwart ne fût pas un besoin pour elle. Malgré la réconciliation qu'ils venaient de sceller, ils étaient tous les deux embarrassés.

Rendu à ses alarmes, Herwart reprit d'une voix douce mais sérieuse : Vous savez que je n'aime point à récriminer, mais promettez-moi de ne plus violer la consigne. Si l'on vous avait vue, Thécla! Je tremble en songeant aux conséquences d'une pareille découverte, je ne dis pas pour moi, mais pour vous. Quelle imprudence! D'ailleurs, vos promenades fussent-elles sans danger, ne devriez-vous pas vous en abstenir par pitié pour moi? Vous voyez le mal que vous m'avez fait. — J'avais besoin d'air, de mouvement; j'étouffe dans cette étroite enceinte. Et puis la voix du fleuve invisible que j'entendais depuis si longtemps murmurer derrière les murs de ma prison me semblait l'appel d'un ami. J'ai cédé au charme qui m'entraînait vers lui; sa fraîcheur m'a reposé la vue. Il y avait si longtemps que je n'avais vu le flot joyeux et limpide briller au soleil et bondir en liberté à travers la campagne! C'est l'eau qui est l'âme de la nature et qui lui donne la vie. Les sites les plus beaux, s'ils en sont privés, ont toujours quelque chose d'aride et de désolé. Voyez comme le moindre filet d'eau animerait la sombre verdure de ces orangers.

Sir Herwart ne répondit pas; mais il regardait autour de lui d'un air morne et préoccupé. Thécla venait d'exprimer un désir qu'il n'avait pas su prévenir, qu'il ne pouvait satisfaire. Semblable à cet amant magnifique dont le nom est resté dans les fastes de la galanterie, il n'aurait pas voulu qu'elle regardât les étoiles, parce qu'il ne pouvait les lui donner.

Le Jardin du Sultan est une vaste enceinte plantée d'orangers, véritable jardin des Hespérides, tout jonché de pommes d'or; mais, négligés depuis longues années, les orangers étaient revenus à l'état de nature, et ils avaient alors l'apparence de quelque forêt vierge du monde primitif. Plantés au hasard, ils croissaient au hasard, et jetaient en tous sens leurs rameaux vigoureux. On n'y avait point ménagé de clairières, point percé d'allées, et l'on avait laissé les mille herbes parasites de la solitude grimper autour des troncs tordus et noueux, et se deployer tout à leur aise sur la terre en friche. Mais c'était là un abandon volontaire, un désordre calculé, et l'on savait gré au nouveau maître d'avoir préféré la nature agreste à la nature cultivée; on s'associait à son goût. Cette végetation puissante était si belle dans sa liberté sauvage, que c'eût été une profanation d'y porter la serpette et l'équerre du jardinier. Tous les enjolivements de l'art n'auraient pu que l'affadir. Le négligé sied à la vraie beauté, la parure l'enlaidit.

Toutefois ce lieu sévère avait je ne sais quelle tristesse dont on ne se rendait pas compte, et dont Thécla venait de trouver la cause. Sa remarque fut pour Herwart un trait de lumière : il lui revint en mé-

moire un poëme arabe composé jadis en l'honneur de ce même jardin, et où, après avoir chanté

L'anémone aux yeux bleus et le lis aux bras blancs,

le poëte se répandait en vers admiratifs

Sur le ruisseau d'argent dont le reflet brillait
Comme le tranchant d'une épée,
Tandis que sur ses bords le narcisse étalait
Sa robe de velours, de diamants trempée.

D'un autre côté, ces arbres d'or, négligés maintenant, ne l'avaient pas toujours été : on disait même qu'en d'autres temps l'auguste propriétaire avait daigné trafiquer de leurs fruits, et qu'il les exportait bourgeoisement en Europe. Or, pour cultiver les oranges, il faut de l'eau. Herwart conclut de tout cela qu'un bras du fleuve Martil avait dû traverser autrefois cette enceinte privilégiée. Plein de cette idée, il se mit à examiner les lieux et à sonder le terrain.

Le jardin était sillonné dans toute sa largeur par un ravin à demi caché sous les ronces, et qu'Herwart avait toujours pris pour une crevasse naturelle : en y regardant de près, il reconnut qu'il avait été creusé par la main de l'homme. Le fond en était plein de cailloux roulés et de gravier, et d'épaisses touffes d'oléandres, de lotus, y attestaient l'ancienne présence des eaux. Nul doute que ce ravin artificiel, qui partait du fleuve et y retournait, n'eût été le lit du ruisseau disparu. L'incurie more avait laissé obstruer les conduits par où l'onde entrait et sortait ; il

ne fallait que les dégager pour que le bras desséché reprît son ancien cours.

— J'ai trouvé! s'écria Herwart en frappant dans ses mains d'un air victorieux. — Quoi? demanda Thécla.

Avant qu'il eût eu le temps de répondre, un cri rauque et guttural partit de la porte : c'était le signal par lequel la muette annonçait l'arrivée de Dick, le seul être humain qui rompît le trio mystérieux. Dick entra en effet, et Thécla, qui avait peur de cet homme plus encore que de la négresse, s'éloigna à son approche.

— Eh bien? lui demanda le consul en s'élançant vers lui avec un empressement qui lui fit tout oublier. — Nous pouvons dormir sur les deux oreilles. — Il n'a donc pas parlé? — Muet comme la tombe, même avant que la mort lui eût mis le doigt sur la bouche. Nos appréhensions, grâce à Dieu, n'étaient qu'une panique; il n'a pas été plus question de *l'Alcyon* et du Cap Noir que de la Tamise et de la Tour de Londres. En homme sage, Hassan aura pensé que votre colère était un fardeau assez lourd à porter, sans se charger encore de celle du consul de Suède, au moment de faire le grand saut. Foi de pir..., foi de marin, Monsieur, je l'estime. Il a sombré crânement, et il a eu l'attention de ne pas me reconnaître; c'est un procédé dont je lui sais gré. Ne fût-ce que par reconnaissance, j'aurais volontiers hissé à sa place le muhtésib, qui faisait là son quart d'assez mauvaise humeur. Il l'eût fait de meilleure grâce, le digne enfant de Mahomet, si le patient eût été moi.

Bref, j'ai fait pour le pauvre Hassan tout ce que je pouvais : en lui souhaitant bon voyage, je l'ai recommandé chaudement aux gens de la manœuvre, et je puis assurer votre seigneurie qu'il n'a pas souffert du tout. Ç'a été fait en un tour de main. Que Dieu maintenant nous pardonne d'avoir violé le saint jour du repos, et qu'il ne nous punisse pas de notre péché en accomplissant les menaces de cette enragée d'Omaya. Ce n'est pas que je la craigne, au moins; mais j'ai sur le cœur d'avoir enfreint le troisième commandement. — C'est bon, c'est bon, je répondrai pour toi au dernier jour, s'il le faut; je prends sur moi ton péché et celui que tu vas commettre encore, car tu n'es pas au bout de tes épreuves. Suis-moi.

Il le conduisit près du ravin, le parcourut avec lui dans toute son étendue, et lui donna, à voix basse, des explications et des ordres qui ne parurent pas être au goût de Dick ; mais Dick connaissait son maître. Il savait quand il fallait répliquer et quand il ne le fallait pas; il se tut en cette occasion, et gagna la porte sans avoir prononcé un seul mot.

— Tu m'as bien compris? lui dit le consul en le rappelant. Prends autant de monde que tu voudras, répands autant d'argent qu'il en faudra; je te donne trois heures, pas un minute de plus! — Et cette grande idolâtre, ne pourrait-elle pas jouer aussi de la pioche? demanda Dick en montrant du doigt la muette; ce n'est pas son jour de repos, à elle. Au fait, ajouta-t-il en se ravisant, ce ne serait pas une avance; elle me nuirait plutôt que de me servir : elle

ferait prendre le large à Belzébuth en personne, et rien qu'à la voir, le soleil resterait en panne comme au temps de Josué.

Cependant les heures avaient fui. Le jour ne baissait pas encore; mais la chaleur n'était plus incommode, et le soleil, près de se coucher derrière les crêtes bleuâtres de l'Atlas, ne dardait plus que des rayons obliques sur le feuillage épais et luisant des orangers. Une soirée fraîche promettait de succéder à une journée brûlante, et la brise des mers rencontrait dans la plaine la brise des montagnes. La cigale avait cessé depuis longtemps son cri solitaire et métallique; les palombes et les tourterelles mariaient, sous l'ombrage, leurs roucoulements plaintifs, et le chantre des nuits sereines, l'amant discret de la rose, Bulbul, préludait à ses harmonies nocturnes par des notes claires, rapides et palpitantes.

Thécla se promenait lentement au sein des odorants fourrés, et les ronces, les hautes herbes dont le sol était jonché, la forçaient à de nombreux circuits. Une petite autruche privée, qui venait à sa voix, marchait gravement derrière elle et la suivait pas à pas. Comme elle atteignait le bord du ravin, un courant d'eau limpide vint tout à coup bondir à ses pieds. Au même instant, Herwart sortit d'un taillis pour jouir de sa surprise.

— Vous vouliez un fleuve dans votre empire? lui dit-il avec un sourire de triomphe; le voilà.

L'onde, heureuse de retrouver son ancien lit, s'était frayé rapidement un passage à travers les broussailles : elle bondissait avec amour au milieu des

oléandres et des lotus, et remplissait d'une harmonie cristalline ces retraites si longtemps muettes. Autour d'elle était répandue une fraîcheur vivifiante, et le gazon de ses bords tout trempés de rosée étincelait des feux de l'iris comme un tapis d'émeraudes semé de diamants. Les oiseaux étonnés se perchaient au bout des branches et allongeaient leur cou pour voir passer cette onde inconnue; les plus hardis y venaient baigner leurs ailes. Agitées par les vibrations de l'air, les lianes, suspendues aux bras des orangers, se balançaient avec grâce d'une rive à l'autre; on eût dit des ponts de fleurs jetés sur un fleuve enchanté par la main des génies.

La première émotion de Thécla fut douce: cette surprise chevaleresque l'avait touchée. Un éclair de bonheur, d'oubli, illuminait son front; son visage s'était épanoui, un vif incarnat animait ses joues pâles; un sourire de gratitude avait rendu la vie à ses lèvres sérieuses. Elle suivait avec une joie d'enfant les jeux de l'onde et de la lumière à travers le feuillage; elle n'en pouvait détacher ses regards; puis tout à coup, étendant ses deux bras sur le ruisseau en y jetant des fleurs, elle s'écria : Je te baptise...— Fleuve *Thécla*, interrompit Herwart, sans lui donner le temps d'achever sa phrase.

Cette voix rappela Thécla à elle-même: elle redevint triste tout d'un coup: ses joues et ses yeux s'éteignirent, le sourire s'envola; le ravissement d'Herwart avait fait évanouir tout le sien. En le voyant se prendre au bonheur, elle s'était sentie, elle, prise d'un vague remords, comme si elle se fût reproché

d'éveiller des espérances qui ne devaient se réaliser jamais. Pourtant elle lui tendit la main, et lui dit : Merci.

Mais il y avait dans la manière dont fut dit ce mot, le seul qu'elle prononça, quelque chose de si contraint, de si profondément mélancolique, qu'Herwart crut avoir entendu passer à son oreille cette terrible parole : Il n'est plus temps. Il n'en saisit pas moins cette main que la pitié lui tendait; il la pressa vivement dans les siennes, elle était de glace et ne répondit point à son étreinte. Il voulut la porter à ses lèvres, on la retira brusquement.

Au crépuscule, Herwart était sur la route de Tétuan, où des affaires le rappelaient. Sa tête penchait sur sa poitrine; il s'abandonnait au pas de son cheval. Jamais il n'avait paru si triste, si découragé. Dick, qui le suivait en silence, ne pouvait comprendre une pareille métamorphose : il ne reconnaissait plus dans ce vaincu sentimental le conquérant superbe qui volait naguère de femme en femme, et les possédait toutes sans être possédé par aucune. Dick secouait la tête et murmurait entre ses dents ce gros adage de pirate : Tant va la tartane en chasse, qu'elle se laisse prendre.

Il interrompit tout d'un coup ses réflexions pour décharger son pistolet sur une espèce d'ombre qui passait rapidement auprès d'eux.

— Ma foi ! tant pis, répondit-il à sir Herwart, qui lui demandait compte de cette alerte; je l'avais prévenu. Pourquoi aussi vient-il rôder autour de nous comme un espion? Il n'a que ce qu'il mérite — Mais

de qui parles-tu donc? — Eh! du taleb de Suède. Déjà ce matin, en revenant de la mer, j'avais cru le reconnaître; mais je n'avais pu le joindre, il s'était perdu dans les bois. Ce soir, j'ai pris ma revanche, voilà tout. Je n'ai qu'un regret, c'est de l'avoir manqué; mais que je l'y reprenne seulement! je jure bien, foi de marin, de ne pas le manquer une seconde fois.

Il ne se trompait pas, c'était bien Samuël Bendelaq, et il l'avait en effet manqué. Herwart ne se préoccupa pas autrement de cet épisode : il ne loua ni ne blâma l'action de Dick, quoiqu'il trouvât sa précaution excessive. Dans un autre moment, il eût peut-être renchéri sur lui; mais, délivré d'Hassan, qui l'avait tant inquiété, il n'était plus tourné à la défiance, il l'avait pour ainsi dire épuisée. Il ne s'étonnait pas que son ennemi, le vieux Scandinave, le fît espionner par ses agents.

— C'est tout simple, pensait-il; cette manière de faire la guerre est digne de lui.

Quant au jeune Israélite, le rôle qu'il lui attribuait le dispensait de tenir compte de lui. C'est à peine s'il le connaissait de vue et de nom; pour lui ce n'était pas un homme, c'était une chose.

VII. — UN PACHA.

Ben-Abbas était fils d'un muletier, et il avait commencé par être muletier lui-même. Le Maroc, comme

tous les États musulmans, est le pays de l'égalité absolue. Le despotisme nivelle toutes les têtes : il fait et défait à son gré les fortunes; son intérêt ou son caprice est la suprême loi. Tel qui s'éveille artisan peut se coucher vizir, comme le vizir peut se réveiller artisan. Pourtant Ben-Abbas n'était pas encore vizir ; mais il avait le pachalik de Tétuan, qui alors était le plus important de l'empire, à cause de la présence des consuls européens.

Le pacha occupait la Kassaba, vieille forteresse isolée qui commande la ville, et où l'on n'arrive que par un sentier roide et tortueux.

La pièce où il se tenait de préférence, et dont il avait fait son divan, était au haut de l'édifice. C'était une vaste salle irrégulière, dont les parois étaient tapissées d'arabesques jadis peintes, mais que le mauvais goût moderne avait passées à la chaux. Ce badigeonnage ingrat donnait à l'appartement un air de nudité et de tristesse qui faisait froid à voir, quoique de larges sofas régnassent tout autour, et qu'un riche tapis couvrît les dalles usées et lézardées du parquet. Une seule fenêtre, longue, étroite, couronnée d'un arc moresque, était percée, sans égard pour la symétrie, à l'un des angles de la salle, et donnait sur le sentier ; de telle sorte que personne ne pouvait y faire un pas sans être aperçu. Un sofa plus élevé que les autres était disposé en estrade à l'angle de cette fenêtre, et servait de siége au pacha.

C'était un homme d'une corpulence énorme, quoiqu'il fût jeune encore; il ne pouvait faire un pas sans être soutenu des deux côtés, et s'il lui arrivait, chose

rare, de descendre jusqu'à la ville, un seul cheval ne suffisait pas à transporter cette lourde masse; il fallait relayer en route. La difficulté qu'il trouvait à se déplacer était cause qu'il ne se déplaçait pas du tout. Esclave de son embonpoint, il restait tout le jour accroupi sur son divan, à demi enterré sous une montagne de coussins. Niché là comme dans une aire, il avait dans la figure quelque chose de l'oiseau de proie. Son nez se recourbait fortement comme le bec de l'épervier, et son œil cuivré était fixe et rond. Ses lèvres minces et rentrantes donnaient à sa bouche l'expression de la ruse, de l'avarice, et son air ne trompait pas; s'il avait la figure de l'oiseau de proie, il en avait encore plus les instincts et les mœurs : il ne rêvait que rapines et déprédations. Son esprit, appliqué à cette unique étude, était plein de ressources et d'expédients; et comme il était peu scrupuleux sur les moyens, qu'il recevait et prenait de toutes mains, il passait pour le pacha le plus riche de l'empire. Mais il avait grand soin d'enfouir ses trésors et de les nier, de peur d'éveiller la convoitise du souverain. Il n'y a pas de faveur si haute qui mette à l'abri d'un pareil danger; et les pachas sont, plus que tous les autres dignitaires de l'empire, exposés à ces sortes de catastrophes. Ce sont des éponges que l'empereur laisse emplir et s'enfler outre mesure, pour les presser ensuite à son profit, sauf à les replonger ensuite dans le Pactole intarissable. On devine le sort des peuples sous un parcil mode de gouvernement. Toute la tactique de Ben-Abbas consistait à tondre le plus souvent mais le plus doucement possible le troupeau confié

à sa garde, afin que ses cris de douleur n'allassent pas frapper mal à propos les oreilles de la cour. Aussi son administration n'était-elle pas trop dure, et le peuple, dupe de ses ménagements intéressés, n'était pas trop mécontent. Comme les grenouilles de la fable, il avait à craindre le héron en échange du soliveau. Si parfois les humeurs cupides du pacha s'échauffaient jusqu'à lui faire enfreindre les règles de prudence qu'il s'était imposées, il avait soin que la victime fût un juif; car alors, si quelque réclamation s'élevait parmi les Mores, c'était bien moins une expression de blâme que d'approbation et d'encouragement. Personne ne se plaignait de ce que l'on enlevait aux malheureux parias d'Israël; tout le monde, au contraire, de ce qu'on leur laissait.

La source la plus féconde de la richesse de Ben-Abbas était la douane : il en était le chef, le dictateur absolu; c'est lui qui en avait fait les statuts; c'est lui qui fixait les droits d'entrée, de sortie; il avait introduit dans cette partie de son administration des arguties si déliées, qu'il laissait bien loin derrière lui toutes les rubriques et les roueries de la fiscalité européenne. On devine bien que les rentrées n'arrivaient pas intactes dans les coffres du sultan, et que la part du lion restait dans ceux du pacha. Ben-Abbas, jouant la tolérance, l'impartialité, avait choisi pour trésorier de la douane un juif nommé Salomon Coriath, dont il avait fait son associé et son homme de confiance : il le recevait dans son intimité, le consultait sur toutes ses affaires; mais sa tolérance affectée n'était que de l'intérêt bien en-

tendu. Il était trop fin spéculateur pour ne pas rendre hommage au génie mercantile du peuple d'Israël; et l'expérience lui avait appris combien étaient productifs les conseils de son acolyte. Et puis il lui était commode d'avoir pour associé et pour trésorier un homme auquel il ne devait point d'égards.

Ben-Abbas était, comme tous les jours, accroupi sur son divan; son monstrueux embonpoint était noyé dans un haïk immense; une calotte rouge en pain de sucre était posée sur sa tête rase; d'une main il tenait sa pipe, tandis que de l'autre il frisait machinalement le bout de sa longue moustache noire; son œil rond planait sur la mer et sur la ville comme sur une double proie; absorbé dans une rêverie cupide, il semblait se demander à lui-même : Comment vais-je exploiter celle-ci, et quels profits l'autre me promet-elle? Une voile pointait-elle à l'horizon, son cœur palpitait d'espérance; car c'était peut-être un vaisseau marchand, et l'insatiable barbare supputait d'avance les droits dont il frapperait la cargaison.

Le muhtésib entra : il venait rendre compte au pacha de l'exécution d'Hassan, à laquelle il avait présidé, et se répandit en invectives contre le consul anglais, et en éloges sur la bonne contenance qu'avait faite le supplicié. Ben-Abbas écouta le récit du muhtésib sans l'interrompre une seule fois; mais ses lèvres contractées prenaient par instants une singulière expression de méchanceté; son œil fauve roulait dans son orbite d'une manière sinistre. Il y avait longtemps qu'il haïssait sir Herwart, dont il avait ou croyait avoir reçu mille outrages; ce dernier com-

blait la mesure. Lui avoir refusé la grâce d'Hassan, et s'être fait lui-même justice, au mépris de son autorité, c'était là un double affront qui criait vengeance. L'iman, en lui répétant sa conversation avec le consul, avait envenimé, bien loin d'adoucir, les paroles de guerre dont il était porteur, et chacune de ces paroles était tombée sur le cœur ulcéré du More comme des gouttes d'huile brûlante sur une plaie vive. Mais ce qui ajoutait à sa colère était le sentiment de son impuissance : il avait le bras trop court pour atteindre jusqu'à ces insolents consuls dont la présence à Tétuan était pour lui un opprobre et comme les vivantes limites de son pouvoir. Que pouvait-il contre eux et contre le plus altier de tous, puisque l'empereur lui-même avait plié devant lui? Ben-Abbas renferma ces pensées dans le plus profond de son cœur, craignant de trahir aux yeux du muhtésib le secret de son infériorité. Resté seul, il demeura quelque temps plongé dans une méditation vindicative, et, semblable à la montagne en travail, ce grand ressentiment n'enfanta qu'une misérable chicane de procureur.

Ben-Abbas fit venir son trésorier : Salomon, lui dit-il aussitôt qu'il entra, combien le consul anglais nous doit-il?

Salomon Coriath se présenta pieds nus et ses souliers à la main, avec toutes les marques du plus profond respect. Il portait l'uniforme complet de sa caste : son *soulham* noir, agrafé sur l'épaule comme la toge romaine, lui tombait tout droit jusqu'aux talons; son corps, tout d'une venue, était aussi sec

que celui du pacha était énorme, et ses deux longs bras maigres, serrés étroitement dans des manches de drap collantes, lui donnaient une attitude gauche et ridicule; il ne savait jamais qu'en faire : tantôt ils pendaient niaisement contre ses cuisses, tantôt ils se dressaient en l'air comme les ailes d'un télégraphe; tous leurs mouvements étaient faux et empruntés. Sa petite tête, posée sur un cou trop long, comme sur un socle disproportionné, était couverte de cheveux plats et luisants appliqués sur les tempes comme des sangsues, dont ils avaient la couleur et les reflets humides et verdâtres. Son front pointu se renflait outre mesure aux régions où les phrénologistes placent les organes du calcul et de la propriété; ses joues étaient blêmes; son nez, effilé et fortement arqué, ombrageait une bouche qui n'avait jamais ri, et une barbe de bouc pendait à son menton saillant : ses yeux baissés avaient toujours l'air de demander grâce; ils ne regardaient jamais en face; mais quand ils s'animaient, et cela n'arrivait qu'au cliquetis des piastres, ils brillaient comme des escarboucles, et jetaient des étincelles comme ceux des chats dans les ténèbres.

Tel était Salomon Coriath, le Rotschild du Millah, l'associé, le caissier, le conseil et la victime de Ben-Abbas. Cette longue figure efflanquée se courba trois fois en équerre avant de s'avancer dans l'appartement. Le pacha répondit par un signe de la main à ses prosternations réitérées, et, le faisant approcher de lui, il lui répéta sa question.

— Son compte est facile à faire, seigneur pacha. Il

l'a donc demandé?—Non; mais il ne sera pas mal de lui en rafraîchir la mémoire. — Voilà qui est bien pensé, seigneur pacha; car, depuis deux ans, nous n'avons pas trop vu la couleur de ses piastres. Ce n'est pas, ajouta-t-il aussitôt, car il ménageait tout le monde, ce n'est pas qu'il ne soit solvable, parfaitement solvable; seulement il est un peu lent.

Coriath, en prononçant ces mots, s'approcha d'un vaste bahut des profondeurs duquel il retira une liasse de papiers.

— Voici nos titres, continua-t-il en les compulsant un à un avec une attention toute judaïque. Ils sont inattaquables. Ce n'est pas que le consul anglais soit homme à nier sa dette; mais il est toujours bon d'être en règle. Je trouve d'abord un petit reliquat de cinq cents piastres sur les vieux comptes. Suit premièrement : Loyer du jardin impérial, deux ans échus, trois mille piastres; plus, pour avoir obtenu la permission d'en élever les clôtures et pour intérêts de l'arriéré, mille piastres. Secondement, cession d'un terrain pour agrandir le consulat britannique, deux mille piastres; intérêts de ladite somme, quinze cents piastres. Tertio, exportation de divers chevaux avec autorisation impériale, cinq cents piastres. Quarto, pour une chasse au mont Akbar, licence, droits de battue, dégâts, accidents, etc., quatre cents piastres. Une dite chasse au mont Negrona, trois cents cinquante piastres.

La lecture dura longtemps; car la liste était nourrie, et de droits en droits, de licence en licence, on arriva à la somme de neuf mille sept cent piastres.

— Auxquelles, dit le juif, nous ne risquons rien d'en ajouter trois cents pour avoir attendu et pour faire le nombre rond de dix mille. — C'est bien cela, dit le pacha d'un air impassible; mais avant d'aller plus loin, dis-moi donc, mon cher Coriath, combien je te dois, moi; car nous avons aussi un petit compte à régler ensemble. — A cette question inattendue, le juif pâlit; il vit venir de loin le coup qui le menaçait, et chercha à le parer sans en avoir l'air.

— Rien ne presse, seigneur pacha, répondit-il d'un air aussi naturel que son effroi le lui permit; nous réglerons cela plus tard. — Non, non; j'aime à terminer chaque affaire à son temps. Voyons, as-tu tes papiers? — Ils sont chez moi, seigneur pacha. — N'importe; à défaut de papiers, ta mémoire est bonne, et si elle faillit, la mienne viendra à ton aide. Je vais commencer : tu me redresseras si je me trompe. D'abord, la douane te doit, pour tes appointements arriérés, deux mille cinq cents piastres, et moi, je t'en dois autant pour ta part dans les bénéfices communs. Je n'ai pas gagné une once de plus, foi de musulman, et je te traite sur le pied d'une égalité parfaite. Mon compte n'est-il pas juste? — Parfaitement juste, seigneur pacha, parfaitement juste, sauf quelques légères omissions : par exemple, votre seigneurie oublie notre dernier envoi de bœufs à Gibraltar.

—Ah! oui; mais c'est peu de chose, une centaine de piastres, n'est-ce pas? — Mais il me semble que votre seigneurie en a touché deux mille, ce qui en ferait mille pour moi, suivant nos conventions. —

C'est beaucoup, Coriath ; mais je ne veux pas marchander avec toi. Va pour mille piastres. — Je prendrai la liberté de rappeler encore à votre seigneurie notre petite opération de l'année dernière sur les laines de Tafilet.—Comment ! cette affaire n'a pas été réglée? C'est un oubli impardonnable. As-tu les chiffres exacts? — Quatre mille piastres, seigneur pacha. — Impossible, mon cher Salomon ; cette fois ta mémoire est en défaut. — Pardon, seigneur pacha ; je m'en souviens très-bien. D'ailleurs, ajouta-t-il en tirant de la poche de son soulham un énorme portefeuille de cuir noir, j'ai là les pièces. — Elles n'étaient donc pas chez toi, comme tu le disais? — Je croyais bien, foi d'Israélite, les avoir laissées au Millah. — Voyons ces chiffres.

Coriath tira de son portefeuille un papier qu'il présenta au pacha. Celui-ci le parcourut des yeux, mais pour la forme seulement, car sa mémoire était aussi sûre que celle de son associé, et les chiffres y étaient gravés en caractères indestructibles.—Allons, dit-il en lui rendant le papier, tu as encore raison. J'ai tant d'affaires dans la tête, que celle-là m'avait échappé. Ce sont deux mille piastres de plus à porter à ton crédit.

La facilité inaccoutumée de Ben-Abbas était de mauvais augure, et donnait la fièvre au pauvre Salomon, car il prévoyait le dénoûment de cette scène ; ce dénoûment le faisait frémir. Il essaya un dernier effort, un effort désespéré, pour détourner l'orage prêt à fondre sur lui.

— Mais pourquoi, dit-il, seigneur pacha, vous oc-

cuper de cette affaire à présent? Je vous répète que rien ne presse; je n'ai pas besoin de mon argent; il est plus en sûreté dans vos mains que dans les miennes.
— Maintenant, reprit Ben-Abbas sans avoir l'air de l'entendre, tu m'as fait quelques petites avances; puisque tu as là tes papiers, voyons les sommes exactes.

Force fut bien au pauvre patient de s'exécuter; il produisit ses titres comme un homme exhiberait sa sentence de mort.

— C'est bien, dit l'impitoyable bourreau après les avoir lus jusqu'au dernier; je vois avec plaisir que tu mets de l'ordre dans tes affaires; tes titres sont parfaitement en règle, et je reconnais avoir reçu de toi, en diverses occasions, la somme de seize cents piastres. Je pourrais bien te chicaner sur les intérêts et sur la commission que tu t'attribues; mais j'admets tes calculs les yeux fermés; je suis ton débiteur de neuf mille six cents piastres. Tu ne diras pas, je l'espère, que tu fais de mauvaises affaires avec moi. — L'ai-je dit, seigneur pacha? je n'ai jamais dit cela.

Coriath serra précipitamment ses papiers dans son soulham, et se mit à parler d'autre chose, espérant encore détourner l'attention de Ben-Abbas, et en être quitte cette fois pour la peur. Il se trompait. Le pacha suivait son idée, et reprit avec son effrayante impassibilité : Coriath, il me vient une idée : le consul anglais me doit dix mille piastres, je t'en dois neuf mille six cents; donne-moi ton reçu, et je te cède ma créance; ce sont quatre cents piastres que tu gagnes; tu m'en tiendras compte plus tard. — Malheur à moi!

s'écria l'infortuné juif en se prenant la tête dans les deux mains, voilà le coup que je redoutais. Je suis un homme perdu, un homme ruiné, un homme mort! Que vous ai-je fait, seigneur pacha, pour que vous me réduisiez à la mendicité? Mais considérez donc que je suis un pauvre père de famille, que je n'ai pour vivre que mon industrie, que l'argent est rare au Millah, et que celui que vous m'enlevez est le fruit de mes sueurs, le pain de mes enfants.—Ah çà! dis-moi, est-ce que tu deviens fou? Qu'as-tu donc à te lamenter? et qu'est-ce que ma proposition a de si terrible? Au lieu de te plaindre, tu devrais bien plutôt me remercier. Ce que j'en fais est pour t'obliger. Que crains-tu? Ne viens-tu pas de me dire toi-même que tu tenais le consul anglais pour un homme très-solvable?—Il peut l'être pour l'empereur, pour vous, seigneur pacha, il ne le sera pas pour un pauvre Hébreu comme moi, et s'il s'exécute enfin, ce ne sera qu'après des années et des années. — Ce n'est pas là la question, répondit Ben-Abbas avec son imperturbable sang-froid : tu m'as dit toi-même tout à l'heure que tu n'avais pas besoin d'argent; et si tu éprouves quelques retards, les quatre cents piastres de surplus sont là pour t'en dédommager. Avoue que tu as pris l'alarme sans cause, et concluons tout de suite cette petite affaire.

Après les premières exclamations que le désespoir avait arrachées à Coriath, il était tombé dans un morne silence. A la douleur de se voir dépouillé vint se joindre la crainte d'avoir offensé le pacha, et il comprit qu'il risquait de tout perdre en refusant ce

qu'on lui offrait. Sa conscience d'ailleurs n'était pas en repos. Il s'en fallait bien qu'il fût à découvert autant qu'il le disait. Aussi habile à exploiter sa charge de trésorier que Ben-Abbas son pachalik, il n'avait pas les mains tellement nettes, et ses bénéfices n'étaient pas tellement licites, qu'il n'eût rien à redouter d'une enquête, si le pacha se mettait de mauvaise humeur. Or, dans ce cas, il s'exposait à perdre, non-seulement ses dix mille piastres, mais sa place, et, avec ses profits passés, ses profits futurs. Il se résigna donc à accepter de la main qui pouvait tout lui prendre ce qu'elle voulait bien lui laisser. Il donna quittance au pacha, et reçut en échange la dette du consul.

— Après tout, pensait-il pour se donner du cœur, un consul anglais ne peut faire banqueroute; son gouvernement est là pour payer; et si l'on me fait attendre le capital, je me rabattrai sur les intérêts. — A propos, dit Ben-Abbas en passant tranquillement dans sa ceinture le reçu de son créancier, on m'a dit que tu allais marier ta fille? — Et avec qui, seigneur pacha? — Avec le fils de Bendelaq. — Oh! c'est une vieille affaire; il en avait été question autrefois; mais je ne suis pas assez riche pour doter ma petite Simka, et Bendelaq n'est pas raisonnable. D'ailleurs, depuis que son fils s'est fait taleb et qu'il vit parmi les chrétiens, il a l'air de mépriser ses frères : on ne le voit plus paraitre au Millah. — Est-il vrai qu'il s'obstine à porter, au mépris de la loi, le costume européen? — Rien n'est plus vrai, seigneur pacha; il dédaigne l'habit qu'ont porté ses pères, et

non-seulement leur habit, mais leurs mœurs et leur religion. Il dort sous le toit de nos ennemis, il s'assied à leur table, il monte leurs chevaux. Comment voulez-vous que je donne ma fille à un apostat? — Mais on le dit riche, du moins son père l'est. A combien estime-t-on sa fortune au Millah?

Ben-Abbas touchait là une corde délicate. Quelque jalousie que les enfants d'Israël nourrissent les uns contre les autres, l'esprit de corps l'emporte toujours sur leurs inimitiés particulières quand ils sont en présence de l'oppresseur commun, et ils ne se dénoncent pas, de peur d'être dénoncés.

— Entre nous, seigneur pacha, répondit Coriath d'un air bonhomme, je ne crois pas le père Bendelaq aussi riche qu'on le fait. Ne vous fiez pas à ce qu'on vous dit de nous : il n'y a pas de grandes fortunes au Millah, à peine y a-t-on le nécessaire. Toutes les histoires qu'on vous raconte sur nos prétendus trésors ne sont que des exagérations aussi folles que malveillantes, des contes inventés pour nous nuire. Moi, par exemple, on vous a dit, j'en suis sûr, que j'étais plus riche que le grand roi dont je porte le nom : eh bien, seigneur pacha, je suis pauvre comme Job. Ces dix mille piastres que vous me devez... que vous venez de me rendre, veux-je dire, sont tout ce que je possède, encore en dois-je les trois quarts, et le reste est engagé dans mon pauvre petit commerce.

Le pacha crut ou ne crut pas la complainte du nouveau Jérémie; mais il cessa son interrogatoire et le congédia, en se félicitant intérieurement d'avoir attaché une harpie insatiable aux flancs de son en-

nemi. Il n'avait pas trouvé d'autre vengeance ; mais c'était pour lui plus qu'une vengeance, c'était une bonne affaire. En y réfléchissant, l'idée lui vint de la rendre meilleure encore en reprenant d'une main à Coriath ce qu'il venait de lui donner de l'autre. Il appela un de ses officiers :

Le consul anglais, lui dit-il, me doit dix mille piastres, c'est-à-dire qu'il les doit à l'empereur, mais c'est la même chose : va lui dire que j'ai reçu l'ordre de les toucher, et que je les attends. Surtout, sois prompt dans ton message.

Il paraît que la mission de l'officier avait eu plus de succès que celle de l'iman ; car le soir même on frappait à coups redoublés à la porte de la Kassaba. Il n'y avait qu'Herwart ou quelqu'un des siens qui pût s'annoncer avec tant de fracas. On ouvrit, c'était Dick. L'œil rond du pacha brilla d'une indicible joie, et quelque chose qui ressemblait à un sourire passa sur ses lèvres minces. Dick lui apportait ses dix mille piastres.

— Sa seigneurie, lui dit-il d'un ton délibéré, ne vous envoie pas ses salutations, parce qu'elle a pensé que vous n'auriez le loisir ni de les recevoir ni de les rendre, attendu qu'il vous faudra du temps pour faire passer au trébuchet chacun de ces petits morceaux de métal. D'ailleurs, il y a des gens entre lesquels le silence est la meilleure civilité, et l'homme qui paye est toujours assez poli.

Dick aurait pu chanter longtemps, et sur une gamme encore plus irrévérencieuse, sans attirer l'attention de Ben-Abbas : le bruit argentin des piastres

couvrait sa voix, et, apprivoisé par cette musique enchantée, comme les bêtes féroces par la lyre d'Orphée, l'avare pacha ne sentait pour le moment dans son cœur ni vengeance ni rancune.

— Vous direz à votre maître, dit-il enfin après avoir reconnu la somme pièce à pièce, que je n'ai pas ses titres sous la main; en attendant que je les lui renvoie, voici mon reçu.

Dick prit la quittance écrite et signée devant lui de la main du pacha, et sortit de la Kassaba en traitant d'impudents les créanciers qui se permettaient de réclamer leur argent, et de fous les débiteurs qui avaient la naïveté de payer leurs dettes.

VIII. — UNE EXPLICATION.

L'habitation du jardin de l'empereur n'était point en rapport avec l'étendue du parc; ce n'était qu'un pavillon irrégulier, à un seul étage, couronné par une terrasse, comme toutes les maisons mores, et composé de cinq ou six pièces fort petites; mais il était meublé avec une recherche extraordinaire. Autant l'extérieur était négligé, autant l'intérieur était soigné. On ne pourrait dire qu'il y régnait un luxe oriental, car, à l'exception des tapis, qui étaient persans ou turcs, toutes les parties de l'ameublement

étaient européennes et sortaient des premiers ateliers de Londres. La petite-maitresse la plus raffinée de l'aristocratique Belgrave-square eût pu se croire là chez elle : les meubles les plus inutiles, les superfluités les plus chères, étaient répandues partout avec l'aveugle prodigalité de l'amour.

Une des pièces, qui servait de bibliothèque, était enrichie des productions les plus récentes de la littérature européenne : les romans à la mode et les poëtes s'y trouvaient réunis dans les éditions les plus riches et reliés magnifiquement. Des albums, des vues, des gravures de toute espèce, étaient jetés avec profusion sur des tables incrustées. On voyait ailleurs des pinceaux, des palettes, tous les objets nécessaires à la peinture, et un piano du dernier goût gémissait sous le poids de partitions nouvelles; mais le piano était silencieux, et les palettes n'avaient jamais été chargées.

Thécla se tenait de préférence dans un petit boudoir de plain-pied, tendu de soie bleue, et donnant sur les orangers du jardin. Elle était assise près de la fenêtre, un livre à la main; mais elle ne lisait pas; ses yeux distraits erraient sans but dans le vide immense des cieux. Sa tête blonde se penchait sur son sein brisé de soupirs; puis elle la relevait brusquement, et reprenait son livre oublié sur ses genoux, comme si, réveillée en sursaut au milieu d'un cauchemar, elle eût voulu chasser les visions qui l'obsédaient; mais elle retombait, le moment d'après, dans sa rêverie, et n'en sortait de nouveau que pour y retomber encore. Toute sa personne respirait une indi-

cible tristesse. La petite autruche apprivoisée s'était approchée de la fenêtre, et becquetait les vitres pour attirer son attention, mais elle ne l'obtint pas; et, repliant tristement son long cou, l'oiseau désappointé cacha sa tête sous son aile et s'assoupit.

Herwart entra. Thécla ne quitta point, pour le recevoir, sa morne attitude, et il s'assit en face d'elle sans qu'elle eût abandonné, je ne dis pas sa lecture, mais son livre; à peine échangèrent-ils d'abord quelques monosyllabes; un embarras, un froid glacial régnait des deux côtés. Thécla évitait les yeux d'Herwart, qui ne cherchait pas les siens : c'était à celui des deux qui ne parlerait pas.

—C'est donc un défi de silence? s'écria tout à coup Herwart avec une impatience concentrée. Thécla, parlez-moi, il faut absolument que vous me parliez; j'aime mieux entendre vos plaintes et vos reproches que de vous voir ainsi absorbée en vous-même et plongée dans les abîmes. — Je n'ai rien à vous dire; vous savez bien ce que j'ai.

Ces paroles froides et le ton plus froid encore dont elles furent prononcées traversèrent le cœur d'Herwart comme une lame acérée : il retomba sur lui-même, se prit la tête dans les deux mains, et l'explication qu'il avait provoquée en resta là, soit que l'un craignît de parler, soit que l'autre craignît d'entendre, ou qu'ils sussent trop bien tous les deux ce qu'ils avaient à se dire. Herwart n'était pas homme à rester longtemps en dedans, et sa violence naturelle ne s'accommodait pas du silence; il se leva bientôt, et se promena à grands pas, comme il faisait toujours quand il était agité.

— Cette vie est horrible, s'écria-t-il avec emportement; cette vie est impossible; voilà trop longtemps qu'elle dure et que nous sommes là à tourner et retourner sur nous-mêmes; il est temps de sortir de ce cercle odieux, et de faire enfin un pas en avant. — Vous voulez dire en arrière, répondit Thécla avec une sorte de sécheresse. — Moi! reculer, après m'être avancé jusque-là? jamais! — Alors ne vous plaignez que de vous, et sachez vous résigner au mal dont vous êtes l'auteur. — Vit-on jamais tant d'opiniâtreté dans un corps si frêle! Vous êtes donc décidée à faire votre malheur en faisant le mien? — Je suis décidée à sortir d'ici; et comme il n'y a que vous qui puissiez m'ouvrir avec honneur la porte que vous avez fermée sur moi, j'attends qu'il vous plaise de le faire. Je veux une liberté sans condition. — Votre liberté n'est plus dans mes mains, elle est dans les vôtres. Une fois entrée ici, vous n'avez qu'un seul moyen, un seul, d'en sortir noblement aux yeux du monde, et je vous aime trop, Thécla, pour souffrir que vous sortiez de chez moi avec une tache au front; il faut que votre nom soit aussi pur que votre âme. —Il le sera, si vous le voulez. Ma présence ici est encore un mystère : on me croit au pouvoir des Mores. Il dépend de vous et il vous sera bien facile de préparer ma délivrance et de me ménager un retour honorable au milieu des miens. Vous n'avez que trop de ressources dans l'esprit; puisque vous avez trouvé un expédient pour m'enlever ma liberté, vous en trouverez bien un autre pour me la rendre. — Tout cela serait facile, en effet, si je le voulais; mais je ne

le veux pas. Rien, jamais, non, rien ne pourra me faire consentir à vous perdre. La vie que nous menons ici est la plus misérable des vies; eh bien, j'aimerais mieux la faire encore vingt ans que de vous voir sortir de cette enceinte telle que vous y êtes entrée. Vous vous plaignez d'être ma prisonnière; mais ne suis-je pas aussi votre prisonnier? Et ce n'est pas mon corps seulement qui est dans vos fers, c'est mon âme, c'est mon être tout entier. Pourtant, je n'aspire pas à rompre ma chaîne, moi; consentez seulement à rompre la vôtre; vous le pouvez d'un mot : Thécla, soyez ma femme. — Je vous croyais un homme fier, vous ne l'êtes pas, et vous m'avez entraînée dans un guet-apens. Quoi! c'est vous, Herwart, qui me placez dans une pareille alternative? Allez, vous rougiriez tout le premier d'un consentement extorqué par un moyen si indigne de vous. — Il est donc bien vrai que vous ne m'aimez plus? votre cœur est froid et muet; vous ne voyez plus qu'une contrainte dans ce qui devrait être un désir. Naguère encore n'était-il pas question entre nous de liens indissolubles, d'une éternelle union? De pareils mots ne sont-ils pas des engagements? les espérances ne sont-elles pas des promesses? Vous me trompiez donc, Thécla?—Je me trompais moi-même.—Puis-je admettre une si banale excuse?—Elle est sincère pourtant et légitime. Comment aurais-je pu prendre des engagements? nous nous connaissions à peine, nous ne nous connaissions pas.—Et maintenant que nous nous connaissons, vous ne voulez plus m'appartenir et porter mon nom? — Je ne le puis,

je ne le dois pas. — Vous aimez donc ailleurs?
Ce mot, ou plutôt ce cri accusateur, fit sur Thécla l'effet d'une explosion qui aurait détonné tout d'un coup à ses oreilles; elle tressaillit, rougit beaucoup, puis pâlit aussitôt; et levant pour la première fois ses grands yeux bleus sur Herwart, elle les fixa sur lui avec une sorte d'inquiétude, cherchant à lire dans les siens s'il venait d'exprimer un reproche, un soupçon ou une simple crainte. Il y eut une pause, pendant laquelle ils restèrent plongés l'un et l'autre dans une immobilité inquisitoriale. Herwart fut, comme toujours, le premier à rompre le silence.

— Votre trouble vous accuse, reprit-il d'une voix terrible : vous aimez ailleurs, vous aimez Douglas.

Thécla parut soulagée d'un grand poids : elle respira plus à l'aise, et le calme de ses traits et de sa voix dissipa les soupçons de l'ombrageux Herwart.

— Dans la position où vous m'avez placée, lui répondit-elle avec une dignité froide, vous n'avez pas le droit de m'interroger, et moi, j'ai celui de me taire; mais je veux bien, cette fois, vous répondre : je n'aime point l'homme que vous dites, et je ne serai jamais sa femme.

— Mais alors je ne vous comprends plus. Si vous ne voulez pas être la femme de Douglas, pourquoi refusez-vous d'être la mienne? Un amour ne s'en va que chassé par un autre, et vous m'avez aimé, Thécla, vous m'avez aimé, j'en suis sûr; j'ai besoin de le croire, pour vous et pour moi. Pourquoi ne m'aimez-vous plus? — Ce n'est pas moi qui ai cherché cette expli-

cation; mais, puisque vous l'avez soulevée, je l'accepte, et je vais vous ouvrir mon cœur comme à un ami; je dis un ami, Herwart; car, malgré vos violences et vos procédés tyranniques, je vous estime encore assez pour vous donner ce nom et pour vous en croire digne; je reprends les choses à leur origine. J'étais occupée de vous avant de vous connaître, et tout le mal qu'on en disait en ma présence faisait sur moi un effet contraire à celui qu'on croyait produire; j'étais sûre qu'on vous calomniait, parce qu'on vous enviait, et que vous étiez victime de préventions haineuses; vous m'intéressiez vivement, je désirais vous connaître, et je regrettais que la haine de mon père vous éloignât de notre maison. Je me rappelle le jour et le lieu où nous nous rencontrâmes pour la première fois, et ce souvenir est encore pour moi plein de charmes. Qui m'eût dit, hélas! que cette première rencontre dût m'amener ici! et pourquoi faut-il que la plus belle aurore soit suivie d'un jour nébuleux! — Mais qui donc a soulevé ces nuages? que vous ai-je fait? quel reproche ai-je mérité? n'ai-je pas été fidèle? Mon cœur n'a point changé; je suis le même qu'au premier jour; et si vous êtes ici, c'est que je vous ai trop aimée. — Je ne vous fais point de reproches, je ne récrimine point, je raconte les choses comme elles se sont passées; c'est la fatalité, je veux dire mon inexpérience, qui a fait tout le mal. J'étais seule, ennuyée des vulgaires hommages dont on me poursuivait; je ne trouvais chez mon père ni sympathie ni intelligence; tous nos goûts étaient contraires; les siens me répugnaient, et j'aurais en vain es-

sayé de lui faire comprendre les miens. Mon présent était morne, décoloré; mon avenir, cet avenir que je m'étais créé si beau dans mes rêves, se désenchantait tous les jours; quoique si jeune, j'étais déjà désabusée; la foi s'éteignait dans mon cœur comme un flambeau qui n'a plus d'aliment. C'est alors que je vous vis; vous me fîtes entendre un langage tout nouveau, et en vous écoutant mes rêves se convertissaient en espérances. Je vous crus sur parole : vous étiez un homme, vous parliez avec autorité, avec science; je n'étais qu'une enfant ignorante et pleine de chimères; je ne savais rien par moi-même. Je me repris à la vie avec confiance, et je vous suivis, avec l'imprévoyance et l'abandon d'une première émotion, dans le monde inconnu où vous m'entraîniez. Herwart, appelez-vous cela des engagements? — Poursuivez, répondit-il d'une voix sombre; je me sens la force de vous écouter jusqu'au bout. — Ces premiers temps furent doux; pourquoi vous le cacherais-je? Je ne fais point avec vous de fausse fierté, je veux être vraie et sincère : vous étiez si supérieur à mon ridicule entourage, que j'étais flattée d'avoir été distinguée par vous. Les mêmes mots qui dans la bouche des autres m'avaient paru si fastidieux, si fades, se transformaient dans la vôtre, et prenaient sous votre plume un sens nouveau, une irrésistible éloquence. Le secret profond de nos rapports, la rareté de nos rencontres, notre correspondance occulte, nos conversations furtives, tous ces mystères étaient autant d'aiguillons qui piquaient mon imagination romanesque, et le prestige en dura d'autant

plus. Je ne sais si c'était là de l'amour; mais j'étais plus heureuse que je ne l'avais jamais été, quoique ce bonheur eût déjà des ombres. Ce que j'avais ouï dire autrefois de vos humeurs violentes et hautaines ne m'avait point effrayée; ce que j'en vis moi-même à nos débuts ne m'effraya pas davantage; ces airs sauvages ne vous messeyaient pas: il me semblait même, tant j'étais enfant, que vos défauts étaient ce que j'aimais le mieux en vous, et que, plus parfait, vous m'eussiez moins plu. Pourtant je finis par m'apercevoir que je subissais à mon insu l'influence commune; la timidité entrait pour beaucoup dans le trouble que m'inspirait votre présence; je n'étais pas à l'aise avec vous, et lorsqu'un jour je voulus enfin me rendre compte de ce que j'éprouvais, je trouvai qu'il y avait dans mon sentiment pour vous quelque chose qui ressemblait à de l'effroi. Vous aviez des mots durs, souvent des soupçons injurieux; au moindre doute, à la plus légère contrariété, vous vous emportiez, et vos lettres étaient pleines de colère. L'avenir commença dès lors à ne plus me paraître aussi facile, et les clartés bienheureuses que vous aviez rallumées à mes yeux s'éteignaient une à une, et me replongeaient dans les ténèbres.—Puisque vous avez tant de sang-froid, soyez du moins juste; mes doutes, mes soupçons n'étaient-ils pas naturels? Quel homme, à ma place, n'en eût été tourmenté? Nous nous voyions à peine, toujours chez des tiers, jamais seuls; vous vous refusiez constamment à des entrevues que je désirais ardemment, et qui eussent été pour vous sans danger; et pendant qu'irrité de vos refus, de vos alar-

mes féminines, je me rongeais loin de vous dans la plus effroyable des solitudes, je savais ce Douglas à vos côtés : il vous voyait, vous entretenait tout à loisir; votre père lui-même favorisait, encourageait ses assiduités; et vous ne vouliez pas que je m'inquiétasse! Ah! vous ne comprenez pas la jalousie, vous n'avez jamais aimé. — N'aviez-vous pas ma parole? Vous ne croyiez donc pas à mon honneur?—Je croyais votre parole sincère au moment que vous me la donniez; mais les femmes sont si mobiles! leur vie tout entière se concentre dans la minute présente, leur cœur est un ciel qui change au moindre souffle, un regard les éblouit, un mot heureux les entraîne. Vous n'aimez pas Douglas, vous me le dites, je vous crois; mais il vous aimait, lui, il est jeune, il est beau, il était toujours là. Qui sait, me disais-je dans mes angoisses, si, à force de soins et d'assiduités, il ne finira pas par l'éblouir, par l'entraîner? — Vous avez une bien triste opinion de mon sexe. A quelle école l'avez-vous donc étudié? — Plût à Dieu, Thécla, que vous fussiez la première femme que j'eusse jamais connue! je n'aurais pas usé ma vie à la poursuite d'un bonheur impossible. Vous me trouvez sévère pour votre sexe; rendez-moi ce témoignage que je ne le suis pas moins pour moi-même, et que je n'ai jamais manqué de sincérité. Je connais mes defauts, j'en ai d'énormes. On m'a nourri de fiel, et le fiel a passé dans mes veines; aigri par une persécution qui a commencé avec la vie et par une lutte qui dure encore, mon caractère est ombrageux, difficile, je le sais, et, loin de nier mes imperfections, j'ai été le

premier à vous les découvrir; mais vous refusiez de les voir, vous les aimiez, disiez-vous, vous ne vouliez pas que je m'en corrigeasse. Tout d'un coup votre langage a changé : ces défauts que vous aimiez ont cessé de vous paraître aimables, le reproche est monté sur vos lèvres. C'est dans ce temps-là même que Douglas était le plus assidu. Que devais-je conclure d'une coïncidence si alarmante? Que vous teniez la balance égale entre nous, et que vous faisiez des parallèles. Je n'étais plus la pensée unique, j'avais un rival : aimé ou non, il était entre nous, et projetait sur moi des ombres que sans lui vous n'auriez jamais vues. Voyez si mes jalousies n'étaient pas fondées, et si mes plaintes étaient injustes!

— Je vous répète que Douglas n'était point un rival; ce n'était pas entre vous et lui que je faisais des comparaisons, mais entre vous et moi. En vous connaissant davantage, j'avais découvert entre nos caractères des abîmes que je n'avais pas aperçus d'abord. Vous n'auriez point été heureux avec moi, et j'aurais été malheureuse avec vous; nous étions dans un défilé sans issue, il fallait bien revenir sur nos pas. D'ailleurs nos rapports étaient faux, et il me semblait que vous ne teniez pas beaucoup à les fixer, puisque, pour m'obtenir de mon père, vous n'aviez pu vous résigner à faire une démarche ouverte et à passer par où tout le monde passe. — Je ne suis pas tout le monde, moi; ce qui convient à un autre ne me convient pas. Vous demander à votre père! y pensez-vous? Pour recevoir un refus, n'est-ce pas? N'avais-je pas, dès le premier jour de notre liaison

mystérieuse, tenté une réconciliation avec lui? Vous savez comment il a reçu mes avances. La rancune de ce vieillard entêté est aussi implacable qu'elle est puérile; et, se fût-il humanisé jusqu'à écouter ma demande, il n'eût pas manqué de prétextes pour la rejeter; mes affaires étaient dès lors embarrassées; il m'eût fallu souffrir son contrôle, ses inquisitions; et tout cela pour essuyer un affront; car Douglas est, aux yeux de votre père et du monde, un meilleur parti que moi, il est le plus riche héritier de Gibraltar. Me voyez-vous, moi qui vous parle, subir l'ignominie d'un refus, et céder la place à un jeune fat? Quelle joie pour toute cette valetaille consulaire, qui me rend en haine tout le mépris qu'elle m'inspire, et dont je suis si honteux de porter la livrée! Ah! Thécla, vous êtes bien peu soigneuse de ma dignité. — Votre orgueil la garde si bien qu'elle n'a pas besoin d'autre égide. Mais vous êtes bien dur, Herwart, vous êtes sans charité pour vos semblables. — Mes semblables!..... Ce mot me choque; les semblables sont ceux qui se ressemblent, et je me flatte de ne pas ressembler au gros troupeau..... Mais ne suis-je pas fou de disputer ici sur les mots, lorsque tant de soins, et de bien plus sérieux, nous réclament! Quoi! parce que je ne me suis pas jeté au-devant d'un refus certain, je n'ai pas fait assez pour vous obtenir? quelle ingratitude! quelle injustice! J'ai joué pour vous ma carrière, mon avenir, tout ce qu'un homme peut perdre; je suis prêt à les jouer encore, et je n'ai pas assez fait! — Vous auriez fait plus en faisant moins, répondit Thécla en tournant à l'ironie : je ne

suppose pas que vous exigiez de la reconnaissance pour m'avoir ravi ma liberté, mon repos, mon honneur peut-être. Ah! ne vous vantez pas de ce que vous avez fait. — Vous m'apparteniez, Thécla, et vous ne vouliez pas que je disputasse mon bien à ceux qui me l'arrachaient! car enfin qu'alliez-vous faire à Gibraltar? — Je l'ignorais alors. — Mais vous le savez maintenant. Le sacrifice était prêt, on n'attendait plus que vous pour le consommer; toutes vos résistances se seraient brisées impuissantes contre l'opiniâtreté de votre père, il vous aurait bien forcée à l'obéissance. — Vous devriez savoir, depuis que vous me connaissez mieux, que ma volonté n'est pas si souple. Non, ce mariage n'aurait point eu lieu. Votre violence était inutile; au lieu de la justifier, cherchez plutôt à vous la faire pardonner en la réparant. — Ah! vous me l'auriez déjà pardonnée si vous m'aimiez, car elle porte avec elle sa propre excuse. Elle vous prouve la force de mon amour et quel prix j'attache à vous. Je le vois trop, ce n'est pas cette action qui vous a détachée de moi, vous l'étiez auparavant, et la fierté n'a parlé si haut dans votre cœur que parce que l'amour en était sorti; mais il y rentrera, Thécla, il faut qu'il y rentre. Les passions à votre âge ne s'éteignent pas ainsi, elles peuvent sommeiller, elles se réveillent infailliblement; la nôtre était à peine éclose, laissez-lui le temps de fleurir et de porter ses fruits. Une femme ne saurait vivre sans amour; et qui aimeriez-vous donc si vous ne m'aimez pas? — Ne vous enivrez pas trop de vos espérances, car vous diriez ensuite que je vous ai fait des promesses.

Thécla ne répondit plus : elle n'avait plus rien à dire. Le silence était son arme offensive et défensive, et son dernier retranchement lorsque Herwart tournait à la violence, ou, ce qui était pis pour elle, à la tendresse. Elle ne l'aimait pas; il parlait en vain; toutes ses phrases se brisaient contre ce terrible fait, comme le flot vole en poussière contre un rocher de granit. Elle reprit son livre, pour lui témoigner que cette explication avait assez duré, et que, se prolongeât-elle indéfiniment, elle n'aurait et ne pouvait avoir aucun résultat. Je veux sortir d'ici sans conditions ! était son premier mot et son dernier; celui d'Herwart était : Soyez ma femme ! Il n'y avait aucune transaction, aucun terme moyen possible entre ces deux volontés également inflexibles, l'une dans son insistance, l'autre dans son inertie; et les jours passaient sans que le lendemain amenât de changement dans la position de la veille. Ils se retrouvaient toujours au même point. De plus en plus embarrassant, le tête-à-tête devenait odieux à Thécla et ridicule pour Herwart. Il le sentait bien lui-même, et l'on devine l'effet qu'un pareil sentiment devait produire sur une âme aussi hautaine. La résistance de sa captive, et surtout son silence, l'exaspéraient; quelque contrainte que l'amour lui imposât, car cette fois il aimait sérieusement, il était toujours au moment de s'échapper à lui-même, et il ne s'échappait que trop souvent. Quand il vit Thécla décidée à couper court à une conversation devenue inutile, il s'emporta, se répandit en plaintes amères contre sa froideur, sa mobilité, son entêtement; il poussa la colère jusqu'à

la menace, il fit appel à la terreur, il parla de vengeance. La captive était faite à ces orages; dans les premiers temps elle baissait la tête et les laissait passer; mais peu à peu elle s'était aguerrie, et ce jour-là elle était en proie à une irritation sourde qui la soutenait comme la fièvre soutient un corps faible.

— Vous ne m'intimidez plus, lui répondit-elle en dominant ses craintes. J'en appelle de votre colère à votre conscience. En vain froncez-vous le sourcil et me regardez-vous d'un œil enflammé; vous sentez bien au fond de votre cœur que vous avez tort, car vous êtes juste malgré vous.

Un bruit de voix parti du dehors suspendit ce drame insoluble : Herwart s'élança vers la fenêtre, et apercevant un habit rouge à travers les arbres, il pâlit de colère, et sortit précipitamment en fermant sur lui la porte à double tour. Il trouva la muette aux prises à l'entrée du jardin avec plusieurs officiers de la garnison de Gibraltar qui paraissaient vouloir forcer le passage; mais la négresse, fidèle à sa consigne, le leur disputait vaillamment; elle faisait le moulinet avec son long bâton, et poussait un cri guttural et inarticulé, plus effrayant que ses gestes furieux et ses effroyables contorsions.

— Pardieu! dit une voix quand parut Herwart, je savais bien qu'il y était; voilà son cheval attaché là-bas à un arbre. — J'y suis en effet, Messieurs, répondit Herwart en se contenant avec peine et en se plaçant sur la porte de manière à la boucher hermétiquement. Qu'y a-t-il de bon pour votre service? — Ne me reconnaissez-vous pas? répondit le major

Douglas, car c'était lui. Passant près de chez vous, nous venions vous demander l'hospitalité pour quelques instants; car nous sommes furieusement las. Tels que vous nous voyez, nous arrivons du Riff, où ces Messieurs ont bien voulu m'accompagner. Mais, hélas! notre campagne n'a pas été heureuse, et nous revenons comme nous sommes partis, sans nouvelles de ma chère Thécla. — Excusez-moi, Messieurs; il m'est impossible de recevoir votre visite, à moins que vous ne vouliez me la faire en marchant. Je repars pour Tétuan à l'instant même. Nous ferons route ensemble, si vous voulez bien.

Et, sans attendre leur réponse, il alla détacher son cheval, et sortit du jardin en faisant signe à la muette de tirer sur lui tous les verrous.

— Voilà, sur mon honneur, se disaient entre eux les jeunes gens, un représentant de la Grande-Bretagne qui en use cavalièrement avec les officiers de Sa Majesté. On pourrait bien mourir de soif à sa porte, qu'il ne vous offrirait le plus méchant verre de xérès, pas même le coup de l'étrier. S'il a pris, comme on le dit, les mœurs des Arabes, ce n'est toujours pas leur hospitalité. Il peut manger son revenu, mais il ne le fait pas manger aux autres. Que diable vient-il faire dans ce jardin stupide, en bonne fortune avec cette infernale muette? Il faut que le tête-à-tête soit bien doux, puisqu'il ne veut pas qu'on le trouble.

Sir Herwart n'entendait pas les lazzi des compagnons du major; il avait pris les devants avec celui-ci, et leurs chevaux marchaient de conserve. Douglas

était un grand blond de vingt-cinq ans, d'une constitution robuste et d'une santé florissante; mais c'était la figure la plus insignifiante de l'armée britannique. Son teint rose et blanc annonçait une béatitude intérieure que les passions n'avaient jamais troublée, et si ses yeux, d'un bleu de faïence, exprimaient quelque chose, c'était un parfait contentement de lui-même. Il existe de rival en rival une espèce de magnétisme répulsif qui les éloigne instinctivement l'un de l'autre, et qui les avertit, à défaut de preuves, qu'ils sont sur la même route et qu'ils aspirent au même but; mais Douglas n'avait jamais rien éprouvé de semblable. Il était doué d'une fatuité si naïve, d'une sécurité si aveugle, qu'il ignorait jusqu'au nom de la jalousie. Il ne supposait pas qu'on pût tenir vingt-quatre heures contre lui et que la balance ne penchât pas d'elle-même de son côté.

Rien ici, d'ailleurs, n'avait pu éveiller ses soupçons. Herwart était brouillé avec la maison d'Upsal, et n'y mettait jamais le pied. Thécla n'avait pas prononcé une seule fois son nom devant lui. S'ils se rencontraient en maisons tierces, leurs regards ne se cherchaient point, aucune intelligence ne paraissait entre eux; Thécla semblait même éprouver en sa présence un embarras, un malaise qui ne pouvait être joué par une âme aussi jeune, et que Douglas prenait tout naturellement pour un reflet des inimitiés paternelles. Herwart, de son côté, quoique dévoré souvent par la jalousie, était trop fier pour laisser deviner ses angoisses à celui qui les causait. Il

était rongé intérieurement, mais rien ne perçait au dehors. Son orgueil se refusait à reconnaître un rival dans un pareil fat; il ne voulait voir en lui qu'un obstacle auquel il ne songeait plus après l'avoir écarté. Douglas n'était plus à ses yeux superbes qu'un vaincu. Il le traitait comme tout le monde, sans affectation, sans réticence. Il n'était pas homme à abuser de la victoire, et son caractère, plus encore que la prudence, lui avait toujours interdit les airs blessants d'un conquérant et l'ostentation plus blessante encore d'une générosité dédaigneuse.

— Hélas! oui, mon cher consul, lui disait le major, je viens de faire un voyage inutile. Ces enragés Riffains sont impénétrables comme leurs montagnes; on n'en peut rien tirer. Pauvre Thécla! je donnerais mon sang pour l'arracher des mains de ses ravisseurs! N'est-ce pas une fatalité! Tout était prêt pour mon... pour notre bonheur, veux-je dire; c'est dans ce moment-là que le sort nous sépare, et quelle séparation! Chère petite! comme elle doit souffrir loin de moi! Elle m'aimait tant! — Et sans doute elle vous le disait? — Autant que les jeunes filles disent ces choses-là; elle me le laissait voir. Elle est si réservée, qu'elle a toujours peur qu'on ne la devine. Plaignez-moi, mon cher consul, j'ai perdu une femme comme je n'en retrouverai plus. — En effet, elle était très-bien. — Vous voulez dire qu'elle était charmante! Mais pourquoi donc ne lui parliez-vous jamais? Vous n'étiez pas galant. La boudiez-vous aussi? — Aux termes où j'en suis avec son père..... — Entre nous, le bonhomme ne vous porte pas dans son cœur, et il

voulait d'abord m'inspirer ses préventions contre vous; mais je prends toujours votre parti, ne fût-ce que pour l'honneur du lion britannique, dont vous êtes le digne représentant. — Et la fille, me haïssait-elle aussi? — Elle ne prononçait jamais votre nom. Vous sentez qu'au point où nous en étions nous parlions peu des autres. — C'est juste : parler de soi est le privilége des amoureux.

Tout en causant ils étaient entrés sous la porte de Tétuan.

IX. — LE MONT AKBAR.

Le mont Akbar est un vaste écueil isolé au milieu d'une plaine ondulée qui se déroule à l'ouest de Tétuan, de l'autre côté du fleuve Bonsfika; il est comme la sentinelle avancée du petit Atlas, à la chaine duquel il tient par une suite non interrompue de collines intermédiaires. Couvert d'une verdure puissante, il a l'apparence d'une immense forêt aérienne. Les arbres qui y dominent sont l'yeuse et le liége; il y en a d'énormes. La cognée n'a point encore porté le ravage et la destruction au milieu de ces hôtes privilégiés des solitudes atlantiques; leurs troncs et leurs bras noueux sont recouverts de mousse, de lichen; leurs têtes séculaires s'épanouissent dans la nue, et

forment, en s'unissant, de frais et impénétrables dômes. De grandes roches calcaires, dispersées à travers les arbres et jetées pêle-mêle les unes par-dessus les autres, semblent accuser quelque catastrophe effroyable, qui, déchirant tout d'un coup les flancs de la montagne, l'aurait bouleversée jusque dans ses dernières profondeurs. Ces masses tourmentées affectent toutes les formes, prennent toutes les attitudes : ici, elles se resserrent en étroits défilés; là, elles se suspendent dans l'air en voûtes gigantesques; ailleurs, elles se dressent en pics aigus; plus loin, elles s'étendent à ras le sol, et forment de longs bancs lisses et glissants. La végétation n'a pu mordre encore sur ces ossements décharnés du monde primitif; si quelque légère couche de terre végétale s'y fixe à la longue, l'eau du ciel l'emporte à la première tempête, et leur échine nue se calcine et blanchit au feu dévorant du soleil d'Afrique. Quand les vents se taisent et que les torrents sont épuisés, un profond silence règne dans ces déserts terribles; pas un toit, pas une hutte de bûcheron ne peuple ces sommets perdus. Rois de ces fourrés inaccessibles, les sangliers y vivaient, y mouraient en paix, avant que les consuls européens ne fussent venus troubler leur quiétude et forcer leurs retraites si longtemps respectées. Refoulés par les nouveaux Nemrods jusque dans la région des orages, et serrés de plus près de jour en jour, ils ont à lutter aujourd'hui et contre la fureur des hommes et contre celle des éléments.

Quelques jours après les événements que nous venons de raconter, les solitudes du mont Akbar reten-

tissaient du son des cors et de l'aboiement des chiens. La veille, des troupes de paysans avaient fait une battue générale dans la montagne et débusqué des légions de sangliers. C'était M. d'Upsal qui noyait ses regrets paternels dans les émotions de la chasse; chasseur-né, il dirigeait les opérations comme un général conduit une armée sur le champ de bataille; c'est lui qui distribuait les rôles, assignait les postes, et il se réservait pour lui les plus difficiles et les plus périlleux; il était partout à la fois, excitant les chiens, aiguillonnant les piqueurs, et s'enfonçant avec la témérité d'un jeune homme dans les taillis les plus touffus, les plus suspects. Des guêtres à la casquette, il portait le costume de chasse complet : culotte de peau jaune, frac vert à boutons d'or, sans oublier la poire en bandoulière et le couteau à la ceinture. Son visage était tout noirci de poudre, et il brandissait fièrement à la main un riche fusil à deux coups.

— Hallali! hallali! s'écria-t-il d'une voix retentissante, en tombant comme la foudre au milieu d'un groupe de combattants fatigués ou moins passionnés, qui se reposaient à l'ombre des chênes; la bête est sur ses fins, et la hure est à moi! — Je vous en félicite, lui dit un de ses collègues, vous avez donc forcé le monstre? — Et plus que forcé, il a deux de mes balles dans le corps; mais il n'a pas plus l'air de s'en apercevoir que si c'était un grain de millet, et, tout acculé qu'il est dans sa bauge, il ne m'en a pas moins éventré trois chiens; c'est égal, son affaire est faite, et j'ai laissé aux jeunes gens le soin d'achever mon ouvrage. J'ai bien vu des sangliers dans ma vie, mais,

par saint Hubert! jamais aucun de cette taille : c'est bien certainement le patriarche de la montagne. — Voilà un père furieusement consolé, se dirent à l'oreille plusieurs assistants en songeant à la catastrophe de Thécla.

Douglas rejoignit en ce moment le groupe des causeurs : il était aussi en habit de chasse; mais il s'efforçait de prendre un air conforme à sa position de fiancé au désespoir; malheureusement ses joues fleuries faisaient tort à ses bonnes intentions, et il ne pouvait, quoi qu'il fît, se donner les attitudes d'un héros de roman.

— Arrivez donc, mon cher gendre! s'écria M. d'Upsal en allant à lui; que devenez-vous, et où vous tenez-vous? On ne vous a pas vu de la journée. Nous avons fait cependant une furieuse campagne; tout à l'heure encore, en abattant notre ennemi le plus redoutable, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : Pends-toi, brave Douglas, nous avons vaincu, et tu n'y étais pas! — A vous parler franchement, répondit le major d'une voix appropriée à la circonstance, je n'ai pas le cœur au plaisir. Tout mon bonheur est là-bas, continua-t-il en indiquant de la main les montagnes où il croyait Thécla prisonnière. — Et moi donc, me croyez-vous bien gai? Ce n'est pas comme plaisir que je prends la chasse, mais comme remède : le mouvement fait diversion au chagrin; quand on est bien las on n'a pas la force d'être triste. Faites comme moi, vous vous trouverez bien de mon hygiène. Ce n'est pas à votre âge qu'on se laisse abattre; allons donc, jeune homme, un peu de courage! — Ce n'est

pas le courage qui manque, dit Douglas en redressant fièrement la tête, c'est l'espérance, ajouta-t-il en baissant sentimentalement les yeux. — L'espérance est comme la foi : de même qu'on croit quand on veut croire, on espère quand on veut espérer ; et moi qui vous parle, je veux et j'entends retrouver ma fille. Oh ! oh ! je ne suis pas homme à abandonner sitôt la partie ! Je vous dis et je vous répète que nous retrouverons notre chère enfant. N'est-il pas vrai, mon brave Samuël ? poursuivit le vieux chasseur en frappant amicalement sur l'épaule de son taleb : nous ne désespérons pas, nous deux. Ce pauvre garçon a un cœur d'or : il aurait perdu sa sœur ou sa fiancée, qu'il ne serait pas plus affligé.

Cet éloge et surtout le ton dont il fut prononcé parurent déplaire à Samuël. Il ne répondit pas, tourna le dos à la compagnie, et se retira à l'écart d'un air mécontent.

— A qui donc en a-t-il ? demanda le major, il a l'air de me bouder.

Et s'adressant au jeune Israélite, il lui cria avec une familiarité choquante : Hohé ! l'ami, est-ce moi qui vous fais fuir ? Qu'à cela ne tienne, je vous cède la place, vous n'avez qu'un mot à dire.

Cette impertinente apostrophe fit rougir Samuël jusqu'au bout des oreilles. Il tourna la tête avec colère, bien résolu à rendre impertinence pour impertinence, et à répondre au major quelque chose de bien incisif et de bien outrageant ; quand il se vit face à face avec cette figure fade et satisfaite, il ne trouva rien ou s'abstint, peut-être de peur d'en trop

dire; mais ses yeux exprimèrent avec une éloquence supérieure à celle des mots tout ce que sa bouche avait tu. Il jeta sur le fat un regard plein à la fois de haine, de rage et de dédain.

— Il est singulier, votre taleb, dit Douglas, en se rapprochant de M. d'Upsal; décidément, mon cher beau-père, je suis en disgrâce auprès de lui, ma physionomie ne lui revient pas. C'est sans doute une affaire d'instinct. Médor est tout de même, poursuivit-il en caressant son chien; il n'a jamais pu se faire à la figure de notre aumônier, un digne homme pourtant; mais je ne lui en veux pas le moins du monde (je parle du taleb), parole d'honneur! je n'ai point de rancune, et je le trouve, ma foi! très-bien : la plus belle brune pourrait être jalouse de ses yeux. Quel dommage qu'ils soient creusés dans la tête d'un juif!

Douglas continua quelque temps ses sottes plaisanteries, trouvant très-spirituel de confondre le chien avec le juif, le juif avec le chien; et en vertu de l'adage, qu'un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire, il eut l'inappréciable bonheur d'égayer, aux dépens de l'absent, ses amis du régiment.

Samuël s'était enfoncé dans le bois, sous prétexte d'aller rejoindre la chasse; mais il n'en fit rien, et se mit à rêver. A peine fut-il seul et livré à lui-même que la présence d'esprit lui revint, et il se reprocha durement d'en avoir manqué avec Douglas. Les façons cavalières, l'affabilité insultante du major, le blessaient profondément; son amour-propre souffrait de se voir compter pour si peu et traiter sans consé-

quence. Il eût préféré une guerre ouverte à cette dédaigneuse indifférence, et il avait été bien des fois au moment de lui chercher querelle ; mais la crainte du ridicule l'arrêtait : ses provocations n'auraient point été prises au sérieux ; on n'eût fait qu'en plaisanter, comme on rit au théâtre du défi d'un nain ; la raillerie seule eût relevé le gant jeté par la colère.

— Pourquoi, se disait-il avec rage, pourquoi faut-il n'être qu'un juif !

Pour comprendre cette exclamation désespérée, il faut se souvenir que l'état des juifs en Barbarie est la plus épouvantable des servitudes, que les Mores les traitent comme des bêtes de somme, que l'esclave musulman le plus infime croirait se mésallier, se souiller, en frayant d'égal à égal avec eux, et que ce préjugé féroce est partagé par les colons européens. Samuel avait un profond sentiment de l'oppression qui pesait sur sa race, et cette pensée faisait le tourment de sa vie ; tout ce qui lui rappelait la bassesse de sa condition l'exaspérait, et sa susceptibilité implacable ne pardonnait pas une familiarité. Mais sa haine pour Douglas semblait se compliquer de griefs plus intimes encore, plus irrémissibles : elle datait du jour où il avait vu ce nouveau prétendant franchir pour la première fois le seuil du consulat de Suède.

La voix de M. d'Upsal arracha le jeune rêveur à ses pensées, et il se dirigea du côté où on l'appelait. Emporté par son ardeur chasseresse, le père de Thécla s'était séparé du reste des chasseurs, et venait de se

trouver seul et perdu au cœur de la montagne. Un vieux More à barbe grise avait paru devant lui, un bâton de caroubier à la main et le corps couvert d'une grossière dgilabab. A l'aspect de cette figure farouche, le consul avait eu peur, s'imaginant être tombé au milieu d'un parti de Berbères qui allaient lui faire subir le même sort qu'à sa fille.

— Rassure-toi, lui avait dit l'inconnu, je suis seul, tu n'as rien à craindre de moi; quoique tu sois infidèle et que je sois un véritable croyant, je ne viens point en ennemi.

M. d'Upsal n'avait pas compris un mot au discours du More, car il ne savait pas l'arabe; mais il avait été rassuré par ses gestes pacifiques, et devinant à ses signes qu'il voulait lui parler, il avait appelé son taleb à grands cris. Il ne tarda pas à le voir paraître. Voici le dialogue qui s'engagea entre le More et Samuël : Qui es-tu? — Que t'importe? — Que veux-tu? — Au lieu de me faire des questions, réponds aux miennes. Ce chrétien n'est-il pas celui qu'on appelle le consul de Suède? — Lui-même. Nous apportes-tu des nouvelles de sa fille? — Je connais une jeune fille plus blanche que la neige de l'Atlas, plus légère que la gazelle de Tafilet; ses yeux sont bleus et profonds comme l'azur du firmament; ses cheveux sont d'or comme les derniers rayons du soleil couchant. Est-ce là sa fille? — Elle vit ! elle vit ! s'écria le taleb éperdu; elle vit ! il l'a vue, et nous allons la revoir. Mes pressentiments ne nous trompaient pas. Mais parle, messager du Ciel, qu'avons-nous à craindre? que pouvons-nous espérer? — Quand l'heure du travail aura

sonné, alors seulement je parlerai. — Que signifient ces réticences? demanda le taleb, tout d'un coup retombé du haut des transports qui avaient illuminé son front d'une joie si soudaine, si radieuse; nous viens tu proposer des problèmes? Qui sait si tu n'es pas quelque imposteur qui veut nous vendre à prix d'or des espérances fallacieuses? — Regarde-moi : ai-je l'air d'un imposteur? Vous demandé-je quelque chose? Votre or, je le méprise; je vis des racines de la terre, je bois l'eau du ciel, je couche sous le dôme étoilé des nuits, et je possède tout parce que je ne possède rien. Tu vois bien que je suis plus riche que le plus riche des enfants des hommes. — Si ce n'est pas l'intérêt qui t'amène, tu n'es qu'un visionnaire, et tes paroles ne méritent aucune confiance.—Qu'elles vous en inspirent ou non, que m'importe? je ne tiens point à vous plaire; car un vrai croyant ne saurait plaire aux infidèles sans déplaire au prophète. Je suis venu pour moi-même et je m'en vais content; car ce que je voulais savoir, je le sais, et la justice aura son cours. Fils de l'erreur, vos esprits sont pleins de ténèbres, et le Ciel vous a frappés d'aveuglement. Celle que vous avez crue morte ne l'est pas; vous l'avez cherchée bien par delà les montagnes; vous avez calomnié les enfants d'Allah. Nul n'est trahi que par ses frères. — Où est-elle donc, et au pouvoir de qui? s'écria le taleb en cherchant à intimider du geste et de la voix l'enigmatique vieillard. Mais Saffah, car déjà on l'a reconnu, refusa d'en dire davantage. Prières et menaces, tout fut inutile, et il s'échappa à travers la forêt sans avoir prononcé une parole de plus qu'il ne voulait.

M. d'Upsal ne douta pas qu'il n'eût eu affaire à un imposteur, et il n'ajouta aucune foi à ses révélations ténébreuses; mais Samuël, qui connaissait le santon, et dont le cœur plus jeune se prenait à l'espérance avec l'enthousiasme de son âge et du désir, ne partageait point l'incrédulité du consul; il demeura convaincu, au contraire, que les énigmes de Saffah cachaient un sens réel, et il se jura à lui-même de pénétrer ce mystère, mais de le pénétrer seul. Peut-être avait-il déjà, par devers lui, des soupçons qui rendaient clair à ses yeux ce qui n'était qu'obscurité à ceux de M. d'Upsal.

Le rendez-vous général de la chasse était au bord du fleuve Bonsfika, et l'on avait dressé en cet endroit des tentes, où des viandes froides, des vins généreux, avaient été préparés d'avance par l'amphitryon, pour réparer les forces de ses hôtes. Ils arrivèrent peu à peu au rendez-vous, les uns vaincus par la fatigue, les autres pressés par la faim, tous racontant leurs prouesses de la journée. A l'heure du retour, ils reprirent tous ensemble le chemin de Tétuan.

Pendant la route, Samuël s'était détaché de la caravane, et il marchait en arrière dans l'espoir de revoir le santon tête-à-tête et de lui arracher la vérité. Son attente fut déçue, et, à la nuit tombante, il arriva le dernier et seul aux portes de la ville.

La place du sauk, qu'il devait traverser pour rentrer au consulat de Suède, était en ce moment encombrée d'un peuple immense. Toute la population more semblait s'y être donné rendez-vous. Un

mokaddem de la redoutable secte des Aïssaouas, sectateurs de Ben-Aïssa, faisait son entrée dans la cité au milieu d'une troupe d'adeptes : monté sur un cheval blanc, et la main armée d'un étendard semblable à celui des hermandades espagnoles, il affectait une majestueuse immobilité, tandis que ses suivants, à pied et demi-nus, exécutaient au son de l'agual et du tébel des danses ou plutôt des trépignements de possédés. Rangés autour de leur chef, ils s'abandonnaient avec une fureur qui allait jusqu'au vertige aux mouvements les plus désordonnés, les plus bizarres : tout leur corps se tordait dans des convulsions frénétiques; les yeux leur sortaient de la tête, l'écume de la bouche; et, bien loin de les calmer, la musique ne faisait que les exciter encore par ses notes précipitées et saccadées. Lorsqu'ils étaient au bout de leurs forces, ils se roulaient par terre avec des contorsions effroyables, et ils regardaient comme des stigmates de sainteté les blessures que le cheval du mokaddem leur faisait en passant sur eux.

La population se ruait sur le passage de ces forcenés avec tous les signes d'une pieuse vénération. Pressé autour du mokaddem toujours impassible et muet, elle lui baisait religieusement le genou et lui tirait dans les oreilles force coups de fusil, en vociférant des clameurs d'allégresse et d'enthousiasme. Pourtant l'approche des Aïssaouas n'est pas sans danger : leur fanatisme est sanguinaire, et le délire se tourne chez eux en cruauté; tant que l'accès dure, ce sont de véritables bêtes féroces. Ils se jettent sur les animaux, les dépècent avec les dents, avec les ongles,

et dévorent leurs chairs crues et palpitantes. Ils se vantent, comme les psylles, de toucher impunément à toute espèce de poisons, et ne paraissent jamais en public sans être tout bardés de serpents : ils s'en font des colliers, des bracelets, des ceintures, s'en enveloppent la tête en guise de turbans, les caressent, les baisent jusqu'à ce qu'ils les déchirent et s'en repaissent. A défaut d'animaux, ils se lancent sur les juifs, pour lesquels ils sont un objet d'épouvante, et qui se cachent tout tremblants aux premiers sons de la formidable musette. La rage de ces cannibales est telle quelquefois, qu'on est obligé, pour les contenir, de mettre une haie de soldats entre eux et la foule.

La précaution, ce jour-là, avait été jugée nécessaire; ce qui ne les avait pas empêchés de faire main basse sur des chiens, des moutons et jusque sur des ânes qui se trouvaient sur leur chemin. Leurs lèvres écumantes dégouttaient du sang des victimes, et la terre autour d'eux était jonchée de tronçons de serpents déchiquetés. Ne trouvant plus rien à dévorer, ils mâchaient des charbons ardents, et se disputaient les tisons embrasés d'un vaste feu autour duquel ils dansaient. Les ondulations de la flamme la leur faisaient paraître animée, et ils se jetaient dessus comme sur une bête.

Samuël était si fortement préoccupé des demi-révélations de Saffah, qu'il n'entendait, ne voyait rien, et il arriva sur le sauk sans se douter du danger qui l'y attendait ; quand il l'aperçut, il était déjà entouré d'une troupe d'Aïssaouas qui avaient forcé la

haie, et que le peuple en masse excitait contre lui en criant : Mort au juif! mort! mort!

Le fanatisme more avait de vieux comptes à régler avec le fils de Bendelaq : d'abord il était juif, premier grief; ensuite il avait rejeté, comme on l'a vu, l'ignominieuse livrée de sa race, et, bien plus, il osait monter à cheval, lui pour qui l'âne eût été une monture trop noble. L'arracher de sa selle, mettre en mille pièces ses habits usurpés, le traîner dans la poussière aux pieds du mokaddem, tout cela fut l'affaire d'un instant. Le malheureux, accablé d'outrages et de coups, se voyait déjà en lambeaux sous les pieds de ces sauvages : ses yeux hagards se promenaient avec angoisse sur ces figures sanglantes, que les reflets du feu rendaient encore plus sinistres, et pas une main, pas une voix ne s'élevait pour lui du sein de cette multitude fanatisée. Le peuple l'insultait et jouissait de ses tortures; les soldats l'abandonnaient à son sort, et auraient au besoin prêté main forte aux terribles enfants de Ben-Aïssa, bien loin de se commettre avec eux pour un juif. Les bourreaux dansaient et trépignaient autour de la victime en poussant des cris de triomphe, et s'ils s'arrêtaient un instant, c'était pour délibérer entre eux sur le choix de son supplice. Sa vie était dans le signe du mokaddem.

Tout à coup deux chrétiens débouchèrent à cheval d'une rue adjacente, et s'avancèrent intrépidement à travers le sauk. Il n'y avait que deux chrétiens à Tetuan capables d'une si grande témérité : Herwart et Dick; c'étaient eux en effet. Un murmure sourd les accueillit, semblable au grondement des flots

avant la tempête; les bras levés pour frapper le juif demeurèrent suspendus, comme si, dédaignant maintenant cette humble victime, ils eussent aspiré à un plus éclatant sacrifice. L'odeur du sang chrétien était montée à la tête des Aïssaouas. Herwart méprisait trop les Mores pour les craindre. Loin de fuir le danger, il l'affronta sans ralentir ni presser sa marche : sa contenance était si fière, qu'elle imposa aux barbares plus encore que les pistolets dont il était armé. La foule ouvrit devant lui, par un mouvement involontaire et spontané, ses flots orageux, et lui permit d'apercevoir le taleb au moment même où le mokaddem venait de faire le signe fatal. Il ne le reconnut point, car il le connaissait à peine et ne l'avait jamais remarqué; il ne vit qu'un homme aux prises avec tout un peuple, et cet homme eût-il été son ennemi le plus acharné, le plus abhorré, ses entrailles généreuses se seraient émues malgré lui au spectacle d'une si épouvantable agonie. Le lieu, la foule, le danger, tout disparut à ses yeux, et les voix puissantes de l'humanité dominèrent toutes les autres; il lança son cheval au galop dans le plus épais du groupe homicide, en renversant devant lui tout ce qui lui faisait obstacle, et il arracha la victime à ses bourreaux avec tant d'impétuosité, qu'il ne leur laissa pas le temps de la lui disputer.

La mort avait déjà posé sa main froide sur le front du jeune Hébreu, et ce front était d'une pâleur livide.

Quand Samuël revint à lui, il se trouva dans une chambre du consulat d'Angleterre. Il eut besoin

de se recueillir quelque temps pour ressaisir le fil de ses pensées, et pour se rappeler les événements qui l'avaient amené sous ce toit étranger. Dick était auprès de lui, non par compassion, car il abhorrait les juifs comme tous ceux qui ont habité les Etats barbaresques; il se disait atteint d'hébrophobie, et il trouvait son maître bien fou d'avoir mis sa vie dans la balance avec celle d'un taleb... et quel taleb! celui de M. d'Upsal! Mais il avait ordre d'avoir soin de lui, et il remplissait sa consigne avec l'immobilité d'un marin qui fait son quart. Herwart entra bientôt lui-même pour s'informer de l'état du pauvre ressuscité : alors seulement le taleb eut conscience de tout et retrouva la connaissance claire et entière. Le premier regard qu'il jeta sur son libérateur respirait l'embarras, la contrainte et le regret, plus que la gratitude; un remercîment banal expira sur ses lèvres; à peine balbutia-t-il quelques mots sans suite et sans élan, comme si une vie qu'il devait à Herwart eût été pour lui sans prix; et lorsque le consul lui prit la main pour le féliciter de sa délivrance, il la trouva si froide, si inerte, qu'il crut serrer celle d'un cadavre.

Vous avez la fièvre, lui dit-il : restez ici cette nuit, et demain on vous transportera chez vous. — Non, non, répondit Samuël avec l'empressement d'un homme qui a hâte de s'en aller; l'accès est passé, je suis bien, et j'aime mieux retourner ce soir au consulat de Suède; il n'est qu'à deux pas. — Craignez-vous que les Aïssaouas ne viennent vous reprendre chez moi, ou si mon hospitalité vous pèse? Du reste,

mon garçon, vous êtes libre; si vous voulez partir, partez, on ne vous retiendra pas de force.

La familiarité de sir Herwart fit sur Samuël la même impression que celle du major, il rougit : ses lèvres se contractèrent, et ses grands yeux bruns, dont l'expression habituelle était la douceur, s'enflammèrent de ressentiment et de haine.

— Au fait, continua le consul sans prendre garde à la rage concentrée que ses paroles avaient soulevée dans le cœur de son hôte, j'aurais dû prévoir cela. Vous êtes le taleb de M. d'Upsal, et votre position vous commande d'épouser ses inimitiés. Vous vous croyez ici sur terre ennemie; c'est tout simple. Retournez donc chez votre consul, et dites-lui que je ne lui en veux pas le moins du monde, ni à vous non plus. Mais, à propos, mon jeune ami, vous passez pour curieux. On vous a vu souvent rôder autour de mon jardin. Qu'y venez-vous faire? Est-ce votre consul qui vous y envoie? Prenez garde, le rôle que vous faites a dans toutes les langues un nom peu flatteur. Votre jeunesse seule peut vous excuser; mais tenez-vous pour averti, et n'y revenez pas. — Je ne vous comprends point, répondit Samuël en rougissant de colère. — Vous me comprenez fort bien. Soyez moins curieux à l'avenir, voilà tout; et si vous voulez savoir mes affaires, venez me les demander à moi-même. — Monsieur, le moment est mal choisi pour m'insulter; vous venez de me sauver la vie, et ma langue est enchaînée par la reconnaissance. Mais enfin, que voulez-vous dire? S'il est défendu de passer devant votre jardin, mettez-y des gardes et ou-

vrez une route ailleurs. — Quand je voudrai des conseils, j'irai vous en demander; en attendant, suivez le mien; vous ne pouvez que vous en bien trouver. Dick, ajouta-t-il en levant la séance sans cérémonie, accompagne ce jeune homme, et veille à ce qu'il ne fasse pas de mauvaise rencontre. — Ma foi, Monsieur, il ne faut rien moins que votre ordre pour me faire mettre le pied au consulat de Suède. Nous savons de quelle manière on y parle de nous. Tenez, j'aimerais autant aller courir une nouvelle bordée en plein sauk. Pourvu que ces enragés n'aient pas l'idée d'en courir une dans nos parages. Ils sont capables de nous venir prendre à l'abordage, pour se venger du tour que votre seigneurie leur a joué. — Qu'ils y viennent, répondit le consul avec le calme du vrai courage; ils nous trouveront prêts à les recevoir.

Samuël prit congé par quelques mots de politesse, et parut ne respirer à l'aise qu'après être sorti de la présence et de la maison d'Herwart.

Les craintes de Dick n'étaient point chimériques : le premier mouvement des Aïssaouas avait été de poursuivre le ravisseur de leur prisonnier et d'incendier sa maison ; mais la population était sous le coup du supplice d'Hassan ; la terreur du nom britannique la dominait encore, et cette fois elle ne se rangea pas sous l'étendard de Ben-Aïssa. Les soldats eux-mêmes intervinrent ; ils firent rentrer dans son lit ensanglanté le torrent dévastateur, et, bien qu'on fût sur ses gardes au consulat d'Angleterre, la nuit se passa sans événement. Mais l'orage de haine et de vengeance qu'Herwart amassait sur sa tête venait de grossir encore, et devait éclater tôt ou tard.

X. — L'EMPRUNT.

Le consulat d'Angleterre avait vue d'un côté sur le majestueux amphithéâtre des montagnes, et dominait de l'autre la basse plaine et la mer. De son cabinet, sir Herwart pouvait voir le jardin du sultan, et il le couvait du regard comme l'aigle garde son aire du haut des nues. Enfoncé dans un large fauteuil et abîmé en lui-même, il paraissait en proie à un de ces combats violents qui tourmentaient son existence. Il venait de quitter Thécla, et avait eu avec elle une scène plus vive et tout aussi stérile qu'à l'ordinaire.

— Eh quoi! pensait-il avec un mélange d'irritation, d'amertume, de tendresse; quoi! tout donner et ne rien recevoir! aimer et n'être pas aimé! quelle ingratitude! quelle fatalité! quelle ignominie! C'est donc là l'écueil où devait se briser ma vie! Une femme, une enfant, voilà l'instrument dont Dieu s'est servi pour châtier mon orgueil et pour me faire expier mon passé. Je me débats et me révolte en vain; j'aime, et j'ai cessé de m'appartenir : le fil de ma destinée n'est plus dans mes mains. — Et, descendant plus profondément encore en lui-même, il s'avouait, non sans une secrète honte, que le sentiment de son esclavage ne lui inspirait pas la volonté de s'en affranchir. Un être assez puissant pour rompre sa chaîne lui aurait dit : Sois libre! qu'il aurait reculé devant

sa délivrance, tant il redoutait l'effroyable vide qui suit une passion même malheureuse, surtout quand c'est la première et la dernière.

Jamais, au milieu de ses plus grands désordres, Herwart n'avait perdu le désir ni l'espoir d'une vie plus digne : comme toutes les organisations fortes, il sentait en lui des puissances sans emploi et des trésors de bonheur demeurés intacts. Il avait trompé ses passions, il ne les avait pas satisfaites ; car ses passions étaient nobles, ses actions ne l'étaient pas : bien différent de ces débauchés vulgaires qui se délectent dans les bas instincts de la matière, comme le reptile dans ses marais, et pour qui le souverain bien est l'assouvissement des appétits brutaux, il n'avait pas laissé éteindre au fond de son cœur les saintes flammes de la conscience. Il était à lui-même son propre juge, et ne s'épargnait pas les condamnations. S'agissait-il de les exécuter, l'habitude, qui est le plus tyrannique et le plus rusé des maîtres, paralysait sa volonté, et triomphait de ses résolutions sincères mais tardives. Il luttait contre le courant, il ne le remontait pas ; tout ce qu'il gagnait était d'échapper au vertige en rendant la course moins impétueuse ; et puis, s'il succombait, il pouvait toujours se dire : J'ai résisté. Pour s'arrêter tout court, il aurait fallu qu'une force étrangère vînt à son aide, et lui prêtât son appui ; car l'homme le plus vigoureusement trempé subit toujours plus ou moins la loi des milieux où il vit. Si Herwart fût resté en Europe, quelque devoir sérieux, quelque noble amour l'eût rappelé sans doute à lui-même et remis dans la bonne

voie après les premiers écarts; mais en Orient, sur ces terres indolentes et voluptueuses, dans les loisirs fastidieux et sans fin de la plus oisive, de la plus vide de toutes les carrières, il n'avait su où se prendre ni quel intérêt donner à sa vie; et s'ennuyait, et quel conseiller que l'ennui! Aussi est-il probable qu'en demeurant sans cesse en présence des mêmes objets et dans les mêmes conditions, il serait mort comme il avait vécu. L'enfer, disait un frère prêcheur, est pavé de bonnes intentions.

Il en était là lorsqu'il rencontra Thécla. Comment l'aima-t-il! Pourquoi l'aima-t-il? Demandez-vous plutôt à vous-même pourquoi, dans un parterre, vous préférez une fleur à toutes les autres; comment, souvent dans un concert, une seule note vous touche et vous ravit. Il est dans la vie de l'âme de mystérieuses et inexplicables harmonies, des problèmes insolubles. Herwart avait possédé des femmes aussi belles que Thécla, de plus belles peut-être; mais c'est celle-là qu'il devait aimer, c'est elle qu'il aima. Son expérience eût déjoué toutes les artifices d'une femme adroite et calculée; il se rendit à la simplicité, à la candide droiture d'une jeune fille, et lui donna dans son cœur la place qu'il tenait en réserve pour l'idole inconnue mais toujours attendue. Par un rare et bienheureux privilége, le plaisir en lui n'avait pas tué la faculté d'aimer; mais en aimant il n'avait tenu compte que de ce qu'il pouvait recevoir, sans songer à ce qu'il pouvait donner. Il s'était dit : Pour moi le bonheur est là; mais pour elle?... il ne se l'était pas demandé. Croyant tout faire et livrer assez d'otages

en réformant sa vie et en rompant toutes ses vieilles habitudes, il s'était jeté dans sa nouvelle existence avec l'égoïsme imprévoyant et naïf des passions. La volonté de vaincre fait la moitié de la victoire : habile autant qu'ardent, il ne lui avait pas été difficile de faire impression sur un esprit jeune et romanesque, qui ne demandait pas mieux que d'ouvrir ses ailes et de prendre son vol à travers l'infini. La confiance commande la confiance; Herwart en avait tant, sa sécurité était si absolue, il croyait si sincèrement avoir trouvé l'intérêt de sa vie, qu'il eût inspiré la foi au scepticisme le plus endurci ; comment Thécla aurait-elle douté ?

La méprise, car, hélas ! c'en était une, dura quelque temps ; on se voyait peu et l'on s'écrivait bien plus qu'on ne se parlait : or les amours par lettres ne sont jamais tout-à-fait dans le vrai : il y a entre la parole écrite et la parole parlée la même différence qu'entre l'image et la réalité. La plume transfigure à son insu les choses comme le pinceau ; si sincère qu'elle soit, elle ment toujours un peu, je veux dire qu'elle exagère, et l'exagération n'est-elle pas un mensonge ? La passion de Thécla n'en était pas une; c'était une rêverie bienveillante, une aspiration tendre mais vague, le désir d'aimer plus que l'amour lui-même. L'amour est l'attrait uni à la préoccupation ; Thécla était préoccupée d'Herwart ; mais elle ne se sentait pas attirée vers lui par cette force irrésistible qui abat devant elle toutes les barrières, qui franchit tous les abîmes. Son imagination avait été surprise, son cœur n'était pas atteint. Celui d'Her-

wart, au contraire, était pris; il avait passé l'âge des rêveries, et demandait à l'amour non des émotions vaporeuses, mais des félicités positives. Les préliminaires où se plaisait Thécla, et qu'elle prolongeait sous mille prétextes, le faisaient bondir d'impatience: il traitait ses joies d'enfantillage, et comme elle ne se rendait pas assez tôt au gré de ses vœux, l'humeur succéda à l'impatience; il devint querelleur, exigeant; toutes ses paroles n'étaient que récriminations et que plaintes; sa plume distillait le reproche, la jalousie, le soupçon. Il ne vit plus que des subterfuges dans les temporisations de la jeune fille, de la dissimulation dans sa réserve; quelque temps comprimée, la violence de son caractère se fit bientôt jour par tous les pores; si bien qu'il produisit lui-même, avec cette maladresse qui est le propre de l'amour non partagé, le mal qu'il redoutait. Thécla se refroidissait et se détachait tous les jours davantage; à force de s'entendre répéter qu'elle n'aimait pas, elle en vint à se dire : Peut-être a-t il raison; et ses yeux dessillés virent les choses comme elles étaient. Elle avait rêvé l'amour tendre, indulgent, facile; et voilà maintenant qu'il ne lui apparaissait plus que sous les formes de la colère, de la tyrannie. Quelle chute et quel désenchantement! Les orages intimidaient sa nature frêle et délicate, les emportements la refoulaient sur elle-même, son cœur se brisait au choc d'une parole dure, d'un sentiment despotique. Herwart lui avait toujours imposé plus qu'il ne l'avait entraînée, et au lieu de l'entraînement qu'il s'était flatté de faire naître, c'est l'éloignement qui était venu; d'abord in-

quiète, puis effrayée, elle avait pris peur tout-à-fait, et de ce moment la partie fut perdue pour lui : mais il ne s'en doutait pas; il s'était si souvent créé des dangers imaginaires, qu'il ne sut plus distinguer le danger réel ; et puis l'amour est père des illusions ; il est détrôné, qu'il parle encore en maître sûr de son empire. Il est vrai que cette fois Thécla dissimulait, et remettait sans cesse au lendemain le redoutable aveu; mais ce lendemain n'arrivait jamais, le cœur lui manquait toujours; l'attitude d'Herwart était si hautaine, son écorce parfois si rude, qu'il effarouchait l'intimité et rendait la franchise impossible. Il se retranchait en lui-même comme le lion dans sa tanière, et quand il était là nul n'osait l'approcher.

Le major Douglas s'était jeté comme un étourdi au milieu de ce debat occulte, et le voyage de Gibraltar, en exaspérant la jalousie d'Herwart, avait précipité le dénoûment : retombé sous le joug de ses instincts violents et despotes, il avait frappé, de désespoir, le coup hardi dont on a vu le résultat au jardin du sultan. Ce rapt audacieux avait manqué son effet et tourné contre le ravisseur. Il s'imaginait conquérir une épouse, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'avait dans ses mains qu'une captive. La surprise, le ressentiment, la fierté outragée, avaient fait une femme courageuse, une femme inflexible, de la jeune fille timide et languissante. L'indignation avait arraché de ses lèvres irritées le mot irrévocable : Je ne vous aime plus.

Ce coup de massue eût écrasé un homme moins fort qu'Herwart : lui-même en fut deconcerté ; mais

il n'était pas dans son tempérament de céder sans combat. Il releva le gant qu'on ne lui jetait point, et il voulut voir ûn défi dans ce qui n'etait pour lui qu'une défaite. Herwart était parvenu à cette phase de la vie où l'homme s'arrête inquiet, et se recueille en lui-même, partagé entre le regret de ce qui le fuit et la crainte de ce qui l'attend : la vieillesse n'est pas encore là ; mais on la pressent, parce qu'on la redoute. On voit déjà la tête blanche du fantôme se dresser à l'horizon ; on sent sa froide haleine, et le cœur bat plus vite, comme à l'approche d'un danger. Herwart avait quarante ans. C'est l'âge critique pour les hommes de plaisir ; car ils savent ce qu'ils perdent, ils ne savent pas ce qu'ils vont mettre à la place. Epouvantés du vide et des ténèbres qui les menacent, ils s'attachent d'un bras désespéré aux dernières émotions de la jeunesse, semblables au prisonnier qui s'enivre d'air et de lumière avant de descendre dans son cachot. Voilà pourquoi les passions de quarante ans sont les plus terribles, les plus sincères. Rousseau les anathématise quelque part : on peut, à l'en croire, s'oublier à cet âge jusqu'à écrire deux lettres d'amour, trois peut-être ; ce n'est là qu'une faiblesse ; la quatrième est un opprobre. Et cependant lui-même n'aima qu'une fois dans sa vie, et ce fut plus tard encore ; les bocages d'Eaubonne ont gardé le souvenir et la trace de ses brûlantes larmes. Ce que madame d'Houdetot fut pour Jean-Jacques, Thécla l'était pour Herwart ; il avait retrouvé à ses pieds une nouvelle source de jeunesse, recommencé avec elle une seconde vie, et lorsqu'il avait

cru recueillir les fruits dorés de l'espérance, il n'avait saisi qu'une cendre aride; il n'était point aimé.

L'orgueil, qui console de tout quand on n'aime pas, ne console de rien quand on aime; c'était même pour Herwart un tourment de plus; car, au lieu d'un trait au cœur, il en avait deux. Assailli à la fois par deux ennemis également implacables, il passait de l'un à l'autre sans trêve et sans repos : tantôt l'orgueil l'emportait, tantôt c'était l'amour; un jour il s'indignait d'être à ce point subjugué par une femme, qu'il ne respirât, ne sentît, ne vécût plus que par elle et en elle; il se traitait de lâche, de pusillanime; il s'imposait, comme un devoir d'homme, une rupture éclatante et irrévocable; le lendemain le retrouvait dans sa chaîne, plus esclave que jamais de sa prisonnière : ainsi le faucon captif croit s'élancer d'un coup d'aile au plus haut des nues; mais, rappelé par le fi invisible de l'oiseleur, il retombe vaincu dans la poussière.

Toutefois, si misérable que fût sa condition, tout ignominieuse qu'elle lui parût, il y persistait avec acharnement; ses combats, ses remords, ses souffrances, tout lui semblait préférable à la perte de Thécla, et de toutes les impossibilités, la plus impossible à ses yeux était de se séparer d'elle. Elle n'etait pas à lui, mais elle était chez lui; il la voyait, lui parlait tous les jours; et si parfois sa conscience se révoltait, si la voix de l'honneur lui criait que, de tous les abus de la force, le plus odieux est de retenir une femme malgré elle, le sophisme venait à son aide et

repondait à tout. On se persuade si aisément qu'on a des droits sur une femme! Thécla ne l'aimait plus; mais, puisqu'elle l'avait aimé, elle pouvait l'aimer encore; et il se flattait de triompher, à force de persévérance et d'assiduités, de ce qu'il appelait un caprice féminin; comme si on arrivait à la tendresse par l'impatience; comme si une femme détachée se reconquérait jamais par l'importunité! Mais on peut dire de l'amour ce que l'antiquité disait de Jupiter : Il aveugle ceux qu'il veut perdre.

Herwart était si complétement aveuglé, qu'il mûrissait gravement la plus folle des pensées.

— Elle est trop près des siens, se disait-il; le voisinage de son père et du monde est une influence qui combat la mienne et qui nourrit son opiniâtreté. Elle ne se rendra que lorsque ce dernier fil sera rompu. En se disant cela, il songeait sérieusement à brûler pour elle ses derniers vaisseaux, à l'emmener bien loin de Tétuan, dans quelque retraite ignorée, où il serait tout pour elle, comme elle était tout pour lui. Où serait-ce? Il ne le savait pas encore; mais sa resolution était fixée, et il préparait en silence ses moyens d'exécution. Il avait pris depuis longtemps en degoût les hommes et les choses; concentré dans son idée fixe, il n'aspirait qu'à rompre avec tout ce qui n'était pas elle, à immoler à cette idole insatiable ses derniers devoirs d'homme et le peu d'intérêts qui l'attachaient encore ou monde. Il avait levé sans peine toutes les barrières morales; mais les obstacles matériels n'étaient point si faciles à vaincre : le désordre de ses affaires était au comble; l'orage financier qu'il amas-

sait sur sa tête depuis tant d'années menaçait d'éclater d'un instant à l'autre. Envisageant sa situation face à face, il se comparait à la panthère entourée de feu par des sauvages; le cercle ardent se resserrait autour de lui, et pas une issue ne s'offrait à ses yeux inquiets; il tournait en vain et retournait sur lui-même; il lui fallait rester là à la merci de ses ennemis; et quels ennemis que des créanciers? Au lieu de l'argent dont il avait besoin pour réaliser son projet, la banqueroute, l'effroyable banqueroute, grondait à sa porte, prêteà la forcer.

Plein du désir de sortir avec honneur de ce défilé ténébreux, il s'était enfermé dans son cabinet, et compulsait, la plume à la main, une montagne de papiers entassés devant lui. Son attention était absorbée profondément dans ce contrôle aride et minutieux, et sa physionomie exprimait tour à tour l'inquiétude, la colère, l'abattement. A chacune des pièces qu'il parcourait, une ombre passait sur son front, la plume tremblait convulsivement entre ses doigts contractés, et des soupirs étouffés soulevaient sa poitrine. Parfois il rejetait loin de lui toutes ces paperasses, il se renversait dans son fauteuil, se cachait la tête dans ses deux mains, puis tout à coup il s'arrachait, par un effort violent, à sa rêveuse attitude, il ressaisissait la plume avec colère, et reprenait son odieux labeur, pour l'abandonner encore l'instant d'après. Les heures fuyaient dans ces alternatives fiévreuses, et rangés en formidables colonnes, les chiffres se multipliaient sous sa plume d'une manière effrayante, chacun représentait une dette.

— Pourquoi aussi, Monsieur, lui disait Dick, qui seul avait le secret de sa position, pourquoi vous être tant pressé de payer ce vieux forban de Ben-Abbas? Ne pouvait-il pas attendre? Ces dix mille piastres de malédiction figureraient mieux dans nos coffres que dans les siens! Quel crève-cœur ç'a été pour moi quand je les lui ai vu empocher! — Tu voulais donc qu'on vînt encore une fois me rappeler ma dette et qu'un second messager, plus insolent que le premier, me mît le pistolet sur la gorge? — Ce n'est pas avec votre seigneurie qu'on prend de ces licences-là, et si quelqu'un se les permettait, on a une porte et même une fenêtre : un petit exemple de ce genre ferait prendre patience aux autres. C'est pourtant la mort de ce coquin d'Hassan qui nous a valu cette avarie; le pacha est furieux, il s'est vengé à sa manière. Mais, encore un coup, pourquoi avoir payé sans vous être seulement donné le temps de la réflexion? la nuit vous aurait mieux conseillé.

Herwart ne répondait pas; il pouvait, au fond du cœur, regretter sa précipitation et trouver que Dick n'avait pas tort; mais il n'était pas homme à revenir sur un fait accompli; quoiqu'il eût passé toute sa vie au milieu des expédients financiers, le calus de l'habitude n'avait point émoussé sa probité; par honneur autant que par orgueil, il avait toujours pris à cœur ses dettes, et ses créanciers au sérieux.

— J'ai creusé autour de moi, dit-il, un gouffre si profond, que le vertige me saisit quand j'y regarde. — Eh bien, Monsieur, n'y regardez pas; c'est une bourrasque qui passera; nous en avons vu bien d'au-

tres. Avec de l'audace on se tire de tous les écueils, et, Dieu merci, ce n'est pas l'audace qui nous manquera jamais. —L'audace! l'audace! il y a longtemps que je paye d'audace, mais c'est une monnaie qui sonne creux et qui s'use vite. J'attendais de Londres, aujourd'hui même, mes appointements arriérés ; je comptais dessus pour combler mon déficit, et j'apprends qu'ils viennent d'être saisis au ministère par quelques créanciers impatients. Mon frère a été obligé de répondre pour moi afin de calmer les autres. Quelle ignominie! Mon dernier espoir est dans Bendelaq. L'as-tu prévenu? Si cette ressource me manque, tout est perdu, même l'honneur. — Bon gré, mal gré, il faudra bien que le vieux juif s'exécute. Hier vous avez sauvé son fils : le moins qu'il puisse faire est de vous rendre la pareille aujourd'hui.

En ce moment on frappa à la porte du cabinet; Dick alla en reconnaissance et rentra en disant : C'est notre homme. — Déjà ! il n'a jamais été si empressé. Par quel appât magique l'as-tu donc fait sortir si vite de son terrier? D'ordinaire le vieux renard n'est pas si facile à lever. — Il faut que votre seigneurie me pardonne une petite supercherie. Je me suis bien gardé de dire à Bendelaq que vous aviez besoin d'argent, je lui ai dit au contraire d'en venir toucher, il arrive au galop. — Quelle extrémité! et que je suis las de tous ces vampires qui me sucent depuis dix ans le plus pur de mon sang! Une fois dans leurs serres, on n'en sort plus.

On se rappelle que Bendelaq était le père du taleb de Suède et l'usurier en chef du Millah : c'était un

petit vieillard sec et vigoureux, chez qui la soif d'acquérir semblait éterniser la vie. Il entra dans ce cabinet, qu'il ne connaissait que trop, comme un véritable enfant d'Israël. Au Maroc, le juif ne parle pas, il chuchote, semblable au prisonnier qui craint de réveiller ses bourreaux endormis; le juif ne marche pas, il se glisse le long des murs, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, et il tourne court à tous les angles, comme le larron qu'on poursuit; souvent il tient sa chaussure à la main pour faire moins de bruit; car rien ne l'effraie plus que d'attirer l'attention : il voudrait marcher dans un nuage et se rendre invisible. Son regard est oblique, inquiet, et il masque la terreur dont son cœur est possédé sous un sourire mielleux qui fait mal à voir. Le regarde-t-on, il double le pas, et il prend la fuite si on s'arrête près de lui. Il tient à la fois du lièvre et du chacal.

Bendelaq portait sur son visage et dans sa personne l'empreinte indélébile et tous les traits distinctifs de sa race. Pourtant, à l'examiner de plus près, il avait l'air moins gauche, moins effaré que d'ordinaire : il avait beau se confondre en salutations, en excuses, sa voix avait une assurance inaccoutumée, et ses yeux se surprenaient à regarder en face. Chose inouïe! il s'assit sans y être invité. Bref, on voyait percer à travers son humilité habituelle le sentiment de supériorité inhérent à la qualité de créancier.

— D'abord, dit-il d'un air riant, il faut que je commence par remercier votre seigneurie de m'avoir rendu mon fils. Vous êtes son libérateur; sans vous, ces Philistins de Ben-Aïssa me l'auraient égorgé.

Quoiqu'il ne me donne pas beaucoup de satisfaction, et qu'il ne veuille rien gagner, un fils est toujours un fils, et les entrailles d'un père ne sont pas celles du premier venu. Vous disiez donc, monsieur Dick, que sa seigneurie veut absolument me payer. Pourquoi vous presser, seigneur consul? je n'ai pas la moindre inquiétude, mon argent est plus en sûreté chez vous qu'il ne le serait au Millah. Non, jamais je ne pourrai reconnaître dignement l'obligation que je vous ai; car, enfin, vous avez exposé votre vie pour sauver celle de mon pauvre Samuel.

Tout en exhalant sa reconnaissance, le vieil usurier avait tiré une liasse de papiers de la poche de son soulham.

— Voici, ajouta-t-il en les présentant au consul, les reçus de votre seigneurie. Croyez bien que je n'aurais pas eu l'indiscrétion de vous les apporter, si M. Dick, qui est là et qui peut le dire, n'était pas venu les demander de votre part. — Si Dick vous a dit cela, il s'est trompé et vous a très-mal rendu mon message. — Ah! c'est différent, répondit Bendelaq en remettant soigneusement ses titres au fond de sa poche. Je ne suis pas moins heureux, continua-t-il d'un ton sensiblement refroidi, d'avoir pu exprimer à votre seigneurie toute ma gratitude; et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je profiterai de l'occasion pour rappeler à votre souvenir notre petite affaire; voilà bien des mois que nous sommes en retard, or les mois font des années... — Et les années, des intérêts; de quoi vous plaignez-vous, puisqu'on vous les paye? — Voudriez-vous que ce fût moi? —

Venons au fait sans préambule. J'ai besoin de dix mille piastres ; pouvez-vous me les prêter ? —Saints prophètes ! s'écria le juif en reculant de trois pas, où voulez-vous que je les prenne ? Je venais les demander à votre seigneurie ; car elle m'en doit déjà autant... —Ainsi vous ne voulez pas ? — Je n'ai point dit cela ; j'ai dit que je ne le pouvais pas, et c'est la pure et exacte vérité. Je vendrais jusqu'à mon soulham, que je ne ferais pas la somme que vous me demandez.—Alors n'en parlons plus, je verrai ailleurs ; mais ne soyez pas surpris si, plus tard, je me trouve dans l'obligation de rembourser avant vous le nouveau prêteur. — Votre seigneurie ne parle pas sérieusement, elle a trop de justice pour me faire tort à ce point ; les plus anciens créanciers doivent passer les premiers. — Je ne dis pas le contraire, mais nécessité fait loi. — Voyons, seigneur consul, ne brusquons point les choses. Il y aurait peut-être moyen de s'arranger. Vous dites donc que vous avez besoin de six mille piastres.—C'est dix mille qu'il m'en faut. — Et quelle hypothèque me donneriez-vous ? car il faut tout prévoir. — Ma parole et ma signature devraient vous suffire ; mais, puisque vous exigez des garanties, voici ce que je vous propose : je vous dois dix mille piastres, je vous en demande autant, cela ferait vingt ; or, j'ai pour dix mille piastres de meubles au Jardin du Sultan, mon mobilier de Tétuan vaut le double, sans compter mes chevaux qui m'en ont coûté dix ; si vous additionnez tout cela, vous trouverez un capital de quarante mille piastres. Ce gage vous suffit-il ? —Parfaitement, seigneur consul,

parfaitement, après inventaire, bien entendu.—Voici les factures des marchands, consultez-les. — Je n'ai pas besoin de vous demander, répondit Bendelaq après les avoir étudiées attentivement, si le loyer du jardin est payé. Votre seigneurie n'ignore pas qu'en cas de mort, les droits du propriétaire passent les premiers.

Pour toute réponse, Herwart produisit le reçu du pacha.

— Je n'ai rien à dire, continua Bendelaq, mon objection tombe devant le fait. Il nous reste maintenant à régler les intérêts et les échéances; mais là-dessus nous serons bientôt d'accord : pour les termes, les convenances de votre seigneurie seront les miennes ; quant aux intérêts, nous avons des antécédents, le passé sera la règle de l'avenir : je vous compterai dix mille piastres en espèces sonnantes, vous me ferez un reçu de onze : c'est là tout mon bénéfice ; car je ne vous demande que le deux pour cent par mois. — — Bendelaq, vous êtes un fripon. — Seigneur Dieu ! quelle injustice ! c'est l'intérêt que nous payons au Millah : l'argent est comme la terre, il faut bien qu'il nourrisse son maître, autrement il ne vaudrait pas la peine de l'acquérir.

Au reste, je ne force personne, si mes conditions ne vous conviennent pas... — Vous savez bien qu'on les accepte, quelles qu'elles soient, parce qu'on ne s'adresse à vous qu'en désespoir de cause et lorsqu'il faut à tout prix sortir d'un mauvais pas; vous spéculez sur la ruine du prochain, et vous vous engraissez de sa dépouille comme les corbeaux des restes des

morts. — Chacun a sa manière de voir les choses, et le point de vue change avec la position. Si j'étais à votre place, je parlerais comme vous; et vous agiriez comme moi, si vous étiez à la mienne. Soyez plus juste, seigneur consul, ce que j'en fais n'est que pour vous obliger et pour vous témoigner ma profonde reconnaissance. Allez, je n'oublie pas que je traite avec le sauveur de mon fils; toute ma pauvre petite fortune ne pourrait m'acquitter envers vous, et si douces que soient mes conditions, je resterai toujours votre débiteur.

Les nuages répandus sur la physionomie d'Herwart prouvaient à quel point ces debats lui étaient odieux, avec quelle répugnance il descendait dans ces fangeux réceptacles; son visage passait tour à tour de la rougeur la plus vive à une pâleur livide, et la ride verticale de son front était si profonde, que les deux sourcils n'en faisaient plus qu'un. Condamné à étaler son ulcère aux yeux d'un vil usurier, il eût préféré la question à cette torture morale; son orgueil blessé rugissait en dedans; et en signant le pacte ignominieux sa main tremblait comme le bras d'un chêne agité par la tempête.

Quant à Dick, il n'avait pris aucune part au démêlé. Les yeux fixés sur le consul, il cherchait à saisir sa pensée derrière le masque dont il la couvrait. Il ne s'étonnait pas de l'emprunt, il en avait vu tant d'autres! mais ce qui le préoccupait était l'abandon du mobilier : c'était une vente déguisée; or, on ne vend que lorsqu'on part. Dick avait la confiance de son maître quant aux affaires d'intérêt; mais les con-

fidences s'arrêtaient là. L'intimité d'Herwart était muette et voilée. Le nom de Thécla n'était pas sorti de sa bouche une seule fois, jamais un mot ou l'allusion la plus lointaine, la plus détournée, n'avait trahi son secret; mais son silence en disait plus que ses paroles. Dick devinait et commentait ce qui se passait dans le jardin mystérieux. C'était pour lui un grand sujet de mécontentement et de lamentations intérieures : il gémissait sur l'incompréhensible faiblesse de son maître pour une petite fille qui n'en valait pas tant. Toutefois il gardait pour lui ses commentaires, voyait tout sans avoir l'air de rien voir, et attendait patiemment que la raison coupât cette fièvre insensée. La scène à laquelle il venait d'assister lui avait donné l'alarme; il ne doutait plus que son maître ne méditât quelque mauvais coup et ne songeât à couronner sa folie par une fuite clandestine. N'osant le questionner sur un point aussi délicat, il se mit à rêver à part lui aux moyens de prévenir à sa manière cette catastrophe imminente. Son esprit inventif n'avait encore trouvé aucun expédient, lorsque le hasard parut venir à son secours.

XI. — SIMKA.

Bendelaq parti, il fut relevé dans le cabinet consulaire par le trésorier de la douane. C'était le jour du peuple d'Israël.

— Eh bien! Coriath! lui demanda sir Herwart, qu'y a-t-il de bon pour votre service? — Rien pour le mien, seigneur consul, absolument rien : je suis étranger, tout-à-fait étranger à l'objet qui m'amène; ce n'est pas Salomon Coriath qui a l'honneur de parler à votre seigneurie, c'est le messager du pacha. — Ah! je comprends, vous m'apportez les pièces restées entre ses mains : je les attendais.. — Précisément, répondit le juif enchanté d'un si bon accueil. — C'est bien, c'est bien, dit le consul en déposant les papiers sur son bureau sans les ouvrir. — Si votre seigneurie veut prendre la peine d'y jeter les yeux, elle verra qu'ils sont en règle, et nous pourrons terminer à l'instant cette petite affaire. — Mais c'est une affaire terminée, ce me semble. — Terminée! — A moins que Ben-Abbas n'ait la prétention de me faire payer deux fois. — Deux fois! s'écria le juif en pâlissant et en sautant sur sa chaise.

Herwart était si préoccupé qu'il ne vit ni la surprise ni les contorsions de Coriath; il ne le regardait même pas, et c'est à peine s'il l'entendait; mais Dick, qui avait les yeux sur lui, comprit, à la première exclamation, qu'il y avait là quelque malentendu, ou plutôt quelque rouerie, et que le pacha avait joué son trésorier. Un mot suffisait pour éclaircir le mystère, et tout se fût expliqué; mais ce n'était pas le compte de Dick, qui avait ses vues et qui venait de concevoir un projet infaillible, selon lui, pour arriver à ses fins; il interrompit Salomon, et le tirant à part, il lui dit à l'oreille, de l'air le plus simple et le plus bonhomme qu'il pouvait prendre.

— Vous voyez bien, mon cher M. Coriath, que sa seigneurie est occupée; vous avez mal pris votre temps. Venez avec moi; s'il y a quelque quiproquo, je me charge d'arranger l'affaire à votre satisfaction.

Tout en parlant, Dick poussait son homme vers la porte comme s'il l'eût reconduit, et il l'entraîna avec lui dans la pièce voisine.

Le soir de ce même jour un homme accompagné d'une femme s'avançait, avec une circonspection tout hébraïque, dans la rue sombre et déserte qui, du Millah, conduisait au consulat britannique. On voyait bien qu'il avait choisi l'heure du crépuscule afin de n'être point reconnu; et pour se mieux déguiser, il avait jeté sur lui et sur sa compagne une pièce d'étoffe obscure et sans forme. Arrivé à la maison consulaire, il s'y glissa furtivement et fut reçu par Dick.

Ah! ah! Coriath, c'est donc vous? Vous vous êtes enfin décidé à suivre mon conseil? Vous avez bien fait; le consul n'a jamais rien refusé à une femme, surtout quand elle est aussi jolie que votre fille. — Parlez bas, M. Dick, parlez bas. — Ne dirait-on pas que vous faites une mauvaise action? Depuis quand un homme est-il déshonoré pour venir demander ce qui lui est dû? — Vous avez raison, M. Dick, ma démarche est la plus licite, la plus innocente du monde, mais les langues du Millah sont méchantes : si l'on savait que j'ai amené ma fille avec moi, on en causerait, et je ne veux pas, voyez-vous, que l'on puisse dire un mot sur ma petite Simka : elle ne trouverait plus de mari. N'aie pas peur, mon enfant, on

ne nous a pas vus. — De quoi aurais-je peur? Quel danger me menace? Ne suis-je pas avec vous? — Vous êtes bien heureux, M. Coriath, d'avoir une si aimable fille : les prières sorties d'une si jolie bouche ne peuvent manquer d'être exaucées. Je vous ai dit ce matin que sa seigneurie est de mauvaise humeur; seul, vous n'auriez rien obtenu, au moins pour le moment; mais, avec une pareille intercession, je ne doute pas que vous ne retourniez chez vous avec vos dix mille piastres; car, vous avez beau nier, cet argent est à vous, le pacha vous a passé sa créance; vous êtes capitaine sur votre propre vaisseau. — Comment! vous vous obstinez à croire..... — Allons, allons, je croirai tout ce que vous voudrez; je ne vous demande pas vos affaires, mais ne perdez pas votre temps en paroles inutiles; le consul est seul, et le quart d'heure est bon. — Veuillez d'abord nous annoncer. — Je m'en garderai bien; il faut laisser à sa seigneurie le plaisir de la surprise; votre requête, ainsi présentée, fera bien plus d'effet. Venez, ma belle enfant. — Un moment, dit Salomon en retenant sa fille par le bras, bras, il y a ici une méprise; je n'ai jamais entendu me séparer d'elle, et je compte bien être présent à l'entrevue; je ne parlerai pas, soit, mais je veux y être. — En ce cas, vous ferez tout aussi bien de virer de bord et de regagner le port à pleines voiles; si vous êtes là, c'est comme si votre fille n'y était pas. — Mais ce matin vous ne disiez pas cela. — Je vous ai dit et je vous répète que le consul ne refuse rien aux femmes; mais ne comprenez-vous pas que les tiers gâtent tout? Si vous allez planter entre votre

fille et lui votre grand soulham noir, comment voulez-vous qu'il la voie et qu'il l'entende? Au reste, arrangez-vous; puisque vous ne voulez pas suivre mes conseils, je ne m'en mêle plus. — Franchement, M. Dick, mettez-vous à ma place : si vous aviez une fille comme la mienne, la livreriez-vous au danger d'un tête-à tête? — Ah çà! maître Coriath, où pensez-vous être? Ne dirait-on pas que nous sommes dans une maison de perdition! Par la sainte-barbe de Belzébuth, vous êtes un plaisant drôle! Votre fille est jolie, c'est vrai, mais, croyez-moi, sa seigneurie à bien autre chose à faire qu'à lui conter des sornettes.

Salomon était partagé entre la crainte d'exposer sa fille et le desir de rentrer dans ses fonds : car Dick s'était bien gardé de lui dire que la somme en litige était dans les coffres du pacha. Tout avare qu'il était, il était père encore; ce n'est pas sans de grands combats qu'il s'était décidé à conduire sa fille avec lui, mais il n'avait jamais entendu se séparer d'elle, et ne pouvait s'y résoudre. Pourtant les dix mille piastres lui tenaient bien au cœur, et il se demandait si, à tout prendre, elles ne valaient pas le sacrifice de quelques scrupules peut-être exagérés : la balance était bien près de pencher de leur côté, lorsque Simka lui dit avec une simplicité charmante : Mais, mon père, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'aille seule? Quel mal y a-t-il à cela? Le consul fût-il l'empereur, je lui parlerai avec autant d'assurance que si vous étiez présent; je ne me sens pas du tout intimidée, et je n'ai oublié aucune de vos recommandations. — Voilà une fille qui en remonterait à

la barbe grise de monsieur son père, murmura Dick d'un air goguenard. — Eh bien, va! s'écria Coriath en lâchant le bras de sa fille.

Et, s'approchant d'elle comme pour l'embrasser, il lui dit à l'oreille : Si l'on te dit ou qu'il se passe quelque chose qui ne soit pas convenable, tu n'as qu'à m'appeler; je serai à la porte et j'entendrai tout.

Les dix mille piastres avaient vaincu. Simka entra dans le cabinet d'Herwart, seule et sans être annoncée.

Autant les juifs d'Afrique sont laids, autant les juives sont belles. On se demande avec surprise comment de tels pères engendrent de telles filles, et l'on regrette que de si charmantes fleurs soient jetées en pâture à de pareils époux. On ne saurait voir nulle part des têtes plus idéales : c'est l'éclat oriental uni à la finesse occidentale, le point où les deux races se rencontrent et se confondent. La délicatesse des traits est surtout remarquable, et sans être ni grecque ni romaine, la coupe du visage participe de l'un et de l'autre type; moins pure peut-être que la première, elle est plus gracieuse que la seconde Toutes les juives ont de grands yeux noirs, pleins de langueur et de flamme, la peau fine et blanche, la taille svelte et bien prise. Quel dommage que ces beautés parfaites ne durent qu'un jour! Une juive est femme à treize ans, on la marie d'ordinaire à quatorze, à quinze elle est mère, à vingt ans elle est flétrie, elle est matrone à vingt-cinq. Le mariage paraît être pour elles une dégradation, une chute, et les métamorphoses que l'âge fait subir à ces célestes visages sont effroyables : rien n'est si ravissant qu'une jeune juive; rien n'est plus hideux qu'une vieille.

Simka avait quinze ans et réunissait en elle toutes les grâces, tous les attraits de sa race. Un soin particulier avait présidé ce jour-là à sa toilette; son riche et brillant costume dessinait amoureusement ses formes, et les voilait moins qu'il ne les relevait; un corset de velours rouge, brodé en or, et lacé sur la poitrine, pressait sa fine taille, et par-dessus s'ouvrait un *caso* bleu, espèce de gilet sans boutons qui flotte librement des deux côtés; sa jupe verte était fendue par le bas, selon la mode du pays, et ornée, à la hauteur du genou, de deux larges revers brochés d'or; ses bras, nus jusqu'aux coudes, sortaient d'une large manche de batiste étincelante de blancheur; une pantoufle rouge celait à demi ses petits pieds; ses cheveux noirs retombaient en longues tresses sur ses épaules, et elle portait sur le front un diadème de perles appelé *sfifa,* digne couronne de cette reine de beauté.

Qu'on juge de la surprise d'Herwart quand il vit entrer cette jeune fée radieuse; il n'alla point au-devant d'elle, et ne se leva même pas pour la recevoir, comme s'il eût craint de faire évanouir, en s'en approchant, cette apparition fantastique. Au premier mot qu'elle prononça, il retomba dans la réalité.

— Vous, la fille de Coriath ! vous, seule ici ! mais que me voulez-vous donc? Qui est-ce qui vous envoie? — C'est mon père lui-même, seigneur consul. — Votre père? Je ne comprends pas encore.

Alors Simka commença à répéter la leçon qu'on lui avait faite; mais elle avait trop présumé de son

sang-froid et de son aplomb, elle se troubla dès l'exorde; les mots techniques que son père lui avait inculqués à grand'peine s'effacèrent tous à la fois de sa mémoire, et la parole lui manqua au milieu de son plaidoyer; mais si l'embarras compromettait son éloquence, il rendait, en revanche, sa beauté plus séduisante : son jeune sein palpitait d'émotion, un vif incarnat était répandu sur ses joues, et ses yeux, animés par les efforts qu'elle faisait pour ressaisir ses souvenirs, jetaient des éclairs humides à travers ses longs cils. Si Dick l'eût vue en ce moment, il se fût applaudi de son stratagème et il eût crié victoire! On a deviné que son but était de détacher son maître de Thécla, et de le distraire, par une conquête facile, d'une passion malheureuse et absorbante; mais son expédient déshonnête n'eut point le résultat qu'il en avait espéré : Herwart avait le cœur trop épris pour tomber dans le piége grossier des sens. Tandis que Simka parlait, ou plutôt ne parlait pas, il la regardait avec un sentiment tout paternel, et le tête-à-tête n'éveilla en lui aucune pensée mauvaise; l'image qui remplissait son âme la rendait inaccessible à toute autre impression. Il s'étonnait lui-même d'une si complète métamorphose, peut-être s'en attristait-il, mais si un regret furtif lui traversa le cœur, ce fut un éclair : il sortit victorieux de la tentation sans même avoir eu besoin de combattre. Il prit la main de la jeune fille et lui dit avec bonté : Se peut-il, mon enfant, que ce soit vous qu'on charge de pareilles commissions? — Je m'en acquitte bien mal; mais excusez-moi, seigneur consul, je n'entends rien à

toutes ces choses; et d'ailleurs, vous connaissez mieux que moi l'affaire dont il s'agit : tout ce que j'ai compris, c'est que mon père est bien inquiet, bien malheureux, qu'il est menacé de perdre sa place et tout ce qu'il possède si vous ne prenez pitié de lui; son salut est dans votre main, et je supplie votre seigneurie de ne pas ruiner une famille qui ne vous a jamais fait de mal.

La vérité s'était fait jour pour Herwart à travers tous les voiles dont l'inexpérience de Simka l'avait enveloppée.

— On a trompé votre père indignement, répondit-il; mais dites-moi, mon enfant, vous a-t-il envoyée toute seule? N'est-il pas venu avec vous? — Il est dans la pièce voisine; je vais l'appeler, si vous voulez lui parler.

Elle ouvrit la porte, mais son père n'était pas où elle l'avait laissé: Dick avait eu soin de l'emmener, sous je ne sais quel prétexte, et il fallut qu'Herwart sonnât plusieurs fois pour qu'on vint. Enfin Dick entra. Il vit du premier regard qu'il avait manqué son coup. Allons, se dit-il à lui-même, le mal est incurable, le malade refuse de prendre le remède. — Mais il dissimula sa mauvaise humeur, de peur qu'on ne pénétrât la trame grossière qu'il avait ourdie. — Entrez donc, dit-il à Coriath avec un incroyable aplomb; voilà une heure que sa seigneurie vous appelle; on dirait, ma foi, que vous voulez prolonger le tête-à-tête : vous êtes un père bien complaisant! — Eh bien! ma fille, dit Coriath d'un air moitié riant, moitié sérieux, as-tu bien plaidé ma cause, et notre procès est-il gagné

auprès de sa seigneurie? — Il est perdu, répondit le consul, non que votre cause ait été mal défendue, mais parce qu'elle est mauvaise. J'avais cru m'être expliqué ce matin assez clairement pour être compris; mais, puisque vous avez refusé de croire à mes paroles, vous vous rendrez peut-être aux écrits.

Il lui présenta le reçu du pacha.

— Dieu de Moïse! s'écria le juif atterré, je m'en doutais! M. Dick, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela? — Est-ce que je me mêle des affaires d'autrui, moi?—Pacha de malédiction! Et moi qui lui ai donné ma quittance! Le scélérat! Hélas! seigneur consul, dans quel pays vivons-nous? Ces Mores réprouvés n'ont ni foi ni loi; les plus puissants et les plus riches sont les plus fourbes, les plus voleurs; oui, voleurs! car Ben-Abbas m'a volé dix mille piastres, lui qui a des millions; l'infâme! Puisse le bras de Jéhovah s'appesantir un jour sur lui et le coucher sur le fumier de Job!

Tout à coup il se tut et promena les yeux autour de lui avec terreur, comme si les murs eussent été tapissés d'oreilles et que le vent eût porté ses paroles à Ben-Abbas.

— Mais peut-être, ajouta-t-il comme correctif, n'est-ce qu'une erreur; car, après tout, le pacha est un honnête homme; ce que j'en ai dit ne doit pas tirer à conséquence : on va toujours plus loin qu'on ne veut dans le premier moment de la surprise. Viens, ma fille, retournons chez nous, n'importunons pas plus longtemps de notre présence sa seigneurie : ce n'est pas sa faute s'il y a un malentendu.

Herwart eut pitié de ce pauvre esclave timoré, qui n'osait pas même exhaler en paroles la plus légitime des indignations, et, songeant au danger que courait sa fille en traversant la ville, de nuit, sans autre protection que celle de son père, il ordonna à Dick de les suivre à distance jusqu'à la porte du Millah. La précaution n'était pas inutile : à peine étaient-ils sortis du consulat, qu'ils rencontrèrent deux soldats mores qui couraient les aventures nocturnes sous prétexte de faire la patrouille. Il faut savoir que les juifs sont parqués dans leur quartier comme dans une ménagerie, et que la nuit on tourne la clef sur eux.

— Comment, vieux mécréant! s'écria l'un des soldats en allongeant un coup de pied à Salomon, tu n'es pas dans ta geôle à pareille heure? As-tu envie que je te traîne chez le muhtesib pour y être fouetté jusqu'au sang? — Il n'y a pas besoin pour cela du muhtesib, dit l'autre en arrachant le voile de Simka; occupe-toi du vieux, je me charge de la petite.

Il se disposait à mettre en action les brutales paroles de son camarade, lorsqu'un coup de feu leur partit dans les oreilles.

—C'est moi, mes braves! dit une voix qu'ils ne connaissaient que trop, et si ce premier avis ne suffit pas, en voici un autre.

Mais Dick n'avait pas armé son second pistolet, que les deux soldats s'étaient évanouis dans les ténèbres comme deux ombres. Salomon se confondait en actions de grâces.

—Ne me remerciez pas tant, lui répondit-il brus-

quement, ce que j'en ai fait n'est pas pour vous, j'exécute ma consigne et rien de plus. Dans un autre moment, j'aurais bien pu me mettre du côté des Mores : Mores ou juifs, vous vous valez tous.

Demeuré seul enfin après les persécutions, les ignominies de cette interminable journée, Herwart retomba sur lui-même, c'est-à-dire dans sa passion. La pensée de Thécla revint lui frapper le cœur comme une bouffée ardente, et l'air lui manquant tout d'un coup, il ouvrit la fenêtre pour en trouver. La soirée était menaçante : Le vent soufflait avec violence, de gros nuages noirs se traînaient sur la plaine et présageaient un prochain orage; quelques éclairs déchiraient déjà les sombres nuées, et le tonnerre grondait dans les montagnes comme les dernières ou les premières détonnations d'un combat lointain. La nuit s'annonçait terrible; mais le désordre des éléments, le bouleversement de la nature plaisait à Herwart comme une fidèle image de ses propres tempêtes. L'œil fixé sur la plaine orageuse, il s'efforçait de distinguer à travers l'obscurité les murailles blanches de sa villa.

— Elle est là, pensait-il, et tandis que je me torture ici pour elle, elle ne songe pas à moi, ou, si elle y songe, c'est comme à son geôlier. O cœur implacable! froideur féroce!

Et cette humiliante idée, loin de le rendre à lui-même, ne faisait que l'exalter davantage; il s'entêtait dans son délire et mettait son orgueil à vaincre au lieu de le mettre à guérir. L'amour entretient au fond des cœurs les plus éprouvés, les plus scepti-

ques, de sourds levains d'espérance qui renaissent toujours quoique toujours étouffés. Que de fois sa folle attente n'avait-elle pas été déçue! que de mécomptes n'avait-il pas trouvés aux pieds de Thécla ! et cependant, à peine s'en était-il arraché qu'il n'aspirait qu'à s'y précipiter encore.

La scène du matin avait été violente. Le souvenir des paroles acerbes qui lui étaient échappées dans l'emportement de la douleur le poursuivait comme un remords; quant aux duretés de Thécla... il les avait oubliées. Il la savait blessée, irritée; elle allait s'endormir sur la colère : cette pensée lui était insupportable, et le repentir le chassant de lui-même, il demanda son cheval à l'instant, quoique l'orage fût près d'éclater, et qu'il tombât déjà de larges gouttes de pluie.

La nuit était si profonde qu'il lui fallut attendre un éclair pour reconnaître le gué du fleuve Martil. Un second lui montra sur l'autre rive un homme armé qui paraissait en sentinelle, et dont la présence lui sembla suspecte. Il voulut pousser son cheval vers lui; mais il perdit sa trace dans les ténèbres. Un peu plus loin, il eut une apparition toute semblable, et une troisième à la porte du jardin; il tira même un coup de pistolet sur la dernière; mais n'ayant vu fuir ni tomber personne, il se persuada qu'il avait pris des arbres pour des hommes, et il finit par rire de son hallucination.

Pourtant ce n'en était pas une : ses sens ne l'avaient pas trompé. A peine la muette avait-elle refermé la porte et tiré les verrous sur lui, qu'un signal partit

du milieu du bois, et un homme armé, puis un second, puis un troisième, puis cinq, puis dix, surgirent du sein de l'ombre comme des fantômes. Quand ils furent réunis, un vieillard, qui seul était désarmé et n'avait à la main qu'un bâton de caroubier, leur dit à voix basse : C'est lui, je l'ai reconnu ; il ne peut vous échapper ; il est seul, et le jardin n'a qu'une issue. Courage, enfants ! le prophète vous protége, et l'ombre apaisée d'Hassan veille sur vous du haut des cieux.

Ce vieillard n'était autre que Saffah le santon, et les inconnus, des Berbères descendus de leurs montagnes pour venger la mort du pirate. Ils rôdèrent quelque temps en silence autour des hautes murailles ; mais les moyens d'escalade leur manquant, ils renoncèrent à les franchir et attaquèrent la porte avec le feu, afin de n'être point entendus ; comme elle commençait à brûler pour leur livrer passage, une voix de femme s'éleva du milieu des rangs : Surtout, dit-elle, ne le tuez pas : il m'appartient, et c'est à moi seule d'en diposer ; je veux qu'on me le livre vivant.

Cette femme était Omaya.

FIN DU PREMIER VOLUME.

THÉCLA.

XII. — DOUBLE ORAGE.

Thécla, assise devant sa fenêtre, suivait de l'œil les progrès de l'orage : c'était un spectacle, et sa vie était si oisive, si vide, si monotone, que tout ce qui en rompait l'uniformité, fût-ce même l'événement le plus ordinaire, captivait son intérêt. Le vent rugissait dans les ténèbres, comme une bête féroce affamée, et apportait jusqu'à elle le mugissement lointain de la mer, qui rivalisait de rage avec lui ; la pluie, en tombant sur les feuilles épaisses des orangers, rendait un bruit sec et métallique, et le fleuve Martil, grossi par les eaux du ciel, jetait dans la tempête une

voix sourde et lugubre; les éclats de la foudre couvraient, d'intervalle en intervalle, toutes les harmonies sauvages de ce formidable concert; l'obscurité était profonde; seulement de longs serpents de feu sillonnaient de temps en temps la nuit, et illuminaient l'espace; mais ils se replongeaient bientôt dans les ombres du firmament, pour s'en échapper l'instant d'après plus étincelants et plus terribles. C'est dans ce moment redoutable et solennel qu'Herwart était arrivé.

— Thécla, lui dit-il en lui tendant la main, nous nous sommes mal quittés ce matin, et je viens vous demander pardon de mes emportements. — Vous pouviez vous dispenser de venir par un temps pareil, répondit-elle sans accepter la main qu'il lui tendait. Que vous importe mon ressentiment, et que me font maintenant vos violences? N'y suis-je pas accoutumée, et la mesure n'est-elle pas comblée depuis longtemps? Vous avez pris le rôle de tyran, vous m'avez donné celui de victime; puisque vous persévérez dans le vôtre, il faut bien que je me résigne au mien.

Il y avait tant de froideur, tant de dédain dans l'attitude et dans la voix de Thécla, qu'Herwart, le farouche Herwart, resta quelques moments interdit et comme pétrifié : ce n'était pas son orgueil qui souffrait, son cœur était brisé. Quel accueil! quel triste mécompte! Son retour était si sincère, si tendre, si spontané, et voilà comme on y répondait! Un soupir, venu du plus profond des entrailles, souleva, quoique refoulé, sa large poitrine, une larme parut au bord de sa paupière; mais il l'essuya furtivement,

de peur d'ajouter à l'ignominie de l'avoir versée l'ignominie plus grande encore de la laisser voir.

— Oh! dit-il d'une voix sourde et altérée, je suis le plus faible et le plus lâche des hommes.

Jamais il n'avait été plus prêt de céder, de rendre à la liberté sa captive et lui-même. Thécla se méprit sur ce mouvement intérieur. Sa patience était à bout, elle était tournée à l'amertume, à la dureté, et de l'homme qu'on n'aime pas, surtout de celui qu'on n'aime plus, tout irrite, tout blesse : les cendres de l'amour sont comme celles du mancenilier, elles empoisonnent tout ce qu'elles touchent. Au lieu de prendre l'exclamation d'Herwart pour l'expression d'un regret, elle y vit une sorte de défi qu'il se portait à lui-même, un encouragement à ne pas reculer, à pousser jusqu'aux extrêmes l'abus de la force, le despotisme de la persécution. Elle lui dit avec un sourire sardonique : De quelle faiblesse rougissez-vous, et quelle lâcheté avez-vous sur le cœur? Vous repentez-vous d'en avoir trop fait, ou de n'en pas avoir fait assez?

Herwart ne répondit rien : il ne fit pas un mouvement, ne leva pas même les yeux; il était anéanti : cette déception lui paraissait plus amère que toutes les autres. Il n'avait point de colère; la douleur le possédait tout entier. Trouvant le champ libre, Thécla devint de plus en plus agressive, et continua son ironie impitoyable : Vous ne répondez pas; mais prenez donc courage! il serait dommage, vraiment, de vous arrêter en si bon chemin. Inventez quelque nouveau supplice et essayez-en l'usage, sauf à venir demain m'en demander pardon s'il ne réussit pas.

Le taureau, immobile et muet au milieu du cirque, reçoit quelque temps sans s'émouvoir les provocations et les insultes du *picador;* mais, quand le fer l'a touché, il se réveille en sursaut, et, l'œil en feu, les naseaux fumants, s'élance sur l'agresseur. Ainsi bondit Herwart aux derniers mots de Thécla. —Imprudente enfant! s'écria-t-il en lui saisissant le bras, n'ajoute pas un mot de plus, tu ne sais pas avec quoi tu joues.

En ce moment un éclair illumina l'appartement et un grand coup de tonnerre ébranla toute la maison; mais la foudre parut moins terrible à Thécla que la voix et le regard d'Herwart : elle pâlit, et, d'ironique, devint tout d'un coup sérieuse. La parole lui manqua un instant; pourtant elle reprit : Ecoutez, Herwart, je suis au bout de ma patience, au bout de mes forces; vous m'avez exaspérée et réduite au point de préférer tout, et la mort même, à l'affreuse torture que vous me faites subir ici. Je m'étais flattée d'abord que vous vouliez faire une dernière épreuve, et que vous briseriez ma chaîne aussitôt : à cette condition, je vous aurais pardonné votre coupable violence; mais vous avez poussé l'abus de la force brutale jusqu'à la férocité; et vous vous imaginez tout excuser, tout justifier par ce mot banal : Je vous aime. Etrange amour, en vérité! Enseignez-moi comment agit la haine. Non, non, tout est fini; vous avez rompu les derniers fils qui m'unissaient à vous, et je vous en remercie, car vous m'avez rendu la plénitude de mes droits et ma liberté tout entière. Vous n'êtes plus rien pour moi, et je ne suis rien pour vous. Je vous

adjure donc, pour la dernière fois, je vous somme de me laisser sortir d'ici, et si vous m'y retenez un jour, une heure de plus, je vous tiens pour un lâche et pour un homme sans honneur. — Il vous sied mal de parler d'honneur. N'avez-vous pas, vous, trahi votre foi, menti à tous vos serments ? — Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! car alors je serais capable de duplicité, et si j'étais une femme déloyale, je ne serais pas ici : je vous aurais trompé, j'aurais bercé vos prétentions tyranniques d'espérances mensongères, de fallacieuses promesses. Tout violent, tout expérimenté que vous êtes, une femme adroite vous eût pris dans vos propres piéges, elle vous eût échappé dès le premier jour. Il ne fallait pour cela qu'un peu d'habileté, et je n'en ai point : ma puérile candeur m'a perdue. Je n'ai su ni trahir mon âme par des paroles fausses, ni sourire des lèvres quand j'avais le cœur ulcéré ; voilà pourquoi je suis à votre merci, je porte la peine de ma loyauté. Je n'étais qu'un enfant, maintenant je suis une femme, et je m'effraye moi-même de mon expérience et de ma précocité. Herwart, Herwart, vous m'avez bien fait du mal, un mal irréparable. Que Dieu vous le pardonne ! car, pour moi, voyez-vous, c'est impossible.

Thécla était très-agitée : sa voix était pleine de sanglots ; son sein, gros de soupirs, se soulevait et s'abaissait avec une rapidité convulsive; ses grands yeux bleus étaient couverts d'un voile humide; ses cheveux, abandonnés, s'épanchaient en flots d'or sur ses épaules; sa taille souple et mince semblait fléchir sous le poids de ses émotions. Elle était si belle

dans ce chaste désordre, qu'Herwart, plus ému qu'elle, eut une effroyable rechute; un instant assoupies, les flammes qui brûlaient son cœur se rallumèrent subitement comme un incendie attisé par l'orage: éperdu, hors de lui, il oublia tout, il s'oublia lui-même, et tombant aux genoux de Thécla : Implacable enfant, lui dit-il d'une voix vibrante, si tu veux que je t'écoute, ne te montre pas si belle à mes yeux. Je serais un insensé si j'exauçais ta prière : car tu es ma dernière espérance, ma dernière vertu, mon dernier refuge; ta vie est ma vie, et me séparer de toi, c'est renoncer à tout. Jamais! jamais!... jamais! Accable-moi, si tu veux, de ta colère, de tes dédains; tourne et retourne dans mon cœur le poignard aigu de l'insulte; empoisonne, déchire la blessure que tu as faite; foule mon orgueil, brise-le comme un roseau, que m'importe! Tu ne peux m'empêcher de t'aimer, et je t'aimerai malgré toi; je mettrai ma gloire à te servir, mon bonheur à te contempler sans cesse, à me baigner dans l'air que tu respires, à baiser l'empreinte de tes pas. Je serai tout ce que tu voudras : use et abuse de moi comme d'un esclave; je me livre à toi sans condition, je m'abdique dans tes mains, et, si ce n'est par amour, tu te rendras par lassitude, par pitié!

En prononçant ces paroles insensées, il étreignait les genoux de Thécla d'un bras désespéré, il les embrassait comme les suppliants antiques s'attachaient à l'autel des dieux; il couvrait ses pieds de baisers et de larmes. Herwart était le dernier homme dont on eût attendu une pareille lâcheté : depuis la chute du

plus fier des archanges, on n'en vit pas de plus éclatante. Thécla en fut interdite elle-même; mais les instincts féminins se réveillèrent bientôt, et elle reprit à l'instant tous ses avantages. Implorer la pitié d'une femme, c'est détruire chez elle jusqu'à la possibilité de l'amour, c'est se jeter au-devant de son mépris. L'abaissement d'Herwart était pour Thécla la plus douce des vengeances, et elle la savourait avec ivresse. Le tyran de sa vie était là, prosterné devant elle, le front dans la poussière, et, bien loin de le plaindre, elle jouissait de son humiliation, elle l'écrasait de son silence; du haut du piédestal qu'il lui faisait, son œil satisfait tombait sur lui avec un altier dédain.

Le délire passé, Herwart sentit l'énormité de sa faute et de son déshonneur : il s'élança sur ses pieds en poussant une espèce de rugissement étouffé, et, cachant dans ses deux mains son visage embrasé par la honte, il garda un morne et profond silence, pendant lequel on n'entendit que le vent qui ébranlait la terre, et la foudre qui roulait dans le ciel. Enfin il se hasarda à découvrir son visage, et leva sur Thécla un regard lent et confus; il lui trouva le sarcasme à la bouche et la joie du triomphe dans les yeux.

— Je suis vengée! lui dit-elle. — Et moi, je suis déshonoré, répondit-il d'une voix basse et menaçante.

Son œil sombre, son front redevenu pâle tout d'un coup, sa physionomie bouleversée, tout en lui annonçait une résolution funeste. Qu'allait-il faire?... Il était dans cette situation morale où l'on risque,

où l'on ose tout, parce qu'on croit n'avoir plus rien à perdre : l'homme n'a pas de plus sûr gouvernail ni de plus puissant frein que le sentiment de sa dignité personnelle ; s'il le rompt, malheur à lui ! le naufrage ne se fait pas attendre. Du premier au dernier degré de la dégradation, il n'y a qu'un pas, et, une fois déshonoré, un homme fort ne se réhabilite que par l'excès même du déshonneur : il croit être moins infâme en l'étant tout-à-fait. Or, Herwart en était là : il venait de se manquer à lui-même, de s'avilir à ses propres yeux ; et il avait de plus la conscience d'avoir été ridicule, car rien ne l'est davantage aux yeux d'une femme qu'un transport dont elle est l'objet et qu'elle ne partage pas. Son orgueil se cabrait de rage sous cette effroyable conviction, et, pour échapper à la risée, il n'était rien dont il ne se sentît capable. Que de fois n'arrive-t-il pas qu'on fait peur pour ne pas faire rire ? Résolu à noyer sa honte dans la volupté, Herwart s'avança vers Thécla d'un air qui la fit reculer d'un pas, et, sans prononcer une seule parole, il l'étreignit de force dans ses bras, comme pour prendre possession d'elle. Il ne se possédait plus lui-même : il ne voyait plus rien, n'écoutait plus rien ; aiguillonné par la vengeance, l'instinct brutal dominait, et faisait taire en lui tous les sentiments nobles. Son œil étincelant disait assez tout ce qui se passait dans son cœur : l'homme était mort en lui, la bête triomphait. Le frisson saisit Thécla ; pourtant elle dissimula ses terreurs, et d'une voix émue, qu'elle s'efforçait en vain de raffermir : Laissez-moi ! s'écria-t-elle en renversant la tête en arrière pour échap-

per à deux lèvres furieuses qui cherchaient les siennes; laissez-moi, vous dis-je; je ne prie plus, je vous ordonne de me laisser; si ce n'est par égard pour moi, que ce soit par respect pour vous-même.—Oh ! je n'ai eu pour vous que trop d'égards : j'ai été patient jusqu'à la niaiserie, et, quant à moi, vous m'avez réduit à cette extrémité, que je n'ai plus rien à compromettre; je suis déshonoré. Cette position ridicule dure depuis trop longtemps; il faut en finir. Vous n'avez pas voulu être ma femme, vous serez à moi, maintenant, sans condition.— Vous êtes le plus fort, lui dit-elle, et je suis à votre discrétion; mais je vous défie de pousser plus loin cette ignoble épreuve.

Herwart ne répondait rien; on ne parle guère dans ces moments-là, c'est à peine s'il entendait encore. Il ne voyait plus dans Thécla qu'une femme jeune, belle, qui palpitait dans ses bras; dont l'haleine, entrecoupée par l'épouvante, se mêlait à la sienne, et que son émotion rendait plus ravissante, plus désirable. Thécla n'opposait plus qu'une résistance morale; son frêle corps était brisé, mais l'inertie devient une force dans les cas extrêmes.

— Ce matin, lui dit-elle avec une ironie acerbe, j'avais encore pour vous un reste d'estime, maintenant c'est du mépris; ce que vous faites est infâme et doublement infâme, car j'aime, et ce n'est pas vous.

Cet aveu, arraché par l'indignation, par le désespoir, fit ce que la force d'un géant n'aurait pu faire; les bras d'Herwart s'ouvrirent d'eux-mêmes, et re-

tombèrent comme épuisés. Mais, les relevant tout d'un coup et les croisant sur sa poitrine : Enfin vous l'avouez, murmura-t-il d'une voix sourde; vous aimez donc Douglas! — J'aime; mais ce n'est pas lui. — Qui donc? demanda-t-il avec impétuosité. — Que vous importe? Ce n'est pas vous. — Que m'importe?..... En effet, s'écria-t-il en retombant dans ses fureurs, ce n'est plus votre amour que je veux; c'est vous! J'exerce ma vengeance comme vous avez exercé la vôtre. Ah! vous en aimez un autre! Eh bien! tant mieux, ma vengeance sera plus complète et plus douce. Vous en aimez un autre, et vous faisiez de la fierté, de la vertu! Allez, vous n'êtes qu'une femme... comme toutes les autres; vous mentez avec une candeur merveilleuse et un aplomb vraiment sublime; je vous en félicite. Ah! vous en aimez un autre!... Pourquoi m'en étonner? Ne m'en doutais-je pas? Ne le savais-je pas? Ne vous l'ai-je pas dit? Vous dites, vous, que ce n'est pas ce Douglas? Je ne vous crois plus; vous ne m'inspirez ni ne méritez plus aucune confiance. Eh! qui serait-ce, si ce n'était lui? Vous êtes bons l'un pour l'autre. Encore un coup, que m'importe? Aimez votre Douglas, aimez qui vous voudrez; mais après moi, s'il vous plaît; la priorité m'appartient. J'eus votre première parole, vos premiers serments, et je serais un fou et un niais si je n'usais de mes droits avant tous les autres.

Malgré l'ironie et l'air d'indifférence qu'affectait Herwart, il souffrait horriblement, mais il ne voulait pas le laisser paraître; l'orgueil le mettait en

réaction contre tout ce qui ressemblait à l'amour. Il se ressaisit de Thécla, comme le tigre s'élance sur la proie qu'il a lâchée un instant pour s'en faire un jouet, et l'étreignant avec violence, il allait consommer leur honte à tous les deux, lorsqu'il se sentit tout d'un coup tiré par derrière, et en même temps un cri guttural et terrible retentit dans l'appartement. On eût dit que le tonnerre venait d'y éclater. C'était la muette. Elle entraîna son maître vers la fenêtre avec tous les signes de la colère, de l'angoisse, et en gesticulant d'une manière furieuse. Herwart ne vit personne dans l'obscurité; seulement une vive clarté attira ses regards du côté de la porte : il crut que la foudre venait de tomber sur un arbre et l'avait embrasé. Mais les gestes de la négresse indiquaient un danger plus grand, et il descendit dans le jardin pour savoir ce qui se passait. Thécla profita de sa liberté pour aller s'enfermer dans sa chambre.

L'orage était alors dans toute sa rage; les cataractes du ciel étaient ouvertes, un nouveau déluge menaçait la terre; le vent de la destruction secouait la chevelure des orangers comme s'il eût voulu les arracher du sol; la foudre n'éclatait plus seulement par intervalles; c'était un coup de tonnerre continu. Cette nuit d'épouvante et de désolation appartenait au crime; l'imagination d'Herwart était frappée; de sombres pressentiments lui traversaient le cœur malgré lui. Il alla droit au point du jardin qui lui avait paru lumineux. Quel fut son étonnement en trouvant la porte en flammes! Il ne douta plus que le feu du ciel ne l'eût embrasée. Mais la muette continuait à

gesticuler, pour lui faire comprendre que ce n'était pas cela et qu'elle avait entendu des voix au dehors. Les mystérieuses visions de la soirée revinrent alors à la mémoire d'Herwart, et il tressaillit involontairement devant la perspective de quelque danger terrible, inconnu. A peine cette idée s'était-elle présentée à son esprit, que la porte tomba, et une figure sauvage parut à travers la flamme et la fumée, comme un démon du Dante ou de Michel-Ange sorti des vapeurs de l'enfer. Le déchaînement de l'orage ajoutait à l'horreur de cette apparition formidable. Les cœurs forts sont plus émus par l'attente du danger que par le danger lui-même; le calme et le sang-froid leur reviennent quand ils se voient face à face avec lui. Herwart salua d'une balle cet hôte étrange; soit qu'il l'eût atteint ou seulement effrayé, l'inconnu disparut, et une tête de femme se montra à sa place au milieu de la fournaise : cette femme était Omaya.

— Me reconnais-tu? demanda-t-elle à Herwart d'une voix sinistre; je t'avais promis de revenir, je tiens parole. A moi, vengeurs d'Hassan!

A ces mots, un flot de Berbères se précipita sur ses pas à travers la brèche ardente, et se jetant sur Herwart, ils le garrottèrent avant qu'il eût eu le temps de se mettre en défense; et d'ailleurs quelle défense opposer seul à une foule frénétique? La muette, à cette vue, bondit comme une hyène blessée, et s'élança sur les assaillants en poussant un si effroyable rugissement qu'ils en furent déconcertés; ils crurent voir dans la noire et monstrueuse géante quelque envoyé d'Eblis ou Eblis lui-même, et, saisis d'une pa-

nique superstitieuse, les moins résolus firent un pas en arrière, mais l'impitoyable Omaya arracha à l'un des fuyards son yatagan et le plongea dans la gorge du monstre, qui alla rouler aux pieds de son maître. La vue et l'odeur du sang rappelèrent les Berbères à eux-mêmes, et ils entraînèrent Herwart hors du jardin. Pendant qu'ils étaient occupés à le lier sur un cheval, Saffah s'approcha de son oreille et lui dit de manière à n'être entendu que de lui : Allah est grand, et Mahomet est son prophète ! C'est lui qui m'a révélé ton secret. Chrétien, la vengeance est lente, mais elle arrive; et plus elle s'est fait attendre, plus elle est terrible. La veuve d'Hassan se charge de toi, moi je me charge de ta chrétienne; après quoi je la rendrai à son père.

Cette menace immonde fit frémir Herwart, car il connaissait le santon. Une nouvelle mariée, sortant de la mosquée, traversait la place de Tétuan; Saffah s'approcha d'elle, la conduisit à l'écart, et l'époux, spectateur de cette infamie, dut se tenir pour très-honoré; sa femme était béatifiée. Un autre jour, Saffah fit son choix dans un essaim de jeunes filles qui revenaient du bain; il se saisit de la plus belle, et, très-flattée de la préférence, la victime si brutalement immolée reçut les félicitations de ses compagnes et de sa famille. Tels sont les priviléges des santons; tel était l'homme à la merci duquel Herwart laissait Thécla. A cette affreuse pensée, tout son amour lui revint, son sang se glaça d'horreur dans ses veines, et le dernier regard qu'il jeta derrière lui combla son désespoir en levant tous les doutes qui

auraient pu lui rester encore ; une épouvantable conviction s'établit dans son esprit : ayant retourné la tête une dernière fois, au moment où ses ravisseurs l'entraînaient au galop sur le chemin de leurs montagnes, il vit, aux clartés de l'orage, le santon, demeuré seul, franchir la porte du sanctuaire ouvert et livré sans défense à la plus abominable des profanations.

XIII. — LE FLEUVE MARTIL.

Thécla n'avait rien vu, rien entendu de la scène qui vient de se passer et qui l'avait sauvée à son insu du déshonneur ; cette scène avait été aussi rapide qu'imprévue, tous les bruits d'armes et de voix s'étaient perdus dans la tempête. Barricadée dans sa chambre, Thécla flottait entre la joie de sa délivrance inespérée et la crainte d'une nouvelle attaque ; elle était sur ses gardes ; toute tremblante encore, le sein brisé de soupirs et de sanglots convulsifs, elle regardait la porte, l'œil fixe, l'oreille tendue, et tressaillait au moindre souffle : elle entendait le pas d'Herwart dans les mugissements du vent, sa voix dans les éclats de la foudre. Pourtant elle avait au fond du cœur un reste d'espérance : elle se flattait que, la fièvre passée, il rentrerait en lui-même, et reviendrait à ses pieds en repentant. Cette crise était nou-

velle pour elle, son inexpérience n'en savait prévoir ni calculer les suites, et les angoisses de l'incertitude tenaient son esprit en suspens. Cette insupportable attente dura si longtemps qu'elle finit par se rassurer tout-à-fait, et elle supposa qu'Herwart était reparti pour Tétuan. La honte, pensa-t-elle, l'a chassé de ma présence; il n'ose plus se présenter à mes yeux. A cette pensée de liberté, elle sentit ses nerfs se détendre, sa poitrine crispée se desserra, et un torrent de larmes soulagea son cœur oppressé.

L'orage du dehors, qui avait suivi dans ses phases l'orage du dedans, commençait à s'apaiser aussi, et le calme succédait par degrés aux convulsions de la nature; le ciel refermait ses cataractes; la mer et le fleuve avaient cessé leurs rugissements; le vent ne faisait plus entendre qu'un gémissement sourd et plaintif; la foudre en fuite grondait encore, mais comme un écho lointain dans les sombres profondeurs de l'horizon; balayée par la tourmente, le firmament se découvrait peu à peu, et quelques étoiles brillaient déjà dans les fissures des nuages. Un silence de plus en plus profond régnait dans le jardin; tout à coup Thécla crut saisir un bruit de pas sous sa fenêtre, puis bientôt après elle entendit distinctement, dans le corridor qui conduisait chez elle, le frôlement d'une personne qui marchait avec précaution dans l'obscurité; presque aussitôt une main lourde se posa sur la porte, et, la trouvant fermée, essaya de l'ébranler. Le frisson la reprit; elle s'était donc abusée, ses espérances étaient des rêves, Herwart n'était point parti; il persévérait au contraire dans

son lâche dessein, il revenait à elle, non avec la loyauté du repentir, mais comme un larron clandestin, qui se glisse furtivement dans l'ombre pour faire un mauvais coup.

Elle ne prononça pas une parole, ne fit pas un mouvement, elle retint même sa respiration, dans l'espoir de donner le change ; ne la croyant pas chez elle, on irait peut-être la chercher ailleurs ; et elle arriverait ainsi au matin, qui chasse les sombres et coupables pensées de la nuit ; on n'ose pas, à la face du soleil, ce qu'on ose dans les ténèbres ; et puis le jour elle se sentait moins abandonnée, moins seule. Mais sa lampe l'avait trahie, on la savait là, et l'invisible main continuait à secouer la porte avec une violence toujours croissante. Cet assaut muet avait quelque chose de plus sinistre que s'il eût été accompagné de menaces et d'imprécations ; ce silence annonçait une résolution morne et désespérée ; il dura quelque temps encore au dehors comme au dedans ; enfin il fut interrompu par une voix inconnue, dont Thécla ne comprit pas les paroles, et qu'elle prit pour un cri de rage étouffé, ou pour un râlement de la négresse que son maître avait appelée sans doute à son aide. Au même instant la porte cria sur ses gonds, et parut céder à l'effort qui la sapait ; l'effroi, le désespoir, s'emparèrent de la prisonnière, et, sans se donner le temps de la réflexion, elle s'élança par la fenêtre, qui n'était qu'à quelques pieds du sol.

Tout étourdie du choc, elle était au milieu du jardin avant de s'être rendu compte de son action, tant elle avait été rapide. Elle ne s'aperçut pas même que

l'eau ruisselait de toutes parts et l'inondait, qu'elle était à peine vêtue au milieu d'une nuit glacée, et perdue dans l'obscurité la plus profonde; se trouvant en plein air et maîtresse de ses mouvements, elle se crut sauvée, elle n'eut pas d'autre sensation, et, parlant seul en elle, le sentiment de la liberté la poussa irrésistiblement vers la porte. Grande fut sa surprise en la trouvant brûlée sur ses gonds et jetant dans l'ombre un reste de flamme. Mais sa surprise se changea bientôt en terreur. La muette, égorgée par Omaya, était tombée sous le coup sans être morte; la pluie et le froid de la nuit l'avaient fait revenir à elle après l'enlèvement de son maître, et son instinct de chien de garde s'éveillant en elle en même temps que la vie, elle s'était traînée à la porte et couchée au travers du seuil sur les cendres encore chaudes. Armée du yatagan qui l'avait frappée et qu'elle avait arraché de la blessure, elle mourait lentement à son poste.

Elle était déjà presque morte, lorsque Thécla parut; à la vue de la fugitive, le cadavre se ranima tout d'un coup, et se dressa sur son séant pour lui barrer le passage; son bras galvanisé brandit le fer assassin, et sa poitrine transpercée laissa échapper un de ces hurlements formidables que lui arrachait la colère. Ses dents claquaient dans un dernier accès de fièvre, et avant de s'éteindre tout-à-fait, ses yeux ternes jetaient des reflets rougeâtres aux lueurs de la porte carbonisée. Ce spectacle fit reculer Thécla; elle crut voir la mort armée de sa faux, telle que le cauchemar de la peur l'évoque au chevet du moribond, et

ses genoux, brisés par tant d'émotions, se dérobant sous elle, elle fut obligée de s'appuyer contre un oranger pour ne pas tomber; ses pieds baignaient, à son insu, dans le sang de la mourante. Ce terrible tête-à-tête se prolongea longtemps : la négresse, étayée par un des angles de la porte, gardait son séant malgré elle ; abusée, intimidée par ce simulacre de vie, Thécla ignorait qu'elle n'avait devant elle qu'un fantôme, et que le souffle d'un enfant aurait abattu ce fer menaçant qu'une dernière convulsion de l'agonie soutenait à peine encore. Elle était là, muette, haletante, l'œil fixé devant elle, l'oreille tendue en arrière ; et prise entre deux dangers également redoutables, elle n'osait affronter ni l'un ni l'autre. Son anxiété était horrible, elle ne pouvait durer : Herwart, ne la trouvant pas dans l'habitation, ne pouvait manquer, pensait-elle, de la chercher au dehors ; cette poursuite la faisait trembler plus encore que la lame aiguë du yatagan. Un bruit de pas que le vent apporta jusqu'à elle exaspéra ses esprits : elle se revit sans défense aux bras de son ravisseur, et rassemblant toutes ses forces dans ce moment décisif, elle s'élança comme un faon à travers le vide de la porte ; à ce choc brusque et rapide, le fer tomba des mains de la muette, la muette elle-même tomba lourdement ; elle était morte.

Thécla était libre.

Que faire de cette liberté? A qui demander appui? Où chercher un refuge? Guidée par la voix des flots débordés, elle atteignit le Martil, qui grondait sourdement au milieu des ténèbres, et qui lui fermait le

passage. Se croyant toujours poursuivie, toujours près d'être atteinte, elle errait avec angoisse sur la rive, comme l'ombre gémissante des corps sans sépulture errait au bord de la rivière infernale.

Elle savait que Tétuan et la maison paternelle étaient de l'autre côté du fleuve; mais comment le franchir, seule, la nuit, après un orage qui l'avait si démesurément enflé? Repoussée et vaincue par l'impossible, elle se rappela plus qu'elle ne vit le bois de caroubiers où le hasard l'avait conduite une fois, et, cherchant les fourrés les plus épais, elle s'y enfonça avec l'intrépidité de la terreur, de l'espérance, en attendant que le jour et l'occasion vinssent à son secours. Que les minutes étaient longues! qu'elles pesaient lourdement sur son cœur! Egarée au sein d'une contrée sauvage, inconnue, dans l'horreur d'une nuit de désastre, elle se laissa tomber de fatigue, d'épuisement, au pied d'un arbre, et, se prenant la tête dans les deux mains, elle s'abandonna à une rêverie que le grondement orageux du fleuve rendait plus sombre et plus lugubre. Elle faisait sur sa destinée un retour douloureux; elle déplorait amèrement les illusions perdues, l'espoir déçu, la fleur du bonheur effeuillée et flétrie avant même d'avoir éclos. C'est qu'aussi l'école de la réalité avait été bien sévère pour elle, et lui avait fait expier bien durement les romans de son imagination; du haut des rêves qui avaient bercé son adolescence sur leurs ailes d'or, l'expérience l'avait précipitée dans les abîmes du désenchantement et du doute. Quelle épreuve pour une première passion! Quelles luttes! Quelle épouvanta-

ble catastrophe! Sa vie de jeune fille était ravagée, tout un avenir de poésie et d'amour s'était englouti dans cet horrible naufrage. Elle accusait de tous ses maux ce voyage fatal qu'elle avait salué naguère avec tant d'enthousiasme; elle maudissait l'Afrique, elle pleurait sa Scandinavie; elle s'y envolait par la pensée, comme si elle eût dû retrouver là ses quinze ans et ses illusions. Puis, se reprochant tout d'un coup son vœu, elle le révoquait avec un empressement mêlé d'effroi. Un intérêt mystérieux, qui n'était d'abord qu'une vague préoccupation, mais qui avait grandi dans la solitude, et qu'à présent même encore elle s'avouait à peine, tant il était profondément enseveli dans son cœur, l'enchainait, à son insu, sur ces terres perfides où ses premiers pas avaient été suivis d'une chute si rude. Une voix intérieure lui disait qu'une réparation éclatante lui était réservée, puisqu'elle lui était due, et que sa blessure serait bandée et guérie, non par la main qui l'avait faite, elle ne l'aurait pas voulu, mais aux lieux mêmes où elle l'avait reçue. Certes, il fallait que l'espérance fût enracinée bien avant dans son âme pour avoir résisté à un pareil ouragan et pour se faire jour à une pareille heure; mais l'espérance a dans les cœurs jeunes, quoique éprouvés déjà, une vitalité qui défie l'expérience; semblable au rameau d'or mythologique, à chaque fleur, à chaque feuille qu'elle perd, elle en fait éclore une nouvelle à l'instant.

Thécla s'était absorbée dans le monde intérieur au point d'oublier le lieu où elle se trouvait et les dangers qui l'environnaient de toutes parts; la terreur

la réveilla comme d'un songe, et la rappela tout entière aux horreurs de sa situation. Elle entendit quelque chose se mouvoir au milieu des caroubiers, et distingua bientôt, à travers les ténèbres déjà moins épaisses, une forme si vague, si confuse encore, que l'œil n'aurait pu dire si c'était un homme ou un animal; mais pour son imagination pleine d'une seule image, d'une seule crainte, c'était Herwart, ce poursuivant redouté, qu'elle croyait toujours si près d'elle, et qui en était déjà si loin. Tantôt la vision s'éloignait, tantôt elle se rapprochait, allant de côté et d'autre, comme on va quand on cherche. Thécla n'avait donc pas été aperçue, ou ce n'est point à elle qu'on en voulait; cette idée pourtant ne la rassura pas; cachée par l'arbre au pied duquel elle était tombée, elle n'osait pas fuir, de peur d'attirer l'attention sur elle; le jour qui commençait à poindre ne révèlerait que trop tôt sa présence. Enfin, aux premières lueurs de l'aube, elle reconnut un homme dans la forme mystérieuse qui rôdait autour d'elle, et cet homme n'était pas Herwart. Elle en remercia le Ciel au fond de son âme, et, voyant un ami dans tout ce qui n'était pas lui, elle se leva sans hésiter, et alla d'un pas confiant au-devant de l'inconnu, comme au-devant d'un protecteur que la Providence lui envoyait; cet inconnu n'était autre que le santon. Il avait passé toute la nuit à la poursuite de la prisonnière; c'est lui qui l'avait chassée de sa chambre, lui dont l'approche lui avait donné l'energie de franchir le seuil gardé par le spectre de la muette; ne la trouvant pas dans l'habitation, et l'ayant en vain cher-

chée dans toutes les parties du jardin, un instinct brutal l'avait mis sur sa trace, et il explorait alors le bois qui lui servait de refuge. Il poussa, en l'apercevant, un cri de joie qui la fit frémir, et se rua sur elle comme une bête féroce. Effrayée d'un si sauvage accueil, elle se rejeta en arrière; mais il lui prit le bras, et l'entraîna de force du côté du jardin. Toutes paroles étaient inutiles, toute explication impossible : ils ne se comprenaient pas. En vain Thécla témoignait-elle par ses cris, par ses gestes, qu'elle voulait passer le fleuve et gagner la ville; en vain se débattait-elle avec angoisse, et s'attachait-elle, par un effort désespéré, à tous les troncs, à toutes les branches qu'elle pouvait saisir, la serre qui l'etreignait était plus forte qu'elle et lui faisait lâcher prise; l'inexorable More allait tout droit devant lui sans même détourner la tête, comme un chacal qui emporte une proie dans sa tannière pour la dévorer plus à son aise. Mais pourquoi la ramenait-il dans sa prison, et quel intérêt pouvait-il avoir à la livrer à son geôlier? Cette question, qu'elle s'adressait à elle-même, prouvait qu'elle ne se faisait aucune idée du nouveau coup qui la menaçait; elle ne devait être que trop tôt eclairée.

Le jour avait paru, et souriait aux désastres de la nuit; les arbres, encore tout baignés de pluie, étincelaient de mille feu aux premiers rayons de l'aurore; les eaux, rentrées peu à peu dans leur lit, n'avaient pas encore repris leur limpidité; leur couleur mate et jaunâtre attestait les convulsions qui les avaient agitées. Le sol était jonché d'oiseaux tues par

la tempête; ceux qui leur survivaient battaient de l'aile avec insouciance, et saluaient le retour de la lumière par leur chant accoutumé. Le ciel, purifié par l'orage, était d'une sérénité radieuse, l'air du matin frais et léger; le soleil levant acheva de dissiper les vapeurs de la terre, et, inondée de clartés, la création tout entière respirait le bien-être, la joie et la fécondité.

C'est au milieu de ces impressions vivifiantes et réparatrices que Thécla repassa de force le seuil du jardin maudit; le cadavre de la muette le couvrait encore; Saffah l'écarta du pied et continua sa marche impitoyable sans donner le moindre signe d'étonnement ou de pitié. Thécla, qui ne savait pas la négresse morte, frémit de surprise et d'horreur à la vue de cette sanglante dépouille : son esprit confondu se perdait en conjectures, qui se détruisaient les unes les autres, sur les catastrophes incompréhensibles de cette nuit d'épouvante; elle les comprit bien moins encore lorsqu'elle vit Saffah aller droit à l'habitation et en prendre possession comme s'il eût été chez lui; il l'entraîna et la déposa dans sa propre chambre, car il en avait appris le chemin peu d'heures auparavant; alors seulement, elle commença de soupçonner la vérité. Elle s'était d'abord attendue à voir paraître Herwart; Herwart ne parut point, et l'assurance, les regards, les gestes effrénés du luxurieux santon disaient assez clairement qu'il n'était point un instrument des passions d'autrui, mais qu'il agissait au profit des siennes. La lutte infâme soutenue la nuit même par Thécla avait arraché le voile à ses

yeux de jeune fille; elle devait à ce brutal assaut une affreuse, une détestable expérience; et puis, ne l'eût-elle pas eue, la conduite de Saffah ne lui aurait pas permis longtemps le doute sur la nature de ses prétentions.

Il essaya d'abord de lui faire entendre par signes qui il était, ce qu'il voulait, et quelle gloire, quelle sanctification c'était pour elle d'avoir obtenu sa préférence; car il ne croyait pas implorer une faveur, mais bien en accorder une. Thécla affecta longtemps de ne pas comprendre : quand il ne lui fut plus possible de jouer l'ignorance, elle répondit par un geste de dégoût aux propositions qu'on osait lui faire, et réclama avec véhémence sa liberté; elle tenta même l'initiative, et fit un pas pour sortir. Irrité dans sa convoitise, l'Africain la retint, et posa insolemment sur elle sa main osseuse et décharnée; la morsure d'un reptile l'eût moins dégoûtée que ce contact immonde; mais elle avait éprouvé l'inutilité de la résistance et des supplications; elle se dispensa d'y recourir de nouveau, et le désespoir se tournant chez elle en dissimulation, elle feignit d'entrer dans les vues du More, afin de gagner du temps; ne pouvant échapper à force ouverte, elle espérait le faire par surprise, et c'est dans ce but qu'elle prolongeait cet exécrable et muet entretien.

Elle eut assez d'empire sur elle pour paraître calme et pour cacher ses terreurs sous un air dégagé; elle fit signe au santon de la suivre dans la pièce voisine, et alla s'asseoir au piano pour essayer sur lui l'effet de la musique. Aux premières notes, Saffah releva la

tête, et dressa l'oreille comme un jeune cheval au cri éclatant du clairon; toutefois son regard témoignait plus d'étonnement que de plaisir; absorbé dans une profonde immobilité, il écouta quelque temps en silence, comme s'il eût cherché à se rendre compte de ce qu'il entendait et de ce qu'il éprouvait; un rayon d'espérance traversa et réchauffa le cœur glacé de Thécla : elle se flatta d'avoir renouvelé le miracle d'Orphée, en apprivoisant cette brute à tête humaine, et elle suivait de l'œil, avec une anxiété qui passait dans son exécution, tous les mouvements de cette physionomie sauvage. Son espoir dura peu : le santon redevint bientôt lui-même; son œil hagard jetait de côté et d'autre des regards inquiets et farouches; le poil de sa barbe se hérissait comme les dards d'un porc-épic; l'écume lui sortait des lèvres, et tout son corps était saisi d'un tremblement convulsif: il avait l'air de se débattre contre la puissance d'un sortilége; levant tout d'un coup son bâton de caroubier, qui ne le quittait jamais, il se mit à frapper à coups redoublés sur l'instrument maléfique; le piano vola en mille pièces, et, renversée par le choc, Thécla se retrouva sans défense au pouvoir de son ignoble ennemi. Rendu à sa brutalité naturelle, l'obscène vieillard s'accroupit devant sa proie comme on représente le cauchemar au chevet de la fièvre, et sa lubricité furieuse ne connaissant plus de frein, il allait se livrer aux derniers excès, lorsque Thécla, immobile sous son genou de fer, poussa un cri de désespoir qui la sauva. Une voix, quelle voix, grand Dieu! lui répondit du jardin, en l'appelant par son nom, et avant

que Saffah se fût aperçu de rien, une main vigoureuse le prit à la gorge et le terrassa à côté de sa victime.

XIV. — DÉLIVRANCE.

On a compris qu'Herwart s'était servi, pour enlever Thécla, d'un corsaire barbaresque; que Dick avait été, sous un déguisement, le négociateur et l'intermédiaire de ce complot ténébreux; que, grâce à son habileté, le succès avait été complet, et que le sort de la victime était resté plongé dans le plus profond de tous les mystères. On a compris aussi que ce secret si bien gardé avait été cependant pénétré par le santon, et l'on a vu quelle fortuite rencontre avait converti ses doutes en certitude.

Voici de quelle manière Saffah avait été mis sur la voie.

Les bords du fleuve Martil étaient depuis longues années le lieu de sa résidence; le tombeau d'un santon, mort en grand renom, lui servait de retraite quand il ne couchait pas à la belle étoile. C'est là qu'il rendait ses oracles et recevait les hommages et les dons des pèlerins. La nuit de l'enlèvement, comme il errait selon sa coutume dans ses campagnes de prédilection, un cavalier avait passé près de lui, portant en travers de sa selle quelque chose de

blanc que, malgré la rapidité de sa course et l'épaisseur des ténèbres, il avait pris pour une femme; le cavalier venait de la mer et s'était dirigé vers le jardin de l'empereur; là il avait disparu avec son fardeau mystérieux. Le santon ne douta pas qu'il n'y fût entré, et dès le lendemain il rôdait autour des hautes murailles pour percer le mystère de la nuit; le bruit du rapt de Thécla s'étant bientôt après répandu, il avait fondé sur le rapprochement de ces deux faits simultanés un échafaudage de conjectures qui s'étaient trouvées être autant de vérités.

En qualité de santon, Saffah renchérissait sur la haine que ses compatriotes portaient au consul anglais, et il le haïssait davantage encore depuis l'exécution d'Hassan. Quand il eut son secret, son cœur bondit d'une double joie; car, en même temps qu'il pouvait lui nuire, il allait réhabiliter l'honneur musulman faussement chargé du crime de cet impie mécréant. Mais cette justice et cette vengeance ne lui suffisaient pas, ses passions brutales s'étaient allumées le jour où il avait vu, ou, pour mieux dire, entrevu Thécla à travers les caroubiers du fleuve Martil; toute chrétienne qu'elle était, il s'était promis de la béatifier en considération de sa jeunesse et de sa beauté. C'est dans ce but qu'au mont Akbar il n'avait fait à son père que des demi-révélations, de peur de se voir enlever sa proie avant de s'en être assuré la possession. Il n'avait voulu que se bien convaincre de l'identité de la captive, afin de ne pas manquer le coup de théâtre qu'il préparait. Quelle gloire ne serait-ce pas pour lui d'avoir déjoué une

trame si bien ourdie, et cela par ses seules inspirations! L'esprit d'Allah était descendu en lui; il était l'élu du prophète. Sa sainteté allait effacer celle de tous les marabouts de l'empire, et le santon-roi de Vazan lui-même oserait à peine rivaliser avec lui. Tout en s'exaltant dans le sentiment de sa céleste béatitude, Saffah ne perdait pas de vue la jouissance terrestre, et il les faisait marcher de front dans son espoir; errant autour de la citadelle imprenable qui les recélait encore, il songeait au moyen de s'en rendre maître lorsque les Berbères étaient venus à son secours. C'est lui qui avait conduit l'expédition nocturne, heureux de servir ses propres desseins en servant la vengeance de la veuve d'Hassan.

Le reste est connu.

Le génie de l'amour veillait sur Thécla, et n'avait pas permis que de pareilles abominations s'accomplissent. Le bras libérateur qui avait terrassé à ses pieds l'impur santon était celui de Samuël Bendelaq. Venu ce jour-là à son poste d'observation de meilleure heure qu'à l'ordinaire, il avait trouvé la porte incendiée, la noire portière assassinée, et s'armant du yatagan qui gisait sanglant à côté du cadavre, il s'était élancé à la découverte, étonné lui-même de ne rencontrer aucun obstacle sur son chemin. Averti par le cri de détresse qu'avait poussé Thécla, il avait volé comme une flèche sur le lieu du danger.

— Dieu soit béni! s'écria-t-il tout éperdu, je suis arrivé à temps, c'est son doigt qui m'a conduit. Je vous ai vue toute la nuit aux prises avec un monstre qui n'avait pas de forme dans mon sommeil; l'hor-

reur de ce cauchemar m'a réveillé en sursaut, et ma première pensée, ma première action a été de courir à votre délivrance; car j'étais sûr de n'être pas la dupe d'un songe, je savais bien que la réalité m'était révelée par quelque invisible esprit. Mais que signifie ce mystère? Pourquoi ce More est-il ici? Pourquoi le.... l'autre n'y est-il pas? C'est donc toi, misérable, continua-t-il en écrasant du pied la poitrine du santon, c'est toi qui as brûlé la porte, massacré la négresse? Brute immonde, que venais-tu faire dans le sanctuaire de cet ange? Osais-tu bien le profaner? Implore d'elle le pardon de ton crime avant de l'expier à ses pieds. C'est pour toi trop d'honneur que d'expirer sous ses yeux.

En disant cela Samuël brandissait le yatagan sur la tête de Saffah, prêt à le lui plonger dans la gorge. Mais le More était vigoureux; il écarta d'une main la lame menaçante, et fit un si violent effort qu'il se releva et s'échappa avec une rare agilité. Samuël voulait le poursuivre, Thécla le retint.

— Laissez-le fuir, lui dit-elle, j'ai soif de liberté et non de vengeance. — Vous n'êtes donc pas ici volontairement? —Volontairement! moi! ici! Fuyons, fuyons, avant que mon geôlier ne revienne. — Que craignez-vous de ce misérable More? Ne suis-je pas là pour vous défendre? — Eh! ce n'est pas de lui que je parle, ce n'est pas lui que je crains; c'est un ennemi plus terrible, et qui a le droit de vous chasser d'ici s'il vous y surprend, car il est ici chez lui. Fuyons, vous dis-je; il peut, il doit revenir d'un instant à l'autre; peut-être est-il déjà là, car son ab-

sence m'étonne et me confond. Ne me demandez pas d'explications, je ne saurais vous en donner aucune; je ne comprends rien aux mystères sanglants et aux vicissitudes de cette horrible nuit. Pourquoi suis-je seule ici? Comment ce More y était-il? Comment y êtes-vous vous-même? Je l'ignore et je ne le demande pas; il me suffit de savoir que la porte de ma prison est ouverte et que Dieu vous envoie pour protéger ma fuite. Soyez trois fois béni, car je vous dois plus que la vie, je vous dois l'honneur et la liberté.

A ces mots elle tendit la main au jeune taleb, qui la porta à ses lèvres avec effusion. Son visage s'était épanoui aux paroles de Thécla, et une indicible joie avait brillé dans ses yeux en apprenant d'elle qu'elle était prisonnière dans la maison d'Herwart; il tremblait qu'elle n'y fût de son plein gré. Il ne comprenait rien non plus à tout ce qu'il voyait, et dans le trouble de sa poétique imagination, il se crut transporté dans un palais enchanté et abusé par quelque illusion fantastique; la douce et tiède main qu'il pressait à ses lèvres, et qu'on ne retirait pas, le rappela bientôt du royaume des fées au sentiment de la réalité la plus délicieuse.

Son émotion était si vive qu'elle lui ôtait la voix; Thécla n'était pas moins émue, mais elle avait une idée fixe, et son trouble se cachait derrière l'ardente préoccupation de sa délivrance; son sein battait avec une vitesse convulsive, ses yeux brillaient d'un éclat inquiet, la fièvre d'impatience la dévorait.

— Partons donc! s'écria-t-elle en tirant Samuël par la main; le temps presse, une seconde de retard

peut nous perdre; et puis le toit de cette maison fatale pèse sur mon cœur de tout son poids, je ne respirerai qu'au grand air. Ramenez-moi à Tétuan.

Samuël demeura immobile, interdit; sa physionomie passa tout d'un coup de la joie à la tristesse; il attacha sur l'impatiente Thécla un long regard où se peignaient le reproche et la douleur. Qu'y avait-il donc de nouveau? Quel fantôme avait surgi tout à coup devant ses yeux? quelles paroles magiques avaient passé à son oreille? De tout ce que venait de dire Thécla il n'avait entendu qu'un seul mot : *Tétuan!* et ce mot lui avait fait froid jusqu'à la moelle des os, car il lui avait rappelé brutalement ce qu'était cette femme qu'il allait sauver, ce qu'il était lui-même, toutes choses qu'il voulait oublier. Là du moins, au milieu des périls qui les environnaient, périls d'autant plus redoutés qu'ils étaient couverts d'un voile, il était quelque chose, il était tout pour elle; à Tétuan, dans cette ville de malédiction où il avait tant souffert et où il partageait l'abjection de sa race, il n'était plus qu'un taleb, un misérable juif. Cette pensée le navrait, et il se plaisait à prolonger une situation qui lui créait une importance et le relevait aux yeux de Thécla, à ses propres yeux.

— Son salut est ma chute, se disait-il avec désespoir; et il lui en coûtait tant de retomber du haut de son noble et doux rôle de protecteur dans le néant de l'oubli, du dédain, qu'il eut une tentation violente de relever le gant que lui jetait la destinée, et de brusquer l'occasion; une pareille chance ne se présente pas deux fois dans la vie d'un homme. Son

hésitation n'échappa point à Thécla; ses combats à elle l'avaient rendue clairvoyante.

— Vous avez l'air, lui dit-elle en retirant sa main, de vouloir faire vos conditions. Je vous croyais désintéressé : seriez-vous comme tous les autres?

A ces mots, prononcés avec le ton du reproche, Samuël leva les yeux sur Thécla, et pour la première fois, il fut frappé de son émotion; elle s'en aperçut, et changea tout d'un coup l'expression de son visage.

— Vous ne voulez pas protéger ma fuite, lui dit-elle en allant vers la porte d'un pas délibéré, soit; j'espère au moins que vous ne l'entraverez pas.

Pour toute réponse Samuël lui offrit son bras et se mit à sa discretion avec un empressement qui témoignait de son repentir. Thécla accepta sa protection avec une joyeuse sécurité, et détournant leurs regards de la sanglante dépouille qui gardait la porte, ils sortirent ensemble du jardin maudit. Ils tremblaient à chaque pas de faire quelque mauvaise rencontre : ils n'en firent aucune. Le cheval de Samuël leur servit à passer le gué du fleuve, et les emporta vers Tétuan d'un pas rapide. A mesure qu'ils approchaient de la ville, le jeune Israélite était plus triste, la jeune chrétienne était rêveuse, tous deux étaient silencieux; ils ne s'interrogeaient point, ils ne cherchaient pas même à se deviner, tant ils étaient l'un et l'autre préoccupés de leurs propres pensées; tout à coup Thécla rompit le silence.

— Arrêtons-nous un instant, dit-elle en saisissant la bride du cheval; il est impossible que je rentre à

Tétuan de cette manière. — Je le pensais, mais je n'osais vous le dire; vous êtes meilleur juge que moi de ce qui est bien ou mal ; j'attendais vos ordres pour obéir. — Mais que faire? Où me cacher jusqu'à la nuit? — Mon père a près d'ici un petit méchant jardin qui doit être désert en ce moment : daignez l'accepter pour asile, vous y serez à l'abri de toute poursuite et de toute indiscrétion. — J'accepte, répondit-elle avec résolution; allons-y.

Ce jardin, ou plutôt ce potager, était presque au pied des murs de la ville; le gardien en était absent, la porte hermétiquement close, et, pour y recevoir sa mystérieuse hôtesse, le fils de la maison fut obligé de forcer les clôtures. La captive échappée ne respira librement que lorsqu'elle se vit dans cette enceinte impénétrable, à l'abri de tous les regards; là, du moins, elle aurait le temps de se reconnaître et de préparer son retour.

— Vous êtes un homme d'honneur, dit-elle à Samuël, et vous serez discret. Il faut que tout le monde, et mon père lui-même, ignore d'où je viens et où j'ai passé le temps de ma captivité; ce funeste secret restera entre vous et moi. On me croit au pouvoir des Mores, il m'importe qu'on le croie toujours; je serai censée m'être échappée de leurs mains; l'imagination viendra au secours de ma réputation compromise, vous m'aiderez à inventer quelque fable assez vraisemblable pour ne pas trouver d'incrédules. Je hais le mensonge, mais celui-là est nécessaire au repos de ma vie, et ce n'est pas le ravisseur qui osera me démentir; il devra bien plutôt me remercier de mon

silence; car il n'a acquis aucuns droits sur moi ; sa coupable et honteuse violence a tourné à sa confusion. — Il est donc bien vrai qu'il y a des pressentiments et des avertissements surnaturels! Votre secret était bien gardé, personne à Tétuan n'a même l'ombre d'un soupçon; pas un mot équivoque, pas une allusion révélatrice ne m'a mis sur la trace de la vérité, et pourtant je n'ai pu croire à cet enlèvement des Mores; je ne sais quelle puissance occulte m'entraînait invinciblement au seuil de votre prison; une voix intérieure me répétait sans cesse : Elle est là! Je haïssais d'instinct l'homme qui vous tenait prisonnière, quoiqu'il m'ait sauvé la vie; pourtant je le hais moins depuis que vous m'avez dit qu'il n'était que votre geôlier; je croyais que vous l'aimiez. —Ne parlons pas de lui, répondit Thécla en affectant de ne pas comprendre le sens pourtant assez clair des dernières paroles de Samuël; aidez-moi à oublier cet affreux passé, je n'aspire qu'à l'effacer de ma mémoire comme on secoue, au réveil, le souvenir d'un cauchemar odieux : je veux me persuader que je viens de faire un mauvais rêve; l'aurore d'un beau jour s'est levée pour moi et a chassé devant elle les ténèbres et leurs pâles fantômes. Libre! libre! répétait-elle avec enthousiasme; enfin je suis libre!

Cette idée la rendait si heureuse qu'elle ne trouvait pas de mots pour exprimer son ivresse, et elle se mit à frapper dans ses mains avec la candide joie d'un enfant. Témoin de ce naïf transport, Samuël avait un air étrange, plutôt triste que satisfait.

— Et qu'allez-vous faire de cette liberté? lui demanda-t-il tout d'un coup.

A cette question hardie, Thécla redevint sérieuse; elle regarda fixement le jeune homme sans lui répondre.

— Eh ! oui, continua-t-il avec cette brusquerie qui est de la timidité déguisée, la liberté n'est qu'un instrument, un moyen; on ne la désire que pour en faire quelque chose, on n'y tient que parce qu'on peut la donner. — Vous avez peut-être raison, dit Thécla d'un air pensif; mais avant de m'en dessaisir, je veux en user pour la réconquérir tout entière; car je ne suis libre qu'à demi, ajouta-t-elle avec mélancolie; une nouvelle persécution m'attend dans la maison paternelle; quoi qu'il arrive, quoi qu'on en pense, je suis résolue à m'y soustraire, et à ne rentrer à Tétuan qu'après avoir obtenu la promesse qu'on ne forcera plus mes inclinations et mes goûts. Mon père ne retrouvera sa fille qu'à cette condition.

Samuël pâlit, mais de joie; il avait compris qu'il s'agissait de Douglas, et ses grands yeux bruns s'animèrent d'une flamme humide et pénétrante; il y avait dans l'expression de son visage tant de gratitude et d'espérance, tant de ravissement, que Thécla en fut décontenancée. En ce moment le jeune taleb lui parut bien beau, beau de cette beauté du dedans qui touche le plus les femmes, parce qu'elles ont le sentiment que ce sont elles qui l'inspirent, et qu'elle est, pour ainsi dire, éclose sous leur regard. Une pudique rougeur monta au front de la jeune fille et couvrit bientôt tout son visage; elle enveloppa sa pensée dans un silence qu'elle croyait impénétrable, et baissa les yeux, non qu'elle craignit de rencontrer

ceux de Samuël, mais de peur que lui ne rencontrât les siens, et que l'étincelle électrique ne jaillît du choc. Ils ne s'en dirent pas davantage : Samuël se tut par timidité, par embarras, et Thécla, pour faire diversion à son trouble, écrivit à son père une lettre qu'elle remit au taleb, et dont elle devait attendre la réponse dans sa cachette.

Une heure après, Samuël entrait dans le cabinet de M. d'Upsal, une lettre à la main.

— Ma fille! ma chère Thécla! s'écria le vieux consul en reconnaissant l'écriture. Je savais bien qu'elle n'était pas morte, qu'elle nous serait rendue. Mais où est-elle donc? D'où vient cette lettre? Qui l'a apportée? — Un More me l'a remise avec mystère près de la grande mosquée.—Et vous ne me l'avez pas amené de gré ou de force? — Il s'est échappé en me disant : Je serai ici dans deux heures pour prendre la réponse; mais à condition que vous viendrez seul. — Ce cher major! comme il va être content! quel dommage qu'il soit reparti pour Gibraltar!

Le premier mot qui tomba sous les yeux de M. d'Upsal en ouvrant la lettre de sa fille fut précisément le nom de Douglas. Thécla écrivait à son père qu'elle avait reconquis sa liberté par un concours de circonstances romanesques qu'elle lui conterait de vive voix (son roman n'était pas encore composé); mais, avant de rentrer sous son toit, elle exigeait de lui la promesse solennelle de ne plus l'occuper de Douglas; elle ne voulait plus entendre parler de lui sous aucun prétexte : il ne lui avait déjà que trop porté malheur. Son refus était absolu, sa résolution

inébranlable, et elle ajoutait que si l'on s'obstinait à ce mariage, elle était décidée à ne pas remettre les pieds dans la maison paternelle et à disparaître à jamais de la scène du monde. Il était inutile, disait-elle en terminant, de chercher à découvrir sa retraite, on ne la trouverait pas.

La satisfaction que M. d'Upsal éprouvait à retrouver sa fille fut singulièrement tempérée par la condition qu'elle mettait à son retour; il tenait à ce mariage par le double lien de l'intérêt et de la vanité. et il lui en coûtait de renoncer à ses projets; pourtant il le fallait bien, le moyen de rejeter une requête formulée en termes aussi résolus? Son insistance eût été une espèce d'infanticide. Il se résigna donc à ce qu'il ne pouvait empêcher, et prit d'une assez mauvaise grâce, et sans même dissimuler sa mauvaise humeur, l'engagement qu'on exigeait de lui; mais enfin il le prit; Thécla et surtout Samuël n'en demandaient pas davantage, son plaisir ou son déplaisir leur importait peu.

La réponse écrite, le taleb se chargea de la porter au prétendu messager; mais au lieu d'aller à la grande mosquée, il s'achemina par des rues détournées vers la porte de la ville.

Rien n'était moins poétique que la retraite où les vicissitudes de cette journée aventureuse avaient conduit Thécla : il n'y avait là ni fleurs ni orangers, mais quelques maigres plants d'oliviers et de longues plates-bandes de jardinage. Au milieu régnait une noria, mue, quand elle tournait, par une mule aveugle et pelée; à l'un des angles s'élevait une mai-

son, je veux dire une cabane de boue et de chaume, sanctuaire bien digne des avares pénates d'un usurier. Le rez-de-chaussée servait d'écurie à la mule, et l'étage supérieur au maître du lieu. Cet unique étage, où l'on montait par une échelle, était composé d'une espèce de chambre dont les murs étaient absolument nus, et qui, pour tout mobilier, avait une natte de sparte, roulée sur elle-même aux deux extrémités, en guise de carreaux, et un grossier bahut de bois blanc, qui faisait les fonctions de table et d'armoire.

l y avait loin de la somptueuse villa du consul au chétif enclos du juif; mais la liberté transfigure toutes choses, et Thécla ressentait dans ce pauvre réduit une allégresse intime, un bien-être moral que toutes les magnificences du jardin impérial n'avaient jamais pu lui donner.

L'idée d'être découverte dans sa retraite ne lui était même pas venue; et pourtant elle ignorait encore le sort d'Herwart; elle devait le croire à sa poursuite; mais elle était tout entière à l'espérance, et elle avait tout d'un coup perdu jusqu'au sentiment du danger. Elle s'abandonnait avec une inaltérable sécurité au bonheur de s'appartenir. Captive encore, mais cette fois captive volontaire, elle était son propre gardien, elle ne relevait que de sa volonté, et la joie profonde, la bienveillance universelle dont la liberté pénétrait son cœur lui faisait convertir en simplicité champêtre le dénûment misérable au milieu duquel elle était tombée; la natte grossière du vieux Bendelaq lui paraissait mille fois plus douce

que les voluptueux divans de sa prison, et elle trouvait, non pas beau, son aveuglement n'allait pas jusque-là, mais supportable, l'affreux potager qu'elle avait sous les yeux. Et puis, elle éprouvait un charme secret à prolonger le rôle de son libérateur, à retarder l'heure de la séparation; elle aimait à se sentir sous l'inviolable et mystérieuse égide de son hospitalité; peu s'en fallait qu'elle ne désirât de la part de son père un refus, qui la laisserait maîtresse absolue d'elle-même, et lui permettrait de s'arranger une vie selon son cœur; il y avait même des instants où elle se repentait d'avoir écrit, et se trouvait bien folle d'avoir aliéné sa liberté à peine reconquise. De quels rêves, de quelles chimères l'attente ne berçait-elle pas la solitude! Les épreuves d'où elle sortait l'avaient émancipée; son séjour chez Herwart avait été, pour sa timide ignorance de jeune fille, comme une initiation, et lui avait révélé bien des choses jusqu'alors inconnues; ce que naguère encore elle osait à peine soupçonner dans le plus profond de son intimité, maintenant elle le savait. Heureuse ou funeste, la science des passions donnait de l'audace à ses pensées; son imagination téméraire l'emportait à tire-d'aile dans la sphère lumineuse et attractive de l'amour, comme l'aigle, au sortir de l'aire, vole droit au soleil. Herwart avait jeté dans son âme des germes qui fermentaient sourdement, et qui devaient éclore et fleurir pour un autre.

Le retour de Samuël la surprit au milieu de ses douces rêveries, sans en changer le cours : absent ou présent, il était au fond de ses pensées.

— Je suis libre une seconde fois, dit-elle après avoir lu la lettre de son père. — Ainsi, répondit le taleb d'une voix mélancolique, nous allons nous séparer! — Pourquoi sitôt? — Quoi! vous m'accorderiez encore quelques instants? — Serons-nous bien seuls ici? Nul indiscret ne peut-il nous y troubler? — Oh! pour cela, soyez sans crainte : la porte sera bien gardée. — S'il en est ainsi, je vous donne toute la journée. — Que vous êtes bonne! s'écria Samuel dans un transport de reconnaissance.

Puis, faisant un triste retour sur la misère qui les environnait, il se prit à dire du ton de regret le plus vif et le plus sincère : Comment osé-je vous retenir dans un lieu si misérable, si indigne de vous? — Taisez-vous! interrompit Thécla en lui posant la main sur la bouche avec une désinvolture charmante, vous allez faire des phrases; je vous avertis que je les déteste.

Et, pour lui prouver combien elle était loin du dédain qu'il lui supposait, elle joignit l'acte aux paroles et s'assit sur la natte rustique comme sur le plus moelleux de tous les divans. Les grands yeux de Samuël la remercièrent par un de ces regards qui se comprennent, mais qui ne se traduisent pas par des mots; et il vint se placer instinctivement à ses pieds.

— — -

XV. — UN INTÉRIEUR.

Les arts d'imitation sont frappés, au Maroc comme dans tous les États musulmans, d'un interdit absolu, ceux surtout qui ont pour objet la représentation matérielle de l'homme. Le divin législateur a-t-il regardé comme un acte irrespectueux, comme une parodie impie, de refaire la créature de Dieu au moyen de vains simulacres? ou plutôt n'a-t-il pas craint l'idolâtrie pour ces imaginations orientales toujours si facilement ébranlées par les manifestations extérieures, toujours prêtes à s'agenouiller devant la forme, et à prendre l'image pour la réalité? Quoi qu'il en soit, ce barbare interdit a produit, quant aux arts plastiques, le genre bâtard que l'Arabie a baptisé de son nom, ces arabesques fantastiques qui n'offrent à l'œil que les bizarreries du caprice; et, comme la mimique, parlée ou jouée, est frappée aussi d'anathème, le théâtre, cette grande peinture de l'humanité vivante qui fait le charme et la gloire de la civilisation occidentale, n'a pas même un nom dans l'islamisme. La musique vocale n'est point exceptée de la proscription : non-seulement elle est bannie des mosquées, mais les farouches imans lancent impitoyablement les foudres de l'excommunication contre quiconque se plaît aux mélodies de la

voix humaine. La danse est traitée plus sévèrement encore : elle est considérée comme un art impudique, et abandonnée aux esclaves et aux filles de la licence.

Tout cela est écrit dans le code, tout cela est observé publiquement ; mais les Mores opulents se dédommagent en secret des rigueurs de la loi, et payent fort cher le fruit défendu. Ben-Abbas, en particulier, en était très-friand, et, pour satisfaire à son appétit illicite, les sacrifices ne lui coûtaient rien. Retranché, la nuit, dans son harem, il se livrait avec ses femmes à des orgies dont le chant et la danse des baladins et des baladines formaient le complément nécessaire; le jour le surprenait bien souvent au milieu de ces saturnales. En pacha prudent, il avait soin de n'y admettre personne; une troupe de soldats fidèles, impitoyables, veillait aux portes de la *Kassaba*, et tenait les indiscrets à distance; grâce à eux, le secret de son intérieur était bien gardé.

Ben-Abbas avait donné cette nuit d'orage à ses divertissements de prédilection. Enfermé dans la pièce la plus retirée du harem avec cinq ou six de ses femmes les plus dociles, les plus expertes, il avait devant lui une table couverte de *couscousou* succulent et d'autres plats indigènes; de nombreuses bouteilles vides ou à vider prouvaient qu'il n'observait pas plus scrupuleusement l'Alcoran sur l'article des libations que sur beaucoup d'autres; la proximité de Xérès et de Malaga était funeste sous ce rapport à son orthodoxie. Il mangeait seul comme un potentat; ses femmes n'étaient pas là pour elles, mais pour lui seul ; chacune avait son emploi : celle-ci lui versait à boire,

celle-là assaisonnait ses mets, une autre avait soin de sa pipe; toutes, sans exception, étaient occupées de leur seigneur et maître; celles qui ne l'étaient pas à titre de servantes étaient couchées à ses pieds, attentives à ses moindres gestes et prêtes à obéir à tous ses caprices; sur un signe de lui, elles sautaient comme des chattes sur le divan moelleux où reposait sa lourde masse, et lui servaient au besoin de coussins et d'oreillers.

Ben-Abbas était sombre et volontiers cruel dans la débauche : morne, silencieux, absorbé dans l'égoïsme ingrat de ses félicités solitaires, il jouissait en dedans, et passait des nuits entières sans prononcer une parole, sans qu'un sourire vînt tempérer sa gravité magistrale; il siégeait sur le divan de la volupté comme sur le divan du conseil; le plaisir était pour lui une affaire, et la plus importante de toutes. Il portait à la ceinture un fouet dont il usait pour appeler ses femmes, exciter leur zèle et les châtier au besoin. Quelqu'une de ces esclaves misérables avait-elle commis une faute, ou seulement trompé l'espoir capricieux de cette imagination blasée, il la faisait agenouiller devant lui, et, si belle, si jeune qu'elle fût, il la flagellait de sa main avec un flegme qui s'exaltait jusqu'à la férocité; plus il frappait fort, plus les rivales applaudissaient; leur barbare et stupide risée insultait à la victime, en attendant qu'elle prît sa revanche : car chacune avait son tour, aucune n'était épargnée.

Pendant que le pacha se gorgeait de viande et de vin, des chanteurs clandestins, que sa jalousie avait

soin de cacher derrière une grille, épuisaient pour lui leur répertoire en s'accompagnant sur toutes sortes d'instruments bizarres, qui n'ont pas de nom dans les langues d'Europe. Beaucoup de ces airs sont espagnols, d'autres turcs : tous sont d'une lenteur, d'une monotonie lamentable ; mais tels on les aime : les plus langoureux sont les plus goûtés. Quant aux paroles, elles ont presque toutes un fond de philosophie pratique qui rappelle l'homme à sa misère, à son néant.

O toi, disait un des chanteurs, qui te complais dans les salons magnifiques, tu as donc oublié que ce monde n'est autre chose qu'un temple pour prier et pour adorer Dieu! Après avoir dormi sur tes lits somptueux, tu descendras, en te réveillant, dans l'étroit et sombre caveau du sépulcre; tu dormiras au milieu d'êtres silencieux, dont le silence est plus éloquent que les vaines paroles de tes flatteurs. Ah! qu'un simple haïk soit ton vêtement, quelques bouchées de pain ta nourriture, et comme l'araignée, prends une habitation modeste, en te disant à toi-même : Demeurons ici en attendant la mort.

Ceci pouvait passer pour une personnalité, une épigramme à bout portant. Ben-Abbas fit signe au chanteur philosophe que la leçon n'était pas de son goût, et qu'il eût à changer de gamme. Une voix alors entonna la pastorale suivante :

Que les jours du printemps sont charmants, qu'ils sont remplis de délices! Que le chant des oiseaux est suave! Que l'air est tiède et parfumé! La rose efface le mol incarnat qui colore la joue des beautés timi-

des ; le zéphir agite les rameaux flexibles comme le vin fait chanceler les convives après le festin ; l'eau glisse dans la prairie plus doucement que le sommeil sous la paupière de l'enfant qui s'endort.

Mais le premier chanteur, qui paraissait tourné à l'ironie, à l'amertume, imterrompit cette bucolique sentimentale, et reprit d'une voix retentissante :

O toi qui t'enfonces dans les ténèbres et qui t'exposes à la mort, cesse de te morfondre en vain, la richesse n'est pas le prix du travail. Le pêcheur, pour gagner son pain, passe les nuits les plus noires sur le rivage orageux des mers ; faible jouet des vagues et des vents, tantôt il plonge dans le sein des eaux, tantôt, l'œil attaché sur son filet, il en épie tous les mouvements, jusqu'à ce que l'hameçon fatal ait déchiré la bouche du poisson ; alors il vend la pêche à l'homme riche qui a passé la nuit bien clos dans sa maison, à l'abri du froid, au sein du luxe et de l'abondance. Qu'importe ? Allah est grand, gloire à Allah ! Ce qu'il fait est bien fait ; il donne à celui-ci, il ôte à celui-là : l'un tend péniblement ses filets, l'autre mange indolemment la proie du pêcheur.

Une porte s'ouvrit tout à coup, et un essaim de danseuses se précipita dans l'appartement. La danse africaine n'est qu'une mimique amoureuse, de même que la tarentelle et la cachucha : les pieds restent fixés, comme cloués au sol, et tout l'art est dans les poses et dans les mouvements du corps ; armées d'un voile ou d'une écharpe qu'elles agitent autour d'elles en guise de balancier, les danseuses se plient d'un côté, puis de l'autre, jettent les bras à droite, à gau-

che, en avant, en arrière, dans tous les sens, en accompagnant chaque attitude, chaque geste, d'œillades et de sourires lascifs. Le comble du génie consiste à remuer les reins avec rapidité, tandis que le buste et la tête demeurent parfaitement immobiles. Il y a des femmes dont la vie n'a d'autre but que de se rendre habiles à ce jeu d'obscénité, et, à force d'étude et d'exercice, elles arrivent à exécuter cette évolution malhonnête avec une incroyable vitesse.

Une des sylphides qui cette nuit faisaient les délices de la Kassaba éclipsait toutes ses compagnes par sa désinvolture, sa lubricité; et, au mépris du proverbe turc qui dit qu'une femme sans pudeur est un plat sans sel, Ben-Abbas ne trouva de saveur qu'à celle-là. C'était une jeune fille de quinze à seize ans, assez jolie quoique un peu brune, vouée dès le berceau au métier de bayadère, et qui allait de ville en ville, faisant parade de son talent. Un turban blanc, surmonté d'une aigrette, couvrait ses cheveux noirs; le reste de son costume était des plus legers, et se composait d'une simple tunique rouge qui, des genoux, ne lui montait qu'à la ceinture; un grand dolman était jeté sur ses epaules, et l'enveloppait tout entière; mais elle s'en dépouillait pour danser, et restée plus qu'à demi nue aux yeux du spectateur, elle n'était pas le moins du monde embarrassée de sa contenance.

Epris de sa favorite, le luxurieux pacha fit éloigner toutes les autres : il ne voulait plus voir qu'elle. Il lui offrit une bourse pour lui délier les membres, et du xérès pour soutenir ses forces; mais sa générosite

n'était que de l'égoïsme, il entendait être servi pour son argent. Electrisée par le double aiguillon de l'or et du vin, et par une musique à faire bondir des collines, la jeune Africaine se surpassa elle-même, et vainquit sa réputation. Sa danse était un drame où elle se multipliait et remplissait tous les rôles; il n'est pas besoin de dire ce que ce drame représentait : les plus crus mystères du harem y étaient rendus avec une fidélité d'indécence à faire rougir un mort; les yeux, les bras, les hanches, toutes les parties du corps, excepté les jambes, qui semblaient collées l'une à l'autre, concouraient à l'ensemble avec un art infâme et merveilleux : c'était une sublime turpitude. Ben-Abbas avait quitté la table, et s'était laissé tomber au milieu de ses femmes comme un pourceau au milieu des fleurs. Appesanti par les fumées du vin et plongé dans une muette extase, il se sentait renaître au spectacle de ces impurs simulacres; mais il était insatiable et sans pitié; la danseuse, haletante, épuisée, avait beau demander grâce, il fallait qu'elle dansât toujours : car si elle était au bout de ses forces, lui n'était pas au bout des siennes, et il ne souffrait pas qu'on fût las avant lui : en toute chose, il poussait la jouissance jusqu'à l'abrutissement; or, en ce moment-là il ne se sentait pas encore tout-à-fait abruti. Quand il vit la bayadère faiblir, il lui jeta quelques pièces d'or, la força de boire jusqu'au délire, et comme, un instant ranimée, elle fléchissait de nouveau, il leva son fouet et la soutint quelque temps par la terreur; les jambes et les bras de la patiente étaient tout cerclés de bleu; mais, la

nature à la fin succombant, elle tomba, les mains crispées, l'écume à la bouche, elle alla rouler et se tordre avec des convulsions horribles aux pieds de son impitoyable bourreau. Alors seulement il voulut bien consentir à la laisser reposer, et, la repoussant à l'ecart; comme un meuble inutile, il appela une nouvelle victime destinée au même supplice. Tels étaient les distractions et les plaisirs de ce More immonde : ce sont à peu de chose près ceux de tous ses pareils; et, comme dans notre Europe civilisée, c'est la sueur, c'est le sang du peuple qui paye ses brutales ignominies!

Comme Ben-Abbas était là, se vautrant dans la fange, un signal parti du dehors annonça l'arrivée d'un message important. Le premier mouvement du pacha fut la colère : il aurait poignardé de grand cœur l'inopportun messager; mais la fureur fit bientôt place à la joie : on venait l'informer qu'une troupe de Berbères avaient envahi le Jardin du Sultan, qu'on les avait vus repartir bientôt après pour leurs montagnes, et qu'ils emmenaient avec eux le consul anglais. Ben-Abbas comprit d'autant mieux ce que cela voulait dire, qu'il avait eu connaissance de l'expédition d'Omaya, et bien loin d'y mettre obstacle, il l'avait favorisée par son inaction, et peut-être même d'une manière plus active, tant il avait à cœur de se délivrer de son insolent ennemi. Enfin ses vœux étaient exaucés! Son cœur bondit d'allégresse à cette nouvelle; la plus douce de toutes les voluptés, la vengeance, couronnait cette nuit de délices; rien ne manquait à la fête. Allah est grand, et Mahomet est

son prophète. Chose inouïe ! il fit compter vingt piastres au messager par son nègre de confiance, qui en garda la moitié, et, dans son premier transport, il amnistia deux de ses femmes, dont les épaules nues étaient déjà courbées sous le châtiment, parce que l'une avait laissé éteindre sa pipe et l'autre cassé un flacon de Malaga. Retrempés dans la joie, ses sens engourdis se ranimèrent; il trouva de nouvelles forces pour le plaisir, et, un instant interrompue, l'orgie recommença plus ardente et plus forcenée. Enfin le sommeil vint jeter son manteau de plomb sur ces ignobles bacchanales; le pacha, ivre et repu, s'endormit lourdement dans son auge, au moment où la joyeuse alouette se réveillait dans les blés trempes de rosée, pour aller saluer l'aurore au plus haut des nues.

Tout dormait encore au harem lorsqu'on frappa à coups redoublés à la porte de la Kassaba; Ben-Abbas s'éveilla en sursaut au milieu de ses trophées de la nuit, et se répandit en menaces contre le téméraire qui osait troubler son repos avec si peu de déference. Ce téméraire était Dick.

Dick avait trouvé tout naturel que son maître eût passé la nuit dans sa villa; l'orage et de nombreux antécédents l'avaient empêché de concevoir sur son absence nocturne l'ombre même d'une inquiétude; mais le matin, ne le voyant pas revenir, il avait pris l'alarme, et quoique assez peu susceptible de pressentiments, il s'était rendu au jardin impérial avec un battement de cœur qui ne lui était pas ordinaire. On sait quel spectacle l'y attendait. Il trouva toutes

choses dans l'état où nous les avons laissées : la porte en cendres, la muette égorgée, l'habitation déserte, les verrous forcés, le piano brisé en mille pièces ; en vain fit-il et refit-il mainte et mainte fois le tour du parc et des appartements : il ne trouva de vivant que le cheval d'Herwart, qui attendait paisiblement son cavalier à l'écurie, et l'autruche de Thécla, qui becquetait, pour avoir sa pâture accoutumée, le cadavre de la négresse; mais Thécla, mais Herwart, nul indice ne lui disait ce qu'ils étaient devenus. Sa première pensée fut que son maître avait exécuté son projet de fuite clandestine, et qu'il avait emporté sa funeste proie dans quelque désert inconnu; mais alors pourquoi ce meurtre? Pourquoi tous ces ravages? Et d'ailleurs Herwart était sans argent, les dix mille piastres de Bendelaq étaient intactes au consulat.

L'idée naturelle d'un enlèvement n'était pas encore venue à Dick, lorsque, en retournant pour la vingtième fois dans la chambre de Thécla, il y trouva, qui? Le santon. La colombe envolée, le chasseur désappointé s'était emparé du nid, triste fiche de consolation. Tant que sa brutale convoitise l'avait aveuglé, Saffah n'avait rien remarqué, rien vu; maintenant il examinait avec l'attention stupide d'un sauvage tous les détails du luxe européen. Il touchait à tout, tout le frappait, pas un objet de ce sanctuaire féminin n'échappait à sa profane curiosité. Dick le surprit dans cette occupation puérile, et crut mettre la main sur un voleur.

— Halte-là! cria-t-il en le secouant avec force par le pan de sa dgilabah. Que viens-tu voler ici? —

Voler! répondit le santon en reprenant son air d'inspiré. Ne sais-tu pas, chrétien, que je méprise tous vos biens terrestres? Mes trésors, à moi, sont dans le ciel. — Ah! c'est toi, santon! Pourquoi es-tu ici? Qu'y fais-tu? — J'y rends grâce au prophète. — De quoi? — De ce qu'il a fait lever sur nos têtes le soleil de la justice. — Que veux-tu dire? Où est le consul? — Là, répondit tranquillement Saffah en tendant la main du côté des montagnes d'Angiara; va demander de ses nouvelles à la tribu d'Hassan. — Par la sainte-barbe de Belzébuth!... Mais tu mens, c'est impossible, jamais ces misérables Berbères n'auraient osé mettre la main sur un consul anglais. — Pourquoi me fais-tu des questions, puisque tu n'ajoutes pas foi à mes réponses? — Ah! si tu dis vrai, malheur à eux! malheur à toi! — A moi! Pourquoi? avais-je la garde de ton consul? Etais-je son janissaire? Est-ce que je me mêle, moi, des affaires humaines? Est-ce que je trempe dans vos misérables querelles? Allah est grand, c'est lui qui a tout fait.

Saffah paraissait si profondément désintéressé dans la question, ses paroles étaient empreintes d'un tel caractère de véracité, et elles se trouvaient d'ailleurs si conformes à l'état des lieux, que Dick fut persuadé. Il se frappa le front avec fureur, et son premier mot fut : Pourquoi aussi l'avoir pendu un dimanche? Je le lui avais bien dit; cette impiété ne pouvait manquer de nous porter malheur! C'est Dieu qui nous punit.

Lorsqu'il voulut interroger Saffah sur les catastrophes de la nuit, l'artificieux santon fit l'ignorant, il

n'était point sur le théâtre de l'événement, il n'avait rien vu, rien entendu; il ne savait les choses que par les paysans du voisinage. Quant à la prisonnière, il n'en fut pas question; ils n'en parlèrent ni l'un ni l'autre : l'un par discrétion, pour ne pas révéler les secrets de son maître; l'autre par peur, pour détourner de lui le châtiment dû à son infâme complicité. Dick ne doutait pas que Thécla n'eût partagé le sort d'Herwart; et, soit qu'il crût ou ne crût pas à la candide innocence du santon, il comprit qu'il avait affaire à un ennemi, qu'il ne tirerait rien de lui pour le quart d'heure, et il courut au plus pressé.

— Nous nous reverrons, lui dit-il; en attendant, déferlons : tu n'as rien à faire dans cette maison, et je te rends responsable de ce qu'il y pourra manquer.

Tout en parlant, il le poussa dehors sans cérémonie, ferma sur lui toutes les issues de l'habitation, mit les clefs dans sa poche, et laissant au rustique prophète le soin d'enterrer la morte, il retourna à Tétuan bride abattue. Sa premiere visite fut à la Kassaba, où il s'annonça comme un homme qui n'entend pas faire antichambre. Son procédé réussit : Ben-Abbas, malgré sa mauvaise humeur, le reçut dès qu'il fut réveillé. Dick lui raconta sans préambule tout ce que le More savait mieux que lui, quoiqu'il jouât la surprise et feignit de tout apprendre de sa bouche.

Et moi qui vous parle, continua Dick, je viens réclamer aide et vengeance, au nom de l'Angleterre, qui ne laissera pas impuni un pareil attentat. Je veux me mettre moi-même, à l'instant, à la chasse

des bandits, et je vous demande autant d'hommes qu'il m'en faut pour assurer le succès de ma poursuite. Le moindre retard peut compromettre la vie du consul; son sang retomberait sur votre tête, et je ne conseille à personne de prendre sur soi une pareille charge; les canons anglais ne sont pas cloués au rocher de Gibraltar.

Ben-Abbas était homme à sentir la force de l'argument, il n'en eût pas compris d'autres : il donna tous les ordres et tous les hommes qu'on voulut, afin de mettre sa responsabilité à couvert vis-à-vis de l'empereur, et il s'exécuta avec d'autant moins de répugnance qu'il était persuadé de l'inutilité des poursuites. Une fois tombé dans les mains vengeresses des Berbères, le meurtrier d'Hassan était pour lui un homme mort. Telle n'était pas l'opinion de Dick : il avait une trop haute idée de sa patrie pour supposer qu'on osât attenter à la vie de l'homme qui la représentait; une telle audace lui paraissait tout-à-fait impossible. Et d'ailleurs, si les Berbères avaient voulu tuer le consul, ils l'auraient massacré sur place, et n'auraient pas pris la peine de l'emmener avec eux; ils ne voulaient sans doute que le rançonner, et cachaient l'avarice sous le masque de la vengeance; mais leur cupide espoir serait déçu; c'est le fer et non l'or qui devait racheter un Anglais, surtout quand cet Anglais avait nom sir Herwart.

Dick était un homme d'exécution, ses préparatifs furent bientôt faits; il rassembla en toute hâte les soldats qu'il s'était fait donner; il s'arma lui-même jusqu'aux dents, prit des guides sûrs, et une heure

après son entrevue avec le pacha, il galopait plein de confiance et d'ardeur sur le sentier qui mène aux montagnes d'Angiara.

XVI. — CONFIDENCES.

Nous avons laissé Thécla avec son libérateur dans l'enclos du vieux Bendelaq : remise de ses émotions, de ses fatigues, elle avait passé, avec l'élasticité de la jeunesse, de la plus vive inquiétude à une sécurité absolue. Elle s'était promis une longue journée de repos et de recueillement; son attente ne fut pas trompée, le tête-à-tête fut plein de charme et tint toutes ses promesses. Pourtant les premiers moments avaient été embarrassés; mais peu à peu l'abandon était venu, et l'intimité l'avait suivi de près. Samuël avait dissimulé le mieux qu'il l'avait pu le dénûment de la cabane, et s'était plu à entourer sa poétique hôtesse de toutes les recherches rustiques que le lieu comportait. A défaut de fleurs, il avait tapissé de feuillage les parois nues, et jonché de mousse et de gazon frais la natte sèche et poudreuse qui couvrait le sol. La matinée se passa tout entière dans ces tendres soins, et l'on n'aurait pu dire lequel était le plus heureux, de celui qui les rendait ou de celle qui les recevait.

Les jeunes filles sont d'ordinaire moins sensibles que les femmes faites à la beauté physique; mais la

beauté du jeune Israélite était trop saisissante pour n'avoir pas fait impression sur Thécla dès la première vue; car elle était de celles qui frappent et qui plaisent : elle unissait l'éclat à la douceur, le mouvement de la physionomie à la regularité des traits. Pleins d'une langueur mélancolique, ses longs yeux bruns étaient ombragés de longs cils recourbés qui tempéraient les humides splendeurs du regard; son front lisse et droit avait la blancheur et la pureté d'un marbre antique; sa bouche suave respirait la mollesse et l'amour; ses cheveux noirs flottaient en boucles touffues sur ses épaules; sa peau fine et légèrement bronzée avait cette pâleur robuste et virile qui annonce les passions. Le reste de sa personne etait en harmonie avec l'expression et la coupe de son visage : la distinction de la tournure rehaussait en lui la perfection des formes; son geste était toujours simple, noble, élégant, et on se demandait, en le comparant à sa race, comment un rejeton si beau avait pu naitre d'un arbre si laid, comment il avait pu s'epanouir dans l'atmosphère épaisse du Millah.

Le jeune taleb était sous l'empire de l'émotion la plus délicieuse qu'il soit donné à un homme d'éprouver, le sentiment de la protection pour la femme aimée : car il aimait Thécla, il l'aimait depuis longtemps, il l'aimait en silence, et quoique autorisé dès lors à l'espérance, il s'etait imposé, par un raffinement d'hospitalité chevaleresque, de garder son secret aussi longtemps qu'elle demeurerait sous son toit et aurait besoin de son appui; il lui répugnait de profiter de l'occasion de parler de lui et pour lui

lorsqu'il ne devait s'agir que d'elle; mais l'épreuve était trop forte, les aveux se pressaient à son cœur, ils erraient sur sa bouche, ses yeux ravis en disaient trop pour n'être pas compris; le bonheur illuminait son front de clartés révélatrices; un sourire sans nom, le premier sourire de l'amour qui espère, donnait à ses traits une expression d'ineffable béatitude, et toutes ses paroles, même les plus indifférentes, étaient prononcées de cette voix vibrante et profonde qui n'est que l'écho fidèle d'une âme éprise.

Mais parfois un nuage passait sur son front, une subite tristesse se répandait sur son visage, un soupir mal étouffé lui coupait la voix; c'est qu'alors il faisait des retours sur lui-même, et le souvenir de sa condition lui gâtait tout son bonheur; sa belle tête fléchissait sur sa poitrine comme si l'anathème de sa race eût pesé en ce moment sur lui de tout son poids, et il répétait avec amertume son refrain de douleur: Pourquoi faut-il n'être qu'un juif! —Qu'importe? lui répondait Thécla, en le regardant d'un air à le consoler de tout. — En Europe, peut-être, cela ne ferait rien; mais ici nous sommes les esclaves des derniers esclaves, et le sort des bêtes de somme est moins misérable que le nôtre. On ne nous fait pas même l'honneur de nous haïr; on nous méprise, voilà tout. Notre infortune n'éveille aucune sympathie, n'excite aucune pitié; il est dans notre destinée de n'être ni consolés ni plaints; seuls entre tous les opprimés du monde, et quelle oppression égala jamais la nôtre? nous n'avons ni avocats pour plaider notre cause ni amis qui nous tendent la main. La

persécution n'a jamais pu faire de nous des martyrs. Nation solitaire au milieu des nations, nous avons cessé d'en être une, et toutes les autres nous repoussent; on nous considère comme une plante parasite qui n'a pas de racines dans le sol, et qu'on souffre dans son champ par tolérance ou par intérêt; on use de nous comme d'un instrument qu'on brise et qu'on foule aux pieds quand on n'en a plus besoin; pour être utiles quelquefois, nous n'en sommes pas moins méprisés toujours par ceux-là mêmes qui se servent de nous. Etre méprisés, quel horrible supplice! Mais un supplice plus horrible, je puis vous dire cela à vous, je le dis à vous seule, et cet effroyable aveu échappe de mon cœur pour la première fois, un supplice atroce, c'est de sentir qu'on mérite le mépris: car nous le méritons, voyez-vous; nous ne sommes que des agioteurs et des usuriers, nous sacrifions au veau d'or, et en perdant le titre de peuple, nous avons perdu jusqu'au sentiment de notre dignité d'homme. Notre éternelle résignation est de la lâcheté, notre humilité de la bassesse: nous opposons la ruse à la violence; nous répondons au dédain par une haine implacable, mais sourde. Type de l'égoïsme endurci et enfants perdus de l'humanité, nous persévérons avec un opiniâtre acharnement dans notre étroite personnalité; nous nous sommes fait une vie à part au milieu des hommes; leurs catastrophes et leurs prospérités ne nous émeuvent qu'autant que nous spéculons sur les unes ou sur les autres; indifférents à leurs douleurs comme à leurs joies, nous ne tenons à la terre que par les cordons de la bourse.

Nous aurions pu, à la longue, nous créer d'autres liens, et nous rattacher aux intérêts supérieurs de la société; nous ne l'avons pas voulu, nous ne le voulons pas; le saint commerce de l'intelligence, le doux échange des affections, ne valent pas pour nous un sac de piastres. Allez, je sais ce que je dis, car je connais le Millah : personne n'y croit au dévouement; on y baffoue l'enthousiasme; grâce et grandeur y sont des mots vides de sens, on n'y a pas d'entrailles; fermées à toutes les sympathies nobles, les âmes y ont passé à l'état de métal. On peut y entasser, à force de patience, d'astuce et d'agio, de monstrueuses fortunes; mais qu'en fait-on? Au lieu de s'en servir pour fuir ses tyrans et reconquérir la liberté, on enfouit son or dans sa cave, et l'on s'accroupit dessus comme une goule sur un cadavre. La noble ambition de s'illustrer par quelque fondation généreuse, quelque action magnanime, parait aux plus sages le délire d'un fou. L'amour de la gloire, qui est une vertu pour les nations..... Mais, que parlé-je de gloire, de vertu! Abandonnée des hommes et de Dieu, cette race déchue ignore jusqu'au nom des passions et des devoirs du citoyen, car elle n'a pas de patrie et ne désire point en avoir une : elle a si complétement oublié ses origines, qu'elle n'a pas même un regret pour la terre où dorment ses aïeux; les plus sales rues des plus sales villes lui suffisent, pourvu qu'elle y thésaurise : à ce prix, elle se résigne aux derniers outrages, aux persécutions les plus ignominieuses, sans qu'un cri de révolte sorte jamais de ses lèvres scellées par la peur, sans qu'une pensée d'indépen-

dance ait jamais visité dans ses fers ces esclaves oublieux de la liberté. Ce n'est pas la première fois que nous sommes en captivité; déjà, avant la grande dispersion, nos ancêtres avaient baigné de leurs sueurs la terre d'Egypte et les saules de Babylone; mais alors il se trouva un grand homme pour les tirer de la servitude; ils avaient des prophètes pour leur prêcher l'espérance. Aujourd'hui, rien. Où est Moïse, pour réunir les tribus éparses de la maison d'Israël? Où est Jérémie, pour pleurer sur les ruines de Jérusalem? Le génie militaire des anciens Hebreux est mort comme leur génie politique; nos grands capitaines et nos grands tribuns, Josué, Samuël, n'ont point d'héritiers; la sublime poésie des prophètes n'a plus d'échos. Toutes les lumières divines se sont éteintes chez nous jusqu'à la dernière étincelle, et il s'est fait en Israël un grand silence et une grande nuit. Oh! comment es-tu tombée des cieux, étoile du matin, fille de l'Aurore?

Samuël prononça cette imprécation furieuse d'un ton désespéré; c'était une véritable détonnation. Il venait de se révéler. Tout ce fiel grondait dans son cœur depuis trop longtemps, il fallait que son cœur éclatât. Il se tut quelques instants, vaincu par la violence de son émotion; mais il était lancé.

— Voilà pourtant, reprit-il d'un ton plus calme, ce qu'est devenu ce peuple qui a creusé dans le passé un sillon si profond, si éclatant, et qui fut tant de siècles le peuple de prédilection! L'histoire n'a pas d'exemple d'une pareille chute. Comment une destinée si terrible n'aurait-elle pas frappe les imagina-

tions chrétiennes? Comment n'y aurait-on pas vu le doigt de Dieu, une intervention vengeresse, une volonté réprobatrice de sa providence? Comment n'aurait-on pas fait d'Israël un Caïn marqué au front du signe fatal, comme le premier meurtrier du monde, et condamné comme lui, à une éternelle expiation? Oui, nous sommes certainement maudits, et moi plus que tous les autres; car j'ai le sentiment de notre abjection, et rédempteur manqué, je ne puis rien faire pour effacer la tache. Voilà pourquoi j'ai voyagé : j'étouffais dans l'infect bourbier du Millah, j'avais besoin de respirer un air plus pur, de retremper mon âme dans les eaux vives de la civilisation; mais je suis revenu plus malheureux que je n'étais parti : car j'ai vu ailleurs des hommes qui ont des affections, une famille, une patrie, et ma vie, après avoir vu cela, me parut plus triste et plus désolée. Haï des miens, méprisé des vôtres, opprimé par tous, que pouvais-je? Ce triple fardeau était aussi trop lourd, et pour comble de persécution, je n'avais pas même le droit de solitude; il n'y en a pas, de solitude, pour les esclaves.

Samuël aurait pu parler longtemps, Thécla ne songeait pas à l'interrompre; elle était suspendue à ses paroles avec une avidité ardente, son bel œil bleu nageait en l'écoutant dans une langueur humide; elle ne pouvait détacher sa vue de cette noble tête, qui lui était déjà trop chère, et que l'adversité lui rendait plus chère encore et plus sacrée; elle ne craignait plus de rencontrer son regard, ni de laisser lire dans le sien, ou si elle avait encore la volonté de

tirer un rideau devant elle, ses forces la trahissaient, le voile restait levé. Samuël fit une nouvelle pause pendant laquelle le silence régna; Thécla était trop émue pour parler, elle jeta au jeune Hébreu un sourire qui semblait dire : Continuez, vous n'avez pas tout dit. — A peine revenu d'Europe, poursuivit-il, je n'aspirai qu'à y retourner; c'était mon idée fixe, je songeais à m'aller créer, parmi les hommes libres, une carrière libre et honorable; mais on me retenait malgré moi, et tous les moyens me manquaient pour fuir. Consumé de tristesse et d'ennui, j'errais des journées entières au bord de la mer, contemplant de loin la côte européenne et épiant quelque navire qui pût m'y emporter. Il ne s'en présentait point et l'on n'aurait pas voulu d'un juif qui ne pouvait pas payer à prix d'or sa planche de salut. Un jour, j'étais plus morne, plus désespéré que de coutume; je marchais à grands pas sur les grèves, le spectre du suicide sortait sa tête du sein des ondes, il m'invitait à le suivre au fond des abîmes; et pourtant je n'avais pas vécu, ma vingt-et-unième année venait de sonner à peine à l'horloge du destin. Un vaisseau arrivait d'Europe; il aborda; une femme en descendit, et le spectre fatal se replongea à l'instant dans ses gouffres mouvants; il s'y replongea sans moi. Je m'étais repris tout à coup à la vie, et je m'y suis tenu dès lors avec acharnement; à défaut de carrière et de liberté, je venais de me créer un intérêt sur la terre. Une brillante compagnie attendait sur le rivage la jeune étrangère; un cheval était préparé pour elle, elle le monta avec une gracieuse audace, et l'on prit en

triomphe la route de Tétuan. Moi aussi j'y revins, mais seul... que dis-je?... je ne l'étais plus, je ne l'ai plus été depuis ce jour de délivrance et de bénédiction. Je suivais de loin la cavalcade enchantée, et mon œil épris s'attachait sur l'inconnue, comme le soldat suit son drapeau dans la mêlée; la brise m'apportait je ne sais quel parfum suave et mystérieux, émané d'elle et qui m'enivrait; l'air qu'elle avait traversé était plus léger, les gazons foulés par son cheval plus frais et plus verts. Plusieurs fois elle retourna la tête, et je me disais dans mon délire : Si c'était pour moi! — Eh bien! oui, c'était pour vous. Puisque vous dites votre secret, écoutez le sien; c'était pour vous, pour vous seul, que cette femme se retournait si souvent; votre regard fut le premier qu'elle rencontra en mettant le pied sur la terre d'Afrique, et pourquoi vous le taire? elle en fut frappée. Vous voyant à l'écart, elle demanda si vous ne faisiez pas partie des invités; on lui répondit que non, cela la contrista, et elle vous regardait de loin avec tristesse, ne sachant alors si elle vous reverrait jamais. Plût à Dieu qu'elle vous eût trouvé de même auprès d'elle toutes les fois que depuis elle vous a cherché! Mais pourquoi donc fut-elle si longtemps sans vous rencontrer? Pourquoi disparûtes-vous? Vous dites qu'elle vous a sauvé la vie; vous auriez acquitté votre dette en demeurant auprès de cette femme, car votre présence aurait suffi pour conjurer l'orage qui grondait sur sa tête, et qui l'a foudroyée. — M'appartenait-il de prétendre à un si grand bonheur, et l'espérance n'eût-elle pas été de ma part la plus audacieuse,

la plus puérile des témérités? Ne suis-je pas un juif? un paria? Ai-je une famille à offrir? Je n'ai pas même une patrie, le Millah n'en est pas une : c'est un bagne d'esclaves; pouvais-je dire à cette femme : Venez dans ce bagne, ma chaîne a deux bouts, je suis attaché à l'un, attachez-vous à l'autre? Vous voyez bien que c'était impossible et qu'il me fallait rester enseveli dans le silence et dans l'ombre. Mais si elle ne me voyait pas, je la voyais, moi, je la voyais tous les jours; j'errais autour de sa demeure, comme une âme en peine; chaque fois qu'elle sortait, j'étais caché sur son passage; quand elle prenait le frais sur sa terrasse, mes yeux ravis ne la quittaient pas. Etais-je plus triste après, ou m'en revenais-je consolé? C'est ce que je ne vous saurais dire; mais du moins, je l'avais vue, je me sentais moins seul, et je ne voulais plus partir! Ah! Thécla c'est que je vous aimais bien. — Puisque vous m'aimiez, il fallait me le dire, il ne fallait pas cacher votre amour comme une mauvaise action; votre réserve nous a perdus. — Mais vous ne voulez donc pas comprendre que je ne suis qu'un juif, que je n'ai rien : si j'avais été vous demander à votre père, il m'eût répondu par un éclat de rire. — Ce n'est pas à mon père qu'il fallait me demander, c'était à moi; et je vous le répète, que m'importe à moi que vous soyez juif? Le cœur des femmes est le temple de l'égalité : devant elles un homme vaut un homme, et vous êtes jeune, vous, vous êtes beau, vous m'aviez plu, vous aviez fait impression sur moi; votre amour, si je l'avais connu plus tôt, m'aurait préservée des autres, et du plus fatal de tous.

Thécla prononça ces paroles avec l'accent du reproche; elle venait de faire un pénible retour sur son passé, et dans son for intime, elle accusait Samuël de tous les maux qu'Herwart lui avait faits.

—C'est vrai, répondit-il avec mélancolie, j'ai manqué d'audace; je le sentais bien, mais je craignais de tout perdre en risquant tout, et je préférais à cette terrible épreuve la sourde et vague espérance qui couve au fond de l'incertitude. Je souffrais, mais j'avais parfois, en pensant à vous, des ravissements solitaires qui me consolaient de tout, et des pressentiments à la hauteur des rêves les plus ambitieux. Distance, obstacles, j'oubliais tout; tout me semblait possible, tout me semblait facile; je défiais les destins; puis, quand je songeais que d'un mot vous pouviez faire évanouir ce roman sublime, et me replonger du faîte éthéré de mes illusions dans l'abîme aride et désolé de la réalité, je retombais lourdement sur moi-même; je n'étais plus qu'un juif perdu et confondu avec tous les autres dans la fange du Millah. Alors, j'avais des timidités effroyables: je fuyais votre demeure, de peur d'être aperçu de vous et de mourir de honte sous votre regard; j'allais m'ensevelir dans mon opprobre et mon néant. Ma vie se consumait dans ces alternatives stériles; mais un jour je pris un parti désespéré: le taleb de votre père était mort, je me présentai pour le remplacer: ma résolution fut si brusque et si brusquement exécutée, que j'étais accepté avant de m'être rendu compte de ma nouvelle condition: je n'y avais vu qu'une chose; c'est que j'allais vivre sous votre toit,

manger à votre table, vous voir tous les jours; et d'ailleurs quel autre moyen avais-je de m'introduire auprès de vous? Cette enivrante idée m'était montée au cerveau; elle m'avait donné le vertige; voilà comme je devins l'hôte de votre père, ou plutôt son... — N'achevez pas; vous aviez été compris. — J'en eus l'espoir quelquefois; mais que je payais cher cet espoir! Oh! vous ne saurez jamais tout ce que j'ai souffert durant ce noviciat muet. Jamais, jusqu'alors, je n'avais senti si cruellement mon infériorité sociale: les hommes et les choses, tout m'y rappelait sans ménagement, et toujours devant vous; je n'étais qu'un taleb, on ne comptait pas avec moi. La jalousie me dévorait, j'étais jaloux de tout le monde, et, avec un cœur plein d'amour, je me nourrissais de haine et de malédictions. Le Ciel me pardonne au dernier jour tous les meurtres que j'ai commis par la pensée! Chose étrange! Douglas était de tous vos poursuivants celui qui m'inspirait le moins de jalousie, et pourtant il était le plus confiant, le plus sûr de sa conquête; il devait vous épouser, votre père l'accueillait comme un gendre; mais quelque chose me disait que cette union ne se ferait pas, qu'elle rompait toutes les harmonies divines et humaines; qu'un tel homme ne pouvait pas être l'époux de Thécla, et que le soleil s'arrêterait plutôt que d'éclairer une pareille profanation. — Je vous remercie d'avoir eu cette pensée; sans me connaître, vous m'aviez bien jugée. — Mais il est un homme qui faisait mon tourment, quoique vous n'en parlassiez jamais, ou plutôt parce que vous n'en parliez pas. Je ne vous ai

pas entendu prononcer son nom une seule fois, je le connaissais à peine, je ne vous ai jamais vus ensemble, et je ne sais quel instinct secret m'avertissait que là était le danger.—Cet homme a été mon mauvais génie : il s'est jeté au travers de ma vie comme un ouragan; il m'a intimidée, il m'a entraînée de force après lui, je l'ai suivi sans savoir où j'allais, comme on suit le courant d'un fleuve impetueux; j'étais si novice encore, lui si expérimenté, si audacieux! Tout d'ailleurs était si nouveau pour moi dans ce monde orageux des passions, que je me laissais conduire par la main comme un enfant.—Mais vous n'etiez pas heureuse; car vous étiez triste, vos larmes coulaient en secret.—Ah! vous me les eussiez épargnées en prenant les devants sur cet homme, et cela ne vous eût pas été difficile; les femmes sont superstitieuses, et notre première rencontre m'avait frappée : quand je vous revis, j'eus bien de la peine à vous cacher mon trouble; hélas! il était trop tard : je me débattais alors dans les fers d'un amour que j'avais encouragé sans avoir conscience de ce que je faisais, et qui me tyrannisait, parce que je ne le partageais plus, que je ne l'avais jamais partagé : car maintenant que j'aime, je sens que c'est pour la première fois, une flamme toute nouvelle s'est allumée dans mon cœur. Peut-être cette épreuve était-elle neces saire pour éclairer mon inexperience, et pour m'apprendre à distinguer la lumière céleste, éternelle, des clartés factices dont j'étais éblouie. J'avais l'esprit romanesque, il me fallait une leçon pour revenir au vrai; seulement la leçon a été bien dure. Profitons-en,

mon ami, pour nous aimer bien, pour nous aimer toujours. Mais vous, que faisiez-vous pendant mon absence? — Tout le monde à Tétuan vous croyait au pouvoir des Mores; moi seul, je soupçonnais la vérité. Qui me l'avait dite? Personne; mais l'amour a ses révélations; un invincible aimant m'attirait malgré moi au Jardin du Sultan : j'y allais tous les jours, et tous les jours je m'arrêtais glacé au pied des murailles, brûlant et tremblant de sonder le mystère qu'elles recélaient. Ce ne sont pas les clôtures matérielles qui m'intimidaient; si j'avais su mon bonheur, nul obstacle, nulle force humaine n'aurait pu m'empêcher de voler à vos pieds et de briser vos fers; mais je reculais devant les barrières morales que le doute et l'incertitude élevaient entre nous; c'est vous seule que je redoutais; je ne savais quels liens vous unissaient à cet homme; étiez-vous sa prisonnière ou sa... femme? Je l'ignorais. Que serais-je devenu, grand Dieu! si, tombant en tiers entre vous et lui, j'eusse été reçu, chassé comme un importun, et que vous m'eussiez dit avec un sourire ironique : De quel droit venez-vous ici? Je l'aime. Ah! je crois que je serais mort sous le coup. — Comment pouviez-vous craindre un semblable accueil? Vous qui vous plaignez de ce que je n'avais pas lu votre âme dans vos yeux, vous n'aviez donc rien su lire dans les miens? Et pourtant vous aviez vu couler mes pleurs. Que fallait-il vous dire de plus? Alors que vous me supposiez occupée d'un autre, je ne l'étais que de vous; et si les impitoyables murailles de ma prison avaient une voix, que de choses ne vous diraient-elles pas! Puisque

nous nous sommes ouvert réciproquement nos cœurs, je veux vous ouvrir le mien tout entier; le temps des réticences est passé; nous nous sommes tus assez longtemps; nous n'avons que trop expié notre imprudent silence. Que de jours perdus pour le bonheur! Je vous ai déjà dit l'effet que votre rencontre avait produit sur moi le jour de mon débarquement. Dès lors vous fûtes longtemps au fond de mes pensées: votre image s'associait à tous mes rêves d'amour et de bonheur, et si vous aviez été moins réservé, moins timide; si, au lieu de me fuir, vous m'aviez dit bravement: Je vous aime, ma vie eût été fixée dès le début, et je n'aurais pas, de désespoir, accepté l'amour d'un autre. Votre brusque apparition dans la maison de mon père me reporta tout d'un bond à ma première impression. Je sentis presque instantanément les premiers symptômes. L'amour sincère, l'amour vrai s'infiltra doucement dans mon âme, et conquit la place du simulacre usurpateur que j'avais pris jusqu'alors pour lui. Mais, effrayée par une première déception, j'en redoutais une seconde, et je n'osais me livrer au charme qui m'attirait vers vous: c'est tout au plus si je consentais à me l'avouer à moi-même. J'en étais là, me débattant follement contre l'irrévocable, comme l'enfant s'opiniâtre à combattre le courant, lorsque nous fûmes violemment séparés. Epargnez-moi le récit de cet horrible épisode. Ne devinez-vous pas ce que j'ai dû souffrir par ce que vous avez souffert vous-même? Mais ce qui devait nous éloigner ne fit que me rapprocher davantage de vous: votre image, que je portais gravée au

fond de mon cœur, grandit dans l'absence, et fit la consolation de ma captivité. C'est elle qui remplissait mes longues heures de solitude, ou plutôt je n'étais jamais seule, et votre invisible présence me donnait un courage obstiné, une force inerte, invincible, devant laquelle se brisaient, impuissantes, toutes les violences de mon tyran. — Et se dire que je dois la vie à cet homme! que je suis lié éternellement à lui par le supplice de la reconnaissance! que je ne puis vous venger de ses outrages sans être un monstre d'ingratitude! — Eh! mon ami, ne songez pas à la vengeance, soyons tout au bonheur. La Providence ne nous y a conduits par des voies si difficiles que pour nous en mieux faire sentir le prix. Quant à moi, je puis me rendre cette justice, que, même dans les plus mauvais jours, je n'ai jamais désespéré. — Et moi, s'écria le jeune taleb, électrisé par l'enthousiasme, je jure de ne plus désespérer! Bien des obstacles nous séparent, bien des dangers nous menacent: je les vois tous, non pour m'en alarmer comme autrefois, mais pour les affronter et pour les vaincre. Vous m'avez donné de la confiance en moi, je me sens des forces nouvelles depuis que je sais que vous m'aimez: mon âme, à votre voix, s'est dégagée de sa grossière enveloppe; elle s'élève aux pures régions de l'idéal, et domine en reine tout ce dont naguère elle était esclave. J'ai reçu de vous, Théela, l'auguste baptême de l'amour. Un nouvel être est né en moi : le taleb, le juif a disparu, je suis l'homme choisi par vous, et ce titre béni m'égale à tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre; le front où vos yeux se reposent

est plus haut que le front des rois; le cœur où votre image habite est plus saint que le temple d'un Dieu.

Quoique Thécla se vantât d'être à jamais guérie de ses idées romanesques, et d'avoir à vingt ans l'expérience d'une femme éprouvée, elle partageait l'exaltation juvénile de Samuël, et le devançait plutôt qu'elle ne le suivait dans son vol effervescent. Enfin elle avait trouvé sa chimère : voilà comme elle voulait être aimée, comme elle voulait aimer. C'était bien là cet amour qu'elle avait tant rêvé, et non plus ce sentiment timide, embarrassé, qu'elle éprouvait auprès d'Herwart, et où il entrait plus de crainte et de gêne que de tendresse et d'abandon. L'orgueil souffre à se sentir dominé : si on l'est, on veut l'être à son insu et traiter en apparence d'égal à égal. Les rôles maintenant étaient changés : ce n'est plus elle qui était dominée, c'est elle qui dominait, et Samuël était vis-à-vis d'elle dans la situation qui flatte le plus l'amour-propre des femmes; elle l'élevait en l'aimant. Peut-être ne se rendait-elle pas compte à elle-même des artifices et des égoïstes satisfactions de sa vanité féminine; mais elle était à l'aise avec le jeune Israélite; et quoique l'idée de lui faire sentir sa supériorité ne l'eût jamais abordée, elle était bien aise au fond qu'il la sentît.

De quelques éléments que fût composé son amour, il était sincère et profond. Elle se rendait compte aussi bien que Samuël de toutes les barrières dont le préjugé hérissait la route où ils se jetaient avec tant de témérité; vivant au milieu du monde, elle

était plus que lui, peut-être, frappée des difficultés de leur position ; mais elle était toujours la première à le rassurer et à lui inculquer l'espérance.

— Laissez-moi faire, lui disait-elle d'un ton décidé, et abandonnez-vous à moi. Je réponds du succès ; mais soyez docile, ajoutait-elle en le menaçant du doigt avec un petit air mutin qui la rendait encore plus ravissante ; je connais le terrain mieux que vous. Avec la volonté de vaincre, on triomphe toujours.

Samuël se mettait avec bonheur sous la tutelle d'un si doux maître, et, armés de la baguette d'or des amoureux, ces deux sages de vingt ans régentaient la Providence et réglaient l'avenir au gré de leur passion.

Thécla, pourtant, n'était pas sans inquiétude : la pensée d'Herwart lui traversait parfois l'esprit et la faisait tressaillir. Il lui semblait que cet homme était attaché à elle comme un mauvais sort, et qu'il exercerait sur sa destinée une influence fatale. La nouvelle de son enlèvement, quoique déjà répandue à Tétuan, n'avait pas pénétré jusqu'à elle, et, ne comprenant rien à une disparition qui devait en effet lui paraître étrange, elle se demandait si ce n'était point un piége qu'il lui avait tendu, et dans lequel elle était tombée. Elle ne connaissait que trop la violence de ses passions ; et si jamais la vengeance venait à s'allumer dans ce cœur absolu, elle serait implacable et terrible.

Cependant le soir était arrivé, l'heure du départ avait sonné. Samuël ne put se défendre d'un accès

de tristesse : là il était chez lui, et il savait ce qu'il quittait; savait-il ce qui l'attendait sous le toit d'autrui? Retrouverait-il jamais la douce et chaste intimité du tête-à-tête qu'il fallait rompre? Le malheur invoque l'inconnu et l'érige en espérance; le bonheur s'en alarme et repousse tout changement comme un ennemi. Au moment de passer le seuil de leur modeste et fidèle retraite, il prit Thécla dans ses bras et la pressa sur sa poitrine avec un serrement de cœur inexprimable; il lui semblait qu'en disant adieu aux lieux où il avait été heureux, il disait adieu au bonheur lui-même.

— Nous reviendrons ici, lui dit Thécla, qui avait deviné sa pensée et qui partageait son émotion; mais tenez donc votre parole; ne m'avez-vous pas promis de ne plus désespérer?

En prononçant ces mots, elle s'enveloppa, de la tête aux pieds, dans un haïk que Samuël lui avait apporté, et elle rentra à Tétuan aux dernières lueurs du crépuscule, confondue avec une troupe de femmes mores qui revenaient des champs. Le taleb la suivait à distance, pour ne pas éveiller l'attention sur elle ni sur lui; et, par un excès de prudence, il prit la direction du Millah, tandis qu'elle rentrait seule au consulat de Suède, où son père l'attendait depuis si longtemps qu'il ne l'attendait presque plus.

XVII. — LES BERBÈRES.

« Il est parti pour le voyage sans fin; il est allé visiter le sombre et lointain royaume du sépulcre, celui qui était le rocher de sa tribu. Sa mort a allumé dans nos entrailles une douleur brûlante, qui les dessèche comme le feu d'un incendie.

Le jour de son trépas, le soleil parut voilé d'un nuage de sang; d'épaisses ténèbres s'étendirent sur Amgiara. La nuit fut si longue, qu'on eût dit plusieurs nuits ajoutées l'une à l'autre. Une sourde convulsion ébranla les montagnes.

La voix plaintive des brebis se mêla au mugissement du bœuf et du chameau. Les chiens errants hurlèrent, la tête basse, autour des tentes. L'oiseau de mer gémit sur les récifs. Le fort des forts n'est plus.

Sa richesse ne consistait pas en or et en argent; mais il avait un cœur intrépide, un bras robuste, un œil perçant. Il ne connaissait pas la fatigue; le hibou de la peur n'avait jamais battu de l'aile à son oreille. Malheur à qui l'a tué! malheur à nous qui l'avons perdu!

La brise enflera les voiles, le navire impatient bondira sur ses ancres. Les vagues entonneront leur chant de joie, en nous criant : A la mer! à la mer! Mais, nous voyant monter seuls à bord, l'Océan chan-

gera son chant de joie en un chant de mort. »

Telle était l'oraison funèbre que les Berbères chantaient en l'honneur d'Hassan, et quand ils l'avaient finie, ils la recommençaient mot à mot, exactement sur le même ton et avec les mêmes modulations.

La nuit les avait fait paraître plus nombreux qu'ils ne l'étaient : on en comptait une vingtaine au plus, mais tous résolus, bien montés et bien armés. Chacun d'eux portait un poignard à gaîne, suspendu sur la poitrine par un gros cordon de laine, et un long fusil dont la crosse en éventail posait sur l'étrier. Le fusil est la pièce de luxe des Berbères ; ils se ruinent pour l'enrichir d'ornements d'ivoire et d'argent. Rien, en revanche, n'est plus simple que leur costume : ils n'avaient tous, sans distinction, qu'un caleçon de toile recouvert d'un sarrau sans manches. Leurs cheveux, rasés par devant, tombaient en mèches plates sur leurs épaules, et leurs lèvres minces étaient ombragées de longues moustaches rébarbatives. Beaucoup étaient blonds, avec les yeux bleus; et si leur teint n'eût été fortement bruni par l'ardeur du soleil africain, on aurait pu les prendre pour des habitants des contrées septentrionales. Leurs chevaux étaient petits, mais sveltes et vigoureux, dressés à la fatigue, aux privations, et accoutumés aux plus mauvais chemins.

La bande allait en désordre, mais sans se diviser, et formait une masse compacte au milieu de laquelle on avait placé le prisonnier. Omaya, monté sur une mule, marchait à côté de lui, et ne le perdait pas de vue un seul instant. Elle le regardait comme lui ap-

partenant, et, savourant à longs traits les sombres délices de la vengeance, elle cherchait, dans les plus noirs replis de son cœur, une torture dont les raffinements pussent assouvir son implacable haine. Elle dardait sur le juge de son mari des regards de sang et de flamme; elle le chargeait d'imprécations forcenées, et si elle n'eût été contenue par ses compagnons, la farouche amazone eût pris de sanglants à-compte sur les affreux supplices qu'elle lui réservait, elle l'eût déchiré comme une tigresse.

Herwart n'opposait que le silence à ce déchaînement d'invectives et de menaces : enchaîné comme Mazeppa sur un cheval fougueux, dont un des cavaliers tenait la bride passée au pommeau de sa selle, il en subissait, sans pouvoir les modérer, les brusques et violents caprices. Sa contenance était fière. L'orgueil le soutenait dans cette terrible crise. Il eût senti son cœur fléchir malgré lui, qu'il n'en eût rien laissé paraître, et il n'aurait, au contraire, montré que plus d'audace, d'impassibilité. Le courage et l'honneur européens avaient en lui un digne représentant.

Moins les peuples sont civilisés, plus ils sont frappés de l'extérieur et des avantages physiques de l'individu. Un homme a pour eux une valeur intrinsèque et absolue, indépendante de sa position, et résultant de sa force et de sa beauté. Herwart, à ce compte, avait dû faire impression sur ces barbares. Sa haute taille et son grand air leur imposaient, et quand son œil profond et perçant se fixait sur eux, ils avaient peine à soutenir son regard : le vaincu fascinait ses

vainqueurs. Ils se sentaient pour lui une considération involontaire, et lui témoignaient plus d'égards qu'il ne s'attendait à en trouver dans une situation si désespérée.

On avait marché le reste de la nuit et toute la matinée sans s'arrêter, non que les Berbères craignissent d'être poursuivis, ils n'étaient pas là sans savoir que le pacha fermait volontairement les yeux sur leur expédition ; mais Omaya les pressait ; elle avait hâte d'arriver, l'aiguillon de la vengeance lui déchirait les entrailles. Vers midi, ils se trouvaient sur les flancs escarpés et discrets du mont Negrona. La chaleur était suffocante : hommes et chevaux étaient dévorés d'une ardente soif. Mais on n'apercevait ni citerne ni fontaine ; ce n'était partout que terrains brûlés, sables arides, sommets désolés. Pas un arbre n'offrait à l'œil le frais abri de son feuillage, à peine quelques genêts desséchés croissaient-ils çà et là à travers les pierres, et l'horizon était fermé par une longue chaine de rochers calcinés qui répercutaient les rayons du soleil et embrasaient l'atmosphère. On ne respirait pas de l'air, mais du feu.

Le paysage changea sans devenir plus humain. La caravane entra dans une étroite gorge, resserrée entre deux parois nues, et où fleurissaient pour toute végétation de la ciguë, et de loin en loin quelques aloès abandonnés. Jusque-là la chaleur avait été excessive, elle devint insupportable. Bien qu'accoutumés à la chaleur, à la soif, à toutes les privations, les Berbères avaient interrompu l'oraison funèbre d'Hassan, et cheminaient en silence au fond de leur four-

naise. Le ciel déployait sur leurs têtes son azur sec et brillant.

Arrivés à l'extrémité de la gorge, ils trouvèrent une espèce d'adouar composé de huttes de terre bâties en pain de sucre, et fermées par un fagot d'épines. Quelques chameaux maigres erraient alentour, et broutaient nonchalamment l'herbe jaune et courte qui croissait entre les pierres. Plus maigres qu'eux, des enfants noirs et nus se trainaient dans la poussière, et s'enfuirent en poussant des cris d'épouvante à la vue des cavaliers. Au milieu de l'adouar, coulait goutte à goutte une fontaine à demi tarie; les chevaux s'y précipitèrent pêle-mêle, et leurs langues haletantes, en se plongeant dans l'eau, en faisaient sortir de la fumée, comme si elle eût été exposée au contact d'un fer chaud. Les hommes n'étaient ni moins altérés ni moins avides; et ce fut bientôt une confusion, une anarchie universelle. Il s'en fallut de peu qu'on n'en vînt aux mains.

Effrayés de cette invasion subite et bruyante, les gens du lieu accoururent de toutes parts pour disputer les dernières gouttes de leur fontaine à ces dévorants inconnus; mais les voyant en si grand nombre et si bien armés, ils s'abstinrent prudemment de toute démonstration hostile, et se résignèrent au rôle pacifique de spectateurs.

Pendant ce temps, personne n'avait songé au prisonnier. Impitoyablement garrotté sur son cheval, il souffrait cette affreuse torture sans faire entendre une plainte, et, brûlé par la soif, il ne faisait pas un signe pour demander à boire. Un Berbère plus chari-

table que les autres, ou plus frappé de son fier maintien, s'approcha de lui spontanément, et lui présenta de l'eau dans le creux de ses mains; mais l'implacable Omaya le repoussa rudement et lui dit : A-t-il eu pitié d'Hassan, pour qu'on ait pitié de lui?

La bande s'émut à cet acte d'inhumanité; elle témoigna son mécontentement par un murmure improbateur, et deux des plus vigoureux enlevèrent le patient de sa selle ; on l'assit à l'ombre, on desserra ses liens pour quelques instants, on étancha la soif qui le consumait. Indignée de cette commisération sacrilége, la veuve vindicative se plaça d'elle même en sentinelle à côté du prisonnier, attentive à ses moindres mouvements et dardant sur lui des regards fauves et menaçants. Nul doute que, si elle eût été tête-à-tête avec son ennemi, elle ne l'eût en ce moment poignardé de sa propre main. Les Berbères veillaient sur elle, et contenaient ses fureurs.

Quant à Herwart, il était aussi calme que s'il se fût agi d'un autre. Son danger, quoique imminent, était ce qui le préoccupait le moins; celui de Thécla l'absorbait tout entier. Il la voyait toujours aux prises avec l'ignoble santon, et, poursuivi par cet épouvantable cauchemar, il demandait à Dieu quel miracle il avait fait pour la sauver. Et lorsqu'à ce tableau d'horreur se joignait le souvenir de sa dernière scène avec elle, il tombait dans un désespoir sombre; son repentir était du remords; bien loin de lui rafraîchir le cœur, il le lui brûlait. Quelle séparation! quels adieux! Quelle idée laissait-il de lui, après le double opprobre dont il s'était chargé! Le sentiment du mé-

pris dont il devait être l'objet à cette heure révoltait son orgueil, et empoisonnait de son âcre venin toutes les blessures de son âme. Qu'étaient, auprès de cette torture morale, tous les supplices qui l'attendaient?

Tandis qu'il était là concentré en lui-même, ses ravisseurs avaient mis pied à terre, et, couchés pêle-mêle au milieu de leurs chevaux, ils leur laissaient prendre et prenaient eux-mêmes un repos dont tous avaient besoin. Omaya seule ne reposait pas. Tout à coup une décharge de mousqueterie fit retentir l'écho des montagnes, comme si la foudre fût tombée au milieu de l'adouar. Les Berbères furent en selle et en bataille en un clin d'œil; mais, apercevant à l'entrée de la gorge une grande troupe de cavaliers, ils tournèrent bride aussitôt, et partirent au galop, sans oublier leur prisonnier. L'ennemi fit mine de les poursuivre; mais c'etait pour la forme; car il n'avait pas fait cent pas, qu'il s'arrêta court, et revint camper tranquillement au milieu de l'adouar.

Ces poursuivants si mous n'étaient autres que les soldats du pacha. Dick était au milieu d'eux, les excitant du geste et de la voix. Mais il perdait son temps : les Mores opposaient une immobilité désespérante à ses prières, à ses menaces. Le chef qui les commandait avait ses instructions : Ben-Abbas, dont il était la créature, lui avait dit dans l'oreille, au moment du départ : Poursuis, mais n'atteins pas.

Aussi l'officier avait-il eu soin de se faire annoncer de loin par une décharge, de peur de surprendre les Berbères et d'être obligé de leur arracher leur proie.

Comme Dick s'indignait de ces ménagements hypocrites, il lui répondit avec un flegme admirable : Allah est grand, que sa volonté s'accomplisse! Nous ne sommes pas en force, et les Berbères sont mieux montés que nous. — Tu en as menti par ta gorge d'infidèle, s'écria Dick exaspéré. Nous sommes mieux montes et plus nombreux qu'eux. Tu les as laissés échapper à dessein. Il t'en eût trop coûté, n'est-ce pas, de délivrer un chrétien? Mais tu m'en répondras sur ta tête. Si le sang anglais coule, malheur à toi! Malheur à vous, si vous ne me suivez pas! continua-t-il en se tournant du côté des soldats. Avec un peu de diligence, nous pouvons aborder encore les bandits; une fois dans leurs montagnes, il ne sera plus temps. Voulez-vous me suivre?

Personne ne répondit, personne ne parut même avoir entendu. Les cavaliers avaient mis pied à terre, et se couchaient tranquillement à la place même que les Berbères venaient d'abandonner.

— Voulez-vous me suivre? répéta Dick une seconde fois.

Même silence, même immobilité.

— Par la sainte-barbe de l'enfer! s'écria Dick en fureur, puisque vous ne voulez pas me suivre, j'irai seul, et si je ne sauve pas le consul, je lui tiendrai compagnie; il ne sera du moins pas seul à mourir.

Cela dit, il partit comme une flèche dans la direction que les Berbères avaient prise, et disparut bientôt dans les anfractuosités du sentier. Les Mores ne remarquèrent pas plus son absence qu'ils n'avaient écouté ses imprécations, et après s'être reposés à loi-

sir et rafraîchis tout à leur aise, ils reprirent le chemin de Tétuan de la manière du monde la plus pacifique.

Les Berbères sont répandus sur toute la surface de l'empire, depuis le lointain royaume de Tafilet jusqu'au détroit de Gibraltar, et ne reconnaissent guère la loi du sultan qu'autant que cela leur convient et leur est nécessaire pour se procurer les choses de première nécessité. Ils se subdivisent en tribus ou familles, qui tirent leurs noms ou de leurs premiers chefs, ou de leur berceau. Ceux d'Amgiara ont pris le nom du pays qu'ils occupent à l'extrémité septentrionale du pachalik de Tétuan. Retranchés dans la haute région des montagnes, ils vivent sous la discipline de leurs anciens ou *omragues,* et ont à leur tête un *amgar,* espèce de prince héréditaire, dont le premier soin est de maintenir intacte sa généalogie ; l'amgar forme avec les omragues une oligarchie dont les membres ne s'allient qu'entre eux, et s'affublent des titres et des prétentions les plus ridicules.

Les Berbères d'Amgiara habitent sous des tentes de poil de chameau, et quelques-uns dans des cavernes, comme les anciens Troglodytes. Ils sont pasteurs plutôt que laboureurs, et ils élèvent beaucoup d'abeilles. Habiles nageurs, marcheurs infatigables, ils aiment la chasse de passion. La proximité de la mer et les anses profondes qu'elle creuse au pied de leurs rochers, leur ont inspiré le goût de la piraterie, et ils la considèrent comme une vocation noble et légitime. Aussi l'exécution d'Hassan leur avait-elle paru un véritable assassinat, et son juge un meurtrier.

Omaya n'avait donc pas eu de peine à réunir vingt vengeurs résolus : la tribu tout entière s'était associée à ses fureurs. Son retour fut accueilli par un hourra de joie, et le peuple en masse accourut au camp.

Le camp était la résidence de l'amgar, et comme le chef-lieu de la tribu. Situé sur la dernière crête de la plus haute montagne, afin de commander toute la contrée, il était composé d'une centaine de tentes ramassées en cercle autour d'une plus grande qui servait de mosquée, comme en Europe les hameaux et les villages sont groupés autour de l'église. Dans tous les systèmes de civilisation, c'est toujours l'idée supérieure ou le symbole qui la représente qui forme le centre social et le point de ralliement entre les hommes. Le camp n'avait pas d'autre retranchement que les escarpements du rocher, presque inaccessible en cet endroit ; des corps-de-garde placés de distance en distance défendaient les points faibles et rendaient toute surprise impossible.

C'est là que le prisonnier avait été conduit.

En attendant son supplice, on l'avait exposé à la vue de la population, qui se pressait en foule autour de lui. Chacun voulait voir le meurtrier d'Hassan. La menace et l'insulte pleuvaient sur lui, et les sentinelles placées à ses côtés avaient bien de la peine à contenir le flot tumultueux de cette multitude enragée ; les uns le couchaient en joue, et tiraient par-dessus sa tête ; les autres aiguisaient et brandissaient leurs poignards; tous dardaient sur lui des regards sanglants et vindicatifs ; mais Herwart paraissait insensible à ces insultes, à ces périls, et il cherchait des distractions

dans l'imposant spectacle que la nature déployait à ses pieds.

Le site était admirable : au midi, son œil se perdait dans un dédale de vallées incommensurables, qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, et qui forment d'inextricables labyrinthes : celles-ci sont tapissées de verdure, celles-là laissent voir à nu leurs parois arides et rocailleuses. De loin en loin, quelque pic isolé surgit de ces profondeurs silencieuses, comme des jalons gigantesques jetés sur le chemin de l'Atlas. Au nord se développe dans toute sa majesté le magnifique amphithéâtre des montagnes d'Andalousie, qui bordent la côte européenne; le détroit bleu et limpide bouillonne entre les deux rives, comme un fleuve immense au fond d'une immense vallée : d'un côté, la Méditerranée, de l'autre l'Océan, déroulent leur nappe houleuse, et entraînent le regard et la pensée dans les régions mélancoliques de l'infini. Le rocher de Gibraltar dresse sa tête pâle et menaçante à l'entrée du détroit.

Herwart trouvait dans cette muette contemplation je ne sais quelle énergie interne, quelle sérénité qui l'élevait au-dessus du danger. Les passions violentes qui avaient dominé sa vie s'étaient tues dans ce moment suprême; car les cœurs solidement trempés s'apaisent et se résignent en face de l'irrévocable. Se révolter dans l'impuissance est l'œuvre de la faiblesse; la force connait ses limites, elle s'y tient, et ne va pas se briser comme un enfant aveugle et mutin contre les barrières de l'impossible. Herwart avait jugé d'un coup d'œil sa position. Seul, chargé de liens,

que pouvait-il contre tant d'ennemis? Les braver eût été l'acte d'un fanfaron ou d'un fou, et il les méprisait trop pour descendre devant eux jusqu'à la prière. Il attendait son sort en silence, et s'abandonnait à l'imprévu.

Suspendu entre la mort et l'existence, il voyait s'ouvrir lentement devant lui les portes de l'éternité, et, à cette heure de détachement et de sincérité, les choses lui apparaissaient dans leur vrai jour : il trouvait en lui, pour lui-même, un juge impartial; il jetait sur son passé un regard lucide, et récapitulait sa vie avec autant de sang-froid et de sévérité que s'il n'eût pas été le héros du triste drame qui repassait devant lui.

C'était un drame, en effet, bien triste et bien ingrat, que cette vie de lutte, de désordre et de violence, qui venait se dénouer sur un rocher perdu, au milieu des outrages et des malédictions d'une tribu sauvage. Il se prenait au début de sa carrière, alors qu'écolier rétif et déserteur des bancs d'Eton, il dépensait sa liberté de contrebande en courses vagabondes au milieu des bois; se reportant, non sans charme, à ces longues journées de solitude et d'indépendance passées sous les frais ombrages de Windsor, il se rappelait avec quelle puissance de désir, quel enivrement d'espoir, il aspirait alors l'existence, et dévorait l'avenir, semblable au jeune cheval qui bondit au soleil levant, et hume à pleins naseaux la brise du matin. Qui eût dit en ce temps-là que son existence ne serait qu'un exil, qu'il n'avait pas d'avenir? Il avait engagé dès les premiers pas une guerre insensée où il

ne pouvait pas être le plus fort : la société l'avait vaincu et rejeté de son sein comme un fruit stérile et malfaisant. Acculé de défaite en défaite jusque dans l'impasse d'une carrière manquée, les consulats n'étaient pas pour lui autre chose, il avait cédé à toutes les séductions d'une oisiveté déshonorante, et perdu, dans l'oubli de lui-même, les facultés qu'une position plus heureuse eût développées et mises en lumière : il avait eu trop d'énergie pour se résigner à l'inaction, et pas assez pour se relever ensuite du cercueil où, pour passer le temps, il avait enseveli son être moral.

Quand Thécla s'était levée sur sa vie comme un soleil réparateur, le mal était déjà trop profond pour être réparé. Il avait laissé tarir en lui les sources de l'amour idéal, il n'était plus digne de l'inspirer. Cet aveu coûtait à son orgueil : mais sa conscience parlait plus haut que l'orgueil : elle absolvait Thécla malgré lui, elle le forçait à se porter son propre accusateur et à toucher du doigt la vérité. Quels étaient ses titres à la possession d'un bien si précieux ? De quel droit voulait-il absorber en lui, qui n'avait plus ni fraîcheur ni jeunesse, cette jeune et fraîche existence ? Son amour n'était qu'un égoïsme raffiné, l'exigence impérieuse d'une personnalité tyrannique dévorante. Non, Thécla ne pouvait pas l'aimer : sa préoccupation passagère n'était qu'une illusion, qu'une surprise, et tous les moyens qu'il avait mis en œuvre pour l'entraîner et la fixer devaient la détacher et l'éloigner à toujours. Il avait fait de la persécution et semé la haine au nom de l'amour ; ses

transports étaient du délire, de l'aveuglement; la passion, qui excuse tant de choses quand elle est réciproque, n'est que du despotisme et de la folie quand elle s'impose. Voilà ce que lui criaient les voix de sa consciense, et, en dépit de tous les sophismes de l'orgueil, sa raison ratifiait cet implacable arrêt:

Pourtant il avait aimé cette femme, et qu'il l'aimait encore! Il avait été frappé par elle dans toutes les fibres les plus délicates de son cœur, et à cette heure même où la mort était si près de lui, il oubliait son propre péril pour ne songer qu'à ceux qui la menaçaient; son plus grand tourment était de se dire : Sans moi, sa destinée eût été calme, heureuse; j'ai été son fléau! Souffrant des maux dont il était l'auteur bien plus que de ceux dont il était victime, il ne désirait sa délivrance que pour réparer tous les malheurs qu'il avait causés; car, pour lui, que lui importait la mort? Qu'avait-il à regretter? Il ne laissait rien derrière lui. Isolé partout et toujours par la fatalité de son caractère, il était devenu étranger dans sa patrie, dans sa famille, il n'avait point d'amis. Le seul être qui lui fût cher, le seul qui pût le rattacher à la terre, il se l'était aliéné, il l'avait perdu sans retour. Un si profond isolement n'était-il pas une mort anticipée? Il mourait seul comme il avait vécu.

Tandis qu'il roulait ces lugubres pensées, et se faisait à lui-même cette confession pleine et sincère, ses yeux, par un secret instinct de conservation, s'étaient fixés sur Gibraltar, comme le naufragé con-

temple, du sein des vagues près de l'engloutir, le phare qui lui montre de loin la terre de salut, qu'il n'atteindra pas. Une troupe de soldats perçant la foule à grand'peine interrompit sa sombre méditation, et le conduisit dans une tente plus spacieuse et plus ornée que les autres, où les omragues étaient rassemblés sous la présidence de l'amgar.

L'importance de la capture avait ému les chefs de la tribu. Ils s'étaient réunis en conseil, afin de délibérer sur le sort du prisonnier. S'il se fût agi d'un simple particulier, on l'aurait livré, sans autre forme de procès, à la veuve d'Hassan, libre à elle d'exercer sur lui telles représailles que sa férocité lui aurait inspirées; mais, sur les côtes de Barbarie, surtout en vue de Gibraltar, un consul anglais est un personnage, même pour les tribus les plus farouches; et, quelle que fût l'animosité de la population, une terreur salutaire tenait les chefs en respect. Quelques-uns prenaient bien conseil du fanatisme seul; mais le plus grand nombre inclinait à la prudence, et les avis étaient partagés.

Lorsque Herwart comparut par-devant ce tribunal étrange, il se crut tombé tout à coup au milieu d'une assemblée de patriarches; les sénateurs romains n'avaient pas plus de gravité sur leurs chaises curules que les omragues sur les tapis de gazon qui leur servaient de divan; le costume rendait la similitude encore plus frappante; car, pour se distinguer de la multitude en caleçon, les chefs portent le haïk; or, rien ne ressemble autant à la toge romaine que le haïk arabe.

L'amgar portait de plus un cafetan brodé en or, et par-dessus un grand collier de pièces de monnaie. C'était un beau vieillard, dont les yeux bleus exprimaient le calme et la douceur. Il avait dû être blond dans sa jeunesse ; mais l'âge l'avait blanchi, et sa barbe fine et soyeuse brillait sur l'or de son cafetan comme des fils d'argent. Accroupi sur un tertre plus élevé que les autres, il dominait l'assemblée de toute la tête, et avait dans l'attitude cette dignité simple et naturelle que donnent l'habitude et l'hérédité du commandement. Il dirigeait la discussion plutôt qu'il n'y prenait part, et d'un mot il faisait, quand il le voulait, pencher la balance de son côté. Son auguste condescendance daignait consulter l'opinion d'autrui ; mais il se réservait toujours le droit d'imposer la sienne; ainsi faisait Tibère dans le sénat de Rome, et Napoléon au conseil d'État. Les artifices du despotisme humain sont partout les mêmes, sous la hutte du sauvage comme sous le dais des empereurs.

Les omragues étaient rangés en demi-cercle autour de l'amgar ; et, drapés comme lui dans les larges plis de leurs haïks blancs, ils ne faisaient pas un mouvement, pas un geste, même en parlant, de peur de compromettre leur majesté sénatoriale aux yeux d'un chrétien. Les soldats qui avaient amené le consul dans la tente voulurent le faire agenouiller devant le sanhédrin barbare; il répondit à leur insolente injonction par un regard si menaçant, si hautain, qu'ils ne se risquèrent pas à la renouveler, et l'amgar leur fit signe de le laisser debout.

— C'est donc toi, chrétien, lui dit un des omragues qui faisait le rôle d'inquisiteur, qui as jugé Hassan, l'honneur et la force de la tribu d'Amgiara? C'est toi qui as ordonné sa mort, qui l'as fait comparaître avant son heure devant la face d'Allah?

Et comme Herwart dédaignait de répondre, et promenait ses yeux autour de lui d'un air indifférent :

Nous l'interrogerions en vain, reprit l'omrague en se tournant vers l'amgar; cet infidèle n'entend pas la sainte langue du prophète. — Il l'entend, vénérables omragues, il la parle comme nous, s'écria tout d'un coup Omaya, qui s'était cachée dans un coin de la tente pour assister à la délibération. S'il ne répond pas, c'est qu'il n'a rien à répondre : son silence est l'aveu de son crime. Ne voyez-vous pas que le sang de mon époux lui monte à la gorge, et lui ôte l'usage de la parole? Oui, c'est lui qui a condamné Hassan, qui l'a tué. Il m'a vue à ses pieds en suppliante, et mes prières ne l'ont pas fléchi. Il a méprisé mes larmes, il m'a renvoyée veuve, quand d'un mot il pouvait me rendre l'époux que vous m'aviez donné. Pas de pitié pour lui! Dent pour dent, œil pour œil; le sang veut du sang; l'honneur de la tribu réclame une terrible expiation.

Omaya eût continué longtemps sur ce ton, si les omragues ne lui eussent imposé silence pour reprendre l'inutile interrogatoire de l'accusé. Herwart se taisait, non par bravade ou par embarras, mais parce qu'il ne voulait s'abaisser ni à justifier sa conduite ni à solliciter sa grâce. Ce simulacre de justice lui sem-

blait une comédie dans laquelle il lui répugnait d'entrer comme acteur; c'était trop déjà d'y assister. Pourquoi toutes ces lenteurs? A quoi bon ces formalités ridicules? Que voulaient de lui ces barbares? Que leur importaient ses aveux? Puisqu'ils le tenaient dans leurs mains, que n'en finissaient-ils avec lui d'un coup? S'ils voulaient éprouver son courage et prolonger son agonie pour en jouir plus longtemps, le silence était la meilleure manière de précipiter le dénoûment. Leur constance se lasserait plus vite que la sienne : car il était préparé à tout; il n'espérait ni ne craignait plus rien.

Pendant ce temps, le peuple déchaîné s'était rassemblé autour de la tente du conseil, et témoignait son impatience par des vociférations frénétiques.

— Le chrétien! le chrétien! s'écriaient-ils avec fureur.

Et de temps en temps quelqu'un de ces forcenés passait la tête à travers l'ouverture de la tente, comme pour en arracher le patient et le conduire au supplice. Les omragues, intimidés, avaient hâte de se débarrasser de lui, et n'attendaient pour le livrer qu'un geste de l'amgar; mais l'amgar, qui s'était tu jusqu'alors, fit signe qu'il voulait parler. Tout rentra aussitôt dans le silence, et la tempête du dehors se tut comme par enchantement!

—Chrétien, dit-il d'une voix grave, tu méprises les Berbères; pourtant les Berbères ne te méprisent pas; ils savent que ta nation est puissante sur les mers, et ton nom même a retenti jusqu'à nous. Puisque nous t'adressons la parole, pourquoi refuses-tu

de nous répondre? La bouche est le soupirail du cœur; si ton cœur est droit devant Dieu, pourquoi ne parles-tu pas? Les pensées qu'on renferme en soi sont mauvaises; ce qu'on tait, on en rougit. Parle donc, afin qu'on ait de toi sur la montagne une bonne opinion. Si tu te crois sans tache, inspire-toi de ta pureté, et tu parviendras peut-être à nous convaincre; car le Berbère est juste, mais il est indulgent. Il punit le crime, il ne le suppose pas; il se réjouit, au contraire, de trouver un innocent là où il craignait de rencontrer un coupable. Mais peut-être cette auguste assemblée t'intimide-t-elle, et ta langue est-elle enchaînée par le respect dû à nos vénérables omragues? S'il en est ainsi, approche; l'oreille de l'amgar s'ouvrira pour recevoir tes plus secrètes pensées. Parle-lui comme à un père, il t'écoutera comme un fils.

Cela voulait dire, en d'autres termes : Il est avec moi des accommodements, et l'argent peut tout arranger. Herwart, étonné d'une harangue si pacifique, cherchait dans les yeux de l'amgar la cause et le véritable sens de cette clémence inattendue, lorsqu'un grand bruit partit du dehors, et Dick entra dans la tente, conduit par une troupe de soldats.

— Illustre amgar, dit-il, en allant droit au fait, lumière des Berbères, rocher d'Amgiara, je viens exprès dans ta tente pour te révéler des choses de la plus haute importance; mais je ne puis les dire qu'à toi. Veux-tu m'écouter en secret?—Ne l'écoutez pas! s'écria Omaya en se dressant tout à coup et en jetant

sur Dick un regard sanglant. Ne l'écoutez pas! sa bouche de serpent ne distille que mensonge et impiété. Cet homme est le valet et le complice du meurtrier d'Hassan. Son maître a prononcé la sentence; mais c'est lui qui l'a exécutée. Il ne vient ici que pour vous séduire, pour vous tromper; ne l'écoutez pas; et au lieu d'un supplice, ordonnez-en deux. — Holà! ma jolie veuve, répondit Dick en opposant la plaisanterie à la fureur de l'Africaine; vous n'êtes pas encore consolée? Et vous, mes respectables omragues, poursuivit-il en se retournant du côté de l'assemblée, êtes-vous si galants, que vous donniez voix au beau sexe dans vos conseils? Je venais ici pour traiter d'affaires graves avec des hommes, et c'est une femme qui me reçoit! —Plût à Dieu, répliqua la fière Berbère, que toi et ton maître vous n'eussiez affaire qu'à moi! Nos comptes seraient bientôt réglés, et l'ombre d'Hassan ne resterait pas longtemps sans vengeance.

L'amgar alors intervint : Femme, dit-il d'une voix solennelle, rentre dans le silence qui convient à la modestie de ton sexe, et ne trouble pas par tes emportements la gravité de nos conseils. Nous sommes ici pour rendre justice, et ta cause est notre cause. Hassan, ton époux, n'était-il pas fils d'Amgiara?

A ces mots, il se retourna vers Dick, et lui ordonna de s'avancer. Dick ne se le fit pas répéter deux fois: il traversa l'enceinte d'un pas délibéré, et s'approchant très-près de l'amgar, il lui parla longtemps à voix basse.

L'arrivée de Dick n'avait pas surpris Herwart : il

connaissait son dévouement, sa résolution, son activité. Mais sa présence lui fit faire un nouveau retour sur son isolement, sur son abandon. Dick était le seul être au monde sur l'assistance duquel il pût compter, et peut-être son intervention l'humiliait-elle au fond plus qu'elle ne le touchait. En le voyant, sa première pensée avait été pour Thécla; mais, séparé de lui par une double, une triple haie de soldats, il n'avait pu lui adresser ni en recevoir une seule parole, et il attendait, avec une anxiété fiévreuse, le moment de communiquer avec lui. Le résultat de sa conférence avec l'amgar lui tenait moins à cœur que les nouvelles du Jardin du Sultan.

Un silence profond régnait sous la tente. Les soldats, contenus par le respect qu'ils portaient à leurs chefs, osaient à peine respirer; quant aux omragues, ils siégeaient sur leur tertre avec une immobilité vraiment sublime, la tête droite, les bras pendants, les yeux baissés. Durant ce temps un orage terrible grondait dans le cœur d'Omaya; tapie dans un coin de la tente, elle regardait l'amgar et Dick avec une férocité dévorante; ses yeux buvaient les paroles que son oreille ne pouvait surprendre, et bien que la physionomie impassible des deux interlocuteurs ne laissât rien paraître, elle tremblait pour sa vengeance, et se reprochait intérieurement de n'avoir pas poignardé de sa main, la nuit même de l'enlèvement, l'assassin de son époux. Il lui échappait de temps en temps un soupir de rage, qui se traduisait, en sortant de ses lèvres crispées, par un rugissement étouffé comme celui d'une bête féroce emmuselée.

Cette scène muette dura aussi longtemps que la conférence ; enfin Dick descendit de l'estrade rustique où se tenait le grand lama d'Amgiara ; il traversa l'assemblée comme la première fois, et allant droit au consul : Courage et patience! lui dit-il en anglais; le capitaine est pour nous, gardez-vous seulement de l'équipage.—Et Thécla ? — Elle n'est donc pas avec votre seigneurie? — Elle n'était donc plus au jardin?

Cette double interrogation fut suivie d'un silence causé par la surprise.

— Et le santon, reprit Herwart aussitôt, y était-il? — Oui ; mais quel rôle a-t-il donc joué dans cette affaire? — C'est lui qui a tout conduit. — Santon, mon ami, murmura Dick avec un affreux blasphème, vous nous le payerez. Suffit ! Il ne s'agit pour le moment ni de lui ni de... la personne, il s'agit de votre seigneurie. Je repars à l'instant pour Tétuan : dans trois jours je reviendrai avec votre liberté dans ma valise. Jusque-là soyez sans crainte ; l'amgar sera le premier à vous protéger : vous représentez pour lui vingt mille piastres ; le vieil Arabe n'a pas voulu en rabattre un sou. — Imprudent, où les prendras-tu? — Nous en avons la moitié ; le reste se trouvera, j'en fais mon affaire. Votre seigneurie peut dormir en paix. Seulement, ayez l'air de ne rien savoir, et laissez louvoyer le vieux forban. C'est le plus rusé et le plus sordide coquin qu'il y ait sous le soleil. Bendelaq, auprès de lui, est l'enfant prodigue, et Ben-Abbas la loyauté incarnée.

L'amgar eut l'intuition qu'on parlait de lui, et il rompit l'entretien en ordonnant aux soldats qui

avaient amené Dick de l'accompagner, de le protéger, de lui obéir comme à lui-même : son ordre fut exécuté aussitôt que donné; et sans expliquer de quelle nature étaient les révélations de Dick, il dit seulement qu'elles intéressaient l'honneur, la sûreté de la tribu, et il reprit le cours de la délibération comme si elle n'avait pas été interrompue.

— Chrétien, dit-il avec son flegme imperturbable, tu refuses donc de répondre à nos questions ?

Puisqu'il en est ainsi, vénérables omragues, poursuivit-il après une pause, puisque ce chrétien s'opiniâtre dans son silence, nous le ferons comparaître à notre barre un autre jour, lorsque l'esprit de vérité se sera éveillé dans son cœur et aura desserré ses lèvres obstinées. En attendant, je veux qu'il demeure dans ma tente, afin qu'il soit mieux gardé, et, pour prévenir toute tentative d'évasion, moi, l'amgar, je suivrai de mes propres yeux tous ses mouvements.

Omaya accueillit cette résolution par un regard foudroyant; elle n'osa éclater, de peur d'attirer sur elle la colère du chef; mais elle se jura bien à elle-même de veiller nuit et jour à la porte de son prisonnier. Les omragues s'écoulèrent lentement, la foule désappointée les suivit à flots tumultueux, les soldats retournèrent à leur poste, et, resté seul avec ses gardes, l'amgar fit conduire le captif dans la partie la plus secrète de sa tente.

XVIII.— LE MILLAH.

A peine Thécla eut-elle repassé le seuil de la maison paternelle, qu'elle tomba dans une grande tristesse. Ce n'est pas au milieu de la mêlée qu'on sent la douleur des coups, c'est après, lorsque la fièvre du combat est abaissée. Il en fut de même pour elle; quand elle ne fut plus soutenue par l'excitation de la lutte et de la résistance, toutes les blessures qu'Herwart lui avait faites au cœur commencèrent à saigner abondamment; les mains dévouées et caressantes de l'amour ne réussissaient pas à les cicatriser.

Samuël, de son côté, n'était pas moins triste. Les obstacles que l'exaltation de la solitude avait atténués à ses yeux se dressèrent devant lui, menaçants, insurmontables, dès qu'il se retrouva au milieu du monde. Son imagination s'était élancée d'un seul bond au bonheur; sa raison maintenant s'intimide; elle recule, et lui fait paraître impossible ce que naguère il regardait comme facile.

Le père de Thécla était l'homme à préjugés par excellence : s'en trouvait-il un quelque part, vite il s'en emparait, et ne manquait jamais de se l'approprier comme lui appartenant de droit. On conçoit qu'avec une pareille aptitude il devait partager, exagérer même toutes les préventions du peuple consulaire contre le peuple d'Israël : ce n'est pas que, dans

l'occasion, il ne puisât, lui aussi, comme Herwart, comme tous ses collègues, dans les bourses du Millah; mais les intérêts acquittaient la dette de sa reconnaissance, et le créancier restait à ses yeux l'obligé. S'il avait su qu'un juif, et son taleb encore! osait lever les yeux sur sa fille, il eût regardé une pareille audace comme le renversement de toutes les lois divines et humaines, à moins qu'il n'eût pris cette prétention pour une mauvaise plaisanterie; tant elle lui aurait paru exorbitante. Aussi n'était-il point le confident des amours furtives qu'abritait son toit, et il n'avait point assez de perspicacité pour les deviner. Loin de là, il avait si bien pris l'habitude de voir un gendre dans Douglas, qu'il s'obstinait dans sa chimère paternelle, et malgré la parole donnée à Thécla, il se jurait bien dans son for intime qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que le major. Pourtant il tint assez bien sa promesse durant les premières vingt-quatre heures, même pendant les vingt-quatre heures suivantes, et l'on arriva au troisième jour sans que le mot de *mariage* eût été prononcé. Il est vrai que l'enlèvement d'Herwart avait fait diversion; il en avait tant parlé, qu'avec la meilleure volonté du monde, il lui aurait été matériellement impossible de parler d'autre chose. Comme le pacha, il espérait bien que c'en était fait de l'insulaire, et grâce à cet heureux coup du sort, le sceptre de la résidence retombait dans sa main sans contestation. La tête du vaniteux vieillard en tournait de joie, et l'on n'aurait pu décider si la catastrophe de son ennemi ne lui causait pas plus de satisfaction que la délivance de sa fille.

La simultanéité des deux événements ne l'avait pas autrement frappé; il était trop loin de la vérité pour concevoir même l'ombre d'un soupçon, et il ne voyait là dedans qu'un jeu du hasard qui lui donnait deux bonheurs en un jour. Pourtant l'histoire imaginée par Thécla n'était pas si bien conçue, qu'un esprit tant soit peu délié n'y eût relevé bien des invraisemblances et des contradictions. Quoique Samuël lui eût fait sa leçon mot à mot, sa mémoire n'était pas venue toujours assez tôt au secours de son imagination, et, par prudence, elle s'était retranchée plus d'une fois dans l'ombre d'un demi-jour qui irritait la curiosité plus qu'elle ne la satisfaisait.

Le fond de son histoire était bien un enlèvement de pirates, elle était bien tombée au pouvoir des Mores; mais il y avait dans son aventure, même pour elle, des mystères que le temps seul pouvait éclaircir. En quels lieux avait-elle été débarquée et retenue captive? Elle l'ignorait. Quels étaient ses ravisseurs? Elle ne le savait pas davantage; et quant à sa délivrance, elle la devait à la pitié d'un inconnu que son malheur avait touché. Du reste, elle avait été respectée, et traitée avec égards et distinction. Tout cela était bien romanesque; mais M. d'Upsal s'en contentait, et commentait les choses au profit de sa vanité.

— Je vois ce que c'est, disait-il d'un ton capable, ces scélérats ont eu peur quand ils ont su que tu étais ma fille; et voilà pourquoi ils t'ont relâchée; mais tout n'est pas dit; je leur prépare une leçon dont ils se souviendront.

Thécla ne s'attendait pas à trouver tout le monde

aussi crédule, surtout quand elle eut appris la véritable cause de sa délivrance. Reparaître le même jour où Herwart disparaissait, c'etait là aussi une coïncidence par trop facile à interpréter. Prétextant le besoin de se reconnaitre et de se remettre avant de recevoir les félicitations de la résidence, Thécla pria son père de cacher son arrivée pendant quelque temps. M. d'Upsal s'engagea au secret avec d'autant moins de difficulté qu'il voulait faire à ses collègues une surprise pyramidale, et consacrer le retour de sa fille et la ruine de son rival par un de ces dîners qui immortalisent leur auteur; or les préparatifs d'une pareille fête exigeaient des jours et des jours.

— Seulement, ajouta-t-il quand le pacte fut conclu, nous mettrons ce brave Samuël dans la confidence: c'est un garçon discret; il n'est point dépourvu d'esprit, tout juif qu'il est, et ce sera pour toi une ressource; mieux vaut lui que rien; quand tu trouveras le temps trop long, il te tiendra compagnie, et servira à te désennuyer.

Ainsi Thécla n'avait fait encore que changer de captivité; mais quelle différence! Au lieu d'Herwart, c'est Samuël qu'elle voyait tous les jours, ou, pour mieux dire, tout le jour, dans une intimité que rien ne pouvait troubler puisqu'elle était commandée et protégée par celui-là même dont ils avaient tout à craindre. Les premiers jours se passèrent sans que rien vînt alarmer la sécurité des amants, ou les distraire l'un de l'autre. Le nom d'Herwart, qui était dans toutes les bouches, et surtout dans celle de M. d'Upsal, n'était pas sorti de la leur une seule fois

C'était entre eux le résultat d'une convention tacite : leurs lèvres s'étaient scellées d'elles-mêmes par un sentiment de convenance et de dignité. Mais un soir qu'ils étaient seuls et que Samuël paraissait préoccupé, il dit brusquement à Thécla : On a des nouvelles d'Herwart. — Ah ! fit-elle avec indifférence. — Il n'est pas mort, comme votre père s'en flatte.

Oh ! mon père est implacable ! Cette mort eût été affreuse : quoique cet homme m'ait fait bien du mal, je ne la lui ai jamais souhaitée. — Je ne suis pas si bon que vous, et je mentirais si je disais que je l'ai plaint. C'est qu'aussi vous êtes plus heureuse que moi : vous pouvez le haïr sans remords, tandis que ma haine, à moi, est de l'ingratitude : je suis condamné envers lui au supplice de la reconnaissance, il m'a sauvé la vie. Son nom me fait mal à prononcer. — Pourquoi donc me parlez-vous de lui ? N'étions-nous pas convenus de le bannir de nos souvenirs ? Puissé-je ne le jamais rencontrer ! — Cela dépend de vous. — De moi ? Est-ce que je puis le chasser de Tetuan ? — Vous pouvez, d'un mot, l'empêcher d'y jamais rentrer. — D'un mot ! Quel est-il, ce mot ? Je voudrais l'avoir dit. — Je dois ajouter que ce mot n'est pas seulement un arrêt d'exil, c'est une sentence de mort. — Je ne vous comprends pas. — C'est pourtant bien simple. Sa vie est dans mes mains, c'est-à-dire qu'elle est dans les vôtres : il vivra, si vous voulez qu'il vive : dites qu'il meure, il mourra. — Prenez garde, vous avez l'air de méditer quelque projet sinistre. — Quel projet puis-je nourrir contre lui ! Ne lui dois-je pas la vie ? Mais répondez-moi

donc, voulez-vous qu'il vive? Voulez-vous... — Je veux que vous me donniez le mot de cette étrange énigme. — Eh bien ! écoutez-moi. Cet homme a mérité votre ressentiment, votre mépris, vous ne l'aimez plus, mais vous l'avez aimé : êtes-vous sûre de vous? Pouvez-vous me répondre qu'en le revoyant vous n'éprouverez pour lui que de l'aversion? que le souvenir des outrages qu'il vous a fait subir surnagera seul dans votre cœur?

— Quoi ! est-ce bien vous qui me faites une question pareille? Vous êtes bien prompt à douter ! — Soyez franche, soyez sincère, descendez en vous-même avec courage, et quelle que soit la vérité, osez me la dire tout entière ; moi j'aurai le courage de l'écouter. — Mais quelle vérité voulez-vous donc que je vous dise? — Quand vous verrez le fier, le redouté consul à côté du pauvre et obscur taleb, ne vous arrivera-t-il jamais de faire des comparaisons désolantes pour mon amour, et, reportant les yeux de lui à moi, n'étoufferez-vous jamais un soupir de regret? — Vous plaira-t-il enfin de me dire où vous en voulez venir, et ce que signifie cet interrogatoire inquisitorial? — Il signifie que j'ai contracté une dette envers cet homme, qu'une occasion m'est offerte de m'acquitter, et que je ne puis m'y decider, tant j'ai peur d'avoir à m'en repentir ensuite ; c'est à vous de chasser les fantômes qui m'assiégent ; car, je vous le répète, il s'agit de sauver cet homme qui nous a fait tant de mal à tous les deux, et c'est à moi qu'on s'adresse, à moi qui le hais dans le passé et qui le redoute dans l'avenir. Je sens bien que je le dois ; mais

le puis-je? Voilà la question, Thécla; oh! tirez-moi, je vous en supplie, de cette horrible angoisse. — A tout cela, je n'ai qu'un mot à répondre : Samuël, je vous aime.

Ce mot fut prononcé d'un ton à lever tous les doutes; le jeune Israélite, qui ne demandait qu'à être rassuré, s'empara de cette certitude enivrante comme le naufragé se saisit de la corde de salut qu'on lui jette au milieu des abîmes. Il allait reprendre la parole, et sans doute expliquer à Thécla par quel coup du sort il était devenu le maître et l'arbitre de la vie de leur ennemi, lorsque M. d'Upsal entra et rompit l'entretien.

Samuël sortit et s'achemina vers le Millah; on en fermait la porte comme il la passait, car la nuit était venue, et tout était déjà désert et silencieux : pas une lumière ne perçait l'obscurité de la cité juive, pas une voix, pas un souffle ne sortait des maisons bien closes. Il n'est pas besoin qu'Asmodée dévoile d'un coup de baguette les scènes d'intérieur qui se passent à cette heure sous ces toits ténébreux, on devine les passions que la nuit couvre sous son aile muette; c'est rentré chez lui, après les trafics, les terreurs, les affronts, les mensonges de la journée, que le juif se dédommage de sa longue contrainte, et se livre aux transports de la haine et de l'avarice; c'est alors, et sous la protection de ses triples verrous, qu'il charge ses oppresseurs d'imprécations qu'ils ne peuvent entendre, et compte les quadruples qu'ils ne peuvent voir : cette heure-là le console de tout.

Samuël, après beaucoup de tours et de détours,

s'arrêta devant une porte basse toute bardée de lames de fer et hérissée de clous énormes; on eût dit la porte d'une prison ou d'une forteresse, c'était celle de la maison Bendelaq; de peur d'effaroucher son père, le jeune homme frappa avec précaution; on fut longtemps à lui répondre, et il dut heurter plusieurs fois encore pour être entendu, ou du moins écouté. Une faible clarté parut enfin à travers une fente percée au haut du mur, en manière de lucarne, et une voix basse et étouffée, qui flottait entre la colère et l'effroi, demanda : Qui est là?—C'est moi, mon père, ouvrez.

Bien en prit au taleb de se faire reconnaître : autrement, le vieux Bendelaq aurait fait la sourde oreille; encore ne se pressa-t-il pas beaucoup d'ouvrir à son fils. A la fin un verrou bien huilé se tira sans bruit, puis un second, puis un troisième, et la porte s'entre-bâilla tout juste assez pour laisser passer obliquement un homme mince et agile, pas un pouce de plus. Cette première porte franchie et refermée soigneusement, une seconde exactement taillée sur le patron de sa sœur jumelle, car une seule ne suffirait pas pour calmer les alarmes de l'avarice israélite, s'ouvrit et se referma avec les mêmes formalités. On comprend bien que Bendelaq n'avait d'autre portier que lui-même; et, par excès de prudence, il ouvrait toujours sans lumière, afin de ne pas éveiller l'attention des voisins.

— Es-tu devenu fou? dit-il à son fils quand les deux portes fabriquées par la peur eurent été scellées par elle; y a-t-il du bon sens, dis-moi, à rendre visite

aux gens à une heure aussi indue? Il y a de quoi nous compromettre; malheureux enfant, tu veux perdre ton père! — L'affaire dont j'ai à vous parler ne souffre pas de retard. — Une affaire! Ah! c'est différent : si elle est bonne, tu as bien fait de venir. Eût-il été minuit, je me serais levé pour t'ouvrir; il n'y a pas d'heure pour les affaires.

Bendelaq avait conduit son fils dans une petite chambre étroite et longue, qui s'ouvrait sur la cour, et où une lampe de cuivre répandait plus d'ombre que de lumière. Les quatre murs passés à la chaux étaient parfaitement nus, et tout le mobilier consistait en une table grossière et quelques chaises de paille : c'était là le salon du plus riche capitaliste du Millah.

— Maintenant, dit l'usurier, de quoi s'agit-il? — Il s'agit de me donner de l'argent, répondit Samuël sans préambule. — De l'argent! s'écria Bendelaq en bondissant sur sa chaise; de l'argent! répéta-t-il en baissant la voix d'une gamme; ne m'en as-tu pas assez coûté depuis que tu es au monde? et combien m'en as-tu rapporté? Je ne parle pas de mes peines; mais comment as-tu seulement reconnu mes sacrifices? — En conscience, mon père, quand on met un fils au monde, il faut bien l'élever : d'ailleurs, il y a longtemps que je ne vous coûte plus rien. — Tu me coûtes tout ce que tu ne me rends pas; les dépenses qu'un père fait pour ses enfants sont un prêt qu'ils doivent lui rembourser lorsqu'ils sont hommes; et toi, m'as-tu seulement payé les intérêts? Si c'est de l'argent que tu veux, va en demander à tes consuls,

ils en ont, eux; Ben-Abbas ne le leur vole pas; moi, je n'en ai point. — Pourtant, il m'en faut absolument; et vous m'en donnerez, j'en suis sûr, quand vous connaitrez l'affaire.—Mais voyons donc cette affaire; si elle présente des bénéfices sûrs, je ne refuse pas de m'y intéresser pour quelque chose. — J'ai une dette qui me pèse... — Une dette! miséricorde! une dette! C'est décidé, il finira sur l'échafaud. — Laissez-moi donc parler, mon père; nous n'en finirons pas si vous m'interrompez toujours. — Allons, je t'écoute, parle. — Vous savez aussi bien que moi comment le consul anglais m'a sauvé la vie, voilà la dette que j'ai sur le cœur; je ne respirerai librement que lorsque je l'aurai payée. — En ce cas, tu peux respirer tout de suite, car j'ai acquitté ta dette, moi. Oui, quelques jours après ta belle équipée avec ces enragés d'Aïssaouas, j'ai avancé à ton Anglais une somme énorme, à un taux misérable, et sans hypothèque. Ainsi, vous êtes quittes l'un envers l'autre; je veux dire que c'est lui maintenant qui est le débiteur, et que nous sommes les créanciers. Dis, après cela, que tu n'as pas un bon père! Ingrat enfant, on bâtirait une kassaba avec ce que tu me coûtes!

Samuël n'ignorait pas les habitudes usuraires de son père, et d'ailleurs il avait connaissance des dix mille piastres prêtées et des conditions exorbitantes auxquelles elles l'avaient été; il n'entra pas en discussion sur ce point, et allant droit à son but : Ces dix mille piastres, ajouta-t-il sans sourciller, ne suffisent pas pour sa rançon; les Berbères exigent le double, et je suis résolu à compléter la somme. —

Complète-la si tu le veux, cela ne me regarde pas. — Je vous demande pardon, cela vous regarde, car c'est vous qui avancerez l'argent. — Mais tu ne sais donc pas, malheureux, que ton Anglais me doit déjà vingt mille piastres? Eh bien! cela fera trente. — Saints prôphètes! cet enfant est-il bien à moi? — Qu'avez-vous à craindre? Vous imaginez-vous que le gouvernement anglais vous laissera payer la rançon de son consul? Vous serez remboursé immédiatement, intérêts et principal. — Qu'il s'adresse donc à son gouvernement! — C'est bien ce qu'il fera; mais, en attendant, ses jours sont en péril; il faut le tirer le plus tôt possible, et pas plus tard que demain, des mains des bandits; un jour de retard lui coûterait la vie, et je veux la lui sauver comme il a sauvé la mienne; c'est alors seulement que nous serons quittes. — Tu n'entends rien aux affaires, mon pauvre Samuël. Si, par supposition, j'avançais la somme, je te le demande, là, qui est-ce qui m'en répondrait? — Moi. — Mauvais plaisant! — Je ne plaisante pas. — Alors, tu as perdu la tête. — C'est vous qui avez perdu la mémoire. Vous oubliez que vous êtes mon débiteur. — Tu as le mot pour rire, ce soir, mon garçon. — Je vous dis que je parle sérieusement. Puisque vous ne voulez pas me comprendre, je vais m'expliquer catégoriquement. Sarah Levy, ma mère, est morte, je suis son unique enfant; à qui revient sa fortune? je vous le demande. Jamais je n'ai fait valoir mes droits, quoique je sois d'âge depuis longtemps; et s'il n'était question que de moi, je ne vous réclamerais rien, mais il s'agit d'une dette à payer.

— Tu l'aimes donc bien, ton consul anglais? — Au contraire, je le hais, et c'est afin de pouvoir le haïr tout à mon aise que je ne veux rien lui devoir. — Quand je te dis que tu ne lui dois plus rien, et que j'ai payé pour toi! Ah çà! dis-moi un peu, quel intérêt t'offrirait-on? — Vous faites vos affaires sans me consulter, souffrez que je fasse les miennes comme je l'entends. — Au reste, tout ce que nous disons là n'est que par manière de conversation; si j'ai des comptes à te rendre, on verra cela plus tard; ces choses-là ne se traitent pas ainsi. D'ailleurs, je n'ai point d'argent. — Oh! pour cela, mon père, vous en avez votre cave pleine. — Veux-tu te taire, imprudent! — Prêtez-moi seulement la clef pour un moment, je vous jure de ne pas prendre une obole de plus que la somme dont j'ai besoin.

Il parait que Samuël avait frappé juste, et que le coup avait porté, car la voix du vieux Bendelaq s'était sensiblement radoucie. Il semblait fort agité, et sa chaise craquait sous les contorsions qu'il faisait pour contenir sa colère. On pourrait s'étonner qu'il ne prît pas plus à cœur la délivrance d'un homme qui lui devait tant d'argent; mais le fait est qu'il ne la désirait pas; au contraire, il avait en main de si bons titres, et de si solides garanties en perspective, que la mort de son débiteur lui promettait un bénéfice de vingt-cinq pour cent. Il avait fait son compte, et maudissait ce qu'il appelait l'humanité des Berbères.

— Il y a un moyen de tout arranger, reprit-il enfin d'une voix paterne : épouse Simka Coriath; son

père lui donne dix mille piastres en dot; avec cela, tu pourras racheter ton consul. — Non, mon père, je n'épouserai point Simka, et je ne rachèterai pas le consul avec l'argent d'autrui, mais avec le mien. — Le tien! le tien! c'est ce qu'il faut savoir. Voyons, veux-tu me donner ta quittance pour trois mille?... pour quatre mille?... J'irai jusqu'à cinq, et qu'il n'en soit plus question.

Comme Samuël gardait le silence, il reprit : Diable! tu es dur en affaires, et je plains ceux qui tomberont entre tes mains. Si j'avais fait comme cela, moi, où en serions-nous à l'heure qu'il est? Tu ne veux donc pas pour cinq? Prends garde, tu t'en repentiras; car ton éducation m'a coûté des sommes effrayantes, et tes voyages, donc! Pour peu que je voulusse te traiter en étranger, je crois, en bonne justice, que tu serais encore mon débiteur. Ainsi, je te conseille de prendre les cinq mille; c'est tout gain pour toi. — Il me faut dix mille piastres! s'écria Samuël impatienté, pas un sou de plus, pas un sou de moins, et je ne sors pas d'ici que vous ne me les ayez comptées.—Alors, tu y resteras longtemps, répondit Bendelaq en allant vers la porte avec la lampe; seulement tu auras le désagrément de coucher par terre et sans lumière.

Samuël replaça la lampe sur la table, et fit rasseoir son père.

— Ah çà! s'écria le vieil usurier d'un ton de mélodrame, est-ce que tu veux assassiner ton père?—Ne changeons pas la question: je ne veux pas plus assassiner mon père que mon père ne veut voler son fils.

Descendons à la cave, ajouta-t-il en prenant la lampe, et finissons-en. J'ai promis l'argent pour cette nuit, et je tiendrai parole à tout prix. — Tu as l'air de me menacer. — Je ne vous menace point, mais si ce soir vous me refusez, dès la pointe du jour je monte à la Kassaba avec le vieux Levy pour témoin, et je déclare au pacha que vous me retenez mon bien, quoique vous ayez des caveaux pleins d'or. Il vous fera bien payer, lui. — Tu n'en feras rien, misérable ingrat! autant vaudrait amener dans ma maison une bande de voleurs. Tu ne sais pas ce que tu dis; c'est ma ruine, c'est ma mort que tu médites. Si Ben-Abbas savait que j'ai quelques pauvres piastres de côté, il ne m'en laisserait pas une, et tu serais la première victime, car, en me dépouillant, n'est-ce pas toi qu'on dépouillerait? — Eh! que m'importent à moi vos richesses, puisque je n'en jouis pas? — Et moi, donc, est-ce que j'en jouis? — Alors, qu'en faites-vous? — Je les ai. — Que vous les ayez ou qu'on vous les enlève, nous n'en serons ni plus pauvres ni plus riches. Un trésor enfoui est un trésor perdu. —

— Voilà ce que disent tes chrétiens de malheur. Oh! que je reconnais bien là leurs infâmes leçons! Ils sont trop heureux que je les enfouisse, mes trésors. Que feraient tous ces nécessiteux insolents si je ne leur venais en aide, si je ne me dévouais pour eux tous les jours? — Ne nous écartons pas de notre sujet, dit Samuël en ramenant impitoyablement la question sur son véritable terrain. Voulez-vous enfin, ou ne voulez-vous pas faire droit à ma demande? — Mais si je te donnais cet argent, me le rendrais-tu

fidèlement? — Est-ce que je vous le demanderais, si je voulais le garder? Vous savez l'emploi que j'en veux faire; à peine me rentrera-t-il, qu'il repassera jusqu'à la dernière piastre de mes mains dans les vôtres. — Et si on ne te le rend pas? — Eh bien! c'est moi seul qui supporterai la perte. — Alors, mon cher enfant, n'en parlons plus; je ne veux pas t'exposer à perdre ta pauvre petite fortune. Si tu n'as pas de raison, j'en aurai pour toi, moi, et je ne suis pas ton père pour rien. Va, laisse-moi ton Anglais s'en tirer comme il pourra avec les Berbères, et s'il y reste, tant pis pour lui! La perte ne sera pas déjà si grande; ce sera un chrétien de moins, voilà tout, et un chrétien qui ne nous aime pas, je t'en réponds, malgré le petit service qu'il t'a rendu, et quoiqu'il vive à mes dépens depuis tant d'années. Va te coucher, mon garçon; tu sais que tu as toujours un lit dans la maison de ton père. Plût à Dieu que tu ne l'eusses jamais quittée!

— Vous ne voulez donc pas me donner mes dix mille piastres? reprit Samuël, fort peu touché du subit attendrissement du vieil usurier. — Eh bien! non. — C'est votre dernier mot? — Oui. — Allons, ce sera pour demain. Je m'en vais, de ce pas, prier le vieux Levy de se tenir prêt à m'accompagner, dès le matin, à la Kassaba. — Il est homme à le faire comme il le dit, pensa tout bas Bendelaq; c'est une tête!... Tu n'iras pas, continua-t-il à haute voix. Je te défends de sortir d'ici; je suis ton père, j'imagine, et j'ai le droit d'être obéi. — Ecoutez, mon père, je ne vous ai jamais manqué de respect, quoique vous ne vous res-

pectiez guère, vous; mais il y a un terme à tout, et je suis fatigué de votre avarice. Ne comptez plus sur mon obéissance. Vous êtes mon spoliateur, vous n'êtes plus mon père, je ne suis plus votre fils; nous devenons, dès à présent, étrangers l'un à l'autre, et j'agirai en conséquence; vous n'aurez à vous plaindre que de vous. Ce soir, je ne vous demandais que la moitié de mon bien, et seulement à emprunter; demain, je le réclamerai tout entier, et je ne vous rendrai rien.

Cette dernière phrase fit réfléchir Bendelaq. Il savait, mieux que personne, combien étaient justes les réclamations de son fils, et, quand il le vit si décidé à revendiquer ce qui lui appartenait, il se résigna à céder quelque chose, de peur de se voir tout arracher. Il prit la lampe d'une main tremblante, et, sans prononcer un seul mot, il fit signe à Samuël de le suivre. La colère l'étouffait, son œil jetait un feu sombre, ses dents se serraient convulsivement, tous ses traits étaient crispés, et il avait une si mauvaise figure, que son fils ne le perdait pas de vue; nul doute que le crime n'eût traversé cette âme sordide. Après avoir descendu je ne sais combien de marches, ouvert je ne sais combien de portes, ils arrivèrent dans un caveau creusé sous les fondements de la maison. On voyait épars çà et là de vieux habits, de vieux meubles, tout ce qu'il y avait de plus immonde et de plus délabré. Mais cette misère affectée n'était qu'un voile hypocrite jeté sur la richesse. Bendelaq alla droit à l'un des angles du caveau, il en écarta du pied un tas de guenilles, et s'armant d'un épieu

rouillé, qui se trouvait là comme par hasard, il l'enfonça dans le sol. Au peu de résistance qu'il rencontra, on devinait bien qu'en cet endroit la terre avait été fraîchement labourée. Après plusieurs estocades données à coup sûr, l'épieu n'entra plus dans la mine; il avait touché le filon. Le vieux juif s'accroupit alors sur les deux genoux, et se mit à gratter la terre avec les mains : on l'eût pris, en cet état, pour une goule occupée à déterrer un cadavre. Et croyez, après un pareil spectacle, à l'autorité paternelle! La lampe qui éclairait ce lieu de ténèbres y jetait des demi-lueurs sépulcrales, et il y régnait un morne silence. Témoin muet de cette ignoble scène, Samuël ne trouvait pas un mot à dire, et n'avait nulle envie d'exprimer ce qu'il éprouvait; son père lui faisait pitié. Quant à Bendelaq, il n'avait pas conscience de l'effet qu'il produisait, et il s'en souciait fort peu; l'avarice avait éteint depuis longtemps en lui le sens moral et la dignité du père de famille. La rage concentrée à laquelle il était en proie lui serrait la gorge comme une main de fer, et lui ôtait l'usage de la parole. Il n'en continuait pas moins à fouiller les entrailles de la terre, et il en avait déjà tiré plusieurs sacs de cuir remplis d'or; il savait d'avance le contenu de chacun, car il n'en tira pas un de trop; au dernier, la voix lui revint; il s'écria du ton d'un homme qu'on vient de dépouiller au coin d'un bois : Au moins, à présent, on ne m'en demandera plus.

Et craignant sans doute de la part de son fils une incrédulité par trop naturelle, il le tira par le bras, et le força de plonger la main dans le trou, qui était vide en effet.

— Eh bien! reprit-il en remettant toutes choses en place, tu le vois!... Quand je te disais que je suis un homme ruiné. Je t'ai fait descendre avec moi pour te convaincre par tes propres yeux que c'en est fait de ton malheureux père; rien, plus rien, tu laisses la misère au logis. Penses-tu que si j'avais de l'argent, je te donnerais de l'or, et des onces d'Espagne encore, au prix où elles sont aujourd'hui? Ces dix mille piastres sont tout ce qui me restait; c'est ma dernière ressource; hélas! je les ai amassées pièce à pièce, je les réservais pour les cas désespérés, et tu me les prends, toi, mon fils!... Oh! c'est infâme. Si seulement c'était pour un placement sûr et lucratif! mais non, c'est pour les jeter à l'aventure, comme un écervelé. Va, tu es un enfant dénaturé, et je t'abandonne aux remords de ta conscience. Tu crois peut-être que je fais le pauvre pour t'en imposer, et que j'ai de l'argent caché; cherche, je te donne tout ce que tu trouveras.

En disant cela, il mit l'épieu dans la main de Samuël, qui n'en fit aucun usage, et qui ne répondit pas un mot à la virulente philippique de l'auteur de ses jours. Il se pouvait qu'il n'y eût plus rien dans ce premier caveau; mais ce que Bendelaq se gardait bien d'ajouter, c'est qu'il avait en poche la clef de beaucoup d'autres où il n'aurait pas conduit son fils.

Nous n'entrerons pas dans le détail des reçus et reconnaissances de toute espèce qu'il exigea de lui avant de se dessaisir de ses onces chéries; nous tairons également ses doleances, ses temporisations, ses

subterfuges, quand vint l'heure fatale de s'exécuter. Samuël tint bon, et son insistance fut couronnée d'un succès complet. Il remplit d'or toutes ses poches, son père ne lui aurait pas fait cadeau d'un sac, et, chargé de son lourd et riche fardeau, il s'achemina vers la porte. Ce fut là encore un moment critique pour l'usurier; il eut une rechute, et se jetant en travers du seuil : Tout ceci n'est donc pas un jeu? s'écria-t-il d'une voix désespérée. Rends-moi cet argent, Samuël; voilà tes reçus, reprends-les, je te donne ma bénédiction. Tu me remercieras plus tard d'avoir déchargé ta conscience d'un crime : car c'est un crime, ce que tu fais là; c'est plus qu'un meurtre, c'est un vol, et un vol domestique. Avoue que tu as voulu éprouver la tendresse de ton père. Tu vois bien, mon enfant, qu'il ne te refuse rien, et qu'en toute occasion tu es sûr de le trouver. C'est convenu, n'est-ce pas? tu me les rends? Rentrons. — Eh non! laissez-moi donc aller, on m'attend. Pour peu que je tarde encore on viendra me chercher ici, et ce sera bien autre chose. — Tu t'imagines que je te permettrai de traverser le Millah avec une pareille somme? Tu n'y penses pas; tu veux te faire assassiner. — Qui me verra, par la nuit qu'il fait? — Mais tu n'y verras pas non plus, toi; tu te pendras dans les rues; d'ailleurs, la porte du Millah est fermée, et le concierge ne se lèvera pas pour te l'ouvrir. — Je vous demande pardon, il me l'ouvrira à quelque heure que je me présente : c'est arrangé d'avance. — Est-il possible que le vieux coquin remplisse si mal sa consigne? Dieu sait combien il t'aura pris pour cela? Va, tu es bien tou-

jours le même prodigue; l'argent ne te coûte rien, tu le jettes par les fenêtres. Es-tu sûr de lui au moins? S'il allait te voler! — Quelle idée! un vieillard de quatre-vingts ans!—Dix mille piastres! il y a de quoi rendre la vie à un mort.

Cependant Samuël était parvenu à tirer les verrous de la première porte, il restait encore celle de la rue. Une fois sous le vestibule, Bendelaq se tut prudemment, de peur d'être entendu par quelque passant attardé, et il ne lui échappait plus que de rares monosyllabes étouffés par la peur. Après bien des lenteurs, bien des retards, la porte allait enfin s'ouvrir, il la referma brusquement, et prenant son fils à la gorge : Tu es un misérable, un scélérat, lui dit-il d'une voix sourde, tu es un parricide! Je te donne ma malédiction!

Il n'en put dire davantage; la rage le suffoquait. Samuël se dégagea de ses mains furieuses, il ouvrit la porte de force, et s'élança enfin dans la rue. Il n'y avait pas fait trois pas, qu'il se sentit retenu par son habit; c'était encore son père.

—Samuël, lui dit-il à l'oreille d'une voix si basse et si altérée qu'elle était à peine compréhensible, tu feras attention qu'on te rende la somme en onces d'Espagne, et qu'elles aient le poids.

Toutes les siennes étaient rognées.

Pendant que cette scène se passait au Millah, un homme se promenait devant le consulat d'Angleterre avec tous les signes de l'impatience. Il s'arrêtait à chaque pas, pour interroger de l'œil et de l'oreille les ténèbres épaisses et silencieuses. N'entendant rien,

ne voyant rien venir, il frappait du pied avec colère, et se mettait à courir; puis il revenait tout aussitôt au point d'où il était parti, comme s'il eût craint qu'on n'arrivât d'un côté tandis qu'il allait de l'autre. Cet homme était Dick.

Du camp d'Amgiara, il était revenu précipitamment à Tétuan, et, sans perdre une minute, il s'était mis en campagne pour trouver les dix mille piastres qui lui manquaient encore pour payer la rançon de son maître. Il ne s'était pas tourné cette fois vers le Millah : il savait trop que, de ce côté, leur crédit était épuisé, et qu'il consommerait un temps précieux en démarches inutiles. Il alla droit aux collègues d'Herwart, qui pouvaient, en se cotisant, compléter la somme en quelques heures. Sa cause était la leur, un danger pareil les menaçait tous; mais ils n'en furent pas moins sourds aux sollicitations du fidèle intermédiaire. A les entendre, aucun n'avait d'argent; quelques jours plus tôt, tous en auraient eu : c'était une fatalité; mais ils ne pouvaient que la déplorer; et, tout en fermant leur bourse, ils offraient leur bonne volonté avec un empressement tout-à-fait touchant; si bien que Dick, après mainte et mainte visite, revint les mains vides. Indigné jusqu'à l'exaspération de ce refus unanime, il ne lui restait d'autre parti à prendre que d'aller à Gibraltar, où la nouvelle de l'enlèvement n'était pas encore parvenue, et où la rançon du consul eût été bientôt trouvée. Mais ce voyage exigeait du temps, et le temps manquait; les heures lui étaient comptées; que de malheurs une minute de retard ne pouvait-elle pas causer! L'amgar

pouvait se raviser, et si Omaya venait à se douter du marché occulte conclu entre eux dans la tente du conseil, elle était femme à soulever la population contre l'amgar lui-même, et à massacrer le captif de sa propre main. Dans cet état d'incertitude et de perplexité, il s'était souvenu du jeune homme qu'Herwart avait tiré des mains des Aïssaouas.

— Peut-être est-il reconnaissant, quoique juif, pensa-t-il; qui sait s'il ne réussira pas à faire une trouée dans le coffre-fort de son usurier de père?

En désespoir de cause, il s'était adressé à lui, et il attendait alors avec une fièvre d'angoisse le résultat de sa démarche.

— Eh bien? lui cria-t-il d'aussi loin qu'il l'aperçut.

— Je vous apporte ce que vous m'avez demandé, répondit froidement Samuël.

Dick ne put retenir un jurement de joie, et il embrassa le taleb avec effusion.

— Pardieu! reprit-il, on m'aurait dit hier : Dick, tu serreras demain dans tes bras, et de bon cœur, un enfant d'Israël, que j'aurais bien certainement répondu : Plutôt donner l'accolade au diable ou au pacha. Allons, c'est dit, vous me réconciliez avec vous et les vôtres. Mais, à propos, l'abordage a dû être chaud; on connaît le vieux, il n'est pas homme à se rendre avant d'avoir lâché à l'ennemi toutes ses bordées.

Samuël ne répondit rien aux grossières interpellations de l'ancien pirate; il reçut de la même manière ses protestations bruyantes, et le suivit en silence dans le consulat. Quand Dick vit les onces de

Bendelaq étalées devant lui, il ne s'embarrassa pas qu'elles fussent ou non rognées, et les prit pour bon argent.

—Excusez-moi, dit-il, si je ne vous fais pas de reçu ; mais, voyez-vous, c'est que je suis moins fort sur le chapitre de l'écriture que sur plusieurs autres ; une plume n'est pas ce que je manie le mieux au monde. Qu'importe? Entre gens d'honneur, la parole suffit, et vous pouvez compter sur celle de Dick. D'ailleurs, j'ai pour répondant Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne : car c'est le roi, c'est l'Angleterre en masse que ces brigands de Berbères rançonnent dans la personne de notre consul. Je voudrais bien voir qu'on vous fit attendre votre argent seulement un jour ! Il n'en sera rien, dussé-je...

Il n'acheva pas sa phrase; mais il voulait dire : Dussé-je, pour le conquérir, aller en course comme autrefois, sans pavillon et sans papiers.

— Suffit ! reprit-il, l'honneur britannique est un bon débiteur.

Samuël abrégea la séance; Dick ne chercha pas à la prolonger. Quand il fut seul, il bourra d'or sa valise jusqu'à la faire crever, la chargea sur le cheval destiné à ramener le consul, en monta un qui l'attendait, tout scellé, dans l'écurie, et partit sans avoir entendu parler de Thécla, dont la délivrance était encore un secret pour tout le monde.

Si ç'avait été un si grand crève-cœur pour lui que de porter naguère à la Kassaba les dix mille piastres de son maître, combien ne lui en devait-il pas plus coûter d'en aller jeter vingt mille dans la gueule

béante de l'insatiable amgar! Mais, cette fois, c'était pour le compte du gouvernement, et tout en galopant vers les montagnes, il répétait, pour se consoler, le proverbe espagnol : *Con los Moros oro o plomo;* ne pouvant se donner le plaisir d'échanger des balles avec les Berbères, force était bien de financer, en attendant une revanche qu'il se jurait, en blasphémant, de prendre éclatante.

Tout son regret était de n'avoir point trouvé le santon sur son chemin, et de n'avoir pas eu le temps de le chercher, afin de le faire payer pour les autres; cela lui aurait fait tant de bien! Patience! Saffah ne perdrait rien pour attendre; son compte était fait, on le lui solderait tôt ou tard.

XIX.— LES EXÉCUTIONS.

Le soleil se levait radieux sur les monts d'Amgiara, et teignait de ses pourpres matinales les eaux transparentes du détroit et les pâles rochers d'Andalousie. La tribu s'était portée en masse au camp, où un grand spectacle lui était promis. La veille, le conseil des omragues avait enfin prononcé sur le sort du meurtrier d'Hassan, et lui avait appliqué la peine du talion; l'amgar, qui avait paru d'abord incliner à la douceur, s'était ravisé, et il avait été le premier à demander la mort du chrétien; son avis avait fait loi.

On avait choisi pour le lieu du supplice une espèce de crête isolée, et flanquée d'épouvantables précipices, qui s'élevait à côté du camp. Un haut gibet qu'on voyait partout avait été dressé au point culminant, et le patient devait y être pendu, non par le cou, mais par les cheveux, afin que son agonie fût plus cruelle, et qu'il demeurât exposé plus longtemps aux outrages et aux coups de la population. Chacun se promettait de prendre une part active à la sanglante fête, et dès le point du jour la foule était immense sur le théâtre de l'exécution. Les hommes y étaient en armes, les femmes parées comme pour aller à la mosquée; pas un mot de clémence ou de pitié ne sortait de ces cœurs sauvages, le meurtre et le fanatisme brillaient dans tous les regards.

La première au rendez-vous avait éte Omaya; entourée de ses enfants, elle s'était assise au pied de l'échafaud, afin d'assouvir de plus près sa haine, et de recevoir avec eux le baptême de la vengeance; elle ne voulait perdre aucune des tortures, aucune des angoisses de la victime. Une joie féroce était répandue sur ses traits, et elle avait mis une arme dans la main de chacun de ses enfants, même les plus petits, afin qu'ils pussent tous, selon leurs forces, frapper l'assassin de leur père. Placée plus haut que le reste des spectateurs, elle avait l'œil à la découverte, elle dévorait du regard le chemin que devait parcourir le condamné, toute prête à saluer son apparition par un cri de victoire.

Cependant le condamné n'arrivait point, l'impatience commençait à gagner le peuple, et surtout la

veuve impitoyable; un murmure sourd, comme le grondement de la mer avant l'orage, s'élevait du sein de la multitude; on brandissait les poignards au soleil; on faisait retentir l'air de vociférations furibondes; on tirait des coups de fusil du côté de Gibraltar, en signe de menace et de défi. Tout à coup Omaya fit signe que le convoi funèbre venait de sortir enfin de la tente du conseil, et bientôt, en effet, on aperçut l'amgar qui s'avançait lentement, porté sur les épaules de quatre soldats robustes. Sa tête vénérable dominait la foule comme un écueil blanchi d'écume domine au loin les flots houleux. La tribu accueillit son chef par des cris d'enthousiasme, ne doutant pas qu'il vînt présider la cérémonie, afin de lui donner plus de solennité. Quand l'amgar fut au milieu du peuple, il leva la main, et le silence s'établit aussitôt : car ce geste indiquait qu'il voulait parler.

—Enfants, dit-il, Allah est grand, que sa volonté sainte s'accomplisse sur la terre comme dans l'empire des cieux; il nous avait donné un chrétien, il nous l'a retiré; lui-même s'est chargé de venger Hassan; adorons ses divins secrets, courbons-nous en silence sous la verge qui nous frappe; car, n'en doutez pas, enfants, c'est pour nous punir de nos iniquités qu'il nous a refusé la gloire d'accomplir ce grand acte d'expiation; il n'a pas trouvé nos mains assez pures pour leur confier le glaive de la justice. J'avais enfermé le chrétien dans ma propre tente, afin qu'il fût mieux gardé, et cette nuit il a rompu ses liens, il s'est enfui du camp. J'ai mis en vain à sa poursuite, on n'a trouvé nulle part sa trace; il sem-

ble qu'il se soit envolé sur les ailes du vent, ou qu'Eblis lui-même nous l'ait ravi.

L'artificieux amgar n'ignorait pas qu'à tout spectateur désappointé il faut une fiche de consolation. Avant donc que le mécompte de la multitude se changeât en fureur, il se tourna gravement vers sa suite, et indiquant du doigt un soldat qui marchait paisiblement dans le cortége, sans prévoir le coup qui allait fondre sur lui : Cet homme, reprit-il, avait la garde du prisonnier, c'est lui qui l'a laissé échapper : enfants, punissez-le vous-mêmes. Je vous l'abandonne.

Le peuple, pour toute réponse, se rua sur l'innocent soldat, mille bras se levèrent sur lui, et il tomba criblé de blessures avant d'avoir eu le temps de proférer une parole. Son corps fut mis en pièces et traîné en triomphe à travers le camp, comme si c'eût été celui d'Herwart.

Cette diversion sanguinaire apaisa et contint le peuple prêt à se révolter. Mais tout à coup une voix éclatante domina le tumulte, et attira tous les yeux du côté de l'échafaud. Cette voix était celle d'Omaya.

— Berbères, s'écria-t-elle en dardant autour d'elle des regards foudroyants, on vous trompe, on vous trahit, et vous venez de commettre un meurtre abominable, vous avez massacré un innocent! Le coupable, continua-t-elle en étendant la main vers l'amgar immobile et muet, le voilà, c'est lui; tout ce qu'il vous a dit n'est qu'un tissu de mensonges et d'infamies; la perfidie de ses paroles sert de voile à la perfidie de ses actions : c'est lui, vous dis-je, lui

qui a brisé les fers du chrétien, c'est lui qui l'a rendu à la liberté : l'or des infidèles l'a corrompu. Berbères, mes frères, éloignez-vous de lui, son souffle distille la corruption, son œil a le regard faux du basilic, les hyènes et les panthères sont meilleures que lui, car elles ne se trahissent point entre elles, et lui nous a trahis. O fils d'Amgiara, jusqu'à quand vous laisserez-vous abuser par un traître, comme des enfants crédules? Oui, vos chefs vous perdent et vous déshonorent, vos chefs conspirent à l'envi la perte de la tribu, et le flambeau sacré de l'islamisme s'éteint dans leurs mains parjures ; ils foulent aux pieds les saints préceptes et les magnanimes exemples des ancêtres; ils préfèrent l'or à la justice, leur cœur ne bat plus pour la vengeance. Je le vois, maintenant, je le vois, le prophète s'est retiré de nous, et il prend plaisirs à nos désastres, parce que nous nous sommes rendus indignes de ses faveurs. Dejà l'infidèle agit en maître dans les villes de l'empire, et bientôt nos montagnes elles-mêmes deviendront la proie de l'incrédulité; nos mosquées se convertiront en églises ; on entendra des cloches, on verra des croix sur les minarets; le Berbère, dépouillé de son héritage, n'aura plus de patrie, il errera seul et morne au désert, sans cheval et sans fusil. Au voyageur venu de loin qui demandera des nouvelles d'Amgiara, on répondra : Il n'y a plus d'Amgiara, l'amgar a tué sa tribu comme le serpent étouffe le lion dans ses replis perfides. Eh quoi ! ne s'élèvera-t-il pas un seul homme pour défendre sa race, pour l'empêcher de mourir? N'y a-t-il donc plus parmi vous d'âmes fières et gé-

néreuses, de cœurs intrépides, plus de guerriers pour sauver la religion et pour venger les martyrs? Berbères, vous êtes rois encore dans vos montages, attendrez-vous, pour vous réveiller, d'être esclaves au pays des chrétiens! Malheur! malheur! Allah nous a abandonnés pour jamais!

Le peuple avait écouté dans le silence de la stupeur cette audacieuse imprécation. Jamais tribun ne fit retentir le Forum d'accents plus passionnés, plus incendiaires; mais le vent de la révolte ne soufflait plus au cœur des Berbères, et les anathèmes de la sibylle vindicative leur inspiraient plus d'effroi que de sympathie. Ils fixaient des regards éperdus sur l'amgar, toujours aussi impassible que s'il n'eût pas été question de lui, et ils s'attendaient à voir tomber le feu du ciel sur l'impie blasphématrice.

Omaya vit d'un coup d'œil que sa voix ne trouvait pas d'écho dans ces âmes superstitieuses et timorées.

— Hassan, mon noble époux, reprit-elle après une pause, réjouis-toi dans le royaume du prophète: car tu as quitté la terre avant d'avoir vu l'opprobre de ta tribu; tu n'aurais pas survécu à son déshonneur; moi, ta veuve, je ne veux pas non plus lui survivre; je ne veux pas que tes enfants vivent pour mépriser les enfants de tes frères, des frères qui ne t'ont pas vengé. La mort vaut mieux que la vie pour les orphelins sans vengeance. Hassan, fais une place à ta famille à côté de toi; reçois-nous dans ton sein paternel.

A ces mots, elle prit ses enfants dans ses bras, et

les entraîna avec elle dans le fond du précipice.

Tandis que cette comédie tragique se jouait sur les montagnes d'Amgiara, une scène d'un tout autre genre se préparait au consulat de Suède. Le moment était venu pour M. d'Upsal de faire à ses collègues la surprise qu'il leur ménageait ; je veux dire qu'après de longues et profondes méditations il avait amené à bon terme le grand œuvre de son dîner pyramidal : il parlait de ce mémorable événement comme un général de la bataille qu'il est à la veille de livrer, ou l'artiste du chef-d'œuvre qu'il va donner au monde : s'il savait le latin, l'*exegi monumentum* dut lui venir plus d'une fois en mémoire en songeant à la gloire qui l'attendait. Il faut dire, pour être juste, que le banquet fut digne de la circonstance : Tétuan n'en avait vu jusqu'alors et n'en vit jamais de pareil : un ambassadeur ou un banquier allemand eussent été jaloux du consul, et le détail du festin tiendrait sa place avec honneur dans les fastes culinaires, où nous le laisserons figurer.

L'apparition de Thécla, qui ne se montra qu'au moment de se mettre à table, fut un véritable coup de théâtre. Le secret de son retour avait été si bien gardé, son aventure telle qu'elle la racontait paraissait si romanesque, que plus d'un convive conclut à part lui qu'elle n'avait jamais quitté la maison paternelle, et que l'histoire de son enlèvement était un conte fait à plaisir pour rompre ou différer son mariage avec le major Douglas : l'absence du prétendu semblait accréditer cette supposition lumineuse dans l'esprit des plus incrédules. Mais ce doute et cette

hypothèse ne se produisirent pas dans la conversation, qui ne fut qu'un long concert de félicitations chantées sur toutes les gammes.

Quand on eut satisfait aux lois de la bienséance, et que la reconnaissance, les égards que tout convive bien élevé doit à son amphitryon permirent de parler d'autre chose que de M. d'Upsal et de sa fille, il fut question d'Herwart. Il n'y avait pas là un seul homme qui ne se réjouit intérieurement de sa catastrophe et qui ne lui souhaitât du fond de l'âme toutes sortes de calamités : si l'on n'apprend pas sans une secrète satisfaction les malheurs de son meilleur ami, quel sauvage et féroce transport ne doivent pas causer ceux d'un ennemi! Or on sait qu'Herwart était l'objet de l'envie, de l'inimitié universelle, et les refus recueillis par Dick prouvent que son infortune n'avait pas désarmé les ressentiments consulaires. Personne pourtant n'osa lâcher du premier coup la bride à la mauvaise joie qui les possédait tous, et qui rayonnait malgré eux sur leurs visages. La haine temporisait; les plus jaloux, les plus hostiles étaient en apparence les plus modérés : Herwart, sans doute, avait ses travers, qui n'a pas les siens? mais enfin on ne pouvait lui refuser une sorte d'estime, et ce qui lui arrivait était vraiment bien malheureux. D'ailleurs, disait un autre, il était dans son droit; bien plus, c'était son devoir de faire pendre le pirate Hassan; tout autre à sa place en aurait fait autant, et le coup qui l'atteignait frappait le corps consulaire en masse. Cette dernière considération, dictée par l'égoïsme, trouvait de l'écho chez tous les convives; car le dan-

ger était commun, et les menaçait tous indistinctement, puisque chacun pouvait être appelé à sévir à son tour.

Ce léger tribut une fois payé aux convenances, et le xérès, d'ailleurs, aidant, les langues s'émancipèrent; ce fut M. d'Upsal lui-même qui donna le signal; il avait les avantages d'une position nette : son inimitié ouverte lui donnait son franc-parler; dédaignant l'hypocrisie des ménagements, le vieux Scandinave s'espaça tout à son aise, et selon son usage, il dépassa toutes les bornes : L'insulaire n'avait que ce qu'il méritait : c'est ainsi qu'il devait finir, une telle vie voulait une telle fin. Comme on voit, le charitable vieillard parlait d'Herwart comme d'un mort, ne doutant pas que les Berbères n'en eussent fait justice immédiatement. Thécla écoutait en silence les brutalités de son père; mais les commensaux faisaient chorus, et applaudissaient à l'envi.

Voici bien une autre fête : au dessert on vient dire qu'Herwart est libre, et qu'on l'a vu à l'instant même rentrer avec Dick au consulat d'Angleterre.

— Vous allez voir, s'écria le maitre de la maison désappointé, que ces maladroits de Berbères l'auront laissé échapper! C'est décidé, on n'en finira pas avec lui. Il faudra le subir jusqu'au bout.

Je laisse à juger l'effet de ce coup de massue. Plus d'une digestion en fut troublée, plus d'une figure s'allongea; celles que la joie avait le plus animées devinrent blêmes; la fin du dîner et tout le reste de la soirée furent attristés par ce bouquet malencontreux. Un long silence régna, pendant lequel chacun s'ef-

força de dissimuler son embarras. Quoique d'accord sur un point, ils n'étaient pas assez sûrs les uns des autres pour ne pas regretter les vérités qui leur étaient échappées dans l'excès du contentement, et les plus compromis furent les premiers à se jeter dans le champ raboteux et fangeux des palinodies : peu s'en tiraient avec honneur; le plus grand nombre s'y embourba, et donna la comedie à ses dépens.

Samuël se garda bien de dire qu'il était l'auteur de cette péripétie; M. d'Upsal ne le lui aurait jamais pardonné. Il échangea avec Thécla, qui seule était dans le secret, un regard d'intelligence qui n'était ni triste ni gai; car s'ils ne regrettaient pas ce qu'ils venaient de faire, ils n'en éprouvaient aucune satisfaction : jamais bonne action ne fut plus égoïste, jamais service ne fut rendu de plus mauvaise grâce. La première pensée du taleb, en apprenant le succès du marché vénal, fut celle-ci : Dieu soit béni! je pourrai maintenant le regarder en face!

La fête ne se prolongea pas aussi tard qu'on se l'était promis : chacun avait hâte de rentrer chez soi. Un malaise sourd régnait dans l'assemblée, et les plus coupables regardaient la porte avec inquiétude, comme s'ils se fussent attendus à voir d'un instant à l'autre le ressuscité tomber au milieu d'eux; ils n'avaient pas assez bonne conscience pour affronter son regard en présence les uns des autres. Herwart aurait voulu tirer une vengeance de ses pusillanimes ennemis, qu'il n'en aurait pu trouver une meilleure; leurs terreurs lui auraient fait pitié. M. d'Upsal seul n'avait pas baissé le ton; son ressentiment, au con-

traire, avait monté d'une gamme : il ne pouvait pardonner à Herwart de lui avoir gâté sa fête.

— Le misérable! dit-il en reconduisant ses hôtes; on ne nous en débarrassera donc pas! Cet homme est notre fléau. — Hélas! qui le sait mieux que moi? pensait tout bas Thécla; mais elle se taisait, de peur de laisser soupçonner l'invisible lien qui l'attachait malgré elle à cet homme funeste. Elle tenait la tête baissée, un poids immense oppressait son cœur. Sans s'avouer ouvertement qu'elle craignait Herwart vivant bien plus qu'elle ne l'eût plaint mort, peut-être se repentait-elle, en dépit d'elle-même, de ne pas l'avoir abandonné à sa destinée; il lui semblait que tout n'était pas fini entre elle et lui; il était suspendu sur son avenir comme une épée menaçante.

Voilà comment fut accueilli le retour d'Herwart; mais nulle part le regret de sa délivrance ne fut aussi vif, aussi poignant qu'à la Kassaba. Comme M. d'Upsal, Ben-Abbas se croyait à jamais débarrassé de son ennemi, et son mécompte fut proportionné à la joie barbare dont il s'était bercé. Il a une étoile! se dit-il avec rage; et il passa toute la journée, le lendemain, plongé dans un morne silence. Plus heureux que le Scandinave, il eut du moins la consolation de décharger sa colère sur quelqu'un ; son trésorier fut la victime que le hasard lui envoya.

Coriath était revenu bien des fois à la Kassaba depuis le vol de ses dix mille piastres; mais jamais il n'avait osé en parler au pacha, de peur de l'indisposer en laissant paraître de l'inquiétude ou trop d'empressement; il attendait une occasion favorable; ce

jour-là, il crut l'avoir trouvée; c'était un piége que lui tendait son mauvais destin : il y tomba tête baissée; jamais homme ne fut plus mal inspiré. On venait de parler de l'événement du jour, et le nom d'Herwart était revenu cent et cent fois dans le discours; comme il était le héros de l'aventure, il était celui de la conversation.

— A propos, seigneur pacha, se prit tout à coup à dire le malencontreux Salomon, puisqu'il est question du consul anglais, permettez-moi de relever une petite erreur qui s'est glissée dans nos comptes à son occasion.— Je m'étonnais que tu ne m'en eusses pas déjà parlé; il paraît que tu deviens négligent. Prends-y garde, Salomon, celui qui gère mal ses affaires gère encore plus mal celles d'autrui, et je me verrais dans la nécessité de te retirer ma confiance. — Avec tout autre, les choses ne se seraient point passées ainsi; mais avec vous, seigneur pacha, qu'est-ce que je risque? J'ai bien compris tout de suite qu'il y avait eu quelque méprise, et j'attendais patiemment que vous me rendissiez ma quittance, sans m'en inquiéter autrement. — Tu as tort; en affaire, il faut toujours s'inquiéter. As-tu les titres que je t'ai donnés en payement? — Qu'en voulez-vous faire, seigneur pacha? Puisque le consul a payé, c'est du papier mort. — N'importe, rends-les toujours. — Je ne les ai plus.— Qu'en as-tu fait? — Le consul les a gardés. — En ce cas, je garde ta quittance. — Mais on me les a pris de force. — Va les redemander. — On ne me les rendra pas. — Alors, je ne te rendrai pas non plus ta quittance. Je t'avais confié ces papiers, c'est à moi

qu'il fallait les restituer. On ne se dessaisit jamais d'un gage. Et puis, est-ce que je sais, moi, si tu ne t'es pas fait payer? — Vous ne croyez pas cela, seigneur pacha, non, vous ne pouvez pas le croire. Vous voulez vous divertir à mes dépens.

Ben-Abbas n'était pas d'humeur rieuse; il détourna le cours de l'entretien, et demanda brusquement à son trésorier : Qu'y a-t-il de nouveau en douane?

Coriath était si préoccupé qu'il n'entendit point la question; du moins il n'y répondit pas, et s'acharnant à son bien avec la plus légitime des opiniâtretés : Au nom du Ciel! seigneur pacha, reprit-il d'une voix humble, ne vous jouez pas d'un pauvre homme, et rendez-moi ma quittance. — Qu'y a-t-il de commun entre ta quittance et la douane? Je te demande ce qu'il y a de nouveau aujourd'hui; réponds.

Salomon, pâle, interdit, ne répondit pas plus que la première fois; il se jeta aux pieds de son voleur, et le supplia, les mains jointes, de ne pas le ruiner, de ne pas le réduire à l'aumône.

— Car enfin c'est mon bien, disait le malheureux paria; vous ne voulez pas me le prendre, n'est-ce pas? Ce serait la plus criante de toutes les injustices.

Le pacha s'empara de ce dernier mot, qui, vu la circonstance, était certainement bien modéré, et il partit de là pour donner l'essor à sa mauvaise humeur.

— Tu suspectes donc ma probité? dit-il à Coriath avec le faux calme d'un juge impartial; et tu me l'o

ses dire en face ! Si j'étais seul en cause, je mépriserais ton injure ; mais en m'insultant, malheureux, c'est l'empereur que tu insultes, puisque je tiens ici sa place, et je ne puis laisser impuni un si grand attentat. Je suis fâché que tu m'aies amené à une pareille extrémité ; encore dois-tu t'estimer heureux d'avoir affaire à moi, un autre pacha t'infligerait le châtiment dû au crime de lèse-majesté, et il ne ferait que son devoir ; moi, je me contenterai d'une correction légère.

Sur l'ordre de Ben-Abbas, deux vigoureux drôles se saisirent du pauvre innocent, et lui tinrent la tête en bas et les jambes en l'air, comme les simoniaques du Dante, tandis qu'un troisième, faisant l'office de bourreau, lui appliquait sur la plante des pieds de violents coups de courroie. Le pacha les comptait tranquillement sur un rosaire qui pendait à sa ceinture, et il prenait un féroce plaisir aux contorsions et aux gémissements de la victime. Jaloux de prouver son zèle, l'exécuteur y allait à tour de bras, et Ben-Abbas approuvait de l'œil. Au cinquantième coup, il fit signe d'arrêter ; le patient se crut libéré : c'était pour changer de pied, et le malheureux reçut cent coups bien comptés.

— Aux affaires, maintenant ! dit le pacha, comme s'il ne s'était rien passé.

Son sang s'était rafraîchi, son front déridé, et la mauvaise humeur avait fait place à la plus aimable sérénité.

XX.—LE PORT.

Quelque temps après cette semaine d'aventures et de péripéties, un yacht, venu de Gibraltar, entra au port de Tétuan. Le major Douglas en descendit, et sauta à terre comme un conquérant qui prend possession de sa conquête. Samuël qui, depuis le matin, faisait sentinelle sur le rivage, alla droit à lui.

— Eh! l'ami, lui cria le major avec son air cavalier, je vous remercie de m'avoir attendu; vous venez de la part du beau-père, n'est-ce pas? — Je ne suis pas votre ami, répondit froidement le taleb, et vous ne me devez pas de remercîments; je ne viens ici de la part de personne, j'y suis pour mon propre compte. — Au fait, dit l'impertinent officier, j'avais oublié que le jeune homme est susceptible, et qu'avec lui il faut choisir et peser ses paroles. Eh bien! donc, M. le taleb, quelles nouvelles m'apportez-vous du consulat de Suède? Que s'y passe-t-il? Du diable si j'y comprends rien. Le père m'écrit à peine, la fille pas du tout ; c'est tout au plus si l'on daigne m'annoncer sa délivrance; il me semble pourtant que si quelqu'un devait en être informé avant tout le monde, c'était moi. Au lieu de cela, j'ai appris la chose par la voix publique. Il y a là certainement quelque malentendu ; j'ai pris le parti de m'en venir expliquer catégoriquement avec le beau-père, et me voici. Mais

je ne vois qu'un cheval; vous retournerez donc à Tétuan sur vos deux pieds? Libre à vous, mon cher, si vous aimez la marche, à moins que vous ne préfériez monter en croupe derrière moi. — Je suis ici tout exprès pour vous épargner la fatigue d'un voyage inutile; l'explication que vous allez chercher, je viens vous la donner; les affaires délicates se traitent mieux par tiers. Vous voulez savoir, n'est-ce pas, pourquoi M. d'Upsal vous écrit si rarement et d'une manière si ambiguë? Je vais vous le dire : M. d'Upsal, en vous accordant sa fille en mariage, a outre-passé ses droits, et promis ce qu'il ne pouvait tenir. Après s'être autant avancé, il lui en coûte de reculer, et il ne sait comment s'y prendre pour retirer sa parole; je la retire pour lui, et je vous dégage de la vôtre. Pour Thécla, son silence ne doit pas vous surprendre, et vous devez y être accoutumé, puisqu'elle n'a jamais répondu à vos lettres : avouez que vous seriez bien embarrassé de reconnaître son écriture. On a conclu en son nom et à son insu un marché honteux; elle l'annule, et tout est dit. Si vous êtes sage, vous remonterez tranquillement dans votre yacht, et vous vous en retournerez sans bruit à Gibraltar; on ne veut pas de vous à Tétuan, voilà tout. Vous désiriez une explication catégorique, je pense, M. le major, vous avoir satisfait. — Ah çà! mon bon ami, répondit Douglas en ouvrant de grands yeux, est-ce que vous rêvez? — Trêve de familiarité, s'il vous plaît. Je ne suis pas familier avec vous, ne le soyez pas avec moi; traitez moi comme je vous traite. — Mais, que diable! je n'ai pas la berlue, et je ne vous prends pas

pour un autre : vous êtes bien le nommé Samuël Bendelaq, taleb au consulat de Suède, et enfant d'Israël par-dessus le marché? — Je suis tout cela, aussi vrai que vous êtes le nommé Douglas, major en garnison à Gibraltar, fat et malappris par-dessus le marché. Seulement, en énumérant mes titres, vous avez oublié mes armoiries. Mon blason porte une femme blonde, et pour devise : *N'y touchez pas.* — La plaisanterie est excellente, parole d'honneur! et vous m'amusez parfaitement. Ainsi, mon garçon, vous êtes amoureux de ma fiancée? — Dites de la mienne, si cela vous est égal. — De mieux en mieux. Il est divertissant comme tout! Jamais je ne l'aurais cru si drôle. Mais allez donc, mon cher, on payerait sa place pour vous entendre. — Prenez garde, mon petit monsieur, que la vôtre ne vous coûte pas trop cher. Ecoutez-moi bien : jusqu'à présent, je vous ai parlé au nom d'autrui, maintenant je vais vous parler en mon nom, et, afin que vous ne l'ignoriez pas, apprenez de ma bouche que j'aime Thécla, qu'elle m'aime, que nous avons l'agrément de son père, et que le consulat de Suède vous est fermé. — Par qui, s'il vous plait? — Par moi. — Insolent! — A la bonne heure! je vois avec plaisir que vous commencez à prendre la chose au sérieux. Vous avez raison, rien n'est plus sérieux, je vous le déclare, et vous allez ici même, à l'instant, me donner satisfaction de toutes vos impertinences passées et présentes. Cela dure depuis trop longtemps, voyez-vous! Vous et les vôtres, vous avez comblé la mesure, ma patience est à bout, et, puisque c'est vous que le Ciel jette sur mon

passage, vous payerez pour tous les autres. Je vous préviens que ceci n'est pas un duel pour rire, un combat au premier sang, comme vous dites au régiment; c'est tout votre sang qu'il me faut, tout, jusqu'à la dernière goutte. — Je pourrais, sans manquer aux lois de la convenance et de l'honneur, refuser le cartel que vous me proposez; mais je veux bien relever le gant, et je ne refuse pas de me battre, pourvu que vous me présentiez un antagoniste décent. Qui est-ce qui se bat pour vous? — Pour moi! Que voulez-vous dire? Que la partie n'est pas égale entre nous. Ma position sociale me défend d'avoir une affaire d'honneur avec un juif de votre extraction. C'est un préjugé peut-être, mais c'est comme cela; ce n'est pas moi qui ai fait l'usage, je ne puis que m'y conformer. Je ne veux pas me rendre ridicule pour vous faire plaisir. — Oh! ne croyez pas vous mettre à l'abri derrière cette nouvelle insolence. Puisque vous ne vouliez pas vous battre, il ne fallait pas m'insulter. Mais vous vous battrez; que vous le vouliez ou non, je saurai bien vous forcer à croiser l'épée avec moi. — Tout ce que je puis faire pour vous, si vous n'avez pas de remplaçant sous la main, et que vous teniez absolument à ferrailler, c'est d'appeler un des matelots de mon yacht et de le faire battre avec vous; encore faut-il qu'il y consente. — Misérable! s'écria Samuël avec un geste de menace et de défi.

La colère étouffa sa voix : il était blessé dans ce que la dignité humaine a de plus noble, de plus sensible, il souffrait non-seulement dans sa fierté, mais dans son amour. L'insulter, n'était-ce pas insulter

Thécla qui l'avait choisi, Thécla qui l'aimait? Lui maintenant, n'était-ce pas elle, et ne devait-il pas garder comme le plus sacré des dépôts l'honneur du nom qu'il portait, puisqu'elle devait le porter un jour?

— Ah! je comprends, reprit-il avec un sourire de mépris, ton insolence était de la lâcheté; tu ne m'insultais que parce que tu me croyais désarmé; mais tu as fait un faux calcul. Que m'importent, à moi, vos lois arbitraires et votre honneur de convention? Au jeu que nous jouons, un homme vaut un homme, et nous allons voir si ton sang est d'une autre couleur que le mien.

A ce mots, Samuël alla détacher une épée qui pendait à la selle de son cheval, et revint se mettre en garde devant Douglas.

— Allons, dit le major en tirant enfin la sienne du fourreau, il faut bien me mettre en défense pour ne pas être assassiné; mais, quoi qu'il arrive, ne te vante pas au moins d'avoir eu une affaire d'honneur avec Douglas. Ceci n'est point un duel; non, c'est une rencontre au coin d'un bois, un guet-apens.

Samuël ne l'écoutait plus; il était absorbé dans sa vengeance : une joie homicide brillait dans ses yeux. Ce moment était le plus grave, le plus imposant de sa vie, il la réhabilitait tout entière. Il était si pénétré de la justice de sa cause et de la nécessité de vaincre, qu'il ne doutait pas de la victoire, quoique toutes les chances du combat fussent contre lui. Le major était un tireur exercé, et faisait métier de tuer son monde avec art et méthode. Lui, au contraire, tenait son

épée d'une main inexpérimentée, et descendait sur le terrain pour la première fois; mais il payait d'audace, d'intrépidité, et déconcerta par sa fougue et par son ignorance même les savants calculs et les habiles combinaisons de son adversaire.

Cette scène de meurtre se passait sur la grève, et si près de la mer, que l'écume des vagues baignait les pieds des combattants. Un monticule de sable les cachait aux matelots du yacht. Une solitude immense, un silence funèbre régnait autour d'eux. Un oiseau de proie planait sur leurs têtes.

Le combat ne fut pas long. Le major roula sur le sable, frappé d'un coup mortel. Samuël s'était rué sur lui avec tant de violence qu'il l'avait percé de part en part : l'épée s'était cassée dans la blessure. Douglas en tombant poussa un grand cri, suivi d'un gémissement sourd, après quoi il ne laissa pas échapper une plainte, pas un soupir : il était mort sur le coup.

A la vue de ce sang dont il avait eu soif, de ce sang où il devait se retremper, et laver toutes les taches, toutes les ignominies de son passé, Samuël sentit une sueur froide lui tomber du front goutte à goutte, et le frisson de la fièvre lui courir les membres; c'était la première fois qu'il envisageait la mort face à face, et cette mort, c'est lui qui l'avait donnée; d'étranges visions tourbillonnaient autour du cadavre : c'étaient des têtes sans corps, des corps sans tête, et le murmure de la vague montait à son oreille comme la voix d'une âme plaintive et désespérée. Sa réhabilitation lui coûtait cher; pourtant il ne se repentait

de rien, et il n'y avait pas de remords dans sa pitié. Exalté par le combat, par le meurtre, il se disait, en contemplant la dépouille palpitante qui était là sous ses yeux : Plût à Dieu que ce fût aussi bien Herwart !

Ainsi, les pieds dans le sang d'un ennemi, il rêvait déjà la mort de l'autre, et, livrant son cœur à ce vœu féroce, il se félicitait d'avoir sauvé la vie à son libérateur, parce qu'il avait reconquis par là le droit de la lui reprendre et de la jouer quelque jour contre la sienne.

Quand il vit Douglas mort, bien mort, il alla chercher les gens du yacht, et les amena sur le lieu du combat.

—Le major Douglas, leur dit-il, m'a insulté; nous nous sommes battus, je l'ai tué.

Et, sans rien ajouter, il monta à cheval, et repartit pour Tétuan.

Ce fut heureux pour lui de n'être pas connu des matelots. S'ils avaient su qu'il était juif, nul doute qu'ils ne l'eussent assommé sur la place; mais son costume européen les trompa, ils crurent avoir affaire à quelque personnage des consulats, et ne songèrent pas à inquiéter sa retraite.

Mais qu'etait-il donc survenu dans la vie de Samuël pour donner à son amour tant d'assurance, et pour le faire passer en si peu de temps de la timidité à l'audace? Comment avait-il osé dire que Thécla etait sa fiancée? Avaient-ils, en effet, le consentement de M. d'Upsal? et par quel miracle l'avaient-ils obtenu?

Le lendemain du retour d'Herwart à Tétuan, on

était venu dire à Samuël que son père n'avait pas paru depuis quelques jours au Millah, et que personne ne l'avait vu sortir de sa maison ; on y avait frappé plusieurs fois sans qu'il eût répondu. Son fils craignit un crime ou un accident, et comme, par excès de précaution, le défiant vieillard vivait seul, on fut obligé de faire sauter les portes comme celles d'une citadelle pour pénétrer chez lui. La première chose que Samuël vit en entrant fut son père couché roide mort sur le carreau.

Resté seul après la scène que nous avons racontée, Bendelaq s'était mis à gémir et à blasphémer. La réflexion, bien loin de diminuer ses alarmes, n'avait fait que les exaspérer; il en avait conçu de si vives sur le sort de ses onces, il s'était abandonné à une si épouvantable colère contre l'exécrable enfant qui jetait son bien aux quatre vents de la terre, qu'il s'était rompu un vaisseau dans la poitrine; le sang l'avait étouffé. Nous ne dirons pas que les larmes de son fils l'accompagnèrent dans sa bière, c'eût été de l'hypocrisie ; il n'avait jamais aimé, jamais estimé ce père marâtre, et il eût rougi de jouer sur sa tombe la misérable comédie des héritiers qui pleurent des yeux et rient du cœur. Ce sentiment de dignité personnelle n'en passa pas moins au Millah pour le comble de l'ingratitude et de l'insensibilité.

Cet heureux malheur changeait la position de Samuël, et lui donnait ce qu'il désirait le plus au monde après Thécla : la liberté. Le premier usage qu'il en fit fut de s'assurer son patrimoine. Bendelaq passait pour avoir beaucoup d'argent chez lui ; mais il n'était

pas facile de le trouver, car il était enterré dans ses caves ou celé dans des cachettes inconnues; or il fallait les découvrir, et, pendant qu'on les chercherait, il était à craindre que le cupide pacha n'intervînt dans la succession, pour en dépouiller l'héritier légitime. Samuël voyait venir le danger, et il le prévint en cédant au consul de Suède, par une vente simulée, la maison du défunt avec tout ce qu'elle renfermait. M. d'Upsal, qui aimait son taleb, se prêta de bonne grâce au stratagème : il prit possession des lieux au nom de son souverain, mit un janissaire à la porte, et arbora dessus le pavillon suédois. Par ce moyen, la demeure du juif devint inviolable, et le véritable propriétaire put se livrer à loisir, et en toute sécurité, à son voyage de découvertes.

La voix publique n'avait pas menti : Samuël trouva des sommes immenses; dès le second jour, il était millionnaire, et chaque heure, pour ainsi dire, ajoutait à sa fortune. Quand il se vit à la tête de deux millions bien liquides, il prit son cœur à deux mains, et s'en alla trouver M. d'Upsal.

— Monsieur, lui dit-il sans préambule, je viens vous demander votre fille pour un homme qui a cent mille livres de rente. — Ma fille est une folle : elle a refusé par caprice ce cher major, le meilleur garçon qui ait jamais porté l'habit rouge; qu'elle s'arrange, je ne me mêle plus de ses affaires; elle me fait jouer vis-à-vis du gouverneur de Gibraltar un rôle trop ridicule et trop embarrassant. Imaginez-vous, mon cher Samuël, que le contrat était dressé, les cadeaux achetés, tout, en un mot, était prêt pour la noce, et

voilà que mademoiselle n'en veut plus entendre parler ; il m'a fallu retirer ma parole après l'avoir donnée, et tout cela parce que Douglas ne lui plaît pas. Belle raison, ma foi ! Il me convenait, à moi, tout-à-fait.

L'époux que je vous propose lui plaira peut-être davantage.

— La question est qu'il me convienne. Tu le nommes? — Samuël Bendelaq.

Une bombe serait tombée sur la tête de M. d'Upsal, qu'il n'eût pas été plus étourdi du coup. Il lui fallut du temps pour se reconnaître, et la première parole qui lui échappa fut celle-ci :

En conscience, ma fille peut-elle s'appeler madame Bendelaq ? — Pourquoi pas? Ce nom-là du moins aura le mérite de l'originalité. — Mais, tout millionnaire que vous soyez, mon pauvre ami, vous n'êtes toujours qu'un juif. — Ici, cela peut faire une difficulté; mais croyez-vous que j'y veuille rester? Je n'aspire qu'à quitter au plus tôt, et pour jamais, cette terre de servitude et de malédiction. Nous irons nous établir où vous voudrez. En Europe, un juif est un homme comme un autre. — Je conviens que chez nous cela fait beaucoup moins, surtout avec cent mille livres de rente; mais j'aurais beau t'accorder ta demande, Thécla ne consentira jamais à être la femme d'un juif. — Et si elle y consentait? — Alors, je ne dis pas; on pourrait en causer. — Eh bien! Monsieur, consultez-la; je me soumets d'avance à sa décision suprême. — Mais si elle dit non? — Mais si elle dit oui?

Bref, Samuël éprouva ce qui arrive tant de fois dans la vie, c'est que les choses qu'on avait jugées impossibles s'aplanissent d'elles-mêmes, tandis que souvent les plus aisées en apparence se hérissent, à l'exécution, d'insurmontables difficultés. Il s'était attendu à rencontrer chez M. d'Upsal des répugnances invincibles, il fut agréablement surpris de le trouver facile et tout-à-fait apprivoisé. Il est vrai que, pour les gens de cette trempe, cent mille livres de rente sont un antidote singulièrement efficace contre les préjugés d'opinion, et que Samuël ne demandait pas de dot. Le mariage avait donc été résolu; mais il ne devait et ne pouvait être célébré qu'en Europe. Voici ce qui avait été fixé : M. d'Upsal demanderait sa retraite, et il y avait consenti d'autant plus volontiers, qu'il lui était revenu de bonne source qu'on songeait à la lui donner. Une fois délivré du fardeau des affaires publiques, c'est dans ces termes emphatiques qu'il parlait de sa sinécure consulaire, il retournerait en Europe avec sa fille; Samuël profiterait de ce temps pour mettre sa fortune et sa personne en sûreté; après quoi, il dirait à l'Afrique un éternel adieu, et rejoindrait sa nouvelle famille pour ne la plus quitter. Jusque-là le plus profond mystère devait couvrir leurs projets; la prudence l'exigeait; car au Maroc l'expatriation est punie comme un crime, surtout sur les juifs. Au premier soupçon, Ben-Abbas n'aurait pas manqué de confisquer les biens de Samuël, trop heureux s'il ne l'avait pas fait périr lui-même sous le bâton.

— C'est égal, se répétait parfois encore M. d'Upsal,

j'aurais mieux aimé que ma fille s'appelât Douglas que madame Bendelaq.

Cette considération puérile faisait sur lui de l'effet; mais les cent mille livres de rente rétablissaient l'équilibre. Avec cela on tient table ouverte, et quels diners l'on peut donner!

Pendant que ces préliminaires se signaient à Tétuan, Douglas, qui avait le privilége d'arriver toujours trop tard et mal à propos, ne s'était pas tenu pour battu.

— Allons! s'était-il dit à la nouvelle du refus de Thécla, le beau-père s'y sera mal pris; je vois bien qu'il faut que j'y aille moi-même pour arranger les choses.

Sa fatuité ne doutait de rien; quoiqu'on lui écrivit de Tétuan que le mariage était irrévocablement rompu, et que sa présence ne serait ni agréable ni agréée, il ne s'en était pas moins obstiné à faire le voyage, et il avait annoncé sa visite plusieurs jours à l'avance. On a vu ce qui l'attendait au debarquement.

Pour retourner du port à la ville, Samuël avait dû passer près du Jardin du Sultan; comme il en approchait, il aperçut un homme qui fuyait devant lui, et qui paraissait vouloir échapper à sa vue; il poussa son cheval de son côté, et reconnut le santon. Tant d'événements s'etaient passés depuis leur dernière rencontre, qu'il avait oublié son crime et lui-même; mais, en l'apercevant, l'idée lui revint tout d'un coup que cet homme avait le secret de Thécla, qu'il pouvait la perdre aux yeux du monde, en dévoilant le

mystère de sa captivité, et qu'il fallait lui sceller la bouche à tout prix. L'honneur de Thécla, le sien, l'exigeaient, et un misérable impudique ne méritait aucuns ménagements; mais avant qu'il ne l'eût atteint, un coup de feu partit d'un massif d'arbres qui s'élevait près de là, et le fuyard tomba, frappé d'une balle, au milieu des broussailles où il cherchait un refuge. Qui l'avait tué? Samuël jeta en vain ses regards de tous les côtés, il ne vit personne, la solitude et le silence régnaient autour de lui. Seulement, comme il allait passer le gué du fleuve Martil, il fut rejoint par Dick, qui tenait un fusil à la main.

— Pardieu! lui dit l'Anglais, je suis ravi de vous voir, ne fût-ce que pour vous féliciter de la grâce que le Seigneur vous a faite de rappeler à lui votre cher homme de père. Il n'a pas dû laisser la misère après lui, j'imagine; car il pêchait en bonne eau. Au reste, on ne vous demande pas vos affaires. Les vieux amassent, les jeunes dépensent, c'est la règle. Mais comment diable passez-vous si près de chez nous sans nous honorer d'une petite visite? Entrez donc; sa seigneurie ne tardera pas à revenir de la promenade, et sera charmée de vous exprimer sa reconnaissance de vive voix.—Votre maître ne me doit pas de reconnaissance, et je n'ai pas le temps de m'arrêter, répondit brusquement Samuël, dont le sang bouillonnait au seul nom d'Herwart. — Comme il vous plaira, répliqua Dick en retournant sur ses pas; vous ne nous en avez pas moins rendu là un fameux service. Quelques heures plus tard, c'en était fait de nous.

Samuël ne lui adressa aucune question sur le

meurtre qui venait d'être commis : il ne voulait jouer avec cet homme ni le rôle de confident ni celui d'inquisiteur, l'un et l'autre lui répugnaient également ; mais, à son air, il demeura convaincu que c'était lui qui avait tué le santon. La perte, après tout, n'était pas si grande, et Samuël n'avait pas à se plaindre que la mort eût scellé pour jamais ces lèvres dont, l'instant d'auparavant, lui-même redoutait l'indiscrétion. Son vœu avait été exaucé aussitôt que formé, et, de ce côté-là, la réputation de Thécla n'avait rien à craindre ; le secret serait bien gardé.

Quant au meurtre en lui-même, on pourrait s'étonner qu'il n'inspirât au jeune Hébreu ni horreur ni pitié ; mais telles sont les mœurs de ces pays sauvages, que le respect de la vie humaine y est mis au rang des faiblesses et des préjugés. On y voit tuer et l'on y tue un homme exactement comme une bête de proie. Où le droit n'existe pas, l'anarchie morale étouffe tous les sentiments d'humanité, et les saintes flammes de la conscience s'éteignent dans les âmes qui n'ont d'autre frein que la terreur. Si Samuël n'en était pas là, il n'en subissait pas moins l'empire des mœurs au milieu desquelles il avait vécu ; et puis le vieux levain israélite fermentait toujours dans son cœur ; il ne pouvait voir sans une secrète et farouche satisfaction les deux oppresseurs de sa race, les musulmans et les chrétiens, s'entr'égorger devant lui.

Il avait laissé ignorer à Thécla son voyage à la mer ; car, en partant, il en prévoyait l'issue et ne voulait pas l'alarmer d'avance ; il la retrouva triste et pensive. Se doutait-elle de quelque chose ? Il le crut

d'abord, mais les premiers mots qu'elle prononça lui prouvèrent qu'elle ne soupçonnait rien.

—Je suis triste, c'est vrai, lui dit-elle en lui prenant tendrement les mains, je me le reproche, c'est une ingratitude; mais c'est plus fort que moi. Appelez-moi romanesque, appelez-moi superstitieuse, donnez-moi tous les noms que vous voudrez; j'ai le cœur plein de mauvais présages; il me semble que je ne suis pas née sous une bonne étoile. — Que manque-t-il à votre bonheur?—Rien, si ce n'est de croire en lui.—Décidément vous êtes ingrate envers la destinée. Mais considérez donc tout ce qu'elle a fait pour nous; songez d'où nous sommes partis et où nous sommes arrivés; demandions-nous autre chose que ce que nous avons obtenu? Tous les rêves du pauvre taleb ne sont-ils pas dépassés? Ah! Thécla, vous me feriez croire que les vôtres ne sont pas même réalisés. — C'est parce qu'ils le sont que je m'alarme. Ce qui vous rassure et vous enchante est précisément ce qui m'effraye. Les fleurs qui éclosent vite durent peu; mon ami, il en est de même du bonheur, le nôtre a éclos trop tôt, je tremble qu'il ne soit pas durable. — Vous doutez donc de moi?—Ce n'est pas de vous que je doute, c'est du bonheur lui-même.—Mais que voyez-vous dans le nôtre de si effrayant? — Je vous répondrai ce que vous me disiez tout à l'heure : considérez d'où nous sommes partis et où nous sommes arrivés en si peu de temps. Tous les obstacles sont tombés devant nous, toutes les voies se sont aplanies comme par enchantement, les abîmes infranchissables qui nous séparaient se sont comblés d'une ma-

nière si inespérée, qu'on peut l'appeler miraculeuse; enfin, mon père, mon père lui-même a dit oui; et vous ne voulez pas que je m'inquiète de tant de prodiges! Samuël, je crains un piége du destin.—Soyez franche, avouez que ce n'est pas le destin que vous craignez, mais Herwart.—Eh bien! oui, je le crains malgré moi.—Cet homme de malheur, s'écria Samuël avec colère, sera donc toujours là entre nous! J'aurai donc toujours son nom dans les oreilles, son image dans les yeux, et je ne pourrai faire un pas sans le voir surgir aussitôt devant moi comme un spectre acharné! Quoi! nos deux, nos trois vies sont-elles donc tellement entrelacées l'une dans l'autre, que nous ne puissions plus les séparer et rompre le lien fatal qui les unit? Mais c'est une ignominie pour moi de vous voir trembler devant cet homme comme si je n'étais pas là, moi, pour vous protéger, pour vous défendre; comme si c'était autre chose qu'un homme, après tout. Puisqu'il vous fait si peur, il ne fallait pas m'ordonner de payer sa rançon; les Berbères vous en auraient délivrée, et aujourd'hui, du moins, il n'en serait plus question; je n'entendrais plus parler de lui. Mais cela finira, Thécla, il faut que cela finisse. Je serais le plus misérable des hommes si je ne mettais un terme à une si insolente persécution. —Au nom de Dieu! mon ami, pas d'imprudence.—Oui, continua Samuël sans l'écouter, j'en finirai avec celui-là comme j'en ai fini avec l'autre. — Ciel! que voulez-vous dire? — Thécla, répondez à une seule question : pourriez-vous aimer un lâche? — Oh! jamais! — Eh bien! c'est pour être aimé de vous, et

pour mériter votre amour, que j'ai fait ce que je viens de faire. — Mais qu'avez-vous donc fait? — Un homme m'avait insulté, foulé aux pieds ; il avait épuisé sur moi que vous avez choisi, sur moi dont vous allez prendre le nom, les traits les plus acérés de la raillerie et du mépris : qu'auriez-vous fait à ma place? — Je tremble ; achevez. — Je l'ai tué, et tout homme d'honneur eût agi comme moi. — Tué ! s'écria M. d'Upsal, qui entrait en ce moment chez sa fille ; qui donc a-t-on tué? — Le major Douglas. — Tué le major Douglas ! s'écria le père en faisant un pas en arrière. — Ah ! mon Dieu ! s'écria la fille en faisant un pas en avant, ne seriez-vous point blessé?

Cette double exclamation fut suivie d'un silence de stupeur et d'effroi.

— Que s'est-il donc passé? reprit M. d'Upsal, à qui la curiosité rendit promptement la parole. — Nous nous sommes battus ; le bon droit était de mon côté, et le sort des armes m'a favorisé. — Un duel ! Quels étaient vos témoins? — Nous n'en avions pas. — Alors, malheureux ! c'est un assassinat. — Ah ! Monsieur, répondit Samuël d'une voix altérée et en serrant le bras de M. d'Upsal avec un mouvement convulsif, ne prononcez pas des mots que je ne peux pas, que je ne veux pas entendre ; je me suis comporté en homme loyal, et personne au monde n'a le droit d'en douter. — Est-ce que nous en doutons ! s'écria Thécla en s'interposant entre son père et son époux. Mais n'êtes-vous point blessé? Répondez-moi donc, vous voyez mon angoisse !

Samuël la rassura par un geste ; il avait le cœur

trop ulcéré pour parler; il sentait en lui comme un écho des passions meurtrières qui avaient grondé le matin dans son âme.

— Y a-t-il du bon sens à s'emporter ainsi! reprit M. d'Upsal intimidé; qui est-ce qui songe ici à vous faire affront? J'ai voulu dire seulement que vous vous étiez mis sur les bras une mauvaise affaire. Mais enfin, on verra à vous en tirer; puisque le mal est fait, il faut aviser au remède. — Pauvre ami! dit Thécla avec une ineffable tendresse; pauvre ami! répéta-t-elle avec un accent inimitable.

Elle n'en put dire davantage, sa voix expira sur ses lèvres; ses genoux fléchirent, elle tomba dans un fauteuil, et fondit en larmes.

Il n'y a pas de femme qui, en apprenant le péril de l'homme qu'elle aime, ne se sente pour lui un redoublement d'amour; pas une qui, tout en détestant son courage, n'en soit fière, et ne l'admire en le condamnant. C'est là ce qu'éprouvait Thécla; l'image du sang versé s'effaçait dans le sentiment du danger couru; sa pitié n'était pas pour celui qui avait péri, elle était tout entière pour celui qui survivait, mais qui aurait pu être frappé. Quelle femme a plaint jamais l'homme qui a osé tirer l'épée contre son amant? Laquelle ne regarde pas la mort comme une peine trop douce pour un pareil crime? Laquelle ne poursuit pas de sa haine le vaincu jusque dans le tombeau qu'elle-même souvent lui a creusé?

Quoique Samuël fût sorti vainqueur de cette sanglante épreuve, sa victoire n'en était pas moins un malheur; Thécla s'en accusait seule, et, déjà frappée,

assombrie par ses pressentiments sinistres, elle ne pouvait s'empêcher de voir dans ce lamentable événement le signal des catastrophes dont son imagination était remplie.

XXI. — RECHUTE.

On pourrait croire, en se rappelant l'examen de conscience que l'approche du supplice avait inspiré à Herwart sur le rocher d'Amgiara, que la raison lui était revenue avec le calme de la méditation, et que sa cure était radicale; lui-même avait pris le change, et se flattait d'avoir transformé son égoïste et aveugle passion en une affection désintéressée et toute paternelle. S'il fût mort dans cette disposition, il aurait pu dire en toute sécurité de cœur : Je meurs guéri ; mais il vécut, et son amour ressuscita.

Ses bonnes résolutions durèrent autant que la situation qui les avait fait naître; mais il les sema sur sa route en fuyant les Berbères, ou les laissa sur les montagnes, et il rentra à Tétuan dans le même état où il en était sorti. Sa rechute fut complète; la vue des lieux la rendit plus terrible encore en le reportant violemment aux souvenirs dont ils étaient pleins, et Thécla devint, comme naguère, son rêve, sa pensée unique, sa vie même. Sa première question fut sur elle; mais il ne lui revint, touchant sa délivrance, que ce que tout le monde en connaissait,

c'est-à-dire à peu près rien. On la savait de retour chez son père; on ignorait comment elle y était revenue, et, comme on l'a vu, son aventure, telle qu'elle la racontait, avait paru si louche aux sceptiques de la résidence, qu'ils s'étaient de plus en plus confirmés dans leur première opinion.

— Entre nous, dirent-ils à Herwart lorsqu'ils vinrent le complimenter sur sa propre délivrance, et les plus hostiles, comme de juste, furent les plus empressés; entre nous, elle n'a pas quitté la maison paternelle; cet enlèvement est un conte inventé à plaisir.

Tout absurde que fût cette hypothèse, elle soulagea Herwart d'un grand poids, car elle lui prouvait que le triste secret qu'il lui importait tant de cacher n'avait pas transpiré, et que la réputation de Thécla était demeurée intacte. Bien loin de combattre l'opinion de ses clairvoyants collègues, il s'efforça de l'accréditer en ayant l'air de la partager.

— En effet, dit-il affectant l'incrédulité, cette histoire m'a toujours paru peu vraisemblable; mais ce que je ne comprends pas, c'est le but d'une pareille comédie.—Eh! ne voyez-vous pas que M. d'Upsal n'a pas trouvé d'autre expédient pour rompre le mariage de sa fille avec Douglas? Il n'y a plus que ce pauvre major qui soit dupe du stratagème. On n'est pas candide comme cela. — Le mariage est donc rompu? — Il a bien fallu en passer par là; la jeune personne n'en veut pas entendre parler. — Qui dit-on qu'elle épouse? — C'est le cas de répondre avec votre Hamlet : *That is the question*.—Ce sera donc moi! pensa Herwart, retombé dans ses rêves et dans ses délires.

Il se trouvait bien fou d'avoir pris au sérieux le tardif et colérique aveu qu'elle lui avait jeté à la face la nuit de leur brusque séparation ; ce n'était évidemment qu'une bravade ou une ruse de guerre. La pensée que cet aveu pourrait bien s'appliquer à un autre ne lui venait pas à l'esprit. Tranquillisé du côté de Douglas, en vain passait-il en revue tous les hommes jeunes et vieux de la résidence, si jaloux qu'il fût, pas un ne lui portait sérieusement ombrage, et l'on serait venu lui dire que ce rival qu'il cherchait si loin quand il était si près, était Samuël Bendelaq, qu'il aurait accueilli cette idée par le rire inextinguible des dieux d'Homère. Aimer un taleb, un juif!... Autant aurait valu dire qu'il avait été, lui, amoureux de sa négresse.

Mais enfin, que voulait-il? Qu'osait-il rêver encore? Tous les liens n'étaient-ils pas rompus jusqu'au dernier? N'avait-il pas comblé la mesure des outrages, des impossibilites, et l'espérance, après tout ce qui s'était passé, n'était-elle pas la plus insensée et la plus coupable des folies? Mais il est dans la nature des passions d'espérer toujours jusque dans le désespoir ; quand elles abdiquent, c'est qu'elles sont mortes. Et puis, quiconque a entraîné une femme une première fois peut toujours se flatter de l'entraîner une seconde. L'amour vit de rechutes, il vit surtout d'imprévu, et souvent, lorsqu'on se croit le plus loin du but, on y touche. Partant de ce principe, s'il est permis de donner le nom de principe au plus aveugle, au plus fatal de toutes les instincts, Herwart vivait dans une continuelle attente, et se repaissait des ambitions les plus chimériques.

Dès le lendemain de son retour à Tétuan, il avait essayé de renouer avec Thécla par les mêmes moyens qui, dans les beaux jours, avaient servi à leur correspondance occulte. Il écrivit une lettre de repentir, de honte; il frappa toutes les cordes qui jadis avaient vibré si puissamment dans le cœur de la jeune fille; son attendrissement était sincère, il s'y abandonna sans réserve, et fut plus éloquent, plus entrainant qu'il ne l'avait jamais été. Sa lettre ne fut pas même reçue; on la lui renvoya cachetée; une seconde, une troisième eut le même sort; il en risqua une quatrième, qui ne fut pas plus heureuse. Un silence inexorable répondit à toutes ses avances. Tant de mépris devait exaspérer tant d'orgueil; pourtant il n'en fut rien; l'amour, dès longtemps, avait brisé l'orgueil dans ce cœur altier, et il lui avait appris l'humilité. Puisqu'on rejetait ses lettres, ce n'est plus par écrit qu'il solliciterait sa grâce; non, il irait la chercher en personne, l'implorer à deux genoux; il baiserait la main qui le châtiait, le pied qui le repoussait; il faudrait bien qu'on lui pardonnât, ne fût-ce que par pitié, et, du pardon à l'oubli, de l'oubli à un retour sincère et complet, il n'y avait qu'un pas.

Voilà les ignominies, les bassesses que rêvait dans ses fers cet esclave déchu à qui la servitude avait ôté le désir de l'indépendance et jusqu'au respect de sa propre dignité. Qui aurait pu reconnaitre, à de pareils sentiments, ce fier, ce superbe Herwart, que nous avons vu naguère si calme, si détaché, si fort sur les rochers sanglants d'Amgiara? Mais les hommes

changent avec les situations, et l'amour non partagé est le plus dégradant, les plus abrutissant des opprobres. Il ne fallut pas moins que tous les obstacles, toutes les impossibilités matérielles qui se dressaient devant Herwart, pour l'empêcher de mettre à exécution les lâches conseils de sa misérable passion. Craignant toujours de sa part quelque nouvelle embûche, Thécla était sur ses gardes; elle n'allait nulle part, de peur de le rencontrer, et quand il lui arrivait de sortir pour la promenade, ce n'était jamais qu'en compagnie nombreuse. Ces précautions, trop visibles pour n'être pas remarquées, le désespéraient. A peine maintenant lui était-il permis d'entrevoir de loin et à la volée cette femme qu'il avait eue à sa merci, et il ne pouvait échanger avec elle ni une parole ni un regard. Oh! que n'eût-il pas donné pour entendre seulement le son de sa voix!

La surprendre chez elle lui était impossible; car le consulat de Suède lui était plus que jamais fermé. Dans son désespoir, et au bout de ses expédients, il revint au projet de se le faire ouvrir. Il s'abaissa jusqu'à envoyer solliciter directement et en son nom une réconciliation avec M. d'Upsal; mais cette nouvelle tentative réussit plus mal encore que la première. Herwart apprit par ses intermédiaires que l'inimitié du père, si violente qu'elle fût, n'était rien auprès de l'hostilité que la fille avait fait éclater. Bien loin de garder la neutralité, comme l'autre fois, elle s'était récriée avec une véhémence inouïe au seul nom du consul anglais, déclarant qu'elle aimerait mieux quitter la maison paternelle que d'être expo-

sée à s'y trouver, même en tiers, avec un pareil homme.

C'était donc un parti pris irrévocablement de ne plus le voir et d'élever entre elle et lui un mur infranchissable.

A chaque défaite qu'essuyait Herwart, il tombait d'un degré dans son estime, et perdait pied sur cette rude et haute échelle de la dignité humaine, qu'on descend si vite et qu'on remonte ensuite si lentement. Il eut même un instant la dégradante idée de se faire une arme de son propre attentat, il voulait aller à M. d'Upsal, lui tout raconter, le menacer d'un scandale, et exiger la main de Thécla pour prix de son silence. Hâtons-nous de dire qu'il repoussa avec indignation cette tentation abominable; mais enfin elle s'était présentée, et c'était trop déjà qu'elle eût traversé son cœur.

L'état moral de cet homme eût fait pitié à ses ennemis les plus acharnés, les plus cruels. En proie à l'idée fixe qui lui rongeait les entrailles comme le vautour de Prométhée, il paraissait victime d'un de ces charmes mystérieux, invincibles, qui confondent tellement la raison, que la superstition antique en faisait honneur aux magiciennes de la Thessalie. Rien ne pouvait plus dissiper ses humeurs farouches et mélancoliques : il fuyait tout plaisir, tout travail, toute affaire. Tantôt il se clôturait chez lui comme un moine dans sa cellule; puis, épouvanté de cette clôture inerte, il s'élançait à cheval, il dévorait l'espace avec une frénésie qui tenait du vertige et de l'égarement. Bientôt la plaine ne lui suffisait plus, il

s'enfonçait dans les montagnes, il recherchait les gorges les plus sauvages, les pics les plus inaccessibles, il s'oubliait de longues journées dans ces austères solitudes; mais, bien loin d'y trouver le calme et la paix, il en sortait plus sombre et plus tourmenté.

Ses nuits étaient plus affreuses encore. Lorsque, écrasé par le fardeau des heures, il demandait au sommeil une trêve, il trouvait à son chevet l'insomnie ou le cauchemar : Thécla lui apparaissait sous toutes les formes ; tour à tour tendre ou sévère, elle lui souriait avec douceur, ou le glaçait sous son regard froid et dédaigneux. Si, abusé par un de ces rêves d'or qui consolent la souffrance, il était un instant bercé sur l'aile de l'illusion et des riantes chimères, le mauvais esprit le réveillait en sursaut, afin de rendre, par le contraste, la réalité plus poignante. Le matin le trouvait sur sa couche, haletant, baigné d'une sueur froide, et le livrait aux tortures du jour, encore tout brisé par celles de la nuit.

Ce n'est pas qu'il n'eût des moments lucides, où il se gourmandait sans ménagement et sans pitié. Alors il était impitoyable, et traitait son mal par le sarcasme et l'ironie. Il avait pour lui, tant que le bon accès durait, le même mépris, le même dégoût que sa faiblesse, vue dans un autre, lui aurait inspiré. Quel spectacle ignominieux il se donnait en effet à lui-même! et pouvait-il sans rougir regarder dans son cœur? Qu'à vingt ans on aime avec délire, avec folie, même sans espoir de retour, la jeunesse excuse tous les vertiges; mais à quarante ans, dans l'âge de la maturité, de l'action, usurper le privilége de l'en-

fant qui débute dans la vie, et qui n'a rien à faire qu'à donner son âme au vent, il y avait dans ce renversement des destinées et des rôles quelque chose de ridicule qui le blessait profondément.

Extrême, immodéré dans ses bons comme dans ses mauvais mouvements, en toutes choses il dépassait la limite, et ne connaissait l'émotion qu'à l'état de crise. Aussi ne procédait-il jamais que par réaction, et ne triomphait-il, même momentanément, d'une passion que par une autre. Quand le remords s'emparait de lui, il le poussait jusqu'à la fureur, il se regardait comme le dernier des êtres et le rebut de la création; c'était une véritable fièvre de sincérité.

Un jour, il s'était tellement exalté dans la solitude, il s'était représenté la nécessité de guérir en traits si puissants, si énergiques, qu'il se crut guéri.

— Oh! maintenant, se dit-il, qu'elle se montre, je puis bien la voir sans danger; je suis sûr de moi.

Le soir, il monta sur la terrasse du consulat, et se laissa aller à une rêverie qui n'était pas sans douceur: il y avait longtemps qu'il n'avait été aussi calme. La nuit était belle, une nuit d'été tiède, sereine, voluptueuse; des myriades d'étoiles scintillaient au firmament, les plus basses brillaient à la crête des montagnes comme des feux; confondue avec les brumes vaporeuses de l'horizon, la mer, quoique si près des murs, était invisible; mais la brise qui en venait se chargeait, en passant sur les jardins, du parfum des orangers, et le répandait dans l'espace; l'air en était tout imprégné. Le pavillon britannique, arboré au faîte du toit consulaire, se soulevait de temps en

temps, se déployait mollement au souffle passager des mers, puis retombait sur lui-même, semblable à un aigle assoupi qui ouvre l'aile un instant et la referme aussitôt : on eût dit quelque génie mystérieux planant sur la ville endormie et veillant sur elle du haut des cieux. Les minarets se dressaient dans l'ombre comme autant de fantômes; le silence régnait, rien n'annonçait la fuite des heures; le temps était muet dans la cité comme au désert, la solitude n'était pas moins profonde. De loin en loin seulement, on apercevait quelques formes vagues qui se dessinaient confusément au milieu des ténèbres; c'etaient les femmes qui prenaient le frais sur les terrasses. Parmi ces femmes, il crut en reconnaître une qui se promenait lentement sur le consulat de Suède. Il tendit les bras vers elle à travers le vide; amolli par toutes ces images d'amour et de volupté, son cœur se fondit en larmes; peu s'en fallut qu'il ne s'écriât, dans son transport : Thécla! Thécla! pourquoi m'avez-vous abandonné?

C'est dans ces misérables alternatives que se dévorait la vie de cet homme, dévoué aux sombres et fatales puissances de l'enfer des passions.

Un autre jour, il se dit : Si j'essayais de mon ancienne vie? L'amour a tué en moi les sens, pourquoi les sens ne tueraient-ils pas l'amour?

Il appela Dick aussitôt.

—Cette jeune juive que j'ai vue une fois, lui dit-il, qu'est-elle devenue? — La fille de Coriath? — Précisement. — Bon! pensa Dick, qui comprenait à demi mot cette sorte de message, le malade commence à guérir, il veut prendre le remède.

Sans en demander davantage, sans perdre une minute, tant il avait peur qu'on ne se ravisât, il courut au Millah. Comment s'y prit-il pour attirer le père de Simka dans cette nouvelle embuscade? C'est son secret : il ne s'en vanta jamais à personne; mais le jour même, Salomon Coriath et sa fille se glissaient mystérieusement dans le Jardin du Sultan. Cette seconde visite ne se passa pas innocemment comme la première. A peine le père et la fille avaient-ils franchi ce seuil perfide, qu'on mit le premier sous clef, dans un lieu sûr, et Simka se trouva seule au pouvoir d'Herwart, de l'Herwart d'autrefois.

L'aimable et naïve enfant s'imaginait remplir quelque nouveau devoir filial; on lui fit accroire qu'une affaire imprévue avait appelé son père à la douane, et qu'il la reprendrait au passage; elle ne s'étonna donc pas trop de son absence; encouragée, aguerrie par le souvenir de sa première entrevue, elle triompha peu à peu de sa timidité, et se livra sans défiance aux piéges de ce tête-à-tête artificieux. Comment aurait-elle pu soupçonner le rôle impie qu'on lui destinait, lorsque son père, la défiance même, était tombé tête baissée dans ce ténébreux guet-apens?

Herwart la mit en possession des lieux habités par Thécla et des choses qui avaient servi à son usage; il la revêtait des robes qu'elle avait portées, s'étudiait à lui faire prendre les attitudes qu'elle affectionnait, s'efforçait en un mot de substituer l'une à l'autre dans sa pensée, comme un apostat peu sincère pare sa nouvelle idole de tous les ornements, de tous les

prestiges de celle qu'il a renversée de l'autel, mais qu'il sert toujours dans sa conscience.

Lorsqu'à grand'peine, et à force d'imagination, à force de volonté, il avait réussi à se créer une ombre d'illusion, il enlevait dans ses bras, il étreignait avec un transport de commande ce simulacre d'amour, il le couvrait de caresses menteuses qui s'adressaient ailleurs, il demandait à l'imparfaite et vaine image qu'il s'était fabriquée les émotions, le bonheur que la réalité lui refusait, et que seule elle peut donner. C'est-à-dire qu'en croyant combattre et détrôner Thécla, il lui rendait le plus éclatant des hommages; tous ses efforts pour arracher le fer ne faisaient que l'enfoncer plus profondément et déchirer la plaie vive et saignante de son cœur.

La belle juive s'était d'abord prêtée avec la bonhomie et l'inexpérience d'un enfant aux étranges caprices de son hôte; elle n'en devinait ni le sens ni le but final, et n'y voyait qu'un badinage sans conséquence; mais peu à peu ses yeux se dessillèrent; tout ignorante, tout innocente qu'elle était, il lui fallut bien comprendre enfin ce qu'on voulait d'elle, et quels dangers la menaçaient. La sécurité fit place alors à l'effroi; mais ses supplications, ses larmes, ses terreurs étaient, pour Herwart, autant d'aiguillons qui rendaient moins fade l'insipide et barbare plaisir qu'il s'était imposé. Les instincts sensuels qui sommeillaient en lui s'étaient réveillés tous à la fois, et, redevenu tout d'un coup l'homme de ses plus mauvais jours, il se plaisait à faire naître, à exalter les résistances, afin de les briser. A la joie sauvage que

ses lâches victoires faisaient parfois briller dans ses yeux, on eût dit qu'il exerçait une vengeance, et que c'était bien en effet Thécla qui était là, sous ses pieds, réduite et suppliante.

Toutefois il fut bientôt fatigué de cet infâme jeu d'égoïsme et de brutalité. La nuit qui suivit et couronna par la plus honteuse des profanations cette journée criminelle, n'etait pas écoulée, qu'il était rentré en lui-même, et la lassitude, le dégoût, le remords, le chassèrent avant le jour du théâtre de son impur attentat.

— Allons, pensa Dick en rendant la volée, comme il disait, à la nichée d'Israël, c'est maintenant que l'état du malade est désespéré; il a pris le remède, et le remède n'a pas agi.

Herwart fut, ce jour-là, plus sombre que de coutume : l'avilissante rechute qu'il venait de faire dans les fanges de son passé le contristait profondément, et l'irritait encore plus; il sortait de cette ignoble épreuve avec le double regret d'avoir fait une action inutile à la fois et dégradante. Il avait mauvaise conscience; or, pour les hommes de sa trempe, le mécontentement de soi-même est le pire de tous les supplices, et peut conduire aux derniers excès. En vain chercha-t-il à s'étourdir en courant les bois et les montagnes; bien loin de trouver dans ses courses aventureuses le soulagement qu'il cherchait, il fut assailli tout le jour par les plus sinistres pensées.

Quand il fut las de retourner contre lui-même sa colère et son fiel, il les tourna contre Thécla, qu'il accusait avec amertume, avec rage, de toutes ses

ignominies, de toutes ses souffrances. Elle avait détruit, vidé sa vie; si, avant de la connaître, il n'était pas heureux, le plaisir du moins le consolait du bonheur; la volupté lui tenait lieu d'amour. Maintenant ses sens étaient morts, et son cœur, brûlé d'un feu stérile, se desséchait dans l'isolement; il se comparait, dans sa détresse, dans son abandon, à un vieil arbre qu'on frappe à la racine après l'avoir dépouillé de son dernier fruit. Hélas! il avait tout donné, et que lui avait-on rendu? Oh! c'était trop d'ingratitude, et, rien qu'en y songeant, des bouffées de haine lui montaient au cerveau, d'effroyables tempêtes tourbillonnaient dans son cœur. Les noirs spectres de la vengeance se dressaient devant lui, implacables et silencieux. Il portait la main devant ses yeux, pour ne les point voir; mais alors il les entendait murmurer à son oreille des paroles homicides, des conseils de mort.

— L'amour, lui disaient-ils, s'éteint dans le sang; en tuant la cause on tue l'effet; tue, et tu guériras.

Voilà donc où l'avait amené sa passion frénétique : tous ses rêves d'abnégation, de dévouement, s'étaient convertis en rêves de destruction, et le germe sanglant du meurtre fermentait dans son âme.

Tandis qu'il roulait dans sa tête ces tragiques pensées, il était redescendu des montagnes où il avait rêvé tout le jour à l'ardeur du soleil africain dans la haute plaine qui se déploie à l'ouest de Tétuan; les minarets de la ville lui apparaissaient déjà dans le lointain, et il s'en approchait lentement. Son cheval, harassé de fatigue, ne le portait plus qu'avec peine :

il bronchait à chaque pas dans les palmes basses dont la plaine est couverte, et, la faim le pressant, il s'arrêtait même de temps à autre pour brouter l'herbe du sentier. Herwart, absorbé en lui-même, et toujours assiégé par ses formidables fantômes, ne remarquait ni l'épuisement ni les haltes fréquentes de sa monture. Que lui importait d'arriver? Personne, hélas! ne l'attendait; et il se retrouverait toujours assez tôt dans le désert monotone de sa triste demeure. Solitude pour solitude, il préférait celle des champs à celle de la ville.

De toute la journée, il n'avait pas fait une seule rencontre; et maintenant c'est tout au plus s'il apercevait, de loin en loin, quelque campagnard qui revenait de la ville, ou quelque bourgeois more qui y retournait. Des chamaux paisibles pâturaient en silence dans la campagne, et de grandes cigognes au vol oblique traversaient le ciel à tire-d'aile. Tout à coup un cheval monté par une femme passa comme une flèche à l'autre extrémité du pâturage : à cette vue, Herwart eut une palpitation terrible, tout son sang afflua au cœur, une pâleur effrayante se répandit sur son visage, et il lança au grand galop, sans pitié, son cheval, qui pouvait à peine se soutenir au pas.

———

XXII. — LA CITERNE.

L'agitation morale sollicite à l'action physique : Thécla, demeurée seule, n'avait pu tenir en place ; chassée d'elle-même, pour ainsi dire, par la violence de ses émotions, elle allait et venait de pièce en pièce, montait sur la terrasse, la quittait aussitôt et y remontait encore, pour recommencer l'instant d'après ses promenades à travers les appartements. Enfin, n'y pouvant plus tenir, et se flattant qu'une course en rase campagne apaiserait la fièvre de mouvement qui la brûlait, elle avait demandé son cheval, et était partie seule avec un domestique, comme cela lui arrivait souvent jadis, lorsqu'elle ne craignait pas les embûches d'Herwart ; dans ce moment elle ne craignait rien, elle ne pensait à rien, elle voulait courir, dévorer l'espace, et s'épuiser si elle ne se calmait pas.

A peine hors des murs, elle s'était lancée au galop à travers la haute plaine, et avait laissé bien loin derrière elle le valet mal monté qui l'accompagnait, et qui fut bientôt désarçonné. Dans son ardeur fébrile, sa main tremblait, et elle tourmentait sans s'en apercevoir la bouche délicate de son cheval, au point qu'après s'être cabré plusieurs fois, il s'emporta tout-à-fait ; il traversa comme une flèche un pâturage immense et solitaire, où rien ne lui faisait obstacle, et s'arrêta de lui-même devant une citerne, autour de

laquelle trois ou quatre négresses étaient occupées à puiser de l'eau.

Thécla n'avait point lâché la bride, et s'était maintenue en selle sans accident, sinon sans effroi, pendant cette course impétueuse; elle flattait son cheval de la voix et de la main pour le calmer. L'œil en feu, les naseaux fumants, le fougueux et fier animal, tout couvert d'écume, secouait sa crinière en désordre et se fouettait les flancs haletants de sa longue queue traînante. Rangées en cercle autour de la jeune amazone, les noires filles du Soudan fixaient sur elle des regards d'admiration, et leurs lèvres épaisses, entr'ouvertes par la surprise, laissaient voir deux rangs de dents étincelantes; leurs têtes crépues et leurs mains d'ébène sortaient seules des larges plis du haïk blanc où elles étaient perdues et comme noyées; elles ne prononçaient pas un mot, n'articulaient pas un son, ne faisaient pas un geste, et telle était leur immobilité, qu'on eût dit des esclaves de bronze enchaînées au pied d'une statue équestre.

Jamais hommage plus naïf, plus spontané, ne fut rendu à la beauté, et jamais Thécla ne l'avait mieux mérité. Sa longue robe flottante pressait sa taille svelte, et dessinait des formes pleines de mollesse et de pureté. Son teint, naturellement pâle, était animé par l'inquiétude et par la lutte terrible qu'elle venait de soutenir; ses cheveux blonds, retenus sous un léger chapeau de paille, s'étaient dénoués dans la course, et ondoyaient sur ses épaules. Elle s'était remise par degrés, et quoique son cheval frémît sous elle, tout prêt encore à s'échapper, elle suivait ses

mouvements avec aisance quand il fallait leur obéir, et réprimait avec une douceur adroite ceux qu'il fallait contenir : c'était la grâce aux prises avec la force ; la grâce avait vaincu, et les grands yeux bleus de Thécla brillaient du feu de la victoire.

Tout à coup les négresses s'enfuirent avec une précipitation qui l'étonna ; elle retourna la tête pour reconnaître la cause de cette subite alarme, et vit un cavalier venir à elle bride abattue ; presque au même instant, elle se trouva sous l'œil fixe et perçant d'Herwart. Le sien s'attacha sur lui avec stupeur, et ils se regardèrent longtemps ainsi du haut de leurs montures, sans échanger une parole, sans faire un pas pour se rapprocher ou pour s'éviter. Tous deux étaient d'une pâleur livide. A un mouvement que Thécla tenta pour s'échapper, Herwart s'élança de son cheval, et la tirant brusquement par la main, il la força de descendre du sien.

— Enfin !... enfin !...

Il fut quelque temps sans pouvoir articuler autre chose que ce mot, qui exprimait la satisfaction tardive, inespérée, redoutée peut-être, d'une longue attente. Il n'avait pas lâché la main de Thécla, il la pressait, la broyait dans la sienne avec une violence convulsive, dont lui-même n'avait pas conscience ; il touchait à la crise décisive de son délire insensé.

Thécla avait le pressentiment de quelque scène funeste, et les regards farouches d'Herwart, ses lèvres contractées, ses traits bouleversés, n'étaient pas propres à dissiper les sombres présages dont elle était assaillie; mais, quoi qu'il pût arriver, elle avait ici

le beau rôle, la justice était de son côté. S'armant comme d'un bouclier du sentiment de son droit, elle fut la première à se remettre et à retrouver l'usage de la parole.

— Que me voulez-vous? demanda-t-elle d'une voix assez ferme en arrachant sa main meurtrie à la torture qui la brisait. — Ce que je vous veux, Thécla! n'avez-vous rien à me dire? — Rien. — Depuis l'horrible nuit de notre séparation, ne s'est-il rien passé? — Rien que vous ne sachiez : alors j'etais votre prisonnière, maintenant je ne le suis plus; il n'y a que cela de changé entre nous.

Le ton froid et résolu avec lequel ces paroles furent prononcées irritèrent Herwart, bien loin de le calmer; il retrouvait Thécla telle qu'il l'avait laissée, et l'expérience lui avait trop appris de quelle résistance énergique, invincible, cet être frêle et gracieux était capable.

— Si vous n'avez rien à me dire, répliqua-t-il en faisant un effort sur lui-même pour ne pas éclater, j'ai beaucoup à vous dire, moi. Ecoutez-moi donc. Je ne récriminerai point; ce qui est fait est fait; ne parlons plus de ce que nous avons été, voyons ce que nous sommes; et d'abord, savez-vous ce que je suis, moi? Le plus misérable, le plus dégradé des hommes. Cette nuit même, j'ai commis l'action la plus criminelle, la plus lâche qui se puisse imaginer. On parle de tyrans malades qui faisaient égorger des enfants pour prendre leur sang en remède, eh bien! j'ai fait comme eux. Oh! c'est infâme; mais je ne suis pas seul coupable; mon crime retombe sur votre

tête; je ne l'aurais pas commis si vous ne vous étiez pas retirée de moi. Les gémissements de la pure et innocente victime que vous avez déshonorée par ma main troubleront votre sommeil encore plus que le mien. Vous êtes responsable de tout le mal que je fais, de tout celui que je ferai encore, et si le spectre sanglant du meurtre se dressait jamais devant moi, prenez garde, c'est vous, vous seule qui l'auriez évoqué du fond des abîmes; vous seriez votre propre meurtrier.

Cette féroce menace n'était que le retentissement et l'écho fidèle des voix sinistres qui avaient grondé tout le jour dans son cœur, et elle s'était échappée de ses lèvres comme la flamme longtemps comprimée se fait jour violemment par la première issue qui lui est ouverte. A force de rouler en lui-même cette lugubre idée, il s'était familiarisé avec elle et la formulait avec une effroyable naïveté. Pourtant il y avait de la fièvre dans sa voix et de l'égarement dans ses yeux. Thécla fut épouvantée des ravages que la passion avait causés dans cette organisation puissante, et dans ce moment ses yeux exprimaient une pitié sincère.

— Oh ! oui, plaignez-moi, reprit-il en revenant peu à peu à des sentiments plus humains, plaignez-moi; car vous m'avez fait bien du mal, un mal irréparable. Je vous avais donné mon cœur, mon âme, mon être tout entier, Thécla; qu'en avez-vous fait? Vous voyez l'état d'abjection et de servitude où vous m'avez réduit; pouvez-vous contempler sans remords et sans larmes le spectacle d'une misère si profonde?

Et ne suis-je pas, moi, bien lâche et bien vil de l'exposer à vos regards? Suis-je donc tombé si bas que je n'aie plus même le facile courage du silence, et qu'il me faille des paroles comme il faut des hochets aux enfants? Oh! combien ma destinée eût été différente si vous n'aviez pas changé! Quel noble avenir s'ouvrait à nos yeux! quelle belle vie je me promettais avec vous! Et tout cela n'était qu'un rêve! Quel réveil!

Il se tut, et se prenant la tête dans ses deux mains, il resta quelques instants silencieux et comme absorbé dans les souvenirs du passé. Thécla ne répondait rien, elle n'avait rien à répondre; son idée fixe était la fuite, et elle voulut profiter de cet accès d'attendrissement et de concentration pour s'élancer sur son cheval; mais au premier mouvement qu'elle hasarda, il la saisit rudement par le bras, et lui dit en tournant tout d'un coup à l'ironie : Pas encore, s'il vous plait; je n'ai pas tout dit. Nous nous voyons si peu, et vous voulez déjà me quitter?

Le sourire forcé dont il accompagna ces étranges paroles effraya plus Thécla que les menaces les plus violentes; elle le regarda avec inquiétude, et alors seulement elle comprit qu'elle avait affaire à un homme hors de lui et réduit au dernier degré de l'exaspération. Il ne soutint pas longtemps cette affreuse ironie, et reprit avec une gravité sombre : Non, je n'ai pas tout dit, et tout n'est pas fini entre nous; puisque le hasard ou le destin nous a fait nous rencontrer, nous ne pouvons nous quitter ainsi; après tout ce qui est arrivé, il est impossible que nous en restions

là. J'ai mis devant vous mon cœur à nû; je vous ai donné en spectacle ma faiblesse et ma douleur : vous voyez bien que je ne puis pas me passer de vous, et je n'y veux renoncer à aucun prix. J'ai tout fait pour me vaincre, je ne l'ai pas pu. Si vous êtes blessée, irritée, ayez assez de grandeur, assez de force pour vous élever au-dessus des injures que vous croyez avoir reçues. Les crimes de l'amour sont si faciles à pardonner! Hélas! vous êtes bien vengée par tout ce que j'ai souffert. Faites un effort pour revenir à moi, et vous y réussirez, Thécla; la volonté a opéré de plus grands miracles; si vous ne revenez pas à moi, c'est que vous ne l'aurez pas voulu. Peut-être notre vie a-t-elle été mal engagée, recommençons-la. Jetons un voile sur le passé, tournons-nous courageusement du côté de l'avenir. C'est une chose misérable que de regarder toujours derrière soi, regardons devant nous. Ne me jugez pas d'après ce que j'ai été : nos rapports, vous le savez, n'ont jamais été francs; et rien n'aigrit, rien n'irrite autant que les positions fausses. Quand la nôtre sera fixée et nettement définie, vous verrez s'accomplir en moi une révolution radicale. Aimé de vous et vivant sous votre bienheureuse influence, je deviendrai un tout autre homme, et vous ne vous repentirez jamais de ce que vous aurez fait; je vous réponds de moi.

Ces paroles furent prononcées sans colère, sans violence. Enhardie par le calme apparent qui les avait dictées, Thécla se flatta, dans son inexpérience, qu'une lueur de raison était enfin descendue dans ce cœur ténébreux, et que le moment était venu de res-

saisir sa liberté : elle se risqua donc à lui répondre : Vous me demandez des choses impossibles ; je vous ai déjà dit, Herwart, que j'étais engagée ailleurs.— Oui, vous me l'avez dit, mais je ne l'ai pas cru, et dans ce moment je ne vous crois pas davantage. C'est une défaite pour m'échapper. Tout le monde ne sait-il pas bien que votre mariage est rompu ? — Vous vous méprenez encore. Ce n'est pas de Douglas qu'il est question ; je vous avais déclaré que je ne serais jamais sa femme, et j'ai tenu parole ; je suis promise à un autre. — Pourquoi vous obstiner dans un mensonge inutile ? Vous n'êtes promise à personne. A qui seriez-vous promise ?

Thécla garda le silence.

— Vous voyez bien que vous vous taisez. Vous rougissez de votre mensonge, et vous ne le soutenez même pas.—Je ne vous dois nul compte de mes sentiments, répondit Thécla offensée ; j'ai déjà poussé trop loin avec vous la condescendance et la sincérité ; vous n'avez pas le droit de m'en demander davantage. Il ne vous appartient pas de me mettre sur la sellette.

Le sérieux de Thécla fit réfléchir Herwart, et la jalousie se glissa dans son cœur.

— Si elle disait vrai ! pensa-t-il avec inquiétude.

Il se rapprocha d'elle, et la regarda fixement comme s'il eût voulu plonger au fond de ses entrailles pour en arracher son secret.

— Mais non, cela n'est pas possible ! s'écria-t-il en interrompant tout d'un coup cet insolent examen. Si cela était, je le saurais déjà. — Vous vous croyez

bien clairvoyant! — Nommez-le donc. — Eh bien! oui, je le nommerai; mais j'espère qu'après vous me laisserez partir; quelle ignominie ne serait-ce pas pour vous de retenir par la force une femme qui en aime un autre! — Son nom? son nom? — Samuël Bendelaq. — Comment avez-vous dit? Samuël Ben... Ben..... — Bendelaq. — Le taleb de votre père? — Lui-même. — Oh! la plaisanterie est excellente. En vérité, je ne vous croyais pas si facétieuse.

Rien n'outrage plus grièvement les femmes que de ne pas prendre leurs passions au sérieux et d'en tourner l'objet en ridicule. Thécla, grièvement blessée, oublia qu'elle était à la merci d'Herwart, et foulant aux pieds toute prudence, pour se réhabiliter elle-même dans l'homme qu'elle avait choisi : Votre surprise ne m'étonne pas, répliqua-t-elle avec un sourire insultant; ce n'est pas sur vous que j'avais compté pour approuver mon choix. Je conçois qu'il vous choque. Il vous eût plu davantage, sans doute, d'obtenir la préférence; mais c'est lui que j'aime, ce n'est pas vous.

Herwart passa la main sur son front, comme un homme qui cherche à ressaisir quelque souvenir effacé. — En effet, dit-il à demi voix en se parlant à lui-même, on m'a dit que ce juif était beau. Comment ne m'en étais-je pas douté? Toutes les femmes se ressemblent.

Jamais son orgueil n'avait reçu une blessure aussi profonde, aussi sensible. Se voir préférer un juif, supplanter par un juif, quelle amère déception! quelle sanglante ironie du sort!

— Cela est impossible, reprit-il d'une voix où l'espérance se mêlait à l'incrédulité; avouez que tout ceci n'est qu'un jeu, qu'une vengeance de femme. C'est bien; vous avez pris votre revanche, et vous ne pousserez pas plus loin une comédie qui n'a rien de sérieux : car enfin on n'aime pas un juif. — Et pourquoi pas? demanda Thécla avec l'audace insolente de l'amour irrité. Je vous dis que je l'aime, et je serai sa femme avant qu'il soit peu. Il est jeune et beau; mais il est plus noble encore qu'il n'est beau, plus tendre, plus dévoué. Mes rêves sont enfin réalisés; tout ce que j'avais cru trouver en vous, je l'ai trouvé en lui; et c'est Dieu lui-même qui me l'a envoyé pour reparer les maux que vous m'avez faits. Beni soit le jour où je l'ai rencontré!

Herwart recevait avec un silence de mauvais augure ces provocations irritantes : l'orgueil ulcéré l'avait reporté d'un bond à son point de départ, le sanglant fantôme de la jalousie, de l'assassinat, se dressa devant lui.

— Et tu t'imagines, s'écria-t-il en éclatant tout d'un coup et en secouant Thécla par les deux bras avec une rage aveugle, tu t'imagines que je céderai bénévolement la place à ton juif? Oh! je ne suis point si débonnaire; aime-le, si tu veux, je ne puis t'empêcher de te déshonorer, mais, moi vivant, tu ne seras jamais à lui. Je suis tombé bien bas, mais pas si bas pourtant qu'on puisse impunément me braver et me fouler aux pieds. Ne crois pas que je t'aime encore! non, mon amour s'est éteint dans le mépris, je ne t'aime plus; mais, puisque tu n'as pas

voulu m'appartenir, je ne veux pas, moi, que tu appartiennes à un autre.

Les regards, les gestes dont Herwart accompagnait ces sauvages paroles ne permettaient aucun doute sur le sens homicide qu'elles avaient dans sa bouche. Ses yeux semblaient prêts à foudroyer Thécla, et il lui torturait les bras dans ses mains de fer.

— Eh quoi! continua-t-il après une pause, il y aurait au monde une femme qui pourrait dire : Herwart m'a aimée jusqu'à l'adoration, jusqu'au délire; je l'ai vu à mes genoux, humble, suppliant, et je me suis fait un jouet de son amour, je l'ai repoussé du pied! Herwart m'a enlevée, il m'a tenue en son pouvoir des jours et des nuits, et il n'a reçu de moi que froideurs et dédains, et je suis sortie vierge de ses bras pour me donner à un juif! Et quand je passerais devant cette femme, elle me montrerait du doigt à son juif en disant : Le voilà! et ils me salueraient tous les deux d'un sourire moqueur! et le monde me poursuivrait de sa risée!..... Oh! la mort! la mort! mille fois la mort plutôt qu'un pareil opprobre!

Il était parvenu au paroxysme de la fureur, et se tut encore, étouffé par les passions meurtrières qui débordaient de son cœur. A chaque mouvement que faisait Thécla pour échapper à son implacable étreinte, il serrait plus fort sans se rendre compte à lui-même de l'affreuse douleur qu'il lui causait. En ce moment quelque chose de noir pointa au bout du pâturage, mais si loin qu'on n'aurait pu dire si c'était un arbre, un chameau, ou un cavalier. Les yeux du cœur dirent à Thécla que c'était Samuël qui la cherchait; un

sourire d'espoir monta involontairement à ses lèvres; Herwart la comprit.

— Ah! dit-il d'une voix si sourde, si altérée, qu'il eût été impossible de la reconnaître, c'était donc un rendez-vous!...Tu étais venue attendre ici ton juif!... Sois tranquille, il t'y trouvera, et je ne troublerai pas votre tête-à-tête. Mais est-ce bien lui?... regarde, poursuivit-il en l'élevant au-dessus de sa tête comme un enfant qui veut voir; est-ce lui? Ne t'es-tu pas trompée?... Le reconnais-tu bien?... Va donc, cours, vole au-devant de ton juif...

A ces mots, il la lança contre le sol avec une telle violence qu'elle y resta sans mouvement.

Elle était morte!

Le bruit se répandit dans la résidence qu'elle s'était tuée en tombant de cheval. Quand on vint pour relever son corps, on en trouva un autre qui gisait tout sanglant à côté du sien; c'était Samuël Bendelaq. Une balle lui avait traversé la tête, un pistolet déchargé gisait à ses pieds. S'était-il brûlé la cervelle, ou s'il avait été tué à la suite d'un duel? C'est ce qu'on ne put jamais éclaircir.

La nuit couronna dignement cette journée d'horreurs. Une épouvantable émeute, telle qu'on n'en avait pas vu de mémoire d'homme, éclata à Tétuan. Les campagnards de la basse plaine avaient trouvé dans les broussailles du fleuve Martil le cadavre de leur santon; les soupçons se portèrent sur Dick, qui avait rôdé toute la matinée au bord du fleuve, un fusil à la main, et les témoins ne manquèrent pas pour déclarer qu'ils l'avaient vu faire le coup. La nouvelle

se propagea avec la rapidité de la foudre jusqu'au cœur de la cité. Elle fut accueillie par des cris de mort et de vengeance, et la nuit, le peuple en masse se rua avec des torches et des armes de toute espèce contre le consulat britannique. Quelques coups de fusil partirent de l'intérieur; mais la victoire resta au nombre; la maison fut incendiée, saccagée de fond en comble; le matin, ce n'était plus qu'un monceau de ruines. On trouva le corps de Dick sous les décombres; mais on ne trouva que le sien. Herwart n'était pas rentré chez lui la veille, et le lendemain des chameliers des environs racontèrent qu'ils l'avaient vu errer toute la nuit comme une ombre à travers les pâturages.

Il ne reparut plus à Tétuan.

Ainsi furent exaucés les vœux de Ben-Abbas. Il est inutile de dire qu'il avait aidé sous main l'émeute de tout son pouvoir; mais cette victoire ne lui suffit pas : il profita de l'exaspération du peuple et de la terreur des chrétiens pour faire bannir les consulats de son pachalik : c'est à cette époque qu'ils furent transférés à Tanger, où ils sont encore aujourd'hui.

ÉPILOGUE.

Plusieurs années après ces événements, un nouveau pair prêtait serment à la chambre des lords; ses col-

lègues semblaient l'accueillir avec une défaveur marquée; il avait eu, disait-on en lui appliquant la phrase sacramentelle, une jeunesse orageuse, et, comme il avait poussé la jeunesse fort avant dans l'âge mûr, il était à craindre qu'il ne compromît la pairie par une conduite peu parlementaire. Le nouveau pair était sir Herwart, devenu duc, riche immensément par la mort de son frère, dont il était l'unique héritier.

Les fâcheux pronostics des censeurs ne furent point justifiés. Herwart avait aspiré toute sa vie à l'action : personne plus que lui n'avait eu à souffrir et à se plaindre de l'oisiveté; à peine fut-il engagé dans le mouvement politique, qu'il s'y jeta et s'y livra avec une indomptable ardeur. Cet homme immodéré ne faisait rien avec mesure; il déploya, dès le début, une éloquence impétueuse, passionnée, qui eût été mieux à sa place sur les tréteaux d'un *meeting*, mais qui n'en produisit que plus d'effet aux oreilles caduques de la noble chambre. Si le nouveau venu ne se fit pas beaucoup aimer, il se fit craindre, et la carrière des grandes affaires s'ouvrit devant lui. Il se trouva là tout d'abord dans son élément naturel; monté en peu de temps aux plus hauts emplois de la monarchie anglaise, il les remplit avec une capacité éminente, un zèle infatigable, et rendit à son pays d'importants services.

Il ne se maria point; il n'avait ni ami ni maîtresse, se refusait toute distraction, tout plaisir, et l'on se plaignait alors comme jadis de son humeur farouche et solitaire. Le monde lui inspirait une répugnance, une horreur invincible; il n'y paraissait que par de-

voir, lorsque ses fonctions lui en faisaient une absolue nécessité ; mais le service de l'Etat y gagnait. Passant de son cabinet au parlement, et du parlement à son cabinet, il ne prenait pas d'autre exercice, et ne se permettait pas d'autre promenade. C'était un lion de travail et d'activité ; l'idée d'être inoccupé, ne fût-ce qu'un instant, lui faisait peur.

Le fond de son âme était triste : il avait, de loin en loin, des accès d'une mélancolie morne et des désespoirs muets. Ses cheveux avaient blanchi subitement, et son visage pâle et amaigri portait l'empreinte de la souffrance et des passions. La faculté attribuait ses dispositions spléniques à l'excès de l'application et à une affection organique du foie. O sublimes docteurs !

Un jour, après un accès plus sombre et plus opiniâtre que les autres, il demanda un congé au roi, lui qui, depuis vingt ans, n'avait pas consenti à ce qu'on lui desserrât sa chaîne un seul jour, et s'embarqua pour Gibraltar, d'où il passa seul à Tétuan. Personne n'y reconnut le redouté consul d'autrefois dans le vieux lord en cheveux blancs ; on ne vit en lui qu'un voyageur curieux.

Il retrouva le Jardin du Sultan tel qu'il l'avait laissé tant d'années auparavant, seulement l'habitation commençait à tomber en ruine, et le fleuve *Thécla* avait tari. Il se promena longtemps en silence dans les allées abandonnées ; en sortant, il pleurait amèrement. Il voulut voir, en traversant la ville, la place qu'avait occupée la maison consulaire ; puis il se fit conduire à la citerne de la plaine haute. Arrivé

là, il s'assit sur une pierre, et tomba dans une rêverie profonde. Sa tête fléchissait et penchait sur sa poitrine, sous le fardeau d'un souvenir écrasant ; il fixait un œil égaré sur un point du sol où il n'y avait rien à voir. Tout à coup il étendit ses deux bras devant lui avec un geste d'horreur et d'effroi, comme si une ombre fût sortie de terre à ses yeux, et eût marché sur lui. Son saisissement fut si grand, qu'il s'évanouit.

On ne parvint qu'à grand'peine à le rappeler à la vie, et ce ne fut pas pour longtemps. Quand on voulut le transporter au bâtiment qui l'avait amené de Gibraltar, et qui l'attendait à l'embouchure du fleuve Martil, il dit à ses gens que ce soin était inutile, et qu'il aimait mieux mourir là. Après quoi, il ne parla plus et l'agonie commença ; elle fut longue et terrible : le soir il avait succombé.

Un nom de femme, tronqué par la mort, errait sur ses lèvres au moment où il rendait le dernier soupir, et, en le mettant dans son cercueil, on trouva une boucle de cheveux blonds, scellée autour de son bras.

